L'« ÉDUCATION SENTIMENTALE »

ET LES ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS

Qu'il s'en défende au nom de son individualité menacée, ou qu'il l'accepte comme un phénomène avec lequel il lui faut composer désormais, l'artiste se sent de plus en plus intéressé aux mouvements sociaux qui se développent autour de lui. L'importance des changements opérés est telle qu'il semble, à certains moments, que toute la civilisation occidentale soit mise en cause, tout au moins en ce qui concerne les directions qu'elle est appelée à suivre dorénavant. De l'aveu même des chefs d'Etat qui l'ont signé, le traité de paix n'est pas un pacte réglant une fois pour toutes les rapports entre les nations, mais un commencement ; et il est certain que nous assistons à la gestation d'un nouvel ordre qui nécessitera, pour se réaliser, des transformations plus ou moins importantes, qu'il procède par évolution ou qu'il obéisse aux lois d'action et de réaction habituelles. Depuis une année que l'armistice est signé, le malaise s'est accrû et tous les esprits sont tendus vers les problèmes économiques et financiers, si angoissants à l'heure actuelle.

A n'envisager que les manifestations auxquelles ils ont déjà donné lieu, on peut croire que le facteur utilitaire doive prendre une place de plus en plus importante dans la somme des questions qui intéressent les Etats. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à ceci. L'humanité a pour nécessité primordiale celle d'assurer son existence et, pendant

ces quatre années de guerre, elle a gravement endommagé, sinon détruit, l'héritage légué par les générations antérieures et sur lequel elle vivait. Globalement, elle se sent appauvrie. Il est donc naturel qu'au lendemain de la crise le problème économique se pose dans toute son ampleur, non seulement en ce qui touche les moyens de production, mais aussi en ce qui regarde les modes de répartition. Car sur ces deux questions les écoles se groupent, prêtes à se heurter, et l'on a pu constater que dans tous les pays succède à la guerre une lutte intérieure, moins violente d'apparence, mais plus profonde et plus tenace. La crise sociale, à peine suspendue par le conflit, surgit de nouveau et avec une acuité qu'on ne lui avait jamais connue.

Devant ces faits, on comprend l'incertitude qui saisit l'artiste et plus particulièrement l'écrivain. Etant donnée l'emprise des nécessités primordiales, le domaine où semblent devoir se cantonner toute activité et toute lutte va-t-il demeurer comme une superfluité, un distributeur de jouissances rares réservées à un nombre de plus en plus restreint d'élus ? Peut-être même sera-t-il conduit à s'effacer un jour ou l'autre, à moins qu'il ne se soumette à des besognes inférieures ; ou bien a-t-il un rôle à jouer ? Problème angoissant, car de sa solution peut dépendre ou la disparition complète de l'artiste, ou bien une gloire que les prophètes et les conducteurs de peuples furent seuls appelés à connaître.

§

A n'interroger que ces quarante ou cinquante dernières années, la première de ces solutions paraît la seule admissible. Une cloison à peu près étanche s'est élevée entre deux groupements d'écrivains : ceux qui œuvraient pour un cercle restreint de lettrés, et ceux qui confectionnaient des volumes pour un public nombreux, mais peu cultivé ; les uns faisant de « l'Art pour l'Art », les autres pratiquant une industrie n'ayant que peu de rapports avec la littéra-

ture proprement dite. Depuis les Romantiques, et surtout les écoles suivantes, en même temps que les questions techniques prenaient une importance de plus en plus considérable, cette différence s'est accentuée. La guerre est survenue et a surpris les écrivains en pleine lutte esthétique pour les jeter, après quatre années de réclusion intellectuelle, en face d'un problème à la résolution duquel ils n'étaient pas préparés.

Que vont-ils devenir devant les nouvelles données sociales imposées par les événements ? Quelle sera, non seulement la situation matérielle de l'artiste, mais les conditions morales de l'art ? L'une n'est-elle pas dépendante des autres ? Il est bien évident que si l'artiste exige de son époque certains sacrifices en sa faveur, s'il lui demande d'assurer son existence, il doit par contre, et selon ses moyens, satisfaire aux besoins intellectuels de cette époque. Bien mieux, il lui faut les deviner, les prévoir de façon à les guider en vue de la réalisation d'un idéal préconçu. Des deux angoissantes questions qui se posaient tout à l'heure, l'une, celle de la direction à imprimer à l'art, prédomine.

Car, quelle que soit l'importance du changement que la guerre paraît avoir accompli, on doit se garder d'en exagérer la portée ; et l'on peut se demander si nous n'avons pas assisté à un phénomène constant dans l'histoire et qui prend une telle amplitude, non seulement par son caractère même, mais surtout parce qu'il est proche de nous. Des événements tels que les guerres de Religion, ou simplement la révolution de 1830, ont eu aux yeux des contemporains une importance aussi grande qu'aux nôtres ceux que nous venons de voir s'accomplir, et l'on peut croire qu'ils ont provoqué une perturbation analogue dans les esprits. L'art porte en lui une vitalité suffisamment puissante pour qu'elle lui ait permis de franchir ces étapes ; il faut espérer qu'il en sera encore de même, dût-il pour cela modifier ses moyens de réalisation.

Il importe donc avant tout pour l'artiste de s'assurer des

directions qu'il doit suivre désormais. Il semble alors qu'il soit, pour lui, de toute première nécessité d'interroger ceux qu'il considère comme ses maîtres et qui présidèrent à la formation de son cerveau, non pour en tirer des considérations purement esthétiques, mais pour voir si, dans la philosophie qui se dégage de leur œuvre, il n'y aurait pas une leçon qui lui soit profitable, une indication qui lui permette d'orienter ses efforts avec quelque chance de succès. Il est même légitime qu'il agisse ainsi. Car, si ceux-là furent vraiment des maîtres, ils ne le furent qu'à la condition d'avoir légué un enseignement qui dépasse la réalisation esthétique du génie qui les animait et qui permette à leurs disciples de franchir une période difficile entre toutes, pourvu que ces derniers sachent, bien entendu, se retrancher de toute passion, politique ou autre, et ne considérer que les lois générales dont les événements, de quelque ordre qu'ils soient, ne sont que la traduction sensible. Nous ne ferons pas porter cette étude sur tous les écrivains indistinctement, mais, pour des raisons qu'il reste à déterminer, sur l'un d'eux, et plus particulièrement sur l'un de ses ouvrages sur Gustave Flaubert et l'*Education sentimentale*.

§

Une double raison, d'ordre esthétique et d'ordre social, milite en faveur de ce choix. Si nous remontons le cours de l'évolution littéraire de la seconde partie du XIXe siècle, nous constatons que toutes les écoles ont été, quels que soient leurs apports particuliers, plus ou moins influencées par l'auteur de *Madame Bovary*. Même chez des écrivains qui, comme Villiers de l'Isle-Adam, vont puiser leur inspiration à d'autres sources, sa trace est profonde. Elle se retrouve non seulement dans des romans tels que *Tribulat Bonhomet*, mais aussi dans des contes purement imaginaires : *l'Annonciateur* ou *Akédysséril*. D'autre part, si l'on a pu dire que Chateaubriand était le dernier des classiques et le premier des romantiques, l'on pourrait affirmer,

avec plus de justesse encore, que Flaubert est le dernier des romantiques et le premier des réalistes. Il appartient, en effet, à un moment de l'histoire des lettres qu'il est intéressant de noter.

En même temps que les changements accomplis par la Révolution de 1789 avaient montré aux hommes, même pour les plus humbles d'entre eux, la possibilité d'acquérir des richesses, l'artiste découvre, par ses descriptions, des splendeurs jusque-là insoupçonnées. Nous pouvons facilement suivre les étapes de cette évolution à travers Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et Augustin Thierry, sans oublier celui que tous alors saluent comme leur maître, le Jean-Jacques Rousseau des *Confessions* et des *Rêveries*. Il y avait, chez ce dernier, un sentimentalisme qui subsiste quelque temps chez ses disciples. Il disparaît définitivement avec Flaubert. Alors le mouvement est achevé, aussi bien dans l'esthétique que dans le mode de conception dont elle était l'enveloppe. L'artiste, lors même qu'il transporte le sujet de son œuvre en des lieux reculés, soit dans l'espace, soit dans le temps, ne joue plus avec son émotivité seule. Il demande à la documentation le moyen de réalisation que ses devanciers avaient cherché dans le sentiment. C'est qu'entre temps Balzac est apparu qui avait ramené l'intérêt sur des personnages voisins de nous, mais peints avec un tel luxe de détails et une telle recherche du pittoresque, que cela ne gêne en rien le goût de ses contemporains. Le heurt des passions développé par la Révolution et l'Empire, les nécessités nouvelles surgies de l'extension du machinisme et des transformations de l'industrie et du négoce créent les types variés qui circulent au travers de la *Comédie humaine*.

Balzac voyait grand. Il traçait une sorte d'immense panorama un peu diffus, et même confus, dans lequel se mouvaient toutes les préoccupations de son époque, aussi bien politiques que religieuses. Ce vaste génie dans le goût de la Renaissance ne pouvait satisfaire entièrement une es-

thétique qui avait trouvé sa mesure dans le classicisme, avec un sentiment de l'ordre que l'on n'avait jamais rencontré jusqu'alors, sinon dans l'antiquité latine, et surtout grecque.

Flaubert sentait cela. Son romantisme était tempéré par un même besoin de pondération. De là un travail du style, une concentration de la phrase, une adaptation du vocable adéquate à la pensée que n'avait pas toujours connus l'auteur de *la Comédie humaine*. Le romantisme persistera bien chez lui, mais uniquement comme besoin de magnificence décorative. L'esprit antithétique, qui est au fond de ce mouvement, se retrouve dans l'opposition entre son époque qu'il conçoit laide, vulgaire, sans grandeur, et les époques disparues qu'il situe dans toute la somptuosité héraldique du geste et du décor, telles que nous les ont conservées la statuaire et le vitrail, telles qu'on peut se les imaginer à travers une littérature qui les présente en raccourci devant une toile de fond peinte par dix ou quinze siècles. Entraîné par ces deux tendances, Flaubert produira alternativement des romans de reconstitution et des romans contemporains. Il applique aux uns et autres la même conception esthétique pour obtenir un style d'une concision telle qu'il ne lui a manqué que le souffle, l'inspiration intérieure, pour atteindre à la splendeur des livres révélés. Lorsque l'on regarde, à quelque distance, les luttes entre romantiques et réalistes, et entre ces derniers et les écoles suivantes, on ne peut se défendre d'une admiration profonde pour ce maître qui mourut à la tâche et dont l'enseignement esthétique fut si fécond. Après un demi-siècle de discussions techniques, dans l'espèce d'incertitude et d'épuisement où nous a laissés une suite d'efforts qui semblait borner l'art à la seule écriture, nous retournons vers lui comme vers quelque chose de sûr, de clair qui nous repose, et qui parvient, par son honnêteté même, à une grandeur qui nous émeut.

Mais, ce besoin de concentration devait également agir sur ses personnages. De même qu'il avait condensé la

phrase, un peu molle, de Balzac, de même il tentera de résumer les acteurs de *la Comédie humaine* en types, l'on pourrait presque dire en entités, s'il ne corrigeait la sécheresse de ce terme par une extraordinaire puissance d'analyse des passions et des enchaînements qui les déterminent. Grâce à ceci, ses créations demeurent vivantes et échappent à l'uniformité. Cependant il n'en réalisera guère plus de trois ou quatre que nous retrouverons, sous des noms divers, dans tous ses romans et même au cours d'une seule œuvre. Il y a, en effet, d'étranges similitudes entre Mme Bovary, Frédéric Moreau et Mathô, par exemple. Même indécision chez les uns comme chez les autres, même non sens des réalités. Une identité pareille existe entre le père Rouault et le père Roque; transportez-le à Carthage, il deviendra le Spendius de *Salammbô ;* Rodolphe se métamorphosera de même en Monsieur Arnoux et le développement psychologique de tous ces personnages dépendra uniquement de la place qu'ils occuperont dans le roman.

Pour peu que l'on veuille pousser l'analyse, l'on verrait combien l'antithétisme romantique détermine les créations de Flaubert. En réalité il n'établit que deux figures extrêmes : l'une n'ayant aucune connaissance du monde immédiat, soumettant, ou plutôt prétendant soumettre les forces qui gravitent autour d'elle à une image de l'existence qu'elle ne doit qu'à sa seule fantaisie, l'autre, et en ceci l'auteur de la *Tentation* a obéi à la finasserie traditionnelle de sa race, aura, au contraire, un sens aigu des réalités qu'elle saura plier à la satisfaction de ses appétits ou de ses désirs. Ces deux prototypes peuvent se résumer en Madame Bovary et le père Rouault. Tous les autres personnages seront déterminés par le plus ou moins d'influence qu'ils recevront de ces caractères initiaux. S'ils vivent d'une existence propre, ils le devront à leur éducation, à leur milieu, à la position qu'ils occuperont dans le roman ; car les valeurs et les plans, chez Flaubert, sont toujours rigoureusement observés. Même une figure de dernier ordre, celle du ténor ou du

mendiant dans *Madame Bovary*, par exemple, sans échapper à ce mode de détermination que nous signalions plus haut, est campée en quelques traits, avec une puissance de relief telle qu'elle demeure à jamais dans l'esprit. Mais nulle part une passion ne s'épanouira complètement, et c'est pour cela qu'aucun de ses types, malgré l'acuité d'observation de l'écrivain, n'atteindra à la cruelle grandeur d'un père Goriot.

§

Mais ce que Flaubert perd là en puissance de généralisation est compensé par la pénétration singulière avec laquelle il se penche sur son époque. Ses personnages, pour manquer à l'universalité des passions purement humaines et dont la transposition est facile à faire dans tous les temps, reflètent les sentiment qui agitent le XIXe siècle. La révolution avait ouvert le champ à des espérances illimitées. Elle semblait porter en elle une promesse infinie de bonheur, et celle-ci, non satisfaite, restera comme un germe de dissolution qui travaillera les masses et se traduira, à mesure que vieilliront les régimes, par des catastrophes. Dix-huit cent trente, dix-huit cent quarante-huit et les mouvements suivants sont des manifestations de cet état d'esprit. Une sorte de romantisme politique a frappé la machine sociale et il se dressera continuellement en opposition aux réalisateurs, entendez par là les groupements financiers et industriels qui établiront leur puissance sur le développement du machinisme. L'antithétisme de Flaubert, qui détermine, chez lui, le choix de ses romans et la psychologie de ses personnages, se retrouve dans ce dualisme politique qui agite tout le XIXe siècle. C'est d'ailleurs ce phénomène qui milite en faveur du choix de *l'Education Sentimentale*.

Cette « Histoire d'un jeune homme » se place, en effet, à un moment caractéristique de l'histoire de la bourgeoisie. Cette dernière, à peu près maîtresse des destinées du pays depuis que s'est stabilisée la Révolution, voit son

règne se diviser en deux parties bien distinctes. D'abord jusqu'en 1848 où elle gouverne d'une façon absolue, c'est-à-dire, grâce au régime censitaire, au moyen de représentants uniquement choisis par elle ; et à partir de 1848 où, sous la pression des événements, elle est obligée de devenir constitutionnelle, en accordant le suffrage à tous. Mais ces masses, auxquelles elle vient de donner une arme si puissante, il faudra qu'elle les manie d'une façon habile, si elle tient à conserver sa suprématie. Elle ne pourra les élever sans se détruire elle-même ; elle devra donc jouer de tous les éléments d'opposition qu'il y a en elle, en décomposer les principes de façon à faire servir leur antagonisme à sa consolidation. Nous retrouvons, sous une forme politique, l'antithétisme déjà signalé dans tout le mouvement romantique.

Or, quelle sera la valeur psychologique de ces masses ? L'*Education sentimentale* nous fournira là-dessus un témoignage important. Le roman se déroule, dans sa majeure partie, de 1840 à 1860, c'est-à-dire de la période de préparation au mouvement dont nous parlions jusqu'à sa conclusion, jusqu'à ce qu'il fonctionne d'une façon régulière et stable. L'impartialité de l'écrivain, son esprit tendu sur l'observation rigoureuse des sentiments de ses personnages, nous permettent de considérer ceux-ci comme les prototypes de ce qu'il fut convenu d'appeler l'opinion publique, opinion au nom de laquelle les différents partis qui se succèdent au pouvoir prétendent régner.

Flaubert, et ceci est à remarquer, exclura immédiatement comme facteur dynamique ce qu'on a pu appeler les grandes idées. Dans les mouvements convulsifs d'une démocratie qui se cherche, dans les écarts inévitables résultant de cette instabilité, poussé par son esprit analytique, son sens aigu des réalités immédiates, il ne voit que les ridicules, les défauts ou les vices. De même que, plus tard, tout l'effort scientifique du siècle se résumera pour lui dans les élucubrations de deux fantoches, Bouvard et

Pécuchet, de même, dans *l'Education sentimentale*, le seul personnage qui fasse preuve d'abnégation et de charité, Dussardier, est, par la logique rigoureuse du roman, condamné à disparaître. Des idées sociologiques du XIXe siècle, seuls ceux qui pourront adopter à leur usage le vocabulaire qui les représente en tireront profit. Ce ne seront jamais que des médiocres plus ou moins agités.

Posséder sur cette époque un témoignage aussi probant peut être d'une grande utilité pour expliquer les événements contemporains. Nous pouvons y trouver les prémices des facteurs psychologiques qui déterminèrent ces événements; nous pouvons voir également quelle suite logique il convient de leur donner, non au point de vue politique, ce qui serait sans intérêt ici, mais au point de vue du rôle que l'écrivain est appelé à jouer dans l'avenir. Suivre à travers ce demi-siècle le développement de ces prémices nous montrera l'origine du cataclysme que nous venons de traverser, et, en même temps, nous indiquera quelle formule esthétique doit en résulter pour en tirer une leçon profitable. Nous aurons ainsi répondu au problème que nous posions au début de cette étude.

§

Le bouleversement accompli dans les fortunes pendant cette guerre n'est rien auprès du mouvement analogue qui suivit la première Révolution. Dans ce dernier conflit les grandes puissances industrielles et financières ont été respectées, se sont même accrues; au contraire, après 1789, un renversement à peu près total des situations s'était accompli. Nulle limite ne paraissait assignée alors à l'individu. N'avait-on pas vu un simple officier corse commander à des rois, épouser la fille du monarque le plus traditionnaliste de l'Europe? N'avait-on pas vu le fils d'un tonnelier s'asseoir sur le trône de Suède, y faire souche? Que d'autres exemples ne citerait-on pas? Il semblait, pour peu que l'on ait de l'imagination, que l'Europe fût un Eldorado comme

n'en révélèrent jamais les Amériques. Et jusque dans le domaine des inventions mécaniques, quel progrès qui paraît alors sans limite! Chaque découverte conduit à des sources de richesse insoupçonnées. On comprend le vertige qui s'empara des cerveaux et la sorte de déséquilibre qui s'y produisit par la suite.

Mais à l'époque où vivent les personnages de Flaubert, cette révolution est à peu près achevée. L'heure n'est plus où, dans l'immensité du cataclysme, la chance pouvait favoriser un grand nombre d'élus ou d'audacieux. Il faut maintenant plus d'habileté. L'équilibre s'est établi entre l'ancien régime et le nouveau, et seuls pourront se faire jour les êtres suffisamment adroits pour saisir les moyens qui se présenteront à eux. Ce ne seront jamais là que des exceptions, telles qu'il en fut à toutes les époques, même à celles où les castes étaient le plus rigoureusement délimitées. Pour la majorité, il en résultera un immense désir d'arriver, et une impuissance absolue d'aboutir. Par une transposition ordinaire de la pensée, ce désir se confondra bientôt avec les gestes qui traduiront sa réalisation. Ces impuissants auront une superstition sans limite pour toutes les marques extérieures de la puissance qu'ils avaient rêvée. De là les étranges attitudes des romantiques qui paraissent si normales à ce moment.

Dédaigneux des exceptions, poussé par son don d'observation suraiguë, par son pessimisme et l'amer mépris dans lequel il tient les masses, c'est ce déséquilibre que Flaubert étudiera. L'homme a de la haine pour la fausse gloire, la vanité de parvenu dans laquelle se complaisent ses contemporains, mais l'artiste trouve à la peindre une attraction extraordinaire. Toutes ses créations portent la trace de ce mal d'impuissance que l'on a qualifié d'un nom : le Bovarysme. La tare départie aux personnages de Flaubert, écrit en substance M. Jules de Gaultier, est le pouvoir de se concevoir autres qu'ils sont, sans parvenir au modèle qu'ils se sont proposé.

Le mal n'est pas nouveau. Il y a du bovarysme dans René ou Rolla, mais chez l'auteur de *l'Education sentimentale* il nous offre un intérêt d'autant plus grand qu'il s'adresse à des personnages de notre milieu, et au nom desquels le pouvoir issu de la Révolution prétend régner.

Ils ont exactement les sentiments et les opinions qu'exigent leur profession, leur fortune et leur monde, et il semble bien que les uns et les autres seraient fort empêchés de penser, d'agir et d'être homme, s'ils n'étaient d'abord notaire, fonctionnaire, prêtre ou gentilhomme. Une même ignorance, une même inconscience, une même absence de réaction individuelle semblent les destiner à obéir à la suggestion du milieu extérieur à défaut d'une auto-suggestion venue du dedans. Pourtant, un mobile réel demeure en ces fantoches : c'est l'instinct de conservation. Sitôt qu'il entre en jeu, il est un principe de suggestion dont la toute puissance les détermine à des métamorphoses nouvelles et jusqu'à renier innocemment leur personnalité coutumière (1).

Arrêtons-nous sur ceci qui en vaut la peine, et voyons ce qu'auront pu devenir ces personnages au cours de ces cinquantes dernières années. Ils sont incapables d'évoluer, car l'évolution veut l'apport de données étrangères à l'individu; elle exige un jugement constant de l'homme sur lui-même et qui lui permette un double travail de sélection et d'assimilation en vue de fins supérieures. On s'imaginera aisément ce que sera un Arnoux, par exemple, avant ou pendant la guerre. Les événements pourront lui donner une amplitude correspondante à leur violence. Il deviendra, suivant les circonstances, député, fabricant d'obus ou directeur d'entreprise journalistique et financière ; et, comme nous sommes à une époque où les faillites industrielles sont rares, il réalisera sans doute une grosse fortune, à moins qu'il ne finisse devant le Conseil de guerre ou la Haute Cour, à la suite de quelque affaire compliquée. De même, il serait facile de suivre la transformation des autres types de *l'Education sentimentale*, l'on pourrait aisément inscrire sur

(1) J. de Gaultier : *Le Bovarysme*, éd. *Mercure de France*, p. 27.

chacun d'eux le nom de quelque notoire personnage contemporain. Mais, comme le constate M. Jules de Gaultier, ils se rattacheront désespérément à leur personnalité qu'ils adapteront plus ou moins habilement aux faits. Ils occuperont la place que ces derniers leur permettront d'atteindre. Il n'y aura pas là évolution à proprement parler, car jamais ils ne seront influencés par les grands courants intellectuels ou moraux qui déterminent les transformations chez les peuples et laissent percevoir, en faisant abstraction des phénomènes d'action et de réaction du moment, un mouvement continu.

Or, ce sens de l'individualité qu'ils possèdent si fortement, cet instinct de conservation fut la caractéristique de tout le régime politique qui gouverna le XIXe siècle. Son origine est lointaine. Mais la Révolution en avait hérité directement des philosophes du XVIIIe siècle; elle l'avait codifié et en avait fait la Déclaration des Droits de l'Homme. Lorsque cet instinct vient se heurter au désir profond des masses, à cette marche vers une démocratie sans limite, comme le dit Tocqueville, nous avons les troubles de 1830 et 1848, et même la Commune. Lorsqu'au contraire, il se transporte chez toutes les nations, qui agissent alors les unes envers les autres comme de simples individualités, nous arrivons, après des périodes de tension pénible, à des phénomènes tels que la guerre de 1914. Et nous constaterons facilement l'exactitude de cela, si nous songeons que les diplomates qui ont signé la Paix n'ont entrevu qu'un moyen d'éviter les conflits futurs : c'est d'envisager l'humanité comme une collectivé à intérêts communs, en créant une Société des Nations, société dont ils n'ont pu poser que les principes, mais qu'il appartient aux peuples de réaliser. Poussés par l'implacable logique des événements, ils ont été conduits à concevoir l'état politique de l'avenir comme la contre-partie de l'état politique actuel.

En effet, pour que cette société puisse se créer, elle suppose comme base une limitation des intérêts de chaque

nation, et par suite des intérêts individuels au sein de ces mêmes nations. Il faut que chacun agisse en fonction de la collectivité humaine tout entière. De cette double nécessité, de la somme de sacrifices que demande la réalisation de ce nouveau monde, des phénomènes moraux ou intellectuels capables de le déterminer, nous pourrions pressentir le rôle que l'écrivain est appelé à jouer dès aujourd'hui. Nous y verrions comme le renversement de toutes les données philosophiques qui influencèrent le XIXe siècle.

Flaubert ne pouvait envisager un pareil bouleversement. Romantique dans le choix de ses œuvres, il l'est encore dans la philosophie qui les anime. La médiocrité de ses personnages suppose, en effet, implicitement et comme en opposition, l'homme de Génie. Nous retrouvons là l'antithétisme que nous avions déjà constaté, en même temps que nous pouvons saisir l'antinomie qui fait qu'il ne peut nous donner nulle indication devant les événements contemporains.

Implicitement, Flaubert considère le « Génie » comme un être isolé, un flambeau descendu brusquement dans une période de ténèbres, alors qu'il n'est que l'aboutissement esthétique d'une longue suite d'efforts plus ou moins obscurs. Lui seul réalise collectivement ce que chaque artiste individuellement avait rêvé. Il est une résultante et il a une fonction. Placé aux confins du monde sensible, au point où s'élaborent les conceptions qui deviendront vérités révélées demain, il éclaire par ses moyens propres la route que devront suivre ses successeurs. Il est au point où toutes les classifications imaginées par les hommes se rejoignent, et si l'on veut profiter de son enseignement, il ne reste plus qu'à faire ensuite la transposition nécessaire, suivant l'ordre dans lequel on voudra le réaliser. Cette suite d'élans incertains, il la concentre, il l'épure, il lui ajoute une inspiration propre qu'il va puiser à d'autres éléments, et il la renvoie sous une forme qui durera autant que la période de civilisation qu'il est chargé d'illuminer. Il est un réceptable,

magnifique certes, mais sa grandeur tient uniquement à la somme de sacrifices que l'individu s'est imposée. Véritable prophète des temps modernes, il doit avoir, comme eux l'espérance, en même temps que le mépris et l'amour profond du monde qu'il doit, spirituellement, sauver. Alors, dans les instants pénibles où un doute, fait de capitulation, obscurcit les consciences, nous nous tournons vers lui, et nous ne l'interrogeons pas en vain.

§

Flaubert ne pouvait atteindre à une telle conception. Il nous montre des personnages toujours semblables à eux-mêmes, réplique continuelle d'un type unique, impuissant à se transformer. Son pessimisme nous étreint. Il semble frapper les hommes d'une éternelle faiblesse, les acculer au suicide. Quelle est la cause de ceci? C'est qu'il a demandé à l'observation non seulement le moyen de traduire ses conceptions, mais la fin de son art. A force de se pencher sur les tares de ses contemporains, il n'a plus vu qu'elles, il en a vécu. Prisonnier du mirage dans lequel il s'était complu, les données supérieures lui ont échappé. Aussi, après une période douloureuse comme celle que nous venons de franchir, si nous retournons vers ce maître auquel nous devons tant, sa réponse est celle d'un négateur. Il a abstrait l'écrivain de l'homme et érigé ces deux oppositions dans une forme impeccable.

Il faut rechercher l'origine de cette conception dans la philosophie du XVIII[e] siècle dont le romantisme hérite en même temps qu'il se réclame esthétiquement des derniers écrivains de cette période. Cette philosophie, rejetant toute révélation, arrivait, dans ses tendances ultimes, à placer l'homme en face du monde créé dont il ne peut prendre connaissance qu'au moyen de ses facultés sensibles et en raison de leur étendue. Comme conséquence, ces facultés étant extrêmement variables suivant les individus, ceux-ci tendront à s'isoler de plus en plus les uns des autres, et, en

fait, nous constatons dans tout le XIXe siècle, aussi bien en ce qui touche le domaine artistique que le domaine social, un individualisme qui donne l'impulsion nécessaire au mouvement qui domine cette époque, mais qui, d'un autre côté, en fait la faiblesse.

Aussi aujourd'hui où, devant l'étendue du cataclysme et la grandeur de la tâche de reconstruction à entreprendre, la nécessité pousse les hommes à s'unir les uns aux autres, aujourd'hui où, même par simple phénomène de réaction naturelle, surgit un sens collectif qui doit dominer toute action, il n'est pas étonnant de constater l'impuissance finale d'un écrivain se réclamant de l'individualisme philosophique du XVIIIe siècle. Car ce dernier ne tendait rien moins qu'à cette abstraction, réalisée par Flaubert, faisant de l'artiste un demi-dieu contemplant un monde auquel nul lien ne le rattache, sinon la faculté sensorielle lui permettant de traduire le spectacle qu'il a sous les yeux. Poussé par son honnêteté même, il vise à l'impersonnalité, mais il oublie la condition primordiale du véritable génie, qui est le don de soi, il élimine cette notion du sacrifice dont nous avons vu la nécessité tout à l'heure. Chargé d'observer les hommes, il accomplit consciencieusement sa tâche, mais, au sens divin du mot, il ne les aime pas. Il les rejette de son esprit et de son cœur; il nous oblige à le renier à son tour, comme guide spirituel de la tâche de demain.

Quelles directions l'art est-il donc appelé à suivre désormais? D'après ce que nous venons de voir, c'est au delà du XVIIIe siècle que l'écrivain doit remonter pour demander aux sources auxquelles les artistes puisaient leur inspiration la raison de la perfection de leur œuvre. Mais Flaubert nous laisse du moins un enseignement qui est précieux. Il a merveilleusement résumé les efforts esthétiques de son époque dans une forme qui est si pure que quiconque voudra écrire en fera la base de tout son style. On pourra lui donner plus d'ampleur, remonter jusqu'à Chateaubriand ou même Bossuet, suivant la grandeur des pensées qui

animeront l'œuvre, mais elle est la limite au delà de laquelle il n'est pas permis de s'étendre. Toutes recherches dans l'utilisation des détails, dans les valeurs de position des mots, tout raffinement de la sensibilité dans le choix des sonorités, aboutira bientôt à des superfétations. Elle demeure la charpente solide, bien équilibrée, harmonieuse dans ses parties comme dans son tout, qu'il suffira de revêtir de chair spirituelle pour l'artiste de demain qui voudra continuer le long effort littéraire de la race, et atteindre, par elle, à la plénitude de réalisation que connut le classicisme.

G. A. PÉRONNET.

UN SCANDALE MILITAIRE
SOUS LE SECOND EMPIRE

—

Gabrielle Rageac déballait des porcelaines avec une fébrile inquiétude. Il y avait déjà trois tasses, du service de Saxe, en morceaux et on percevait des bruits suspects lorsqu'on agitait la dernière caisse où s'étalait, bien appuyé, le mot *fragile*. Tout cela était revenu dans le break, secoué terriblement par le trot allongé des chevaux du capitaine.

Berger, l'ordonnance, *le fidèle Berger*, aidait respectueusement *sa* supérieure, signalant les dégâts qu'accentuaient les gestes nerveux de la jeune femme. Une des coupes de verre de Bohême se sépara de son pied, la jaune, que supportait un dauphin blanc dont la queue formait un accroche cœur.

— Berger, fit péremptoirement Mme Rageac, vous allez me la réparer. Quel malheur !... Enfin, le haut est intact. Un peu de colle forte, vous qui êtes si adroit ?... Et mon mari qui disait que j'achetais trop de souvenirs !... J'aurais dû en acheter davantage. Je mettrai la rose ici, parce qu'elle est, de la nuance des rideaux, et l'autre dans la salle à manger, sous des fruits de cire pour qu'on n'y touche plus.

La coupe de Bohême rose s'historiait de paysages des environs de Bade : *La salle de Conversation* et le *Vieux château*. On avait vu ces choses comme en rêve et elles demeureraient puérilement gravées là.

— Oui, nous avons fait un beau voyage, Berger, confia-t-elle familièrement. Nous avons traversé le Rhin. Du break, sur le bateau du passeur, nous avons vu son eau claire où il y a de l'or, dit-on.

Elle se releva et déplissa sa jupe s'arrondissant sur une

crinoline d'une ampleur relativement modérée pour l'époque.

De l'index, elle arrangea ses bandeaux qu'accompagnaient des boucles serpentines s'échappant d'un chignon *Schneider*, puis se contempla dans une glace comme elle avait dû se mirer dans le Rhin. C'était une élégante personne de trente ans, au nez aquilin, aux yeux immenses et bleus, d'une expression étrangement vague, ne regardant rien ou voyant mal. Blonde, on disait d'elle que son teint *prenait bien les bougies*, ce qui signifiait que sa pâleur ambrée lui allait mieux, le soir. Elle était belle avec exagération, l'aspect d'une statue antique suivant les modes. Son nez paraissait trop long, ses paupières, couchées en travers de ses yeux, leur communiquaient un regard mort, sa bouche, aux coins abaissés, semblait amère ; mais le plus déconcertant, c'est qu'elle mentait à son propre type, trépidant d'une nervosité maladive pour les motifs les plus futiles tout en demeurant presque indifférente aux pires catastrophes.

Son salon, où elle déballait ses souvenirs de voyage, était capitonné comme l'intérieur d'un coffret à bijoux rouge *solférino*. D'un plafond d'étoffe ruchée pendait un petit lustre de cristal en gouttes de pluie glissant d'une énorme pivoine. Les meubles ne montraient aucun bois, fauteuils ou chaises, et, seul, de son espèce, un bahut sombre, de chêne poli par les siècles, se vautrait dans un coin, tel un sanglier sur des fleurs.

Le *fidèle Berger*, à genoux au milieu des papiers et des ficelles, formula son opinion, car, s'il était encore de son village, il possédait une intelligence digne de tous les métiers qu'on lui faisait faire :

— Ma Capitaine, ça se verra, la colle forte ! Je vous fabriquerai un mélange de blanc d'Espagne et de blanc d'œuf... L'ordonnance du colonel lui a racommodé une petite bonne femme de cette façon-là qu'il n'y a pas trouvé la fêlure. (Il ajouta, perplexe) : De l'or au fond de l'eau du Rhin que vous dites, Madame ? C'est curieux qu'il y reste, et je serais là, moi, Berger...

Un violent coup de sonnette l'interrompit, faisant vibrer toute la maison. Mme Rageac se sauva dans sa chambre à coucher en criant :

— Dites que je n'y suis pas !

L'ordonnance se dirigea vers l'antichambre où la bonne, une grosse rousse à la face criblée de taches de son, les larges ailes de mousseline de sa coiffe lui battant les joues, luttait courageusement contre l'invasion de trois officiers de chasseurs. Ces Messieurs portaient la grande tenue : pantalons rouges à bandes vertes, dolmans verts à brandebourgs noirs boutonnés de gros boutons d'argent chiffrés, sabre à dragonne, sabretache timbrée de l'aigle et képi très bas coupant le front en biais. Irréprochablement gantés, ils ne perdaient pas un pouce de leur taille, l'air sanglés dans des corsets.

— Madame n'est pas là ! déclara Berger fidèlement intrépide.

Mais c'était un trio de soldats ne connaissant, eux aussi, que leur consigne et le plus âgé répondit, sévèrement :

— C'est ton capitaine que nous voulons voir. Nous savons qu'il est rentré depuis hier. Ne nous lanterne pas, hein ! Va le prévenir au galop. Affaire urgente. Voici nos cartes.

Il y avait là le lieutenant Ledoukouski, un corse, le capitaine Chastaing, un toulousain, et le commandant Courbassier, un auvergnat bourru. Le petit corse hérissait des moustaches de chat furieux. Les pointes cirées, au baume hongrois, de Chastaing semblaient prêtes à crever les murs et l'impériale de Courbassier, trop brune, planait en hirondelle funèbre.

Louise, dite *Loulou*, la cuisinière-nourrice, dont le patois périgourdin *remontait* quand elle était intimidée, s'éclipsa en bredouillant un sincère : « Excusa, Mouchurs ! » et le fidèle Berger, flairant un orage dans l'air, traversa le salon, buttant contre les débris de porcelaine. Au bout d'un moment, Berger revint et les visiteurs furent introduits dans le

cabinet de travail du capitaine Rageac où, en fait de travail, on apercevait des copeaux de palissandre et d'acajou, de la sciure très fine. Muni d'une scie à découper de la grosseur d'un cheveu, l'officier, à la fois patient et taciturne, employait ses loisirs à confectionner des étagères en dentelles de bois d'une légèreté merveilleuse quoique fort solides.

— Pourquoi pas au salon? objecta le capitaine Rageac.

Berger lui ayant expliqué que le salon était dans un effroyable désordre à cause des emplettes de Madame, il se résignait donc à recevoir chez lui où le désordre n'était pas moindre.

Bronzé, le visage de Joseph Rageac s'éclairait d'un regard vert d'une bizarre luminosité, regard qui, disait-on sur le terrain de manœuvres, impressionnait jusqu'aux chevaux ombrageux. Ancien soldat d'Afrique, il gardait en lui le rayonnement d'un soleil inconnu au climat d'Europe. Ce jour-là, n'attendant personne, il portait une vareuse de chambre en laine blanche brodée de broderies algériennes et un pantalon de cheval luisant un peu aux coutures. Sur son front, presque chauve, comme le crâne de l'aigle qui, sans couronne, a l'air de ne pas se terminer, il conservait la cicatrice d'un coup de cimeterre. Son impériale, très soignée, grisonnait déjà, bien qu'il n'eût que trente-huit ans. Il vint au-devant des officiers avec une grande courtoisie de manière excluant la familiarité des camaraderies faciles et leur dit, la main tendue, mais sans sourire :

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous voir, Messieurs? Vous me prendrez comme je suis, n'est-ce pas? Nous revenons d'une excursion aux environs de Bade et je reste en bourgeois, ma permission n'expirant que demain... Me voici entièrement à vos ordres.

Les trois officiers, en tenue, paraissaient bien plus embarrassés que lui, en bourgeois. Ils se consultèrent du regard. Lequel allait se risquer, avancer au rapport? Ce fut Chastaing, le méridional, qui rompit le silence, fougueusement, par la fanfare de son accent :

— Mon cher, nous sommes indignés, scandalisés ! Il y a, au 5e chasseurs, dans notre régiment, jusqu'ici tout à fait irréprochable, un sauteur, un rossard, que nous devons punir, flanquer en quarantaine ou expulser. Nous ne tolérerons pas plus longtemps un pareil état de choses et nous attendions avec impatience votre retour pour tirer cette affaire-là au clair... Vous êtes le mieux en cour chez le colonel, et nos camarades, consultés, sont d'avis que vous preniez l'initiative de la démarche. Il faut aller le trouver, le mettre au courant de cette fabuleuse incorrection. (Chastaing souffla une seconde en effilant ses pointes cirées, puis, de nouveau, fit explosion.) Figurez-vous, mon bon, que Mandin de Jancey écrit à Mgr Dupanloup...

Le visage de bronze de Rageac demeura impassible. Il écoutait attentivement et la suite ne venait pas.

— Ah ! Mandin de Jancey écrit à Mgr Dupanloup, répéta-t-il. C'est, je crois, son ancien précepteur ?...

Le petit Ledoukouski reprit d'un accent encore plus appuyé :

— Oui, mon cer capitaine, et ze souis accousé d'avoir des dettes de jeu, de prélever l'ordinaire de mes ciens de chasse dans celui des sous-officiers...

— Et moi, fit la voix de basse de Courbassier, j'ai épousé une dondon, une maritorne sans fortune qui ouvre sa porte elle-même, une ancienne bonne, alors que chacun sait qu'une dot est réglementaire !...

— Moi, moi, rugit Chastaing en brandissant une petite chaise d'enfant qu'il rencontrait sous sa main, moi, eh bien ! je fais figure de mari trompé ! Oui, mon ami, ni plus ni moins, et on nomme les amants de ma femme... Je le tuerai.

Rageac, machinalement, tirant d'un pot en faïence de Sarreguemines une pincée de tabac, roulait une cigarette mince comme un cure-dents. Habitué aux racontars de sa propre femme sur celles du régiment, il s'étonnait moins de cette dernière histoire que de la soupe des chiens prise

sur l'ordinaire des sous-officiers. Seulement que diable faisait Mgr Dupanloup, respectable évêque, dans tous ces cancans ?

— Comprends pas ! murmura-t-il un peu sèchement.

Chastaing se frappa le dolman.

— Si je le rencontre entre mes deux doigts, celui-là, je le briserai. Tenez ! Comme ce barreau de chaise !

Et on entendit un petit craquement, un bris d'allumette. Les trois officiers se mirent à s'expliquer tous ensemble, multipliant les gestes violents. Le capitaine Rageac, dominant le tumulte de son crâne d'aigle, fixait tour à tour sur eux la lueur verte de ses yeux et il finit par saisir que son meilleur ami et camarade, le capitaine Mandin, baron de Jancey, écrivait à Mgr Dupanloup des lettres remplies de détails scabreux sur le 5e chasseurs, ce régiment irréprochable, cette seconde famille, à laquelle, selon la phrese sacramentelle des jours d'inspection, chacun était fier d'appartenir.

— C'est le mar-chal-gis-chef Tallandier, son secrétaire, bredouilla le corse étranglant de rage, qui était chargé de remettre ce salmigondis au net... Alors, comme ça l'amusait, il en a gardé une copie. Elle a fait le tour du régiment, parbleu ! Nous vous l'apportons.

— Il faudra d'abord flanquer Tallandier à la salle de police, laissa tomber dédaigneusement Rageac.

— Pour la forme, oui, murmura Courbassier ; cependant, mon cher, permettez...

— Oui ! Oui !... permettez ! s'exclamèrent les deux autres. Vous ne savez pas encore tout... si vous saviez...

Chastaing baissa le ton en tirant une enveloppe un peu sale de son dolman.

— Voici le morceau. Nous vous le prêtons volontiers et quand vous en aurez pris connaissance...

L'œil vert du soldat africain s'éclaira brusquement.

— Inutile ! Montrez-moi le passage qui me concerne, dit-il, du ton décisif du chasseur qui débusque son gibier

d'un coup de crosse sans daigner tourner davantage autour du buisson, car je suppose que je ne suis pas épargné ?

Les trois officiers eurent un même élan de protestation affectueuse, puis se penchèrent sur le papier, cherchèrent un instant et, le tendant, souligné d'un trait d'ongle, Chastaing ajouta :

— Nous sommes confus, mon cher ami, et nous choisissons cette occasion pour vous prier d'agréer, une fois de plus, de la part de tous nos camarades, l'expression, de notre haute estime. Tous, nous vous avons attendu pour vous confier l'honneur du régiment, persuadés que nul plus que vous ne mérite de le venger.

Le capitaine Rageac s'inclina en prenant le papier. Les trois autres saluèrent affectant de ne pas le regarder pendant qu'il lisait.

Ce fut ainsi qu'ils aperçurent, dans les plis d'un rideau de la fenêtre, une petite fille de sept ans vêtue d'un tablier blanc garni de rubans roses, une petite fille qui ressemblait à un garçon déguisé, parce que, sortant, sans doute, d'une convalescence, elle avait la tête tondue. Menue et grave, elle portait, comme un fardeau trop lourd pour elle, les yeux immenses de sa mère, mais du vert lumineux de ceux de son père, l'aigle chauve. Elle dit, scandant sa phrase, en princesse offensée :

— Pourquoi que tu as abîmé ma chaise, toi, Chastaing ?

Détendus, les officiers éclatèrent de rire, heureux d'échapper à la gêne qui s'insinuait, et Chastaing, le préféré de la petite, car il imitait tous les cris d'animaux, l'enleva de terre pour l'embrasser.

— Je te rendrai un fauteuil, toi, l'amour d'enfant !

— Non, répliqua l'amour d'enfant dépité, je veux ma chaise, c'est ma pareille chaise que je veux !

Le képi en arrière et le sabre battant le parquet, Chastaing essaya de réparer la chaise avec des copeaux, ce qui ne tint pas du tout. Les deux autres lui donnaient des conseils d'amateurs.

— Dis donc, Mademoiselle la curieuse, où étais-tu donc cachée ? demanda Ledoukouski pour prolonger l'intermède.

— Je n'étais pas cachée. Papa m'avait mise en pénitence et il m'a oubliée derrière le rideau ! avoua-t-elle tout bas.

— Ceci mérite un soufflet ! gronda tout à coup Joseph Rageac, dont le teint de bronze tourna brusquement au griscendre.

La petite, tel un chaton effrayé, se rejeta dans les plis du rideau ; mais la menace ne la visait pas.

Le capitaine Rageac venait de lire ceci : « Jean-Joseph Rageac, né de père inconnu, serait un officier plein d'avenir sans sa barre de bâtardise. Premier écuyer de Saumur, monte à cheval comme un centaure. Brute magnifique, arrivé au grade par son seul courage, a décroché la croix pour fait d'armes en Afrique. S'est engagé à dix-huit ans. Etait décoré à vingt-cinq. A épousé une créature originale, excellente musicienne, bonne famille, qui fut présentée à l'impératrice. Mais qu'espèrer d'un bâtard ? Ces gens-là sont toujours déplacés dans le monde. »

— Messieurs, déclara le capitaine Rageac, reprenant toute sa correction habituelle, Mandin de Jancey n'a dit que la pure vérité en ce qui concerne ma naissance. Oui, je suis un bâtard... Cependant le nom de mon père ne lui demeurait pas inconnu et si nous étions intimes, c'est peut-être qu'il me trouvait de meilleure noblesse que la sienne. Cette histoire-là est absurde. Je compte sur votre discrétion à tous pour ne pas l'ébruiter, au moins dans le civil ! Maintenant, j'estime que nous devons, en effet, châtier les coupables, à commencer par Tallandier, le secrétaire. Grâce à sa trahison, cette mauvaise plaisanterie prend les proportions d'un crime de lèse-amitié !

— Est-ce que votre femme ignore le... détail ? interrogea Chastaing étourdiment.

Rageac ne put s'empêcher de sourire, c'est-à-dire que sa

moustache trembla légèrement, découvrant une rangée de dents de loup.

— Elle ne m'a même épousé que pour ce... détail, comme vous dites, mon cher camarade.

Personne ne broncha. Les femmes sont romanesques. Après mille salutations et protestations en tout esprit de corps, les trois officiers se retirèrent, durant que la petite abandonnait silencieusement son rideau, ne se souciant point d'affronter les regards d'un aigle en courroux. Elle se sauva vers les cuisines. Quand elle fut blottie sur les genoux de la bonne Louise, son ex-nourrice, elle lui demanda, à l'oreille :

— Dis donc, Loulou ? Est-ce que tu sais, toi, ce que c'est qu'un *bâtard ?*

Loulou répondit, du fond de son assurance de conteuse qui a le devoir d'endormir les enfants debout :

— C'est une *malabestio !* Ça mange les petites filles. Il ne faut jamais en parler.

— Ça peut se changer en homme, comme dans le conte de l'Ours de la montagne et de la Princesse de la plaine ?

— Peut-être bien que oui. Peut-être bien que non. Tout est Dieu possible !

Inexplicablement, la petite, roulant sa tête tondue sur l'épaule de sa bonne, se mit à pleurer, elle qui ne pleurait jamais.

Comme le capitaine Rageac, ce matin-là, se rendait au quartier de cavalerie situé un peu hors de la ville de Haguenau où le 5e chasseurs tenait garnison, il rencontra M. Mandin de Jancey qui s'y rendait également pour son service. Les deux officiers se saluèrent courtoisement. Ils étaient tous les deux du même grade, camarades de promotion, et on les voyait souvent ensemble. Le capitaine Mandin s'informa de l'agrément que Mme Rageac pouvait avoir obtenu de son séjour à Bade et ne parut pas inquiet du ton, un peu froid, de Joseph Rageac qui lui répondit :

— Ce fut une charmante excursion, oui, mais combien

on a tort d'abandonner son poste, même lorsqu'on en a la permission !

— Oh ! vous, fit le baron de Jancey riant de bon cœur, vous avez le métier dans le sang.

— Dites plutôt que c'est toujours dans le sang qu'il faut faire notre métier, lui répliqua Rageac devenu glacial.

Mandin de Jancey, un souple cavalier de salon, un brun à regards langoureux, d'allure nonchalante, sans aucun zèle pour le métier, lui, murmura :

— Quel étrange animal vous faites,mon cher ! Vous avez des changements de pieds inattendus.

Il ne s'étonna pas davantage. Il devait certainement être le seul à ignorer l'orage qui grondait.

Autour d'eux, la petite ville de Haguenau, vieillotte et calme,serrait ses maisons à encorbellements. Des chars emplis de la récolte du houblon, principale culture du pays, se croisaient conduits par des gens costumés comme pour un bal travesti, filles aux gros nœuds de soie noire sur la tête, garçons à vestes courtes,brodées,sur des culottes de velours, et ces chars pleins de guirlandes en laissaient traîner derrière eux, tandis que le doux soleil de l'automne faisait sortir de ces fleurs une odeur de miel amer. Oui, le temps était encore au beau, selon la remarque de Mandin de Jancey subissant plus que tout autre les sautes de vent, sinon celles de l'humeur de ses amis. Non, vraiment, on ne pouvait pas penser, ce jour-là, que deux hommes auraient envie de se couper la gorge.

Joseph Rageac regardait avec un mépris ennuyé cet officier,trop musicien, lettré trop faible de constitution,qui ne comprenait rien aux devoirs militaires et jouait de l'honneur de ses camarades, comme il aurait joué du piano : à quatre mains, s'aidant d'un pauvre diable de sous-officier pour aller plus vite en besogne. Si le capitaine Rageac était au courant de ce qui se préparait, il ne comprenait pourtant rien, lui, à cette nature complexe que lui révélait une délation et des médisances absolument en dehors de son caractère.

Ils entrèrent au quartier par une porte flanquée de petites tourelles en poivrières. Dans la cour on promenait les jeunes chevaux. Des vaguemestres distribuaient des lettres, des fourriers de semaines comptaient des harnachements et un groupe d'officiers entourait le colonel de France, qui leur annonçait la prochaine inspection. Lorsqu'on vit arriver, selon l'usage, les deux capitaines ensemble, ce fut une stupeur. Personne encore n'avait soufflé mot de l'aventure. Tout le monde y songeait. Qu'allait faire celui qui était chargé de l'honneur du régiment ?

Le colonel de France était tout mince, tout pâle d'un blond que givrait la quarantaine. Doué d'un visage d'une exquise distinction, il parlait à mi-voix, ne faisait pas de geste et, sur le terrain de manœuvre, commandait avec un perpétuel mal de gorge qui le condamnait au cocorico d'un poulet de grains. Les méchantes langues l'avaient surnommé (le surnom trivial sévissait furieusement sous Napoléon III) : *Bouillon de veau*. Il lui fallait ce potage tous les jours à cause de la délicatesse de son estomac, Paris tous les mois à cause de la sûreté de son goût en jolies femmes et les eaux à chaque retour de saison pour se refaire ; garçon, il ne recevait pas, mais était reçu par tous les ménages de son régiment qui raffolaient de son esprit et qu'il ne cherchait point à désunir, prouvant surtout son esprit de corps. (Le colonel de France fut, en 70, ce jeune général qui, ayant laissé monter sa tente à côté de la fosse commune où l'on jetait pêle-mêle Prussiens et Français morts, disait à ses aides de camp se plaignant de l'odeur intolérable du charnier : « Je vous assure que je ne sens rien. »)

Dans le quartier de Haguenau on se salua, de part et d'autre, ne risquant aucune poignée de main intempestive. Brusquement on fit le cercle, comme sur un ordre mystérieux, enfermant les deux nouveaux venus dans un mur de pantalons rouges infranchissable. Quelqu'un présenta respectueusement un carnet de semaine au colonel et celui-ci le compulsa, prévenu, avec une attention inusitée, car il contenait

le fameux document. Un solennel silence régnait. De temps en temps, l'impériale, en or fluide, du lecteur tressaillait dans une folle envie de rire. Il n'en croyait pas ses yeux. C'était drôle et bien regrettable, parce qu'on ne pourrait plus arrêter les frais de mise en scène de cette comédie qui tournerait au drame. Son régiment tout entier y passerait sans laver la souillure! Quel crétin que ce Tallandier, le secrétaire infidèle ! Et que n'avait-il osé le venir consulter, lui d'abord, le chef de famille!

— Mon colonel, commença le capitaine Rageac, je vous demande la parole pour un fait en dehors du service.

Le colonel en était aux histoires de femmes qu'il connaissait déjà. Il leva la tête, toussa, devint grave.

— Parlez, capitaine, fit-il bienveillant, un peu inquiet de la tournure que prendraient les événements avec celui-là qui ne plaisantait pas, même en dehors du service.

— Mon colonel, j'ai été grossièrement insulté et je vous prie de me permettre de régler cette affaire d'honneur. En outre, mon régiment se déclarant offensé en ma personne, moi, je me déclare offensé en la personne de mon régiment. Je désire me battre pour tous et que le conflit s'arrête à la décision de mes armes. (Puis s'adressant à Mandin de Jancey, plongé dans une stupeur sans bornes :) — Monsieur, vous vous êtes mal conduit. J'ai horreur des *plumitifs*, des gens qui font de l'esprit aux dépens des voisins et qui s'introduisent dans les intérieurs pour y surprendre des secrets qu'ils vont ensuite confier à un prince de l'Eglise, dont je tairai le nom, mais que je ne félicite pas de se prêter à ce jeu. M. Mandin de Jancey, vous m'entendez, vous êtes un vilain personnage. Mes témoins attendront les vôtres ce soir, après l'appel.

— Ah ! ça... vous êtes fou, Rageac ! s'exclama Mandin de Jancey, pâle comme son mouchoir qu'il pétrissait. Vous, mon meilleur camarade ! C'est idiot! Vous n'allez pas vous fâcher alors que vous êtes ici le seul que j'aime bien. En voilà une histoire ! Il y a sûrement un malentendu. On aura commis des indiscrétions. Est-ce que Tallandier, le maré-

chal des logis chef...? Si on l'appelait en témoignage, il avouerait...

— Votre secrétaire est à la salle de police depuis ce matin, flûta la petite voix fêlée du colonel. C'est le moins qu'on pouvait faire pour lui, après... ses indiscrétions dont nous possédons une copie.

— Mon colonel, bégaya Mandin, traqué par tous les yeux fixés sur lui en pointes d'épées, la manie d'écrire est très innocente. Monseigneur et moi nous sommes en relation depuis ma plus tendre enfance. Il a lui-même encouragé mes facultés d'observation... et si je n'avais pas eu à faire à un malhonnête homme, un petit sous-officier puant...

Une rumeur indignée s'éleva et le sous-lieutenant Ledoukouski s'écria :

— Tous les sous-officiers protestent contre votre mot, monsieur. Je faisais partie de leurs corps il y a six mois à peine et je me révolte en leur nom.

— Quand on l'a mis en prison, Tallandier a dit, pour sa défense : J'ai parlé parce que ce n'était pas une lettre, c'était *un rapport* et il y avait danger pour notre avancement à tous dans cet envoi de mauvaises notes. S'il a mal agi, ce fut dans un bon but, déclara le commandant Courbassier d'un accent féroce.

— D'ailleurs, siffla Chastaing roulant des prunelles de tigre, ce petit sous-officier puant vous corrigeait vos fautes d'orthographe, nous en avons la preuve, monsieur.

— Parfaitement, appuya le coupable avec une charmante désinvolture, il remettait mes pages au net. Je ne pense pas qu'on prenne un secrétaire pour autre chose.

Après cette dernière preuve d'inconscience, le colonel, édifié, qui n'espérait plus d'excuses possibles, fit rompre le cercle.

— L'incident est clos, vous pouvez disposer. N'oublions pas que nous avons une inspection, cette semaine, passée par le général Ducrot, commandant la place de Strasbourg. Je compte sur le zèle de tous, n'est-ce pas ? Les discussions

intestines ne doivent pas entamer la belle tenue de notre régiment. (Se tournant vers les deux héros du drame il ajouta d'une voix très douce :) Allez, messieurs !...

Ce qui signifiait qu'il permettait le combat singulier. Ce serait correct, pas trop méchant... et après, eh bien ! après on ferait permuter le coupable. Il ne désirait pas la mort du pécheur.

Mandin de Jancey pria un simple chasseur de lui ramener son cheval du pansage, un grand carcan bai-brun qui fit des manières et partit tout d'un coup en sauts de carpe aux risques de rompre les os de l'élégant *plumitif*.

Le baron de Jancey avait une heure devant lui avant de déjeuner. Il filait droit sur la demeure du capitaine Rageac, comptant y trouver Mme Rageac. Il serait trop tard, l'après-midi... qu'on emploierait à se chercher des témoins.

Dans la cour du petit hôtel ancien qu'avait loué le ménage Rageac, aimant ses aises et à recevoir convenablement, il aperçut le fidèle Berger qui, tout en cirant des bottes, chantait à plein gosier.

La baronne de Follebiche
De son balcon les voyait.
Elle se dit : Moi qui suis riche,
Si j'exauçais leur souhait !

— J'ai besoin de voir *ta* capitaine tout de suite, souffla Mandin en lui jetant la bride. Arrange-toi !

Comme il s'agissait d'un intime de la maison, Berger *s'arrangea*. Mme Rageac vint au salon, très émue, la visite des trois officiers de la veille lui ayant déjà paru mystérieuse, son taciturne époux n'en parlant pas.

— Chère Madame, fit Mandin de Jancey s'épongeant le front, je vous supplie de m'écouter sans m'interrompre. J'ai juste le temps de vous informer... Votre ménage est le plus charmant que je connaisse. Vous et Rageac vous êtes les seuls qui me plaisent ici dans cette infecte garnison où je suis obligé de me terrer pour complaire à des parents un peu *pingres*, et voici qu'une indiscrétion de mon secrétaire

— ah ! le sale individu — vient tout gâter. Vous qui devez savoir tourner votre mari, essayez donc de le convaincre qu'il fait fausse route. Mes relations sont puissantes. Ce que l'on ne peut obtenir pour soi-même, on l'obtient quelquefois pour ses amis. Rageac n'est pas ambitieux, oui, mais vous, chère Madame ?... Douée d'un si beau talent ? Ne tenez-vous pas à vous rapprocher de la Cour où vous fûtes un jour présentée ? Les Tuileries sont vraiment le seul endroit où l'on respire loin de ces farouches provinces. On ne peut risquer ici la plus légère plaisanterie sans qu'on fasse des montagnes de suppositions. Je vais vous expliquer...

Il lui expliqua, d'un ton détaché, qu'on lui avait volé une lettre et que, là-dedans, il se moquait un peu de ces dames...

— Mais, alors, s'écria Mme Rageac, désorientée, nous ne pouvons plus jouer à quatre mains devant elles !

— Il y a mieux, chère Madame, votre intraitable époux prend la mouche à leur sujet, veut croiser le fer avec moi et... comme il est très fort, l'animal, je ne suis pas du tout rassuré sur les suites de l'incident. Encore le duel, ce ne serait rien... mais, en effet, les soirées musicales de notre hiver sont fichues ! Je vais être forcé de permuter... c'est désolant !

Comme ils tiraient des plans, tous les deux, pour défendre leurs soirées musicales, la petite fille de sept ans entra, l'air d'une perdrix blessée; mais à la vue de Mandin de Jancey elle se redressa pour faire dignement sa commission :

— Maman, Loulou demande si on doit laver le service de Saxe à l'eau chaude avant de le serrer dans l'armoire ?

— Ah ! il s'agit bien du service de Saxe !... A l'eau froide, entends-tu, à l'eau froide et non pas bouillante pour me fendre ce qui n'est que fêlé ! Un service qui n'a pas encore servi ! Tu es insupportable avec tes questions !... Va donc voir un peu si ton père est là, je voudrais lui parler immédiatement. Si tu disais bonjour, toi, en entrant ici !

— Non, fit la petite en mettant ses mains derrière son dos, telle une miniature de Bonaparte à cheveux plats.

— Comment, non ! C'est inouï... Ah ! mon cher Mandin, ce qu'elle est mal élevée, cette enfant ! Il est certain que ce n'est pas en province qu'on apprend les bonnes manières... Voyons, Magui, ne te sauve pas. Dis bonjour.

— Non, fit plus fort l'enfant aussi têtue que tondue.

— Pourquoi, mignonne, soupira le baron de Jancey, très embarrassé par cette soudaine insolence d'une petite fille qui possédait la lueur verte des yeux de son père au fond des siens. Est-ce que je ne suis plus ton musicien ordinaire ?

— Parce que vous avez dit que mon papa était... était un *bâtard !* avoua-t-elle enfin d'une voix étranglée.

Elle omit d'ajouter qu'elle savait, maintenant, que les *bâtards*, redoutables *malabestios*, mangeaient les petites filles... mais cela suffisait, car la foudre serait tombée sur la maison que c'eût été plus simple pour tout le monde.

— Oh ! fit Mme Rageac suffoquée, vous avez révélé une chose pareille, un secret de famille que je vous avais confié, à un enfant... à mon enfant ?

Et avant que le malheureux pût s'expliquer plus sérieusement, Gabrielle Rageac lui montra la porte dans un geste de Romaine attestant les dieux :

— Sortez, Monsieur, sortez ! Vous êtes un lâche !

Mandin de Jancey rectifia la position, salua, fit demi-tour et s'en alla resauter en selle. Décidément il n'avait pas de chance ! Pour de misérables racontars de *plumitif*, tout s'embrouillait effroyablement autour de lui. Où diable cette petite peste de Magui avait-t-elle découvert ça, elle qui ne devait seulement pas savoir lire ? Ce n'était pas la peur qui le talonnait et lui conseillait de talonner son cheval, cependant cela finissait par y ressembler. Il s'arrêta du côté de la poste pour y jeter un mot à l'adresse de son ancien précepteur.

Dans le petit hôtel et dans son jardin-cour, où, sous une tonnelle de houblon aux fleurs amères, Magui boudait en songeant à une possible privation de confiture, il y avait

un branle-bas général; Mme Rageac, au milieu des gens de sa maison, donnait des consignes formelles :

— Vous m'entendez ! Jamais ce Monsieur-là ne doit franchir notre seuil, *ja-mais !* Quant à Magui, vous lui servirez son déjeuner, sans dessert, dans l'écurie, avec les chiens. Elle a un caractère infernal, cette petite. Elle désobéit comme on s'amuse et il faut lui faire passer le goût de ce qui ne la regarde pas...

Majestueusement Gabrielle remonta vers son piano.

— *Ma* capitaine, fit Berger perdant la tête en prenant les rênes du *Pacha*, qui revenait du quartier, porteur de son maître et particulier dompteur, j'ai reçu l'ordre, rapport à Mademoiselle Magui... que si vous la trouvez dans les jambes de votre cheval, c'est ni de sa faute ni de la mienne... c'est qu'elle doit déjeuner avec les chiens.

Rageac regarda sévèrement Magui installée au milieu de braques superbes qui lui faisaient fête et tiraient la langue au-dessus de son assiette.

— Il ne t'en restera pas lourd, si tu ne veilles pas au grain ! gronda-t-il.

La petite fille, assise sur la paille, mais en tablier brodé garni de rubans roses, se leva bien poliment. Magui ne tremblait pas, parce qu'elle n'avait peur que des choses inexplicables ; or, déjeuner avec les chiens en était une autre qu'elle admettait volontiers.

— Qu'est-ce que tu as encore fait ? questionna le père en mettant sa cravache sous son bras.

Les yeux fixés sur les yeux de son père, Magui répondit tranquillement :

— Je peux plus souffrir Mandin de Jancey et j'ai pas voulu lui dire bonjour.

— Mandin de Jancey est venu ici ? rugit le père s'emportant. Ce rossard-là est capable de tout, ma parole, et c'est d'une incorrection inouïe, puisque nous devons nous...

Il s'interrompit pour rouler ses gants en boule.

Berger couvait la petite du regard, lui faisant des tas de

grimaces propres à lui indiquer le mutisme. Celle-ci ne reculerait pas tant que son père ne se changerait pas en *loup garou*.

— Enfin, qu'est-ce que Mandin de Jancey venait chercher ici, chez moi ? demanda Rageac de plus en plus furieux.

— Je sais pas, dit la petite très simplement, parce que maman l'a mis à la porte tout de suite.

— Sacredieu ! pour une fois que ta mère a raison, je vais la féliciter. Viens avec moi. Je lève ta punition.

Le père et la fille escaladèrent, en deux enjambées et deux bonds, le perron du petit hôtel, laissant Berger la bouche en o. De mémoire d'ordonnance il n'avait contemplé un enfant de troupe aussi crâne. Haut comme une botte, ça se campait militairement devant son supérieur et ça lui rivait, non moins militairement, son clou.

Et il reprit, à pleine gorge, sa chanson favorite, laquelle courait les rues, même celles des plus modestes garnisons :

Fantassins, leur cria-t-elle,
Montez chez moi sans façon.
Essuyez votre semelle
En bas, sur le paillasson !

Il y eut une scène de famille vraiment touchante, au moins pour des créatures dont l'habitude n'était pas de s'attendrir. La belle Gabrielle déclara que jamais elle ne répéterait à son mari ce que Mandin de Jancey avait raconté à la petite. Toujours têtue, Magui signifia, par de placides dénégations, qu'elle imiterait sa mère, et Rageac, obéissant, malgré lui, à la consigne générale, affirma qu'il ne pouvait pas parler en leur présence d'une situation aussi délicate, d'où dépendait la bonne tenue du 5e chasseurs.

Le résultat, apparent, fut, pour Magui, une seconde cuillerée de confitures de myrtilles, friandise alsacienne dont on ne se montrait pas prodigue à son égard.

Pour la cuisinière-nourrice, qui ne servait pas à table, elle apprit, par Berger, que tout le monde était bien content. Et quand l'ordonnance revint du quartier, il lui déclara, en frisant ses moustaches, que son capitaine allait flanquer

une correction soignée à ce rossard de Mandin, ce petit crevé de baron.

— Il doit avoir voulu faire la cour à Madame ! conclut le fidèle Berger, tant il est vrai que le peuple est toujours ignorant des véritables causes d'un conflit politique.

Lorsque plusieurs personnes sont engagées dans une affaire de ce genre, il est rare de la voir s'éclairer par la discussion, chacun en tirant des conclusions selon son tempérament ; mais quand le mystère de la discrétion mondaine s'y ajoute et que chacun cherche à dissimuler la vérité, même dans la meilleure intention, cela devient fatalement le casse-tête chinois. (Un casse-tête chinois, c'est souvent un bel ouvrage d'ivoire, merveilleusement sculpté, où adhèrent encore un peu de cervelle et de sang.)

La petite ville de Haguenau, si paisible et si naïve, fut bouleversée par les racontars les plus divers. La copie du fameux document, qu'on se passait sous le manteau, s'échoua dans une rédaction de feuille locale et il y eut un écho mystérieux qui déchaîna des commentaires civils sans bienveillance pour les autorités militaires. Pourquoi diable laisserait-on se battre des gens, lorsque c'est bien plus juste de punir le coupable ?

Rageac, lui, fort calme, attendait les témoins de son adversaire, ayant constitué les siens : Chastaing et Courbassier. Mandin de Jancey, mis aux arrêts de rigueur pour trois jours, par le colonel de France, il fallait guetter sa première sortie. Mais les trois jours expirant, arrivait l'inspection avec le général Ducrot, un dur-à-cuire, prétendait-on, qui tomba sur le dos du régiment comme une averse de grêle, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Tout se découvrait intolérable ; le quartier était insalubre, les cuisines se révélaient par une odeur nauséabonde, les chevaux, mal pansés, n'avaient aucun prestige, les soldats sautaient le mur, les sous-officiers faisaient des appels incomplets et quant aux officiers :

— Messieurs, fit le général, d'une voix avec laquelle il

aurait pu crier *garde à vo... o... o... o...* sur le terrain de manœuvre, il m'est revenu que de regrettables dissenssions existaient entre vous et que vous teniez à l'écart un de vos camarades, M. Mandin de Jancey, que j'ai en grande estime. Je tiens, moi, à ce que vous rentriez tous dans le silence, qui est le plus bel ornement de l'armée, ne l'oubliez pas. Vous êtes tous de bons serviteurs de Sa Majesté, c'est entendu, et je désire que l'on passe l'éponge sur des vétilles indignes de troubler plus longtemps vos consciences. On a trop parlé. Un régiment n'est pas une potinière, Messieurs !

Il discourait dans la salle d'armes du quartier, transformée en salle de réception, ce jour-là, où des jardinières pomponnées de roses fleurissaient le dessous des panoplies. Les quatre larges fenêtres étaient grandes ouvertes et ses éclats pouvaient retentir aux quatre coins de la cour. Personne, bien certainement, n'avait envie de rompre le silence, puisqu'il faisait tant de bruit à lui tout seul. Le colonel de France, pâle comme un pierrot de Lancret, mordait son impériale d'or fluide, tellement fluide qu'on n'en voyait plus trace, ayant autour de lui son cercle d'officiers cramoisis de fureur. Il sentait que la poudre, pour faire explosion, n'attendait que le jet d'une cigarette mal éteinte. De l'œil, il essayait de retenir son étalon favori, le capitaine Rageac, qui piaffait d'impatience en rongeant son mors, la pomme de sa cravache, une jolie cravache d'honneur offerte par les soldats de la remonte à l'occasion du sauvetage d'un homme.

Le général Ducrot était un personnage tout d'une pièce, brave et entêté, violent, ne tolérant jamais la moindre fantaisie et ne respectant que la consigne. Il ne savait probablement de l'affaire du 5e chasseurs que ce qu'on lui en avait dit en haut lieu, et en haut lieu, on ne pouvait savoir que ce que Mandin de Jancey avait raconté à son précepteur.

Chacun était de bonne foi en n'y comprenant rien. Le délinquant, aux arrêts, n'ajouterait pas de nouvelles

bévues, heureusement, pour compliquer son cas, déjà si spécial.

— Nous prenons bonne note, mon général, répliqua le colonel de France, obligé de répondre au nom de son régiment, de vos observations. Si, tous, ici, nous avons eu à nous plaindre de réflexions... mal séantes, d'autant plus mal séantes qu'elles étaient bien écrites, nous les oublierons et nous veillerons à ce que notre conduite soit désormais approuvée par votre très haute compétence.

Il rageait, visiblement, lui aussi, d'abord parce que, l'heure du déjeuner approchant, il prévoyait ses crampes d'estomac, ensuite parce que les allures *houssine sur la botte* du général Ducrot lui déplaisaient. Il fit un signe à un de ses plantons pour que celui-ci en fit un autre à la musique, massée dans la cour, qui devait jouer un pas redoublé quand la conférence serait terminée. Alors, il se produisit un incident fâcheux. Chastaing, le méridional, étouffant, ôta brusquement son képi et le lança par la fenêtre qui lui faisait face. Le capitaine Rageac avança résolument pour masquer le geste trop fougueux de son camarade et proféra, d'une voix grave, un peu rauque :

— Mon général, et vous, mon colonel, voulez-vous m'accorder la permission de dire un mot ?

— En aucune façon, coupa la voix grincheuse de l'irascible chef. Tout est dit, je pense, puisque je me tais.

— Rageac, fit affectueusement le colonel, je vous promets que les situations particulières seront respectées. Je lève les arrêts de rigueur contre le capitaine Mandin et vous aurez toute satisfaction.

— Monsieur, demanda Ducrot essayant de rompre les chiens en s'adressant à Chastaing, pourquoi avez-vous jeté votre képi par la fenêtre ?

— Mon général, c'est pour qu'on voie bien que je n'ai pas de cornes !

Et il lâcha crûment l'expression.

Quelques-uns, les plus jeunes, pouffèrent sous leur gant.

D'autres, les anciens, jurèrent à mi-voix. Le colonel de France, retenant son sérieux avec peine, se redressa de toute sa fine taille.

— Je vous repasse les arrêts de rigueur que je viens d'enlever à Mandin de Jancey. Vous êtes incorrigiblement mal élevé et... nous pensions tous, ici, que vous *ne l'étiez pas.*

Plongé dans une immense stupéfaction, le général commandant la place de Strasbourg, venu en tournée d'inspection pour autre chose qu'entendre des expressions de caserne tomber de la bouche d'officier très distingué, eut un haut le corps à son tour et s'écria :

— Où suis-je donc ici ?

— Mon général, fit Rageac s'avançant avec une dignité froide, qui lui ramena immédiatement la confiance de tous ces soldats prêts à se mutiner en présence d'un chef maladroit, nous sommes ici au 5ᵉ chasseurs et le 5ᵉ chasseurs ne peut pas accepter votre jugement, parce que nous constatons qu'on l'a faussé ar des rapports inexacts. Le baron Mandin de Jancey a outragé tous les officiers de ce régiment dans un message inconvenant envoyé à un tiers... qui ne porte pas notre uniforme, quoique demeurant notre supérieur (1). Nous demandons, je demande au nom de mes camarades, que l'auteur de cette lettre, rendue malheureusement publique, nous fasse publiquement des excuses... ou je vous prie de m'accorder l'autorisation de lui couper la gorge, sinon de me la laisser couper par lui, ce qui sera la meilleure manière de nous réduire au silence.

Ducrot brisa un encrier sur la table des conférences et son tapis vert devint tout noir. Cela se gâtait positivement.

— Monsieur, gronda l'ours, le poil hérissé, je ne vous connais pas et je connais le baron de Jancey. On a grossi cette sotte aventure où il n'y a pas lieu de fouetter un chat ! Je veux tenir compte de vos bonnes notes et de l'indulgence pour vous de votre colonel, indulgence que vous devez

(1) Un évêque, sous l'empire, avait rang de général.

mériter, j'imagine. Cependant, je vous interdis de couper la gorge à qui que ce soit... Ce serait singulièrement abuser de ma patience. Des excuses publiques, pour des plaisanteries, des histoires de femmes... Un Mandin de Jancey, allié aux Bontaud-Guiron ? Qui lui en demande ici, en dehors de vous ?... Qui veut se faire casser ?...

La terreur fut telle que le régiment ne répondit pas. Au lieu du cri, spontanément multiple, qu'espérait presque le colonel de France ne sachant plus comment échapper à ce cauchemar, on entendit simplement le hennissement lointain d'un cheval des écuries du quartier, et cela rendit lugubre ce moment d'anxiété !

— Mon général, reprit Rageac, de plus en plus maître de lui, je suis chargé par mes camarades, qui m'ont donné carte blanche, d'obtenir une réparation. Mandin de Jancey ou Bontaud-Guiron, ça m'est égal. Qu'il vienne déclarer son regret de ses fantaisies épistolaires, nous passerons l'éponge, comme vous dites. En tous les cas, je ne passerai pas la main, moi. On m'a confié l'honneur de ce régiment et je le garde. Remarquez, mon général, que je suis le moins insulté... puisqu'il a seulement constaté une vérité à mon endroit et que je ne lui cherche pas une querelle particulière. Bâtard je suis, mon général, et bâtard je resterai, voilà tout. Je me permets pourtant de vous faire observer que qui veut se battre est toujours de meilleure noblesse que qui cherche à se dérober devant le combat.

Ducrot hésita un instant entre son admiration pour la crânerie du bâtard et celle qu'on avait, en haut lieu, pour la légitimité de l'autre, l'allié des Bontaut-Guiron ; mais son orgueil de chef l'emporta.

— Monsieur, rugit-il, vous tenez tête à un supérieur dans le service. C'est un scandale que je ne saurais tolérer davantage. De quel droit discutez-vous mes ordres ? Je vous défends de vous battre, moi, entendez-vous, comprenez-vous ? Au diable l'honneur que vous croyez avoir à protéger !

—*Monsieur*, riposta le capitaine Rageac, dont les yeux fulgurèrent de leur terrible lueur verte, quiconque m'empêcherait de rendre raison à mon égal que j'ai provoqué en duel et à qui je dois *aussi* une réparation commettrait une double lâcheté.

Ducrot hurla, perdant complètement la notion du réel :

— Vous me traitez de lâche, capitaine, et en outre vous m'appelez *Monsieur !*...

— Mon général, interrompit doucement le colonel de France, Rageac n'a pas voulu...

— Taisez-vous, colonel, coupa le général devenu pourpre, et infligez de ma part à votre officier préféré, en révolte ouverte contre votre supérieur, *six mois de forteresse*, et que cette punition, la plus grande que l'on puisse donner à un officier français sans un conseil de guerre, serve d'exemple à un régiment doué du plus mauvais esprit. Ajoutez que le capitaine Chastaing aura *trois mois* de la même peine pour geste douteux dans le service, que le commandant Courbassier, que j'aperçois dans ce coin, en train de tordre un bouton de son uniforme, fera huit jours d'arrêt, tandis que M. Ledoukouski, ce sous-lieutenant qui s'évente avec son mouchoir, sera prié de garder la chambre quatre jours pour le même motif. Et à présent, Messieurs, rompez ! Il est midi ! J'ai faim. Planton, faites sonner les honneurs.

La musique, n'attendant qu'un signe du planton pour aller déjeuner aussi, attaqua la dernière figure du quadrille des lanciers, qu'elle mena tambour battant, et le général se retira majestueusement, martelant le plancher de ses bottes, sur cet air de danse.

Un solennel silence s'abattit autour du colonel de France demeuré auprès de ses officiers, oubliant ses crampes d'estomac, sans même essayer de reconduire son *inspecteur*.

Il ouvrit les bras à Rageac en murmurant :

— Mon brave enfant, tu t'es noblement conduit, car tu pouvais lui crier que, moi, je t'avais permis le duel... Mais comment vais-je te tirer de là? Il y a la discipline.

Les deux hommes s'étreignirent pendant qu'on percevait des râclements de gorge et des jurons étouffés.

— Calmez-vous, mon colonel! fit le soldat d'Afrique, le moins ému de tous, quoique très touché par la paternité de ce jeune chef, presque son égal d'âge. Un vilain moment est aussi vite passé qu'un bon. Quand je partirai de là, je me battrai. Votre permission me suffira toujours pour me rappeler que je n'avais as tort.

— Capitaine Rageac, affirma le colonel de France, reprenant toute sa prestance de père d'un régiment soucieux de belle tenue, le 5e chasseurs ne vous oubliera jamais...

Et il rejoignit son supérieur, le commandant de la place de Strasbourg, au déjeuner plantureux — truffes et champagne — que ce même 5e chasseurs offrait, ce matin mémorable, à celui qui venait pourtant de réduire son ordinaire aux strictes observances de la discipline.

Mme Rageac appela son père à son secours, car ce qui arrivait n'était pas clair et on avait grand besoin de lutter à armes égales, c'est-à-dire plumitif contre plumitif, puisque aussi bien l'épée venait d'être momentanément défendue. Ce père, un père noble, vieux journaliste, ancien rédacteur du *Courrier du Nord*, sortant d'une famille du midi, révolutionnaire de 48, possédait le caractère brouillon des gens qui ont essayé de tous les régimes en s'y opposant. La pauvre Gabrielle espérait que, grâce à son entente des choses politiques, il soulèverait les masses autour de cette curieuse affaire du 5e chasseurs et qu'on empêcherait son mari d'être interné. Tous les jours il y avait, dans les brasseries de Haguenau, des discussions sur la question entre les partisans de l'esprit de corps et ceux de l'esprit libre. Peut-être un esprit pratique aurait-il trouvé une solution pour amener, naturellement, une réaction salutaire; mais quand il s'agit d'organiser des manifestations, c'est le parti pris de ne pas comprendre qui domine, et le parti fut vite pris de manifester pour le plaisir de la protestation. On ne s'expliquait plus : on criait tous ensemble. Chose étrange,

ces calmes buveurs de bière avaient la tête plus chaude que leur boisson. Les jeunes gens de Haguenau parlaient de se réunir à la gare pour s'opposer au départ du capitaine. On n'enferme pas un homme, parce qu'il n'a pas de nom. Un homme, c'est un homme et cela suffit, surtout quand c'est un beau cavalier, un brave soldat... Le reste leur échappait complètement.

Le capitaine Rageac se refusait à fomenter lui-même de nouveaux troubles sachant bien que dans l'armée la loi du plus fort l'emporte toujours et qu'*il le faut*. Son fatalisme, gagné à la fréquentation des Arabes, ne voyait point d'inconvénient à subir une punition imméritée. De plus, il n'estimait pas beaucoup son beau-père, autre *plumitif*, justement, et ne tenait guère à son intervention. Le beau-père ne s'expliquait pas, lui, le désir de ce gendre, désir tout uni, un peu brutal, de se battre contre un adversaire qui n'en avait plus envie, certainement, puisqu'on ne pouvait plus le rencontrer nulle part. Il se bornait à pousser à la roue des séditions locales, comme il l'avait toujours fait, pour embêter le gouvernement. Petit cerveau plein de vastes projets qu'il gâchait avant de les avoir nettement conçus, aboutissement fatal d'une lignée d'avocats, de tabellions, d'un tas de gros personnages de la chicane, il les continuait, tâtillon, décochant le trait, journaliste-notaire cherchant volontiers la noise d'où pourrait sortir un article, fût-ce un article du Code. Au demeurant naïf, rempli de préjugés. Son nez était aussi aquilin que celui de sa fille, en plus long, mais son orgueil n'allait pas aussi loin que son nez dans les affaires! Toute cette histoire-là l'intéressait comme un fait divers qui prendrait les proportions d'un feuilleton, et, malgré qu'il n'eût plus de journal, il se sentait l'envie irrésistible de... *tartiner*.

— Je me demande pourquoi ton mari tient tant à se battre, disait-il; cela ne le mènera plus à rien, maintenant. Il faudrait peut-être, au contraire, se faire oublier dans l'armée... donner sa démission pour se présenter aux élections

prochaines. Le vent souffle contre l'empire, moi je le sais.

— Mais, papa, se récriait Mme Rageac, qui trépignait dans ses jupes comme un paon sur la traîne de ses plumes, il se bat pour tout le monde. Puisqu'il avait accepté de remplacer tous ses camarades, il ne pouvait pas lâcher pied devant eux.

— Ta... ta... ta... ta ! On l'a bien lâché devant Ducrot. S'ils avaient tous protesté comme un seul homme, ils auraient maté leur général On ne flanque pas tout un régiment à la citadelle, voyons ?

Gabrielle, influencée, tantôt par ce raisonnement qui ne manquait pas de subtilité, tantôt par les propos du fidèle Berger qui racontait que tout le quartier des *jeunes chevaux* était prêt à se faire casser la figure pour son capitaine, essayait sincèrement d'arracher son mari à son indifférence orientale et commençait à regretter qu'il fût le héros d'une situation sans issue. Certes, ce héros-là n'avait rien d'un député ou d'un journaliste, encore moins d'un avocat. Il ne plaidait pas plus innocent que coupable, il allait à son service aux heures réglementaires, saluait correctement camarades et supérieurs en écartant le sujet brûlant, attendait son incarcération sans forfanterie et sans regret. Raisonnable jusqu'au renoncement, qui est la plus belle forme de la logique naturelle, s'il pensait toujours à se battre pour les autres, c'est que son flair d'animal robuste devinait que le duel est, au fond, la meilleure garantie des particuliers contre les bavards, comme la guerre est le seul moyen d'endiguer le flot des prétentions de la nation voisine.

On n'entendait plus parler de Mandin, baron de Jancey, déclaré, officiellement, en congé *pour deuil de famille*, et personne ne l'accusait de fuir. Lui aussi obéissait à des ordres formels... On prenait des tours de phrases cérémonieux lorsqu'on se passait les uns aux autres ce faire-part décent. Quant au colonel de France, il avait filé droit sur Paris (c'était, d'ailleurs, la date..., où il intriguait, sollicitait, se heurtant à des consignes aveugles et s'en consolant chez de jolies femmes bien en cour.

L'arrestation se fit un matin de novembre par une petite pluie froide douchant tous les enthousiasmes. Deux plantons demandèrent à parler au capitaine Rageac pour une affaire de service, et, dès qu'ils l'aperçurent, se mirent dans la position du soldat attendant les ordres au lieu de les exécuter.

En simple tenue, sans insignes et sans armes, le futur prisonnier roulait son éternelle cigarette queue de souris. Les regardant d'un air qui se désintéressait de son cas particulier, il dit :

— Comment ? C'est toi, Bernard, c'est vous, Jouset ? Ah ! mes lascars, je ne vous prendrai plus par le fond de vos culottes pour vous hisser sur vos carcans ! Mais qu'avez-vous donc ? C'est moins que rien, ce qui m'arrive, puisque l'honneur est sauf. Je ne voudrais pas être dans la peau du Mandin de Jancey, ni vous non plus, je suppose... Vous m'amenez la voiture de la cantinière ?

Et il se mit à rire. Les deux lascars, qui pleuraient, se jetèrent dans ses bras en lui demandant pardon. Ils avaient amené le break du colonel et il était rempli de fleurs : de la part de ces dames du regiment.

— Alors, c'est aujourd'hui qu'on m'enterre ? dit Rageac philosophiquement.

Le fidèle Berger bouclait la valise en se mouchant, une valise microscopique où il y avait tout juste le nécessaire et beaucoup de superflu. Des fleurs, encore des fleurs. Sur le perron de la maison, il y eut une scène digne du pinceau d'un peintre académique. Le beau-père levait une dextre tremblante comme pour bénir. La belle Gabrielle se tenait majestueusement droite, les yeux égarés, et la petite Magui labourait les mains des plantons de ses ongles, lesquels ongles ne le cédaient en rien à ceux des chats. Loulou, la nourrice-cuisinière, tordait le coin de son tablier, selon la formule ; les chevaux du... corbillard grattaient du sabot. La rue restait absolument déserte. Il ne faisait pas très clair. Tout sentait l'abandon ; pourtant, on attendait quelque

chose et en attendant il pleuvait inlassablement sur une ville endormie.

— Loulou, prenez bien soin de ces dames, fit Rageac très gêné par les yeux sévères de sa femme qui, tout en l'embrassant, avait l'air de lui reprocher son départ. Et toi, petite Magui, ne pleure pas. Une fille de militaire ne doit jamais pleurer.

Elle ne versait pas une larme (il n'y avait que les hommes qui pleuraient), mais elle gardait du sang sous les ongles, tandis que les soldats essuyaient le dos de leurs mains à leur pantalon pour que ça ne se vît pas.

Les chiens, durant que le break démarrait, se mirent à hurler dans l'écurie, et ce hurlement fit s'évanouir Mme Rageac, qui ne supportait pas ce genre de cri derrière les portes.

A la gare, personne. Pas même un simple sous-officier pour présenter les excuses de ces Messieurs. Chastaing avait été escamoté la veille, et sa femme, Clementine, la meilleure amie de Gabrielle Rageac, avait également disparu en suivant son mari jusqu'à Strasbourg, ou dans toute autre direction. Des ordres et des contre-ordres égarant les meilleures volontés, toutes les manifestations se diluaient sous ces averses tenaces.

On accédait à la citadelle de Strasbourg, une forteresse horriblement triste, par des rues noires, dont les maisons se rejoignaient du haut, ne laissant luire aucun rayon de soleil.

Les autorités, prévenues, furent discrètes et en eurent vite terminé avec les formalités de l'écrou.

Comme le capitaine Rageac entrait dans sa cellule, une pièce basse sans fenêtre et sans autre meuble qu'un châlit de bois brut attaché à la muraille, il vit passer, par le judas de la cellule d'en face, une cocotte en papier. C'était son second, Chastaing, qui le saluait à sa manière. Il lui fit un petit geste amusé et pénétra tranquillement dans cet inconnu formidable qu'on appelle une prison d'Etat. On lui offrit des livres, du tabac, et on lui permit de faire un peu d'es-

crime avec ces lattes de bois dont les maîtres d'armes se servent pour former les conscrits, ce qui lui donna un brin d'humeur. Au préau, Chastaing et lui se rencontrèrent pour plaisanter vaillamment sur l'ordinaire de la prison tout à fait exécrable : boule de son, salé rance et fèves coriaces. Comédien dans l'âme, Chastaing, malgré son accent, lui récita des poèmes de Victor Hugo, poète à l'index, et fulmina contre des ennemis invisibles qu'il appelait, allusion transparente : les scribes de Monseigneur.

Pendant que coulaient ces premiers jours d'incarcération monotones et humides, Mme Rageac ne perdait pas son temps à gémir. En revenant de son évanouisement, causé, surtout, par les hurlements des braques derrière la porte de l'écurie, elle *commanda la couturière.*

— Papa, il me faut trois robes pour aller à Paris, déclara-t-elle d'un ton résolu.

— Tant que ça ! soupira le vieux révolutionnaire effaré.

— Oui (et elle compta sur ses doigts) : une pour aller voir le ministre de la Guerre, l'autre pour aller voir la marquise de Galliffet et la troisième pour parvenir jusqu'à l'impératrice. Si je ne réussis pas, je me déguise en homme et je vais trouver moi-même le Mandin de Jancey.

— Comment? Tu ne peux pas aller voir tous ces gens-là avec la même robe ? fit le pauvre journaliste d'un air navré.

— Non, dit nettement Mme Rageac... ça *se saurait!*

— Enfin, va pour trois costumes, mais, ma chère enfant, ce n'est guère le moment d'augmenter ton train de vie. Ton mari perd sa solde, et les revenus de nos propriétés sont loin de cadrer avec ces nouvelles dépenses. Et que feras-tu de la petite ?

— Elle nous suivra. Sa nourrice, qu'on emmènera, s'en occupera, car moi je n'aurai pas le temps. Nous descendrons dans un hôtel de la rue de Valois, que m'a indiqué Mme Chastaing, qui est parisienne. J'espère même que Clémentine nous accompagnera. Elle connaît des tas de gens, là-bas. Elle nous y sera bien utile.

Clémentine Chastaing, une forte brune, arriva escortée de la couturière. Dans le salon *solférino*, un véritable magasin de modes succéda aux expositions de porcelaines.

Un doigt entre ses dents et les yeux graves, la petite Magui prit, au milieu de toutes ces étoffes déployées en bannières de combat, sa première leçon de coquetterie. Elle en demeura guérie à jamais! Il y eut la confection d'une robe courte, vert *Metternich*, qui devait se porter sur des bottes à la *Souvarow*, ornée de *Suivez-moi jeune homme* et garnie de biais en écossais, l'étalage d'une jupe de moire bleue à volants de Chantilly, qu'accompagnait un chapeau capote *benoîton* de peluche blanche, dont la passe s'ornait d'une touffe de roses ponpons nichées dans un chou de tulle bleu, et la toilette de gala, en tarlatane doublée de satin mauve, s'enguirlandant de trois énormes festons de violettes de Parme, à laquelle il parut indispensable d'adjoindre le fameux manteau de cour, une traîne de velours violet doublé de jaune paille, garnie d'une bande d'hermine et s'attachant à la ceinture pour laisser les épaules découvertes, c'est-à-dire ne servant à rien.

Magui, en apercevant toutes ces petites queues noires semblant encore frétiller sur le fond blanc de la fourrure, demanda si on connaissait des bêtes pareilles à ça.

— Mais, Mademoiselle, fit la couturière très fière de travailler pour les Tuileries, ce sont les bêtes elles-mêmes, ce sont des hermines.

— Et on les a tuées pour les mettre là..., exprès ?

— Naturellement, on ne pouvait pas les coudre vivantes!

Une horreur superstitieuse s'empara du Bonaparte en miniature. Les mains derrière son dos, il se jura tout bas d'aller un jour, lui aussi, à la cour, mais pour y étrangler autant de princesses qu'il y avait de petites queues noires sur la traîne du manteau. Magui possédait un caractère cruellement logique et ne comprenait pas grand'chose à l'humanité, probablement parce qu'élevée dans les cuisines

ou dans les écuries elle était tenue assez loin des salons où l'on apprend à vivre.

Et l'on partit avec des tas de malles, de cartons à chapeaux, laissant les chevaux et les chiens aux soins du fidèle Berger se lamentant déjà comme un enfant perdu. Magui emportait un *chiot* à peine sevré, dans un panier bourriche arrangé en berceau, un petit braque destiné à devenir phénoménal, gros ventre mou, tendre tête à mufle rose où la gamine découvrait toute la saveur des caresses qu'on ne lui donnait pas, à elle !

Clémentine Chastaing, la meilleure amie de Gabrielle Rageac, était une jeune femme bien extraordinaire, chantant l'opérette comme si elle en avait, jadis, fait son métier, et réduisant la belle Gabrielle, la grande musicienne, au rôle de professeur d'accompagnement, car elle n'allait jamais en mesure. Très intimes, ces dames s'adoraient tout en se chamaillant, se déchirant et, de toutes façons, ne pouvant guère se passer l'une de l'autre, formant un étonnant contraste. De minois chiffonné, brune, ornée d'un faux chignon débordant les lignes de la mode, Clémentine tirait des œufs à la carabine, chassait, dansait le *cancan*, lorsqu'on l'en priait, entre intimes, et disait les énormités les plus déconcertantes avec l'aplomb d'un cent-garde. Elle animait la statue blonde au nez aquilin à qui elle avait appris à monter à cheval et à tolérer Offenbach. Bonne fille, au demeurant, aimant beaucoup son mari et peut-être incapable de le tromper, en dépit des légendes de Mandin, le plumitif, mais le cœur trop facilement à fleur de peau.

A l'hôtel de Valois, la vie s'organisa trépidante et harassante. Le vieux journaliste républicain, ayant tout à fait le type du père noble, devait chaperonner ces dames dans leurs multiples démarches, et ce ne fut pas une sinécure.

Bientôt on s'aperçut que les allures de Clémentine, qui pouffait de rire à toute occasion, gâchait les plus solennelles visites. On lui confia la direction de l'intérieur, c'est-à-dire la cuisinière-nourrice, Magui et le *chiot* à peine sevré.

— Ton amie est décidément bien vulgaire, déclara le père noble en ajustant son lorgnon, le matin même de l'audience accordée par le ministre de la Guerre. Nous ne pouvons pas prendre la responsabilité de ses incartades chez le maréchal Niel. C'est impossible, elle a trop la tournure d'une actrice en congé.

— Oui, je sais bien, avoua Gabrielle, elle est *mauvais genre*. Seulement, elle aussi se trouve victime de la situation et, si son mari n'a que trois mois de citadelle, il est certain qu'elle a le droit de se plaindre au maréchal comme nous-mêmes.

— A l'entendre fredonner les couplets de la *Schneider*, on ne dirait jamais qu'elle puisse jouer le rôle de victime !

— Je n'ai pas fermé mon piano, moi, répondit aigrement Gabrielle, parce que Joseph est en prison. On se rouillerait vite, si on ne travaillait plus. Elle a chanté souvent dans les concerts pour des œuvres de charité !...

— Dans les cafés-concerts, tu veux dire? En tous les cas, tu peux l'accompagner au piano, si ça t'amuse, mais pas chez le ministre... ou, moi, je reste ici !

On prit une voiture, et le père, en une longue redingote, coiffé d'un *gibus* à larges rouleaux, y monta auprès de sa fille, tandis que la bonne Clémentine agitait, là-haut, son mouchoir, de la fenêtre de l'hôtel, pour leur souhaiter la réussite de leur projet. Gabrielle lui avait dit entre deux baisers affectueux :

— Ma chérie, tu m'ôtes tous mes moyens quand tu es là ! Il faut que je parle à un maréchal de France et j'ai une peur folle d'avoir envie de rire en me souvenant « *des trois déesses qui enjôlaient les garçons* » !...

On pouffa et Clémentine, très heureuse, au fond, de ne plus être de corvée, demeura pour soigner le *chiot* qui avait la colique, le lait de Paris ne lui convenant pas.

Dans la pièce vaste et capitonnée de drap sombre, à bureau d'ébène, où l'on introduisit les solliciteurs, Gabrielle Rageac se sentit tout de suite chez elle, parce que l'armée

n'est qu'une grande famille et qu'étant de la famille la vue des uniformes chamarrés ne l'intimidait guère. Un aide de camp, très jeune officier, portant la pelisse d'astrakan sur l'épaule, la reçut d'abord le nez en l'air, de celui qui n'écoute pas, puis, peu à peu, sa face dédaigneuse se détendit dans un sourire, il fit des effets de torse et se mit à bavarder. Il avait reconnu à l'aisance des gestes, au verbe qui commande malgré la réserve de l'accent, une femme d'officier, de celles à qui les ordonnances disent : *ma* capitaine.

— Surtout, souffla-t-il à la jeune femme, n'insistez pas. Le maréchal est un peu cassant quand on appuie.

Et il s'éclipsa sur les pointes.

Nantie de ce viatique, Gabrielle se jeta un coup d'œil dans une glace de coin, devint perplexe. Sa robe courte, décorée de fers à cheval en écossais, lui allait vraiment mal. Son chapeau *soucoupe* paraissait trop *plat* sur le bouffant de son opulente chevelure blonde et de plus en plus elle ressemblait à une statue antique arborant le travesti. Elle se consola en regardant ses pieds cambrés, dans les bottes à glands, qui rachetaient par leur élégante exiguité ce que la grandeur égarée de ses yeux pouvait avoir d'insolite en un pareil costume. Le rôle du père noble devant rester muet, le vieux journaliste se composa un visage d'homme ayant à subir un discours de distribution de prix et... on attendit une heure, ce qui leur parut excessif pour une entrevue accordée d'avance.

Enfin, du fond sombre de la pièce, on vit se détacher, comme sortant d'un cadre, une gravure flamboyante. C'était, bien sanglé du grand cordon de moire, éclaboussé d'ordres en diamant, comme constellé d'étoiles (qu'à cette époque bizarre de gouaille et de respect mêlés on appelait des *crachats*), le maréchal Niel, figure figée, hermétique, les cheveux comestiqués, le menton dur sous l'impériale blanche. Il salua profondément la femme, ne regarda pas le père noble et désigna, d'une vague indication le plus proche fau-

teuil.(Fallait-il s'asseoir deux sur le même ?) Se plaçant en face, à son bureau d'ébène, il remua des notes préparées là pour lui rappeler la question et se mit à jouer avec un coupe-papier de vermeil dont le manche se terminait par un aigle couronné.

— Monsieur le Maréchal, dit Mme Rageac aussi calme qu'au milieu de ses *lundis*, je suis venue vous demander votre haute protection pour mon mari prisonnier à la citadelle de Strasbourg. Je voudrais d'abord obtenir de votre obligeance la permission de le voir, car il est au secret, ensuite celle de le laisser se battre contre le baron Mandin de Jancey, qui l'a offensé en offensant très gravement le 5e chasseurs, *notre* régiment.

La gravure coloriée, image de la toute-puissance guerrière de l'époque, se pencha vers ses papiers, et, les parcourant d'un regard qui pesait lourdement sur certains mots, elle releva ce regard pour dire, très froide :

— Ce Monsieur est votre parent? Asseyez-vous donc, Madame, je vous en prie.

— Je suis son père, Monsieur le Maréchal, murmura le vieux journaliste très intimidé par l'aplomb de sa fille, car, n'ayant pas du tout les idées républicaines elle considérait toujours les grands de ce monde comme ses égaux.

— Alors, asseyez-vous aussi, Monsieur. Je dois prendre connaissance de ces papiers avant toute autre requête.

Peu à peu les yeux lourds du maréchal se détachèrent de sa lecture, il sembla s'envelopper d'un mystère impénétrable, remonter dans son cadre, et il laissa tomber cette phrase, telle un glaçon, de son impériale givrée :

— Je vous accorde la permission de voir votre mari une fois par semaine, Madame, mais il subira sa peine jusqu'au bout. Les fautes contre la discipline sont toujours choses graves.

— Mais, Monsieur le Maréchal, s'écria Gabrielle, oubliant la recommandation prudente de l'aide de camp, cette punition est injuste. Son colonel lui-même, le colonel de France, l'a déclaré. Vous êtes mal informé, certainement.

— Je ne puis pas être mal informé, Madame, fit le maréchal d'une voix tout à coup si lointaine qu'elle envoyait les visiteurs à l'autre bout de la pièce, les poussant vers la sortie.

Le père noble toussa doucement et Gabrielle, rappelée au sens de la réalité, se leva, donna un coup de talon impatienté, salua cérémonieusement. La gravure coloriée s'inclina non moins cérémonieusement. Les éclairs lancés par tous les brillants de ses décorations aveuglèrent, de leur trente-six étoiles, les pauvres solliciteurs et ils comprirent tout de suite que l'audience était terminée. En sortant, Gabrielle Rageac offrit son gant de Suède au baise-main de l'aide de camp.

— Ah ! fit-elle, vous l'aviez bien dit ! Il est cassant, votre maréchal. On a même envie de le casser, ce grand bonhomme peinturluré.

— Ne vous plaignez donc pas. Vous avez obtenu la permission de voir le prisonnier. Ça ne se fait jamais pour ceux qui sont *au secret*. Ducrot va en rager !

— Bon, grogna le père en rejoignant leur voiture de fort mauvaise humeur, Ducrot va en rager ! Contentons-nous de cette victoire, si ton mari s'en contente. Il faudrait filer sur Strasbourg pour l'aller voir, maintenant qu'on n'a pas à espérer mieux. Ici, nous mangeons un argent fou. Ces mois d'hôtel sont ruineux avec une amie écervelée, une bonne inutile et une petite fille qui traîne un chien malade... La partie me paraît vraiment perdue !

— Ça, jamais de la vie, déclara Gabrielle d'une voix sèche. Tout ou rien. Le colonel de France prétend que c'est une injustice. On me rendra mon mari tout à fait, sinon je ne m'abaisserai pas à lui porter des consolations toutes les semaines, comme une blanchisseuse rapportant le linge et s'estimant encore bien heureuse de respecter les règlements de la prison. Je le connais. Il n'a pas besoin d'être consolé, Joseph.

— Hum ! Il a peut-être besoin de linge... Après tout, si

le colonel de France n'a pas pu le tirer de ce guêpier,ce ne sera pas toi, une faible femme...

— Ce sont les hommes qui se montrent faibles et inférieurs, dans cette histoire-là, se récria l'intrépide amazone. Ils sont même idiots, de l'avis de Clémentine. On ne comprend pas leur allure moutonnière juste au moment où il fallait montrer les dents ! Oui c'est idiot... et on verra...

On vit des choses curieuses. Une visite faite chez la femme d'un général leur apprit que la femme de ce général habitait chez le prince de Beauffremont. Gabrielle, la mort dans l'âme, fut contrainte, dans un boudoir fanfreluché, sous un lustre resplendissant de bougies portant les initiales de l'époux (la folie du jour, ces initiales timbrant les bougies !) de jouer, à quatre mains, un endiablé quadrille qui faisait fureur et s'appelait : *Les Clodoches*. Elle regretta le doigté prestigieux de Mandin de Jancey, tant cet intermède musical lui fut désagréable. Etait-ce bien la peine de laisser la pauvre Clémentine à l'hôtel pour venir amuser une bande de petits crevés et une princesse de pacotille ? On lui promit de s'intéresser au sort du capitaine, qu'on s'empressa d'oublier dès que plaqués les derniers accords tonitruants des *Clodoches*.

L'affaire du 5e chasseurs s'arrangeait de moins en moins. On vivait à l'hôtel depuis près de trois mois, on y dépensait des sommes fabuleuses, à cause de ce train de maison provincial qu'on s'obstinait à soutenir : le père noble, la confidente, l'enfant et la bonne. Le petit braque, lui, ne comptait plus ; il agonisait tout doucement dans une plainte de nouveau-né sevré trop tôt qui désespérait Magui. Clémentine Chastaing disparaissait souvent, allant coucher tantôt chez une cousine,tantôt chez un cousin. Un jour elle ne revint pas et annonça qu'elle avait l'*occasion* de partir pour Strasbourg. Elle ne fit pas prendre sa malle et cela ne réalisa aucune économie sérieuse,sa chambre continuant à être encombrée de son désordre particulier.

Le fidèle Berger écrivit, sur du papier à chandelles, il-

lustré de pains à cacheter multicolores : « Ma capitaine, la présente est pour vous dire que Diane a un effort de boulet. Ça lui est venu de ce que M. Ledoukouski a voulu la monter pour les manœuvres et qu'il l'a fourbue. Les chiens sont *morsuriers*, vu que c'est le moment de la chasse, et je scie du bois pour le feu du salon. Je n'ai rien à vous marquer de plus, à part que je m'ennuie de vous avec l'honneur dont je suis votre ordonnance respectable. »

— Quel animal, soupira *la* capitaine. Le feu du salon ? En voilà un qui n'est pas prêt à se rallumer !

Puis, en femme de tête, elle songea résolument à tenter la suprême démarche : demander une audience aux Tuileries, voir l'impératrice.

Il lui avait fallu un mois pour obtenir une entrevue de dix minutes avec le maréchal Niel. Sa demande d'audience aux Tuileries eut juste le temps normal de toucher le palais impérial et elle recevait, de la main de la duchesse de Montebello, dame d'honneur, une acceptation sur papier satiné, sans armes et sans couronne, cachetée d'un petit singe d'or sur fond d'azur, la prévenant qu'*On* serait charmé de la voir aux petits salons de jeux, vers neuf heures du soir, le lendemain même : « Toilette de soirée, sans cérémonie officielle. » Le vieux journaliste républicain n'en pouvait croire son lorgnon.

— Il y a *sans cérémonie !* épelait-il, stupéfait.

— Oui ! oui ! murmurait Gabrielle, qui savait bien à quoi s'en tenir. Ça veut dire le décolleté, la robe de bal sans manteau de cour. Seulement, c'est contrariant. J'aurai fait faire un manteau de cour pour ne pas le mettre... et peut-être qu'il serait convenable de le mettre... c'est bien contrariant! Je réfléchirai.

—Qui c'est : *on ?* demanda le père commençant à perdre pied dans le flot changeant des usages protocolaires, tantôt glacés comme le front d'une banquise, tantôt légers, sur les épaules, comme une onde parfumée charriant, dans ses cliquetis de perles, un flon-flon d'opérette.

— C'est Elle ! répondit laconiquement et respectueusement Mme Rageac, s'abîmant dans ses souvenirs de jeune fille, lorsqu'elle sortait grand prix du célèbre conservatoire de Valenciennes et qu'elle avait connu la gloire éphémère d'une présentation à la cour par Vieuxtemps, lors d'un concert donné à Leurs Majestés. Ce fameux soir-là, le rédacteur du *Courrier du Nord*, homme de l'opposition, était resté chez lui et, seule, la mère triomphante avait accompagné sa fille. Quel rêve, si subitement évanoui ! Et c'était ce soir-là que la mère et la fille avaient rencontré ce bel officier de l'armée d'Afrique, alors dans les lanciers, faisant partie de la maison de l'impératrice. Comme tout leur avait souri jadis et pourquoi abandonner l'espoir d'un retour de fortune ?

Le matin du jour solennel, Clémentine leur tomba dans les bras, et ce fut désolant, car elle avait l'aspect fripé d'une femme de plus en plus *mauvais genre*, son chignon *Schneider* en nid de pie, ses vêtements boueux sous un manteau dans lequel on avait l'air d'avoir couché.

— D'où viens-tu ? questionna sévèrement Gabrielle, dès que les deux amies purent s'isoler.

— Ne me gronde pas ! (elle éclata en sanglots convulsifs). J'ai voulu moi aussi faire quelque chose pour nos chers prisonniers et... après m'avoir promis monts et merveilles, *c'était* un deputé, *il* m'a plantée là. De sorte que mon mari, que je n'ai jamais voulu tromper pour le plaisir, tu le sais bien, toi, à qui je dis tout... l'est maintenant, en pure perte pour nos affaires ! Pourtant, je te le jure, Gabrielle, si je me suis sacrifiée jusqu'au bout, ce n'a pas été sans un atroce serrement de cœur.

— Je devrais te chasser d'ici... à cause de mon enfant ! s'écria la rigide Gabrielle incapable de pareils sacrifices à leur cause, mais, en réfléchissant, elle lui confia la petite, parce que celle-ci traversait une crise dangereuse, son chien étant mort et personne, pas même sa nourrice, ne parvenant à la consoler. Clémentine retrouvant ses robes fraîches,

l'enfant qu'elle adorait, n'en ayant pas un bien à elle, fit peau neuve, redevint gaie avec une pointe d'humilité qui attendrit le vieux journaliste tenu en dehors des confidences.

— C'est étonnant ! remarqua-t-il. Depuis son voyage à Strasbourg, Mme Chastaing est beaucoup plus comme il faut.

— La vision de son mari prisonnier a dû lui fourrer du plomb dans la cervelle, précisa Gabrielle d'un accent convaincu.

Dès la fin du déjeuner on répéta la traditionnelle révérence de cour, salut que l'étiquette imposait. Il fallait se plier à cette acrobatie et le *sans cérémonie officielle* du billet satiné prenait d'invraisemblables proportions. Clémentine fut très utile pour la réglementation de ce spectacle dans le privé. Devant une grande psyché, prêtée par l'hôtel (et qu'on mettrait sur la note), Gabrielle Rageac émergeant de sa robe à festons de violettes de Parme, dont la tarlatane bouffait sur un dessous mauve, le buste comme porté par un bouquet posé à l'envers dans son papier brodé, arrondissait les bras, reculait, en lançant la traîne du manteau de velours violet garni d'hermine, d'un invisible coup de pied sous les jupes, et s'inclinait trois fois, toujours à reculons. La première fois légèrement, la deuxième fois plus profondément et la troisième fois (il ne fallait pas perdre son équilibre) si profondément que les mains abandonnées le long de la robe devaient en effleurer le tapis.

Le vieux révolutionnaire de 48, unique spectateur de la scène, fut saisi d'un tel fou rire que son lorgnon sauta de son grand nez et qu'on le pria d'aller l'y replacer dans le plus proche corridor. Les deux femmes, elles, ne riaient en aucune façon. Magui, les mains derrière le dos, imitait sa mère, de loin, gravement. Celle-là ne riait jamais des choses qu'elle ne comprenait pas.

— Tiens ! regarde ta fille, cet amour d'enfant tondu... comme elle a saisi le mouvement et sans robe à traîne, dit Clémentine. Allons, Magui, mets-toi là, devant la glace et

montre à ta maman comment tu feras le jour de ta présentation aux Tuileries !

Magui n'ayant encore pas vu d'aussi grand miroir s'approcha peureusement, se pencha comme sur un abîme, puis aperçut, sans doute, là-dedans des choses rassurantes. Prenant à pincette sa courte robe de cachemire bleu garnie de cygne, elle salua, recula, salua de nouveau, plongea selon le rite et, relevant fièrement le front, semblant tenir tête à sa propre image, se tira la langue avec un regard d'infernale malice. On rit... du bout des lèvres. Il vaudrait certainement mieux ne pas produire ce petit personnage chez Napoléon III.

Vers neuf heures, un landau commandé vint chercher Mme Rageac en grande tenue, la tenue officiellement sans cérémonie. Ses cheveux ondulés au fer étaient semés de violettes et leur pouf à aigrette de rubis relevait de quelques gouttes de sang ce que la toilette pouvait avoir de trop tendre. Veloutée de poudre, gantée de gants-mitaines à jour, chaussée de souliers de satin découverts, à peine perceptibles sur le bas de soie blanche, elle avait, ma foi, fort bon air : une statue descendue de son socle pour aller au bal. Elle emplissait à elle seule tout le landau. Son père eut un soupir de soulagement en refermant la portière sur l'épanouissement énorme de sa jupe.

— Que Dieu protège ton entreprise, ma pauvre enfant, dit-il, oubliant qu'il avait cessé de croire à l'intervention divine lorsqu'il était devenu républicain.

Les Tuileries, posées comme une corbeille fleurie, piquée de lucioles, au milieu de la sombre cour du Louvre, étincelaient par cette belle nuit froide et claire de janvier. On entendait, s'étouffant sous des tentures soyeuses, les sanglots amoureux d'un violon. Les laquais, en culottes et escarpins, pommadés, cirés, à en être luisants du brillant des boules de rampe, s'empressèrent vers la belle Madame dont le manteau balayait les colonnades dans un envol important.

— Pour les petits appartements, murmura un major-dome à chaine dorée sur un frac pervenche. Madame est attendue, n'est-ce pas ? Qui dois-je annoncer ?

— Mme Gabrielle Rageac, balbutia *la* capitaine tout de même plus intimidée qu'elle n'aurait voulu le paraître.

On lui fit gravir un escalier de marbre, traverser un corridor étroitement capitonné où elle se vit dans l'obligation de porter la traîne de son manteau de cour comme autrefois elle portait la queue de son amazone quand elle descendait de cheval. Angoissée, vexée, elle entendit son introducteur annoncer en écartant une portière d'un ample geste :

— Mme *de* Rageac !

Elle n'eut pas besoin de protester, parce qu'il n'y avait personne dans ce salon. Elle demeura un instant éblouie, le cœur battant, n'osant pas avancer dans le torrent de lumières de toutes ces bougies allumées. La pièce était ronde comme un grand nid, tendue de satin lilas recouvert de dentelles anciennes, dont les reflets d'ivoire adoucissaient le ton de l'étoffe jusqu'à la pâleur de la grappe fanée. Les fauteuils, les canapés moussaient des mêmes dentelles froncées, ruchées, prodiguées. Un très charmant petit bureau *bonheur-du-jour* occupait un entre-croisées surmonté d'un gros bouquet de violettes de Parme assorti aux guirlandes fausses de la robe de Mme Rageac.

Elle fut là, tout à coup, apparition se détachant du nuage des dentelles, en simple mousseline blanche, sur une crinoline fort modeste, sans fleurs, sans pouf de plumes, sans aigrette et sans diadème, un seul fil de perles à reflets roses au cou qui se perdait dans les reflets de sa peau.

Gabrielle se rappela les trois plongeons réglementaires, les fit avec une aisance de femme qui se sent, malgré les distances, la mieux mise, et elle parla, dit d'une voix tremblante d'une émotion désormais factice tout ce qu'elle devait dire.

Quand elle s'arrêta, l'impératrice Eugénie lui désigna un canapé, s'assit en face d'elle, lui répondant de sa voix un

peu chantante où résonnait parfois une chaude inflexion espagnole :

— Je sais, Madame. J'ai pris connaissance des notes de votre mari, qui fut de ma maison, et je n'ai pas oublié non plus la belle jeune fille présentée par Vieuxtemps. Je vais intéresser Sa Majesté à votre sort. Dites-moi sincèrement ce qui vous tient le plus au cœur. Je crois que l'empereur vous accordera une chose, pas deux ! Il ne faudra pas lui demander l'impossible.

Elle souriait. Gabrielle contemplait les admirables épaules d'Eugénie de Montijo donnant à son buste la forme pure d'un vase grec, d'une amphore d'où s'allongeait, flexible, le col mouillé de perles fines, comme la tige humide d'une fleur. Coïncidence étrange, ces deux femmes, du même âge exactement, se ressemblaient, coiffées de la même façon non de par la volonté tyrannique de la mode, mais à cause de la même opulence de la chevelure, les forçant au même rejet de la tête entraînée en arrière par le chignon trop lourd. C'était la même courbe souple de l'attache du bras et le même profil, de dessin sculptural. Elles se souriaient gracieusement, l'une questionnant l'autre, satisfaisant sa curiosité, heureuse de ce plaisir défendu par tous les protocoles. Et du ton de la mondaine s'adressant à la mondaine, l'impératrice ordonna :

— Vous allez rester au petit jeu. Sa Majesté doit venir chez moi vers dix heures. Je veux que vous lui parliez vous-même. Surtout... n'insistez pas... il est si fatigué !...

Pas plus que chez le maréchal, il ne fallait insister, mais chez l'empereur on corrigeait l'ordre par une confidence de femme à femme. L'impératrice saisit le bouquet sur le *bonheur-du-jour* et le mit dans les mains de Gabrielle, sortit, ou plutôt rentra dans les dentelles des murs, en lui faisant un joli signe de tête qui renversa le chignon lourd sur ses épaules nues.

Mme Rageac touchait enfin au succès de son entreprise.

Elle brûlait d'une orgueilleuse joie et ne fut un peu refroidie que lorsqu'une dame d'honneur, d'aspect gourmé, vint lui retirer discrètement son manteau de cour, point d'étiquette ce soir-là. Cependant elle se sentit aussitôt légère, légère à s'envoler sur toutes les hauteurs. Admise au petit salon de jeux attenant au boudoir lilas, elle y revit une impératrice plus distante, quoique bien débarrassée aussi de ce manteau intempestif, et elle ne s'étonna pas d'entendre causer à voix basse. Une lectrice lisait le paragraphe d'un livre, souligné au crayon, ou présentait un journal dans une muette inclination. Dominant le chuchotement des voix respectueuses, le petit bruit clair des jetons de nacre sonnait, puis la conversation reprenait roulant en filet d'eau sur un prochain patinage au bois de Boulogne. Personne n'avait l'air de se douter qu'une intruse pénétrait dans ce cercle intime de privilégiés. Gabrielle baissa la tête un moment, pour regarder un curieux travail de jade, don d'une contrée lointaine offert en hommage de soumission à Sa Majesté et que la lectrice de Sa Majesté lui faisait admirer. Il sembla tout à coup à Mme Rageac qu'à son tour on l'examinait comme un objet curieux, que des yeux perçants détaillaient sa toilette, et, relevant vivement le front, elle se retrouva, unique visiteuse dans ce salon de jeux où l'on ne jouait plus, le cercle d'intimes rompu, évanoui, en présence d'un chambellan chamarré d'ordres étrangers, cambré dans un frac impeccable, cosmétiqué de ses moustaches à ses cheveux, luisant comme un reliquaire. Elle eut le vertige et crut que c'était l'empereur. Elle esquissa le premier plongeon de la fameuse révérence. Alors le personnage eut un petit rire sec :

— Sa Majesté a tout juste cinq minutes à vous accorder ; dites-lui en peu de mots ce que vous avez à lui demander... Non, non, aucun salut. La révérence de cour est réservée aux présentations de gala. (Il ajouta, bienveillant malgré son rire sec :) Vos affaires sont en bonne voie, grâce à l'indulgence de Sa Majesté l'Impératrice. Rassurez-vous, la dif-

ficulté, c'est d'entrer ici, mais quand on y est, il suffit de plaire et vous plaisez.

C'était le comte de La Ferrière, majordome spécial, sorte de mystérieux dispensateur des grâces, courtisan à la fois protocolaire et effronté. Il se retira si prestement qu'on eût juré qu'il venait de s'enfoncer sous le tapis. Combien en verrait-elle encore de ces majordomes pour la renseigner sur sa situation ? Cela n'irait pas si vite, ni si bien qu'avec l'impératrice. Allait-on lui remettre son manteau ?... Avec ou sans la révérence ? Un officier entra, en simple uniforme de chasseur, qu'elle eut du plaisir à reconnaître tout de suite pour quelqu'un de sa grande famille militaire. A celui-là elle ne ferait aucun salut de circonstance. Certainement il s'agissait d'une sorte de planton qui allait l'introduire dans une somptueuse salle du trône. Court de jambes et long de taille, il paraissait ramassé sur lui-même, gêné dans sa démarche, le pas hésitant. Son impériale grisonnait et son teint brouillé indiquait des souffrances physiques sinon morales. Il salua Gabrielle avec une telle courtoisie qu'elle ne douta pas une seconde de la phrase : « Sa Majesté vous attend. » A laquelle, vraiment, elle ne se ferait pas faute de répondre : « Et mon manteau ? »

Alors Napoléon III lui dit d'un ton bref, un peu sourd, où l'on ne devinait pas du tout la puissance d'un empereur :

— Je ne peux vous accorder qu'une faveur, Madame. Je suis au courant... c'est très regrettable, mais il y a la discipline de mon armée.

Gabrielle suffoquée par l'émotion oublia son manteau, la révérence et tout le protocole. Celui-là, c'était le maître qui parlait de la discipline avec une espèce de crainte.

— Sire, cria-t-elle farouchement, permettez au capitaine Rageac, mon mari, de se battre pour son honneur et celui de son régiment. Après, il retournera en prison sans se plaindre.

L'empereur fut étonné par cette étrange explosion d'orgueil chez une femme jeune qui préférait à une commuta-

tion de peine la vengeance contre l'ennemi. Il dut trouver cela original, surtout très crâne.

— C'est bien parlé, Madame, dit-il, je vois que vous aimez l'honneur plus que la liberté. Nous ferons donc le nécessaire.

Quand Gabrielle voulut remercier, pleurant pour de bon cette fois, ayant fourni toute la somme d'énergie qu'elle économisait depuis si longtemps, l'officier de chasseur était parti et avec lui la Majesté Impériale, si peu impressionnante.

Le comte de La Ferrière reparut, éblouissant, pour la guider vers les anti-chambres où la dame d'honneur gourmée lui rattacha son manteau, lui rendit son bouquet.

— Joli, très joli, fit le chambellan, toujours persifleur, mais nous préférons la toilette toute nue. Ce manteau vous vieillit, belle Madame. Je veux dire qu'il vous rend trop cérémonieuse. Vous ressemblez à Sa Majesté l'Impératrice dans ce velours violet où il manque des abeilles... que c'en est insolent !

Une draperie retomba. M[me] Rageac poussa un soupir de délivrance, parce que les yeux de cet homme la déshabillaient. Elle ne saisissait plus bien ce qu'il fallait espérer et cette idée de ressembler à l'impératrice lui apparaissait maintenant comme une grave accusation. Tout n'est-il pas mystère chez les puissants qui font semblant de ne pouvoir qu'une chose ! Enfin l'honneur était sauf et il lui restait des violettes de Parme...

Le lendemain soir on repartait pour Haguenau, ensemble comme on était venu, le père noble ne comptant pas sur les promesses de *l'homme du fort de Ham*, M[me] Chastaing heureuse d'échapper aux tentations parisiennes et Magui navrée de revenir sans son petit braque, demandant à sa nourrice, Loulou, pourquoi le lait de la capitale de la France empoisonnait les chiens.

A Haguenau, il fallut attendre encore quinze jours les ordres concernant le prisonnier.

L'entrevue avec le général Ducrot, commandant de la place de Strasbourg, fut des plus orageuses. Ayant reçu des consignes nouvelles qu'on ne pouvait guère éluder, il se vengea sur la dame qu'il ne connaissait pas du tout en la *lanternant* un peu et en faisant le croquemitaine... quitte à s'en tirer ensuite par un rond de jambes, une pirouette de cour... puisque aussi bien la cour lui croulait sur le dos.

Cela changea de note dès qu'il aperçut Mme Rageac en dolman noir et pelisse de petits gris attachée sur l'épaule, à la hussarde. Sous sa toque de fourrure ailée de plumes de pintades, sa voilette de Chantilly, elle avait des yeux « à assommer un bœuf », assura-t-il sans aucune galanterie à son secrétaire de semaine. Gabrielle, dans ce bureau, qui sentait le corps de garde, mesura son impertinence personnelle à celle du maître de la maison.

— Me voici, général. Vous ne m'attendiez plus ? Je suis vraiment très contente de faire votre connaissance, car je suis certaine qu'on a exagéré en parlant de votre méchanceté. Vous allez me rendre mon mari en me faisant des excuses, n'est-ce pas, c'est-à-dire en me priant de les lui transmettre. Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir troublé mon sommeil, cher Monsieur !

— Je regrette, chère Madame, dit-il, s'efforçant à la gracieuseté régence, que ce ne soit pas pour un meilleur motif. Je vais vous rendre votre mari, mais vous savez à quelles conditions ?

— Oui, oui, je sais, répondit-elle d'un ton détaché : on lui donne trois jours pour aller à Paris, trois jours pour se battre et trois jours pour revenir ici, à moins d'une blessure grave, auquel cas il aurait une semaine pour mourir... ou rentrer. C'est moi-même qui ai posé les conditions.

— C'est déjà bien joli de les avoir acceptées, rectifia le général Ducrot, qui commençait à découvrir une panthère de province valant, pour le coup de griffe, les lionnes de Paris. En résumé, reprit-il goguenardant, vous n'avez pas

obtenu votre beau capitaine sans frais. (Il se frottait les mains.) Vous m'en voyez navré. La discipline, chère Madame, la discipline avant tout. Nous ne connaissons que cela dans notre belle armée française, notre et votre grande famille ! Voyons ! entre nous : que reprochiez-vous donc à ce pauvre Mandin de Jancey, bon musicien, précieux meneur de cotillon ? Il venait à tous vos *lundis*, je suis renseigné, moi, Madame, il jouait des... du Chopin avec vous... beau, ça, Madame, le Chopin, le préfère à Offenbach, vous savez !

— Ça ne se compare pas, Général. Non, je n'ai rien à reprocher au baron de Jancey, ou presque rien... Sinon qu'il a informé ma fille de la situation un peu fausse de son père dans la vie.

— Ah ! Diable ! diable ! Et quel âge a-t-elle, Mademoiselle votre fille ?

— Sept ans !

A l'énoncé de ce chiffre, le général se renversa sur son fauteuil et partit d'un éclat de rire qui secoua toute la citadelle, en effrayant la cigogne du toit.

— Délicieux ! Inouï ! Ma parole, c'est irrésistible. Je vous demande pardon pour mon inconvenante gaîté ! Mais c'est la première fois que je m'entends raconter des choses pareilles... manque d'habitude. Vous comprenez ! Voyons ? Pourquoi diable ce garçon intelligent, quoique un peu faiblard aux armes, aurait-il voulu pervertir l'imagination d'un enfant de sept ans ? Vous n'y songez pas !

— Enfin, mon cher général, Magui l'a déclaré devant moi et devant lui. Je ne mens jamais, ni elle non plus, monsieur.

— Je vous crois, je vous crois, s'empressa de répondre Ducrot, songeant, lui, que cette famille des Rageac possédait tous les échantillons de phénomènes humains : un beau-père fomentant des révoltes dans les basses classes, une mère capable de corrompre les Tuileries et une fille qui, à sept ans, s'intéressait aux problèmes sociaux. Il tenait en-

fermé, précisément, le seul qui ne paraissait pas fou... et encore celui-là hanté de la manie de se battre pour tout un régiment... quel singulier animal !

Bon gré, mal gré, il dut signer une levée d'écrou et salua respectueusement la dame à la pelisse à la hussarde en lui souhaitant un prompt retour :

— Enchanté, chère Madame, et à vous revoir, car j'espère que ce brave capitaine Rageac n'aura pas une égratignure. Maintenant que j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance, je serais vraiment désolé de perdre l'occasion de causer avec vous. Suivez ce planton qui va vous conduire à votre mari. Heureux homme ! Dites-lui de ma part que moi, personnellement, je ne lui en veux pas de l'algarade et, sans les difficultés du service, les cruelles exigences de la discipline...

Gabrielle Rageac riait sous sa voilette. Elle n'était pas une passionnée, une amoureuse. L'unique joie de la victoire lui donnait des ailes. Ses petits pieds bottés sonnaient en conquérants sur les dalles glacées de la descente aux prisons.

Elle ne voyait pas encore la noirceur de l'atmosphère d'où toute transparence semblait exclue et ne sentait pas le froid parce qu'elle était couverte de fourrure. Elle venait de museler le dogue. Son mari, si terriblement inflexible sur les questions de devoirs militaires, allait en tomber de son haut. L'orgueil la portait ne lui permettant pas de toucher la réalité du sol.

Tout d'un coup, sans aucune transition, parce qu'on la laissait seule en tirant des verrous derrière elle, une atroce sensation d'être abandonnée sur un rocher, en plein océan, la saisit à la gorge. Elle y voyait très peu, à cause de sa voilette, distinguant mal les objets dont elle n'avait aucune notion. Où l'avait-on descendue ? Au fond d'un puits ?... La cellule était cependant large, relativement propre, mais elle ne prenait jour que sur une cour intérieure et il y faisait à peu près nuit. Les murs avaient cette petite sueur

gelée que distillent les monuments épais que le soleil ne peut jamais pénétrer. Sur une tablette de fer, scellée dans la pierre, on entrevoyait un gobelet à bière, un ignoble gobelet d'étain terni, tandis qu'un cruchon de bois cerclé bavait, du bec, un peu de mousse, l'air d'une gueule de bête crevée !... Elle eut d'abord peur de ça, puis elle appela d'une voix d'enfant égarée sous une grotte :

— Joseph! Joseph ! C'est moi, Gabrielle. Où es-tu ? je t'apporte...

Elle allait dire : *ta délivrance*, mais elle s'arrêta devant le mot solennel, trop rayonnant, et le fantôme de l'homme de bronze qui avait pâli jusqu'à prendre la couleur des pierres grises, des pierres lépreuses, toujours humides de leur mauvaise sueur de fièvre.

Certes, on l'avait bien traité, avec des égards pour son grade et ses bonnes notes antérieures; seulement ce genre d'animal, selon l'expression du général, ne pouvait pas s'habituer à la réclusion. En quatre mois, il avait maigri, blanchi, s'était atrophié, diminué qu'il était par d'abominables douleurs névralgiques dont il n'avait soufflé mot à personne, car l'idée d'être transporté à l'infirmerie pour un mal d'oreille lui semblait humiliante. Quand on est fort on doit mépriser les petites infirmités. Souffrant nuit et jour sans désirer même se lever pour se rendre au préau où l'attendait son ami Chastaing, depuis que celui-ci était sorti de prison, n'ayant eu que trois mois de citadelle, il ne tenait plus du tout à se promener sur une esplanade battue des vents du Nord et sans distraction spirituelle. Des livres? Il n'aimait guères *les plumitifs*. De l'escrime ? Se fendre contre des murs et avec un bâton? Non. Il dormait quand il pouvait, tournait un peu dans sa cage, y regrettant surtout la petite scie fine comme un jouet qui n'aurait pu scier ses barreaux, mais l'aurait amusé, dentelant du bois des îles. Il ne demandait point des nouvelles de sa femme, sachant que si elle ne venait pas, c'est qu'elle devait, comme il convient à une femme d'officier, respecter les consignes.

— Joseph? répéta-t-elle en tendant les bras vers l'ombre et ne voulant pas s'étonner encore, parce qu'elle le savait très réservé, très soucieux de ne pas se livrer à des expansions publiques, redoutant par-dessus tout le ridicule possible d'un mouvement d'attendrissement qu'il considérait comme un geste de faiblesse.

Elle dit, plus haut, criant presque :

— Ne me reconnais-tu pas? Serais-tu fâché contre moi parce que j'ai tardé... Je voulais me battre, moi aussi, et gagner la bataille. Je viens te chercher pour... tu sais bien, Joseph ! C'est l'empereur lui-même qui m'envoie. Il permet le duel avec Mandin de Jancey, entends-tu ?

Rageac se leva lentement ; hochant la tête :

— Ah ! oui... le duel, murmura-t-il, très calme en apparence. Tu viens bien tard, en effet.

Il s'assit sur son lit où un étroit matelas de crin végétal s'aplatissait sous une couverture de cheval, sans drap.

— Prends garde, ajouta-t-il doucement, la voyant s'asseoir à ses côtés. Je crois qu'il y a des puces. Je n'ai pas ici d'eau comme je voudrais et mon linge... Pourquoi n'as-tu pas amené Magui ?

Elle fut obligée de lui crier les choses dans l'oreille droite, la gauche ne fonctionnant plus du tout. Un abcès intérieur s'était formé, avait entamé le tympan, puis avait coulé: du sang corrompu qu'il séchait avec un coin de la couverture sale, n'ayant plus de mouchoir disponible. Peu à peu il revenait à la compréhension de son état, s'informait de menus détails : ses chevaux, ses chiens, son atelier de découpage. Avait-on soigné cet effort de boulet de sa jument? Il comprenait moins bien qu'il dût sortir pour aller à Paris. Cependant, quand elle lui expliqua qu'on lui avait donné le choix entre la liberté absolue et ce duel, il eut un rire étrange.

— Tu as bien agi, dit-il, avec son ancienne voix rauque de terrain de manœuvre, la bravoure c'est une chose qui fait partie de notre costume... mais ça ne tient pas chaud, ici.

Et il lui serra fiévreusement les mains, l'embrassa, songeant peut-être pour la première fois de sa vie qu'un gilet de flanelle, envoyé à propos, peut souvent remplacer un fanion.

Aussitôt revenu au grand jour de la rue, le capitaine Joseph Rageac se mit à grelotter. On était en mars, rien ne dégelait et des neiges boueuses traînaient autour de la citadelle comme des torchons dégoutants. Gabrielle sentait, entre elle et son mari, se dresser cette affreuse barrière de la surdité. Fatalement on ne se comprenait plus. Elle n'osait pas crier devant les passants. Ils eurent la déception de manquer le rendez-vous avec le colonel de France qui désirait tant embrasser son fils, son grand. Retenu à l'hôtel par un rhume, il avait écrit à Haguenau à leur ancienne adresse et Gabrielle, partie en coup de vent, n'avait pas reçu la lettre en temps voulu pour lui répondre. Rageac devait repartir tout de suite pour Paris, respecter les consignes. Là-bas, à Haguenau, on ne pouvait demeurer qu'un jour, prendre du linge propre, l'uniforme de cérémonie, enfin, le nécessaire, car c'est le superflu qui compte en ces cas-là.

Magui s'accrocha aux jambes de son père qu'elle reconnaissait mal. Désespérée, quand il monta dans l'omnibus de la gare, elle se fit entendre, elle, en des cris furieux. Où allait encore lui cacher son père ? Au fond d'un placard, comme le petit braque ? Ou dans une grande boîte comme on y avait mis quelqu'un qu'on appelait : *le mort* et qui était passé par cette même rue, devant sa maison ? Elle savait, maintenant, que les choses enfermées moisissent, perdent leurs belles couleurs de fruits du soleil ! Son père ne l'écoutait plus, était fâché. Son père faisait *le mort*, celui qui passe, à jamais sourd !

— Je suis très ennuyée, déclara Gabrielle au vieux journaliste républicain. Ce n'est plus un homme qui nous revient, c'est un spectre. Son dolman flotte sur ses épaules et il ne comprend pas ce que l'on attend de lui. Comment se fait-il qu'un si beau caractère puisse être ainsi abattu par quelques mois de prison ?

— Oui, fit le bonhomme attendri politiquement. C'est là du beau travail de tyrans... et le second empire s'entend, lui, à assouplir les muscles. Pour de certains individus, la liberté c'est la santé... tout le reste aurait pu manquer...

Ils arrivèrent à l'hôtel de Valois dans un état d'esprit un peu flou. L'appui robuste se dérobait, le sol devenait mouvant. On ne savait plus pourquoi on se battait, si c'était pour ou contre un régiment. On se parlait à peine, craignant d'avoir l'air de gens qui se disputent.

Rageac fit de l'escrime avec son fidèle Chastaing accouru dès le lendemain de leur arrivée. Celui-là aussi était changé. Mme Rageac le trouva subitement très vulgaire, comme sa femme, Clémentine, qui larmoyait tout le temps au lieu de lui remonter le moral. Elle ne put s'empêcher de lui dire :

— En vérité, Chastaing, vous portez moins beau. Et moi qui m'imaginais que vous étiez là-bas comme des loups enragés rongeant leur chaîne ! Vous n'avez pas pris, cependant, la peine que nous avons prise, nous autres femmes, courant partout, frappant à toutes les portes pour essayer de vous sauver.

Chastaing l'attira un instant dans le corridor de l'hôtel hors de la portée des sarcasmes du vieux journaliste.

— Mme Rageac, voulez-vous que je vous dise une bonne chose ? Eh bien, vous auriez mieux fait de lui amener la petite et des vêtements chauds. On est parti en automne, pour aller s'effondrer tout à trac dans une cave où l'eau froide qui ruisselait des murs nous gelait le cœur. Voilà ! Maintenant que j'ai ma femme, ça me dégèle un peu... lui, il ne doit plus vous entendre de cette oreille-là et c'est grand dommage pour vous... un si bel homme !

Le duel eut lieu au petit jour, dans la forêt du Vésinet. Le capitaine Chastaing et le commandant Courbassier étaient en forme, la pelisse d'astrakan sur l'épaule et la sabretache traînante. Mandin de Jancey tourmenté, mais d'apparence insouciant, amenait de son côté deux témoins inconnus au 5e chasseurs. Il y eut un coup de théâtre quand on apprit

que l'empereur avait envoyé un médecin de sa maison pour soigner le blessé futur. Cette faveur spéciale donna du cœur au ventre à tout le monde, parce que chacun des deux partis se l'attribua. Les adversaires se saluèrent froidement — il ne faisait d'ailleurs pas chaud — et les épées furent tirées au sort.

Comme Rageac se promenait autour d'un taillis, il faillit croiser son adversaire faisant les cent pas en sens inverse. Le baron murmura à voix basse :

— Est-il bien utile de nous faire encore du mal... *alors qu'ils vous ont tant abîmé?* Donnons-nous la main. J'ai tellement de regret de cette sotte histoire, surtout quand je vous regarde.

Rageac ne tourna même pas la tête et s'éloigna de son grand pas nonchalant de bête fatiguée. Cela vexa horriblement le capitaine Mandin de Jancey. De la part de son adversaire, ce n'était pourtant pas de l'indifférence ou de la haine ; l'homme de bronze, maintenant l'homme de pierre, ne vibrait plus. Il n'avait pas entendu. Toutes ces rumeurs confuses autour de sa personne, que l'air mettait à vif, l'impatientaient. Il avait hâte d'en finir, n'importe comment. Il souffrait moins dans sa prison, parce qu'on ne le regardait pas souffrir.

Après deux reprises, où, par un merveilleux effort de la noblesse de ses muscles, le capitaine Rageac fut encore le brillant escrimeur qui pouvait tenir en respect les meilleurs tireurs de son régiment, il se jeta sur le fer de son adversaire, désireux d'en terminer correctement avec une cérémonie à laquelle sa profonde fatigue enlevait du charme. Il s'était toujours battu volontiers, en guerre ou en duel ; cette fois il lui répugnait de tuer un homme, léger entre tous, oui, mais point tout à fait responsable des erreurs, des malentendus, qui dominent fatalement les humanités légères... et paralysent les autres.

Mandin de Jancey se dégagea, d'un saut en arrière, élargissant la plaie en ramenant sa lame.

Rageac, très cruellement blessé au bras droit, sentit que la terre s'ouvrait sous lui, crut que le ciel s'éteignait en dépit de l'aurore et qu'un violent carillon retentissait au fond de ses oreilles malades.

Ce fut l'agonie de son entendement, physiquement et moralement. Il ne mourut point, parce qu'il devait souffrir plus tard, bien davantage, les santés de ce genre ne pouvant être démolies qu'après un nombre de coups mystérieusement calculés.

A le voir évanoui, lui qui arrêtait, d'un tour de poignet, un cheval emballé, le petit baron Mandin se mit à pleurer lâchement, Chastaing eut le geste de s'arracher les cheveux, Courbassier jura sous ses moustaches en berne.

Suprême ironie ! Quand le médecin de l'empereur, l'ayant fait revenir de son évanouissement, lui glissa discrètement qu'il était porteur d'un ordre de mise en retrait d'emploi temporaire le dispensant de finir ses mois de prison, en ajoutant que Sa Majesté l'assurait de ses meilleures grâces, Rageac eut un petit battement de sa main gauche semblant indiquer qu'il se désintéraissait de l'heureux dénouement de son aventure. L'honneur était sauf, l'orgueil demeurait entier.

Mme Rageac et son père, désolés et ravis à la fois, l'emportèrent le soir même dans un midi lointain, jusqu'à leur maison de famille.

On avait substitué le retrait d'emploi à un nouvel emprisonnement, mais, c'était, malgré l'excellente intention, la belle carrière d'un homme brisée en plein essor. On avait arrêté le noble animal dans son premier bond vers la lumière, vers la liberté de l'action, et, pour cet ancien soldat d'Afrique, ce fut comme si l'enveloppait définitivement le grand silence du désert de là-bas.

RACHILDE.

SOUVENIRS SUR CARL SPITTELER

—

Ce n'est qu'au déclin de ma vie que j'ai pu rendre à la Suisse la justice qui lui est due. Dans ma jeunesse, j'allais chaque été chasser l'isard sur les sommets des Pyrénées. J'en aimais les pentes couvertes de buis, les vallées que parcourt un torrent tapageur qui se faufile sous les châtaigniers ventrus. Les Béarnais fougueux et blagueurs m'amusaient. Le cœur humain n'est pas assez vaste pour contenir deux chaînes de montagnes, et celui qui adore les Pyrénées est forcément un peu froid à l'égard des Alpes. C'était mon cas. La guerre a mis bon ordre à cela comme à bien d'autres choses.

Je suis arrivé à Zurich le 31 juillet 1914. Comme tout le monde, je me figurais que les hostilités ne pourraient pas se prolonger pendant plus de cinq ou six mois, et puisque mon âge me mettait hors d'état de combattre, j'étais résolu à les passer en Suisse espérant qu'il me serait facile de conserver quelques relations avec la Lorraine où je laissais des amis, un domicile et de nombreux intérêts. J'ai séjourné à Zurich une grande partie de l'hiver de 1914; au printemps de 1915, je suis allé m'installer à Lucerne et j'ai passé dans cette ville les étés de 1915, 1916 et 1917, mes hivers restant consacrés à Paris. On voit que j'ai eu le temps de faire ample connaissance avec la Suisse.

Bien que les premières semaines de mon séjour en ce pays aient été terriblement troublées par l'angoisse des défaites qui ont précédé la bataille de la Marne, je conserve de Zurich un excellent souvenir. Je sais qu'en ce moment il est de mode de ne pas l'aimer. Ville d'espions et de bolchevistes,

vous dira-t-on... A cela je répondrai : « Ville dont les rues bordées de délicieux jardins vont se perdre dans de vastes forêts... Ville de libraires et de pâtissiers, ville intellectuelle, musicale et littéraire. Ville dont le gouvernement très démocratique réserve dans son budget une large part à ses théâtres, au lieu de les écraser d'impôts jusqu'à ce que mort s'ensuive pour tout art désintéressé. » Voilà, n'est-il pas vrai ? bien des séductions capables de surprendre et de retenir un écrivain ami des livres, des sucreries, de la nature et du théâtre. Malgré cela, lorsque vint le printemps de 1915, je pris le parti d'aller à Lucerne chercher un air plus montagnard et une température plus fraîche.

A peine installé dans un petit appartement situé sur la place du Cygne, d'où j'avais une vue splendide sur le lac, je me mis à écrire une pièce : *Comédie du Génie*, qui a paru l'hiver dernier dans *la Revue de Paris*. Il saute aux yeux que, pour composer sur le génie un drame bien vivant, il serait bon d'avoir sous les yeux, pour modèle, un véritable homme de génie, article en général peu demandé et cependant très rare. Eh bien, je savais qu'à Lucerne vivait un homme de génie.

Je l'avais appris au moment où l'armée de Guillaume envahissait la Belgique et la martyrisait férocement ; les intellectuels allemands applaudissaient et la Suisse du Nord, tout imprégnée de culture allemande, était bien près de les imiter. L'univers terrifié se taisait, lorsque tout à coup une voix protesta. C'était celle de Carl Spitteler, un Suisse, un neutre, qui avait le courage de manifester hautement son mépris et son dégoût pour la force momentanément triomphante.

Alors me fut révélé que Carl Spitteler était un poète de génie, le premier écrivain de langue allemande de notre époque, au dire des Allemands eux-mêmes, qui manifestaient une rage indescriptible devant ce qu'ils appelaient la défection d'un parent. Désormais, déclaraient les feuilles d'outre-Rhin, aucun libraire patriote ne consentirait à

vendre ses œuvres. L'Allemagne ne le reconnaissait plus comme sien et on allait rire le jour où il irait demander des lecteurs à la France qui ne lit que le français. Devant ces invectives, mon admiration pour celui qui les avait prévues et affrontées redoublait. Son caractère était à la hauteur de son talent. Le grand homme était complet.

D'ailleurs les Allemands avaient d'excellentes raisons pour lui en vouloir, car sa parole réveillait les consciences endormies. Un mouvement très vif de réprobation contre l'agression lâche dont la Belgique était victime se manifestait au sein de la Suisse alémanique. Certes, les puissances centrales y conservaient de nombreux et fidèles amis, des amis troublés dans la sécurité de leurs sympathies et disposés à reconnaître que la nation élue n'était pas à l'abri de tout reproche. Cela parce qu'un homme de cœur avait osé dire ce qu'il pensait. Pouvait-on le lui pardonner ? Et moi, pouvais-je ne pas désirer connaître un personnage vers lequel m'attiraient ma reconnaissance de Français, mon admiration de lettré et ma légitime ambition de peindre le génie d'après nature ? Aussi, lorsqu'au retour d'une promenade sur les bords de la Reuss ou dans les forêts qui grimpent le long des flancs du Pilate, je rentrais chez moi par les rues de Lucerne, souvent je tombais en arrêt devant les têtes grisonnantes, barbues et intelligentes qui venaient à ma rencontre, têtes de professeurs ou peut-être de capitaines retraités des bateaux du lac, et je me demandais : « Celui-ci est-ce enfin ce diable de Spitteler ?... » Mais le bonhomme passait, emportant le secret de son nom, et je poursuivais ma route.

J'avais un moyen bien simple de sortir d'embarras. Tout le monde à Lucerne pouvait m'indiquer le domicile de Spitteler. Pourquoi ne pas demander son adresse et aller le voir ?... Pourquoi ?... Mon Dieu, parce que cela n'est pas ma méthode. Je suis indolent et sauvage, porté à attendre du hasard des aubaines que, même à force d'habileté et d'industrie, j'aurais peine à me procurer. Le hasard m'a

souvent fort bien servi, mais presque toujours un peu trop tard. Cet excellent serviteur n'est pas pressé.

A Lucerne, il se montra tel que je l'avais toujours connu, complaisant avec lenteur. Ma comédie avançait rapidement et Spitteler demeurait invisible. Je me passais de lui tant bien que mal en évoquant le souvenir des hommes de talent que j'avais connus. J'avais recours à ce que l'on nomme ironiquement un moyen de fortune, parce que ces sortes de moyens sont la suprême ressource des infortunés. J'ai donc terminé ma *Comédie du Génie* sans avoir connu le génial Spitteler et peut-être faut-il considérer cette disgrâce comme heureuse, car ayant entrepris de raconter l'histoire d'un écrivain qui poursuit vainement le génie, je me trouvais exactement dans la situation que j'avais à dépeindre. A défaut du modèle que je m'étais proposé, j'ai rapporté de Lucerne un couvent de capucins où j'ai placé mon dernier acte avec un certain père Eberhard, que je rencontrais souvent dans les quartiers populaires, entrant dans les maisons pauvres ou causant sur le trottoir avec des enfants déguenillés. Après avoir mis le point final à la *Comédie du Génie*, j'allai demeurer à l'autre bout de la ville dans une rue qui porte le nom, difficile à prononcer pour une bouche française, de Gesegnetmattstrasse, rue du Plateau béni. La villa où j'entrais était adossée à une villa jumelle, absolument symétrique, et son jardin s'allongeait parallèlement au jardin jumeau, séparé du mien par quelques touffes de lilas. Les deux maisons semblaient ne faire qu'une maison, et les deux jardins qu'un jardin. A peine installé, je m'inquiétai de savoir qui j'avais pour voisin. Carl Spitteler, me répondit-on.

Le lendemain, dès l'aube, j'étais levé comme d'habitude, lorsque j'entendis que l'on sortait de la maison jumelle. Emporté par un pressentiment, je courus à la fenêtre. Un homme à figure pensive, encadrée de barbe grise, descendait la rue déserte, un panier à chaque bras. C'était un mardi, jour de marché, et j'avais sous les yeux Carl Spitteler

allant aux légumes et aux fruits. Le grand poète, le fier citoyen, ne dédaignait pas de se mêler aux humbles et de discuter avec eux le plus ou moins de fraîcheur d'un œuf. Moi qui ne suis pas dépourvu de vertus ménagères, je fus définitivement conquis.

Il ne faut pas en conclure que j'allais le voir le jour même. Lorsque je prends une résolution héroïque, j'ai besoin d'un certain temps pour me familiariser avec elle, mais alors rien ne m'arrête. C'est pourquoi, au bout de plusieurs semaines, on me vit franchir d'un pas ferme les trois mètres qui séparaient les portes de nos villas. Je fus reçu de façon à me donner d'amers regrets de n'être pas venu plus tôt. J'étais entouré de visages familiers. M. et Mme Spitteler, leurs deux charmantes filles, et jusqu'aux servantes, tout ce monde, auquel je n'avais jamais parlé, était habitué à voir le voisin qui enfin frappait à la porte, lequel, de son côté, se sentait à l'aise avec ces gens qu'il contemplait tout le long du jour. Lorsque vous désirez connaître un homme, demandez-lui de vous montrer son jardin. C'est ce que je fis en m'adressant à M. Spitteler. Une de ses filles s'écria : « Vous allez voir un jardin où il n'y a que des plantes qui ne viennent pas dans le pays ! » Quel ne fut pas mon ravissement en entendant ces mots. Le jardin d'un grand poète épris d'un idéal inaccessible peut-il enfermer d'autres plantes que *celles qui ne viennent pas dans le pays?* Autour de la villa de M. Spitteler fleurissent de fort beaux camélias, qu'on ne trouve nulle part ailleurs à Lucerne. Charmant symbole de l'esprit du maître.

Ainsi prit naissance la cordiale amitié qui m'unit à M. Spitteler et aux siens, amitié faite d'estime et d'admiration. J'ai vécu dans son voisinage des étés de travail acharné et fécond qui ont passé rapidement malgré les angoisses d'une triste époque.

FRANÇOIS DE CUREL
de l'Académie française.

Gondrexange, Lorraine, 26 octobre 1919.

L'OREILLER DES FIÈVRES

—

Une place plus fraîche à l'oreiller des fièvres...
JULES LAFORGUE.

I

Que l'oreiller dont on vient de changer la taie
Est souple, frais et doux
A mon front, à ma joue !

Je songe aux jours où j'appuyais
Contre le sable humide de la plage
Mon visage...
Et l'air a, comme alors, le goût du sel
Et du varech, et je vois la mer bleue,
Là-bas, que fleurit une écume de dentelle,
Sourire aux caresses du ciel...
Mais voici que, peu à peu,
La fine toile devient chaude :
Un autre souvenir en moi pénètre et rôde.
Je songe à celle qu'alors j'aimais,
Je songe aux soirs où je m'endormais
Sur son épaule, entre ses bras, contre son cœur...
Et comme je me sens heureux ! Je n'ai plus peur
Ni de la souffrance ni de la mort,
Et calmement, doucement, je m'endors
Avec, sur mes lèvres
Que brûle la fièvre,
L'odeur de ses lèvres,
Et contre ma joue et contre mes yeux
L'ombre soyeuse et fauve de ses beaux cheveux.

II

MORPHINE

Tout aujourd'hui, avec délices,
Tout aujourd'hui, j'ai respiré l'odeur des lys
Dont, aux matins de mai,
Florence est embaumée.

Devant les murs obscurs des vieux palais,
Sur les escaliers des églises,
Le long des ponts, le long des quais,
Partout, partout, il y avait
Des lys !

Des femmes allaient par les rues,
Portant en leurs bras des gerbes de lys...
Et de les voir tout à coup apparues
Sous l'arc, parfois, d'un cloître ou d'un portique,
On les aurait aisément prises,
Avec leurs voiles que faisait frémir la brise,
Avec leurs blancs visages extatiques,
Leurs gestes lents et leurs yeux purs.
Pour des anges du Frère Angélique,
Descendus de son paradis d'or et d'azur...

Et la nuit vint qui saccagea la ville:
Et des palais et des maisons et des églises,
Des orgueilleuses tours et des fières coupoles,
Bientôt rien ne resta. Seul, dans le crépuscule,
Comme dans une apothéose,
Immaculé, ferme, tranquille,
Sous son clair vêtement de marbre blanc et rose,
Se tenait droit le Campanile,
Pareil à un radieux lys,
A un lys de miracle, à un grand lys
Autour duquel étincelaient des roses roses.

III

O mes pauvres yeux, si joyeux jadis
De toutes les douceurs, de toutes les splendeurs
De la lumière et des couleurs,
Il n'y a plus pour vous maintenant que la nuit.

O mes pauvres oreilles, si fines, autrefois,
Pour percevoir les mille voix
De la nature et de la vie, toutes les voix,
Hélas ! hélas ! pour vous se sont éteintes...
Vous n'entendez plus que mes plaintes.

O mes pauvres lèvres qui, si follement,
Si goulûment,
Mordiez naguère à la chair mûre
Des baisers et des fruits, il n'y a plus pour vous
Que l'amer et funèbre goût
De la sanie et de la pourriture.

O mon pauvre moi-même, tout ce que je fus,
Jamais, de nouveau, le serai-je plus ?
Et si tu m'épargnes, ô Mort,
Jamais, de nouveau, serai-je assez fort
Pour me dresser debout et de mes mains avides,
Comme autrefois, étreindre et posséder la vie ?

IV

Que la lune, ce soir, doit être belle
Sur les collines blanches, et dans certain val,
Où pousse l'asphodèle,
De mon pays natal !

Entre le cadre étroit de ma fenêtre,
Par delà les toits des mornes maisons
Qui depuis des mois sont mon horizon,

Elle se lève et commence à paraître.
Elle est d'argent rosé dans un hâlo d'or pâle
Autour duquel volètent des pétales
De perle et d'opale...

Qu'on m'ouvre toute grande la croisée !
O lune, je veux sentir sur ma tête,
Je veux sentir sur mes mains tes baisers !
Par les éblouissants chemins du ciel en fête,
Puisque je puis m'élancer vers toi,
O lune, descends, descends jusqu'à moi !

Comme dans les nuits des vieux âges,
Du bord des hauts pâturages,
Emerveillés, t'invoquaient les bergers,
O lune, je t'invoque ! Oh ! viens me soulager
Dans ma souffrance !
Apporte-moi la délivrance
De tous les maux qu'il m'a fallu subir,
Viens me guérir !

Viens me guérir ! et bientôt dans les blancs vallons
De mon pays natal, au clair de tes rayons,
Je viendrai cueillir et t'offrir,
O toi la plus mystérieuse et la plus belle
De toutes les merveilles éternelles
De la terre et du ciel,
Un doux bouquet de pâles asphodèles.

V

Déjà je ne vis plus chez les vivants... j'habite
Très loin d'ici, là-bas, là-bas, très loin,
Dans un pays qui n'a ni forme ni limite,
Mais pour dire où... je ne le saurais point.

Déjà, je n'ai plus rien à moi, ni ma pensée,
Ni mes rêves ni mon passé...

Plus un désir, plus même une espérance...
Je n'ai plus rien qui soit à moi que ma souffrance.

De tout ce que j'étais, m'imaginais, du moins,
Etre, de tout ce qui faisait le soin
Et l'orgueil de mes jours, plus rien ne me demeure.
Mes sens, mon esprit et mon cœur,
Ma volonté, l'ivresse de me croire libre,
Tout cela, sous le poids de la douleur,
S'est flétri, desséché comme les fleurs
Que l'on écrase dans un livre.

Et cependant, loin que je te déteste,
Je t'aime, ô ma souffrance, et te bénis :
Tu es la seule preuve qui me reste
Que je possède encor la vie !

VI

MORPHINE

Une phrase de Debussy,
Tout ce jour-ci,
Sous le ciel bas par la neige obscurci,
A fait pour moi surgir un rêve de lumière.

C'était, le long d'une rivière
Toute en or, un rideau de frémissants peupliers...
De chaque côté d'un large escalier
A balustre, avec des paliers
Ornés de statues et de vases,
S'étageaient des jardins dont les hauts espaliers
Portaient des grappes de rubis et de topazes...
Et des bateaux glissaient, laissant au fil du flot
Traîner des écharpes de perles qui, dans l'eau
Par les reflets du ciel moirée,
Creusaient un remous de lueurs nacrées...
Tout était chatoyant, limpide, calme et beau.

La neige, cependant, à petits coups
Drus et mous,
Tels ces papillons blancs que le soleil rend fous,
Continuait de battre aux vitres des croisées.

Et voici, soudain, qu'ayant traversé
Les carreaux, voici que, dans mon délire,
Toujours plus nombreux, toujours plus pressés,
Les flocons à travers ma chambre se mirent,
Soudain, à tourbillonner, à danser...
Toujours plus nombreux, toujours plus pressés,
En peu d'instants ils envahirent
Toute ma chambre, et, partout entassés,
Contre les murs, sur les meubles, barrant ma porte,
Par-dessus mon délire
Ils étendirent
Un tiède et fin linceul de blanches ailes mortes.

VII

Quelqu'un est venu du dehors! — Dans la pénombre
Opaque et lourde de ma chambre,
C'est comme si venait de pénétrer,
Tout à coup, un rayon doré,
Comme si le printemps était entré,
Tout à coup, radieux et sans bruit, par la porte!

Je le sens qui s'approche de mon lit...
Sur ses mains et sur son visage, entre les plis
De ses vêtements il m'apporte
Le parfum de l'air vif et le goût de la vie.

La vie! O les regards des femmes
Qui vont dans la ville suivies
Par les désirs qu'elles enflamment!

O les cris des enfants à travers les jardins,
Les charrettes de fleurs, le vert des jeunes pousses
En fine neige verte dans le frais matin,
Contre les pierres blanches des maisons !
O toutes les choses joyeuses et douces
De l'enchanteresse saison !
Viens, mon ami, viens, penche-toi vers moi,
Plus près, plus près, pour que je respire et savoure
Tout ce que le printemps et la vie ont sur toi
Laissé de lumière et d'amour !

VIII

Dans le jardin de la maison natale
Et des vacances estivales,
Mes souvenirs, hier, par la main m'ont mené.
Depuis combien, combien d'années
N'avais-je pas foulé
Le gravillon de tes allées ?

Comme autrefois, l'air vibrait du chant des cigales,
Et sous les platanes et sous les pins
J'ai marché, grisé de ce chant divin
Qu'aucun n'égale.

Et j'ai revu, dans le bosquet,
Le bassin rond, avec ses quais
De pierre verte, où les bateaux
Qu'on y faisait aller sur l'eau
Appareillaient à pleine toile,
Et dont l'eau du jet d'eau,
Quand ils passaient dessous, mouillait les voiles.

Et puis, dans le berceau des arbres de Judée
Où l'on avait coutume, chaque soir,
Etant enfants, de s'attarder

A regarder mourir le soir,
Comme autrefois, je suis venu m'asseoir.
— O mes rêves d'alors,
Devant le ciel où traînait encore un peu d'or,
Là-bas, sur la mer belle !...
La douceur à mon front des lèvres maternelles
Comme une caresse d'ailes ! —
Et moi, moi qui, d'ordinaire, ne puis
Songer aux jours enfuis,
Sans me sentir
D'angoisse et de détresse défaillir,
Je suis demeuré là, longtemps, seul dans la nuit,
Ivre de joie, à caresser et à presser
Contre mon cœur les fantômes glacés
De mon passé.

GABRIEL MOUREY.

ESQUISSES AMÉRICAINES

—

Après tant de savants ouvrages sur les Etats-Unis, il paraîtra sans doute un présomptueux celui qui aborde une fois de plus ce sujet. Et cependant, malgré ces nombreuses et doctes publications, les unes exclusivement didactiques, les autres purement admiratives, connaissons-nous mieux en France nos amis américains ? Après la fréquentation même des troupes yankees, sommes-nous mieux au courant de la psychologie, des caractères essentiels et des mœurs du grand peuple d'outre-Atlantique ? Cela reste à prouver. En effet, selon les nécessités de la politique, les gouvernements présentent à leurs peuples respectifs, soit des caricatures, soit des portraits flattés des autres peuples. Or ce procédé engendre à la longue des mécomptes inattendus ; car il arrive tôt ou tard que la vérité perce au grand jour, et d'autant plus vivement qu'on l'a davantage fardée. La déception est alors en proportion directe de l'illusion perdue. On peut bien dire maintenant que tel a été le rythme des relations franco-américaines depuis 1917. Les deux peuples se firent d'abord l'un de l'autre des images impeccables. Puis, après qu'ils furent entrés en contact direct, au frottement de la réalité, les illusions charmantes où l'on se complaisait de part et d'autre s'évanouirent; ils s'aperçurent qu'ils n'avaient pas que des qualités et qu'ils étaient tous deux affligés de défauts ; et, passant d'un excès à l'autre, ils ne virent plus que ces défauts. L'engouement prodigieux mais irréfléchi de la première heure fut suivi d'une réaction progressive et dangereuse, à laquelle la propagande ennemie ne contribua sans doute pas mé-

diocrement. Il faut bien ajouter que la fréquentation des deux nations est demeurée très superficielle; nos gens de France ne savaient pas l'anglais, les troupiers américains ignoraient le français; de plus, ceux-ci vivaient presque exclusivement entre eux; et si, dans la plupart des cas, les rapports ont été cordiaux, il n'y a pas eu pénétration intime des deux groupes. Ce sont là des faits dont il faut tenir compte et qu'il faut regarder en face. Il ne servirait de rien de les éluder parce qu'ils sont déplaisants.

C'est pour toutes ces raisons qu'on croit opportun de publier ces pages. A les écrire on a apporté un souci constant de mesure et de véracité. On ne prétend certes pas qu'elles présentent un compte rendu général et particulier, étendu et approfondi, de la société américaine. Non pas; ce sont de simples notations, des observations, des réflexions aussi, qui ne procèdent pas d'un plan systématique et rigide, mais qui vont et viennent au gré des aspects ondoyants et divers du sujet. Celui-ci est, d'autre part, si riche qu'on peut le dire inépuisable. On ne se dissimule donc pas que ces notes sont sommaires et incomplètes. Elles visent seulement à remettre des exagérations au point, à éclairer quelques coins obscurs de la psychologie américaine, et à dissiper de nuisibles fictions.

Enfin il est à désirer que nos amis, si, par aventure, ils en ont connaissance, ne se froissent pas qu'on y ait signalé certains de leurs travers et de leurs défauts, à côté de leurs qualités. On l'a fait sans malice aucune, simplement parce que la physionomie morale d'un peuple est constituée par l'ensemble de ses qualités et de ses défauts. Il est bien entendu qu'il faut prendre les gens comme ils sont; encore faut-il savoir comme ils sont.

§

Il y a, aux Etats-Unis, une élite intellectuelle et sociale, peu nombreuse, généralement de vieille souche, qui s'apparente d'assez près à nos élites correspondantes d'Europe,

car elle participe aux goûts, aux tendances et aux préoccupations dominant ici. Dans son ensemble elle est instruite, elle est cultivée, elle a de la maturité, elle a des loisirs, et elle voyage en dehors de son continent, — ce par quoi elle se distingue de l'immense masse travailleuse, patronat et prolétariat, qui constitue le peuple américain. Cette élite vient fréquemment en Europe; tout au moins, vivant presque exclusivement à l'est du Missouri, tournée vers l'Atlantique, c'est vers les vieux pays qu'elle porte le plus volontiers ses regards pour y chercher des directions intellectuelles et sociales. Avant la guerre, les méthodes allemandes régnaient presque souverainement dans les universités; et, tandis que l'influence de la pensée française demeurait vivace dans les consciences les plus élevées, le souvenir de l'alliance franco-américaine était pieusement conservé dans les cœurs. C'est de cette élite que vinrent, dès 1914, les protestations de dévouement à notre cause; c'est elle alors qui nous envoya ses fils, volontaires passionnés de l'Idéal et de la Justice menacés, qui nous combla des dons de sa générosité inlassable et délicate, qui nous aida de toutes les manières, dans la mesure où le permettait la neutralité officielle du pays.

Mais cette élite, qui payait ainsi la dette des Insurgés de 1777, cette élite est-elle représentative de la masse populaire? Nous montre-t-elle les traits essentiels, les caractères généraux du peuple américain? Non pas, car, comme toutes les élites, elle est, à des degrés et selon des modes différents, entachée de cosmopolitisme. Evidemment elle est américaine en ce sens que, partie la plus ancienne et la plus stabilisée de la nation, ainsi que les régions du sud et de l'est, où elle réside, elle est dépositaire de ses traditions les plus sacrées; elle est en quelque sorte le pôle permanent qui aimante les masses; et c'est elle qui, aux moments de crise, finit par résoudre les contradictions de leur pensée obscure, par entraîner leur volonté incertaine. Pourtant elle est assez européanisée pour ne donner qu'une

image imparfaite de la physionomie nationale. Celle-ci est infiniment plus variée, plus complexe, plus difficile à saisir et fixer, et c'est aussi la plus intéressante.

On voudrait en montrer ici les traits essentiels, mais en prenant la précaution préalable de préciser le lieu principal d'observation. Cette précision peut paraître superflue ; elle est cependant nécessaire. D'habitude on parle et même on discourt des Etats-Unis et de leurs habitants comme si leur unité ethnique et psychologique était parfaite. Or il suffit d'avoir une connaissance même approximative des conditions géographiques et sociales de la grande République pour se douter qu'il n'en est pas ainsi. L'Est est différent du Sud, comme celui-ci l'est du Centre, comme ce dernier l'est à son tour du *Far West:* différences permanentes de climat et de productions, différences temporaires de races et de mœurs, tout concourt à donner à chacune de ces régions une physionomie distincte de celle de sa voisine. Il y a évidemment des traits généraux qui sont communs à toutes ces régions naturelles et à leurs populations ; et il serait absurde de vouloir pousser à l'extrême la différenciation qu'on signale. Mais pourtant ce qui est exact à New-York peut ne pas l'être à San-Francisco ; et telle vérité en deçà du Missouri peut être une erreur au delà. Voilà pourquoi on marque au début de ces notes qu'elles sont le fruit d'un séjour de dix-huit mois dans l'ouest-central américain, la partie vraiment créatrice du pays, et qu'elles s'appliquent plus particulièrement aux populations qui l'habitent.

Il convient aussi de formuler ces deux réserves : d'abord que la campagne est, là-bas comme ici, plus stable et plus conservatrice que la ville, — puis, que le type américain, tel qu'on le représentera dans ses grandes lignes, comporte certainement des exceptions et de nombreuses nuances.

§

C'est un fait connu que l'élément anglo-saxon est aujour-

d'hui submergé par l'apport hétérogène de l'immigration européenne. Ce n'est pas qu'il ne subsiste plus, des premiers colons, certaines manières d'être et de penser, certaines disciplines sociales, qui sont nettement anglo-saxonnes. Mais, sur ce substratum de l'époque héroïque, et particulièrement dans la deuxième moitié du XIXᵉ siècle, les masses d'émigrés ont déposé des alluvions très différentes; et elles ont fini par modifier la physionomie originale de la nation. Ces nouveaux arrivants ont certes été soumis à l'influence du climat et du milieu, qui ont, tant bien que mal, fondu leurs caractères hétérogènes en quelque chose de spécifiquement américain (quoique ce phénomène de fusion n'ait pas été aussi complet qu'on le pourrait croire, ainsi que nous le verrons); le croisement des races a bien donné naissance à un admirable échantillon humain, très frais et débordant de vie; toutefois, composées d'éléments plutôt frustes qui avaient souvent supporté en Europe de dures tyrannies, politiques et religieuses, aussi bien qu'ils étaient dégradés par l'ignorance et la misère, ces nouvelles couches ethniques ont formé des générations dont la maturité spirituelle est encore très relative et que la liberté et le succès ont quelque peu grisées. Ces déracinés ne sont pas toujours très bien enracinés dans leur nouvelle patrie. C'est cela qui explique peut-être pourquoi le peuple américain est avant tout un peuple jeune; vraiment il y a encore en lui quelque chose de la spontanéité irréfléchie du primitif. Lorsqu'on l'observe, on voit que, dans l'ensemble, il a les défauts et les qualités de la jeunesse; et c'est en définitive à cette caractéristique qu'il faut se référer, quand on veut porter un jugement sur lui. C'est là le centre de sa psychologie, sans quoi tout le reste demeure inintelligible et incohérent.

De la jeunesse il a d'abord l'exubérance, saine et forte; elle se répand de toutes les façons, les plus étranges et les plus folles parfois, et peut même tourner facilement à la brutalité. A voir ce peuple manifester, d'une manière carnavalesque, en cette inoubliable journée du 11 novembre

1918, on retirait l'impression d'un poulain ivre de sa vigueur, s'ébattant sans frein dans la prairie, d'un jeune chien gambadant et aboyant sans cause, d'un enfant emporté par son ardeur au jeu, qui s'excite, se grise de bruit et de mouvement, et qui finit par ne plus très bien savoir ce qu'il fait ni ce qu'il dit. Sans doute l'occasion était-elle exceptionnelle, et pouvait-on, ce jour-là, retrouver dans la foule américaine les traits généraux de toutes les foules. Pourtant il y avait, très sensibles, une violence et une puérilité d'expression qu'on ne rencontrerait probablement nulle part ailleurs en Europe. C'était vraiment la manifestation de jeunes barbares sains, vigoureux, alertes, qui montraient leur allégresse en faisant le plus de vacarme et d'extravagances possible.

Mais il n'y a pas que cela. Cette vitalité intense et juvénile se retrouve dans leurs entreprises ; c'est elle qui leur donne cette audace, ce goût du risque, cette confiance en soi, ce mépris des précédents, des conseillers et des vieillards, par quoi ils s'apparentent aux êtres très jeunes. Nos amis ne craignent rien, parce qu'ils ne réfléchissent pas longuement, au contraire des peuples plus vieux, aux conséquences de leurs actes. Chez eux l'exécution suit de près la conception ; à vrai dire, si celle-ci n'est pas assez mûrie, celle-là sera défectueuse. Qu'importe ! On recommencera. Un bon Américain n'en est pas à un échec près ; il a un ressort étonnant; d'ailleurs faire faillite n'a rien de déshonorant. Si même la réalisation se fait trop longtemps attendre, ou si elle est insuffisante, on ne s'obstinera pas dans une ligne de conduite aussi peu fructueuse, et on fera autre chose. L'Américain est prompt à concevoir, prompt à exécuter ; mais il veut que les choses répondent promptement à son attente et à son effort. Sinon il se rebute, il se détourne de l'obstacle qu'il ne peut franchir ou briser, et il va porter ailleurs son impatiente activité. Il n'est donc pas persévérant, ce qui le différencie essentiellement de l'Anglais et le rapproche assez du Français... du temps de paix. Il

veut des résultats rapides. Fi des travaux ingrats, de l'apprentissage pénible, des lents progrès ! « Le génie est une longue patience », quel non-sens aux Etats-Unis. Si l'on apprend la musique, c'est pour être en mesure de jouer ou de chanter quelques morceaux dans un bref délai. Pour l'étude des langues étrangères, l'idéal, c'est la méthode Berlitz. Même dans les Universités, l'activité et les recherches désintéressées sont négligées au profit des résultats immédiats. Le résultat, de quelque manière que ce soit, même au détriment de l'intelligence et du métier, voilà seul ce qui importe.

L'Américain ne peut pas davantage fixer son attention d'une façon prolongée. Est-ce l'influence du cinématographe, qui est développé à un degré que nous ignorons encore heureusement de ce côté-ci de l'Atlantique, qu'on constate sur ce point ? En vérité on le dirait, car pour le Yankee il semble que la vie doit être une sorte de « cinéma ». L'attention soutenue le fatigue ; et il y a en lui une sorte de fébrilité constitutionnelle qui l'empêche de s'attacher à un sujet, de l'étudier, de l'approfondir. Ce défaut est celui dont se plaignent le plus les éducateurs étrangers, qui reconnaissent d'autre part l'intelligence vive et souple des sujets, intelligence toute pratique et nullement spéculative. Aussi l'Américain ne s'embarrasse-t-il pas de savoir livresque ; l'expérience suffit bien. C'est pourquoi il est en général délicieusement ignorant. Il lit peu : des journaux et des *magazines*, et c'est tout ; dans les journaux même les titres le satisfont ; il ne lira à fond que les nouvelles de la partie où il est spécialiste. Quant au reste, à quoi bon ! D'ailleurs il n'aurait pas assez de temps pour le faire, ou cette lecture lui en prendrait trop. C'est dire que l'esprit de finesse lui fait défaut et qu'il est un peu simpliste. Il lui faut de grands mots pour l'émouvoir ; l'outrance verbale lui est nécessaire ; et, si l'on veut attirer son attention, il ne faut pas redouter d'employer les superlatifs. Il s'enthousiasme aisément, les lieux communs le grisent avec une facilité dé-

concertante. L'analyse, les nuances ne le retiennent pas; il voit tout en masses, en gros ; et comme s'il regardait au travers de lunettes grossissantes, il a une tendance très nette à tout exagérer. Cette démocratie est sans doute une des plus superficielles et des moins informées qu'on puisse connaître.

Cette incapacité de fixer l'attention, cette fébrilité donnent à l'Américain une certaine instabilité foncière. C'est le mouvement perpétuel. Il s'arrête difficilement, il ne peut demeurer en place, il a horreur du repos, car alors il ne sait que faire de soi-même. Au fond les Yankees abominent le dimanche, qui les contraint dans une certaine mesure à rester tranquilles ; heureusement, l'automobile est là, et les sports, pour les arracher à leur demeure et à leur ennui.

Audacieux, les Américains ont naturellement le goût du risque. Inutile de peser interminablement le pour et le contre, de calculer, de prévoir ; à quoi bon tout cela ? Le succès est à ceux qui le prennent. Il faut le saisir au passage, car il a des ailes, et pour cela il ne faut pas hésiter, il faut risquer le coup. Tant pis s'il ne réussit pas ! Il n'y a que les timorés qui n'ont pas de chance de gagner. Qui ne risque rien n'a rien, dit un proverbe français, dont notre peuple semble avoir tout à fait perdu la mémoire. Les Américains le pratiquent, eux, tous les jours ; et c'est ce goût, cet appétit du risque qui a fait en grande partie leur prodigieuse fortune. Du reste, risquer, c'est jouer, et ils sont de grands joueurs. *I bet you*, je vous parie..., c'est peut-être l'expression américaine par excellence.

Bien entendu, l'audace et le goût du risque s'accompagnent de la confiance en soi. Les Américains — et les Américaines — portent ce trait de caractère à un degré bien connu. Observez leurs regards droits, perçants, leurs regards « sans paupière », a-t-on dit ; ils n'expriment guère autre chose que l'assurance illimitée et la volonté d'arriver. Dès l'enfance, ils ont ce regard imperturbable et conquérant ; avec la vieillesse il peut bien s'adoucir, mais alors ils

conservent leur mâchoire, leur terrible mâchoire carrée, faite pour broyer les obstacles, les hésitants et les faibles. Un Américain ne doute jamais de soi. Douter, c'est hésiter ; hésiter, c'est être à moitié vaincu. Or, il faut vaincre dans la bataille pour la vie ; il faut donc avoir confiance en soi... Cette confiance est telle qu'elle prend souvent tournure de jactance. C'est bien là une caractéristique d'êtres jeunes. En son for intérieur on est sûr de soi ; alors on le dit, on le crie bien haut au besoin. De là à se comparer publiquement et favorablement aux autres, il n'y a qu'un pas ; il est vite franchi. C'est la réclame : elle sévit, on le sait, à un degré inouï chez nos amis, qui l'ont portée à sa perfection. Je ne parle pas seulement, bien entendu, de l'industriel et du commerçant dont les produits sont toujours « les meilleurs », et les usines « les plus grandes » du monde entier ; cette outrance est presque naturelle. Mais dans la vie privée même cet esprit de réclame se manifeste. La modestie, c'est une servitude inutile. Du moment qu'on a le sentiment de sa valeur, il faut l'arborer ; sinon, qui s'en doutera ? Si Mme X... a fait un don important à une œuvre charitable, elle ne manquera pas de laisser publier dans le journal local (qui peut tirer à trois ou quatre cent mille exemplaires) un article flatteur auquel elle joindra volontiers sa photographie... Le lendemain et le surlendemain et les jours suivants, Mmes Y... Z... et autres, qui s'estiment tout autant que Mme X..., feront la même publicité. Du moment qu'on fait le bien, rien ne sert de le cacher ; c'est d'un bon exemple. Publions-le donc. Aux Etats-Unis, le péché d'ostentation n'est pas rare.

Cette confiance en soi s'accompagne d'ailleurs de confiance dans les autres. Cela aussi, c'est jeune et c'est charmant. L'Américain a confiance en vous ; voyez ces vendeurs de journaux qui abandonnent leur comptoir, au coin des rues, en laissant aux acheteurs le soin de jeter leur argent, pensez à la circulation des chèques, auxquels le Français timoré est si réfractaire : quelle confiance ! Confiance, confi-

dence. L'Américain, comme l'enfant, est expansif. Ce qui surprend le plus l'étranger à peine arrivé, c'est la facilité avec laquelle des gens qu'il ne connaît que depuis quelques heures se livrent à lui, lui content leur vie, leurs déboires, leurs échecs, leurs succès. Là-bas, dans l'ouest-central du moins, les fenêtres ont rarement des rideaux, et en tout cas ils ne masquent pas les intérieurs ; on met même en évidence les objets les plus précieux de la maison pour que le passant puisse les apercevoir sans effort. Telle est la vie de l'Américain : ouverte par ses bons côtés à tous les regards. Pourtant, s'il y a des ombres, on les dissimule comme partout ailleurs.

Ces qualités d'audace et de confiance en soi ne prédisposent pas précisément au respect des anciens et de la tradition. Comme les jeunes gens, les Américains sourient volontiers des vieillards, êtres radoteurs, prêcheurs et grondeurs. Ceux-ci ont eu leurs occasions, ont fait leur temps, ont vécu. Place aux jeunes ! La gérontocratie est inconnue aux Etats-Unis. C'est pourquoi l'Américain a la terreur de vieillir, et qu'il se dissimule à soi-même autant qu'il le peut qu'il vieillit, en maintenant sans arrêt son activité trépidante ; elle l'use du reste précocement. Et c'est ce qui explique aussi le mépris que l'Américain moyen porte à l'Europe ; il la considère comme une vieille dame, tantôt aimable, tantôt haïssable selon ses souvenirs, mais arriérée, embarrassée de préjugés, encrassée de routine, réfractaire aux innovations. Lui, son peuple, sont jeunes, allants, vivants ; ils sont le progrès, l'avenir. Elle, c'est le passé, éminemment honorable certes, mais tout de même le passé. Et pour le Yankee, le passé, cela ne compte plus guère.

Du reste l'éducation des jeunes Américains ne les porte pas beaucoup à respecter leur aînés. On peut dire sans exagération qu'on ne les élève pas, au sens européen, et surtout français, du mot. Ce sont de petits animaux, sains, bien plantés, qui poussent tout seuls. Ils ne craignent rien, et ils le font bien voir à leurs parents qui trouvent cela tout

naturel. L'enfant terrible, le « Méchant Tom », et non le « Bon Toto » de notre enfance, voilà vraiment, en forçant à peine la note, le type américain. Mais, grâce à cette licence quasi absolue, ils sont précocement débrouillards et indépendants ; et l'orgueil, comme le besoin et le désir de se faire une place au soleil, en sont les incomparables correctifs.

Tout se tient. Le peuple américain est facilement présomptueux ; ne doutant pas de soi, il croit facilement que rien ne lui est impossible, que l'expérience d'autrui lui est nuisible, et qu'il finira toujours par battre ses concurrents. Il a l'audace, il est entreprenant ; son pays lui offre d'immenses ressources à exploiter. Qui craindrait-il ? Les autres ont-ils bien fait ? Qu'importe ! Lui, il fera mieux. On l'a bien vu pendant cette guerre, quand l'Europe, la grand' mère Europe offrit à la jeune Amérique ses canons et ses aéroplanes. Ceux-ci et ceux-là avaient fait leurs preuves sur maints champs de bataille depuis trois ans et demi. Les bureaux américains, très représentatifs de la mentalité moyenne de leurs concitoyens, les refusèrent. Ils entreprirent de faire mieux... On sait le résultat. Lorsque l'armistice intervint, dix-huit mois après la déclaration de guerre du président Wilson, les armées des Etats-Unis en Europe se servaient presque exclusivement de canons fabriqués en France par les usines françaises. Quant aux aéroplanes, leur compte était loin des vingt-cinq mille appareils qui avaient été annoncés à l'Entente émerveillée en avril 1917 (1) ! Pour les munitions, que les industriels américains entreprirent de fabriquer sans vouloir écouter, la plupart du temps, les avis des techniciens européens, elles étaient généralement mauvaises ; et ce n'est plus un secret que l'état-major, tout en en faisant l'observation émue aux bureaux de la guerre, dut se contenter d'utiliser jusqu'à la fin les munitions françaises. Sur ce point, l'habituelle rapidité des Américains s'était retournée contre eux ; on peut produire vite et en série

(1) Il y en avait un peu plus de deux cents en service sur le front américain.

des objets métalliques de consommation courante et de fabrication simple, sans qu'il soit nécessaire d'y apporter une précision rigoureuse ; il n'en est malheureusement pas de même quand il s'agit d'obus.

Cette présomption, cette hâte, si elles donnent fatalement des mécomptes, ne tirent pas à conséquence en temps normal. Je l'ai déjà noté ; si l'on échoue, eh bien ! on en est quitte pour recommencer. Du reste les ressources naturelles du pays sont répandues sur tout le sol à profusion ; l'argent abonde ; c'est donc inutile d'économiser, d'être regardant ; les pertes se répareront tôt ou tard ; il n'y a qu'à oser. Tant pis si l'on gaspille ; l'oncle Sam et son peuple sont assez riches pour se permettre le gaspillage. Mais en temps de guerre cela était plus grave ; il importait certes peu aux Alliés que les Etats-Unis dépensassent sans résultat plusieurs centaines de millions de dollars à fabriquer des canons, des munitions et des aéroplanes inutilisables ; seulement, c'était, à vouloir faire trop bien ou trop vite, une perte de temps et de vies inappréciables. Les plus réfléchis parmi les Américains reconnaissaient volontiers qu'on aurait pu l'éviter.

§

On parle beaucoup, aux Etats-Unis, et sans doute a-t-on parlé plus encore pendant la guerre. Ce que ce peuple, de 1917 à 1919, a absorbé de discours et de conférences, c'est prodigieux. Il y venait du reste volontiers, et il écoutait avec une bonne volonté touchante, et parfois avec une patience incroyable, les orateurs les plus variés. Il paraît d'ailleurs dépourvu presque complètement d'esprit critique ; et cela, joint à sa capacité d'enthousiasme et à son impressionnabilité, qui sont grandes, font de la masse américaine un être assez versatile. Elle est apte à subir successivement les impulsions les plus contradictoires. Son humeur est changeante ; pour la maintenir dans la direction que l'on veut, il faut la suggestionner sans cesse par tous les moyens

possibles. On l'a bien vu lors des campagnes des emprunts où tout était mis en œuvre pendant trois semaines, et sans arrêt, pour convaincre la masse de la nécessité de souscrire. C'était la mobilisation des orateurs, des acteurs, des orchestres, de la troupe, des acrobates même, en vue de la sollicitation instante et ininterrompue du public. On a pu voir Charlie Chaplin, « Charlot » lui-même, se trouver mal en prononçant une allocution de propagande ; — une femme faire du trapèze à la hauteur d'un huitième étage, en pleine rue de la Cité de Chicago, et descendre ensuite pour vendre aux passants des titres de l'emprunt ; — des soldats et des marins, en service commandé, faire, dans cette même ville, des barrages afin d'amener *volontairement* les récalcitrants ou les indifférents à souscrire. Il fallait enfoncer le clou dans la tête de cette foule, si l'on peut dire, à tout instant ; sans quoi elle eût oublié.

Ce qui frappait, c'était la puérilité de certains des moyens mis en œuvre pour attirer et retenir son attention. C'est en effet là sa caractéristique : sa mentalité enfantine. Et je ne parle pas seulement de la masse populaire proprement dite, mais bien aussi d'auditoires plus cultivés. Lorsqu'on leur parle, il faut leur conter beaucoup d'histoires, beaucoup d'anecdotes ; les sujets trop sérieux les ennuient, et ils préfèrent ce qui distrait ou amuse. Au fond, ils veulent tous être amusés ; ils adorent la plaisanterie, et du reste leurs orateurs se croient toujours obligés d'en dire, même dans les occasions les moins convenables. Etant jeunes ils ont — heureux peuple ! — la joie de vivre ; ils répugnent à l'assombrir volontairement, ils aspirent à ce qui l'entretient soigneusement. Ils l'expriment donc volontiers, ils veulent la retrouver dans leurs divertissements ; et ceux-ci sont souvent, à proprement parler, des enfantillages. On peut dire que, si le jeune Américain est précocement un petit homme, ou une petite femme, l'adulte est, lui, un grand enfant.

§

La formation individualiste de l'Anglo-Saxon est dominante aux Etats-Unis ; et cependant la tyrannie de la collectivité y est, au point de vue social, sans borne. Dans le domaine de l'activité économique, liberté complète ; dans le groupe social, absence complète de liberté. Cela procède sans doute de l'origine puritaine de la nation. Il y a, répandue sur toute la collectivité, une sorte de « despotisme moralisateur », auquel fort peu de gens songent à se soustraire. Cela entraîne, a-t-on dit, la *standardisation* du type social ; et ce mot est juste. On dirait que la psychologie individuelle n'existe pas ; en dehors du métier et de certaines dispositions purement affectives, l'Américain ne paraît avoir qu'une psychologie collective, grégaire. Les fortes personnalités, voire même les individualités caractérisées, sont rares aux Etats-Unis; il semble que les gens sont tous faits sur le même moule. Point de fantaisie, point de spontanéité ; l'une et l'autre sont pour ainsi dire inconnues. Certes,on tâche de tourner la loi autant et aussi souvent qu'on le peut, mais dès qu'il s'agit d'empêcher le jeu de la liberté personnelle, — que ce soit les goûts, les divertissements, les plaisirs de l'individu, — on trouve toujours des groupements prêts à proposer et d'autres prêts à décréter l'interdiction voulue. On peut juger de l'avenir que nous réserve la démocratie intégrale d'après certains Etats américains où elle est déjà fort avancée : ce sera l'égalité dans la spécialisation et dans la médiocrité, sous le joug du groupe, ou, si l'on veut, une sorte de machinisme social doublant le machinisme industriel : la ruche, la fourmilière !

Une des causes de cet état de choses, c'est, semble-t-il, la presse. On touche ici à un sujet délicat. En général l'Américain est susceptible ; il aime bien les éloges, même les plus outrés ; mais, habitué au succès, il n'admet pas facilement qu'il puisse se tromper, et il supporte malaisément la critique. La critique sociale, telle qu'elle existe ici, est

inconnue là-bas, et du reste on ne l'y souffrirait pas. Or la presse participe à cet état d'esprit qu'elle contribue à entretenir. Sauf d'honorables exceptions, on peut dire qu'elle est, dans son ensemble, sensationnaliste, qu'elle n'a pas ou ne veut pas avoir le sens de sa responsabilité, qu'au lieu d'éduquer l'esprit public, elle se contente de le suivre, d'aggraver ses défauts, de servir ses vices. Par ses manchettes et ses en-têtes, rédigés avec des abréviations et des idiotismes le plus souvent incompréhensibles pour le nouveau venu, elle satisfait au besoin d'émotion et à la hâte fiévreuse de ses lecteurs. Visant toujours à l'effet, elle sacrifie sans cesse au désir de les étonner par la publication des nouvelles les plus extraordinaires et les moins contrôlées. Peu lui importe la qualité ou la véracité, pourvu qu'elle imprime la quantité (1). Mais cette description a été souvent faite, et sans doute est-il superflu d'y revenir. Ce qui caractérise, à notre sens, la presse américaine, c'est son esprit inquisiteur et, par suite, tyrannique. Aux Etats-Unis, il n'y a rien de sacré pour elle ; ses reporters s'occupent de tout, mettent leur nez partout, écrivent sur tout ; ils doivent être omniscients et ils sont omnipotents. Ils ne doivent reculer devant rien pour accomplir un tour de force professionnel. Un Français éminent de New-York, en tournée d'affaires dans une autre ville de l'Est, meurt à l'hôtel. Un reporter plus malin que les autres réussit à savoir qui est le défunt, à se procurer le numéro de téléphone de son domicile privé ; et, afin d'être le premier à publier une notice nécrologique et à annoncer ce fait divers, il n'hésite pas à téléphoner à la veuve pour la mettre au courant du décès et recueillir de sa bouche les éléments de son article... Qu'on ne crie pas à l'abomination ; non, c'est un fait peut-être excessif, mais typique. Autre chose encore. On sait que l'accès des hôtels est interdit, dans la plupart des villes américaines, aux couples illégitimes. Si par hasard l'un d'eux a réussi à violer l'interdiction, et que, cette nuit

(1) Tout cela à un degré où n'approche pas encore notre grande presse.

même, une descente de police le surprend, il sera non seulement traîné devant le juge pour répondre de son infraction à la loi, mais il est infiniment probable que les noms des délinquants seront publiés en toutes lettres, le lendemain, dans les journaux... Ces deux exemples sont choisis entre mille. On peut littéralement dire que l'esprit enquêteur des reporters américains ne recule devant aucune susceptibilité, même la plus raisonnable, devant aucune pudeur. Pour eux le mur de la vie privée n'existe pas le moins du monde ; au surplus le mot leur est parfaitement inconnu. Et c'est ce qui explique la toute-puissance, non seulement politique, de la presse, mais sa tyrannie sociale.

Cette presse, d'autre part, est-elle libre, c'est-à-dire exprime-t-elle les nuances variées de l'opinion comme en France ou ailleurs ? Nullement. Il n'y a pas aux Etats-Unis de presse d'opinion comme ici ; et on peut rattacher cette absence caractéristique au manque de personnalités que nous signalions tout à l'heure. Puis monter un journal, là-bas, c'est monter toute une affaire, et des plus compliquées et des plus coûteuses. Ou bien, alors, les journaux sont la propriété d'une société riche et puissante ; ou bien ils dépendent de groupements financiers capables de les faire vivre. Aussi sont-ils en nombre relativement restreint. Ainsi, Cleveland, ville de plus de six cent mille habitants, ne compte qu'un seul journal rédigé en langue anglaise. Chicago, avec deux millions et demi d'habitants, possède deux journaux du matin et quatre feuilles du soir en langue anglaise qui valent la peine d'être cités. On pourrait trouver ailleurs des exemples aussi frappants. Ce phénomène curieux est intensifié par les méthodes de l'*Associated Press* ; cette agence, qui fait le service des dépêches aux journaux du matin, a en effet inscrit dans ses règlements qu'en cas de création d'une nouvelle feuille dans une localité quelconque, le service ne lui sera fait qu'avec le consentement des journaux déjà existants... En résumé, au lieu de l'éparpillement tant soi peu anarchique de la presse française, il se produit

aux Etats-Unis, en matière journalistique comme en d'autres matières, une concentration croissante. Il est difficile de penser que cette monopolisation de la presse soit bonne et souhaitable sous un régime populaire et dans un pays fortement industrialisé ; elle ne peut que favoriser la tyrannie des groupements financiers.

§

La politique, aux Etats-Unis, est une chose malaisément compréhensible. Quand on interroge un républicain sur ses opinions, il répond en général : « Mon père était républicain.» Un démocrate fera la même réponse. Dans l'ensemble, il paraît qu'à l'heure actuelle le parti républicain a des tendances centralisatrices, au contraire du parti démocratique qui demeure fédéraliste. Mais ces différences sont peu tranchées. C'est surtout, semble-t-il, une question de naissance et de clientèle. Le régime de la clientèle, de la « mare stagnante », est souverain aux Etats-Unis. Chaque parti est fortement organisé, si son programme est peu défini ; il constitue une « machine » puissante qui fonctionne essentiellement au profit de ses membres. La corruption politique de ce pays est proverbiale ; il est inutile d'y insister. La conséquence, c'est que le politicien est un individu très décrié ; on s'en sert pour accomplir une besogne déterminée, à laquelle les gens d'affaires n'ont pas le temps de s'adonner. Tout ce qu'on lui demande, c'est de gaspiller le moins possible, car il est sous-entendu que le gaspillage est un mal nécessaire. Ces traits sont certes moins accusés parmi les représentants fédéraux, qui comptent, bien entendu, dans leurs rangs, des exceptions éminentes. Dans les administrations municipales, les abus sont criants ; qu'y-a-t-il de plus mal entretenu qu'une ville américaine (1) ?

Un troisième parti est né dans ces dernières années, en réaction contre la négligence ou la corruption des manda-

(1) Dans *Un Américain d'aujourd'hui* M. Brand Whitlock a écrit, à ce sujet, des pages instructives et pleines d'humour.

taires du peuple. En 1916, les fermiers du Dakota du Nord, un des principaux Etats à blé de l'Union, las de voir leur volonté et leurs intérêts méprisés, déçus successivement par les deux partis, résolurent, sous l'impulsion d'un homme énergique, Townley, de se passer des politiciens et de gérer eux-mêmes les affaires publiques. Ils se considéraient exploités par les minotiers de l'Etat et des Etats voisins; ils prétendaient que leurs mandataires étaient à la solde de ces industriels et des banques ; ils décidèrent de s'en débarrasser. Dans ce but ils créèrent la *National Non Partisan League*, dont le siège est à Saint-Paul, dans le Minnesota ; non partisane, parce que les ligueurs élisent indistinctement des républicains ou des démocrates, pourvu qu'ils souscrivent au programme de la Ligue. Et ces petits propriétaires ruraux, — ils forment dans le Dakota du Nord les quatre-vingts centièmes de la population, — ont pleinement réussi. En trois ans, ils ont non seulement conquis la Législature de cet Etat, mais ils ont fait tache d'huile dans les Etats limitrophes ; et ils ont maintenant plusieurs représentants au Congrès fédéral. Leurs tendances sont très modernes : nationalisation des services publics exploités sous le contrôle direct de la collectivité, régime de la propriété individuelle pour le reste. Mais on ne peut entrer dans le détail de ce mouvement réformiste, sur lequel les avis sont d'ailleurs très partagés. Il a jusqu'ici réussi dans des Etats agraires, parce qu'à l'origine il était purement agrarien. On ne voit pas bien qu'il puisse faire des progrès dans les Etats industriels, à moins qu'il ne s'allie au parti travailliste, né, lui, dans quelques Etats, à l'occasion des élections de 1918. Toutefois la Ligue inquiète fort les partis existants, puisqu'elle menace leurs privilèges ; et le monde des grandes affaires la regarde d'un assez mauvais œil. Pendant la guerre on l'a accusée de « déloyalisme », sans jamais du reste prouver l'accusation, que contredisaient les grosses souscriptions des ligueurs aux emprunts fédéraux et aux œuvres de secours, ainsi que leur soumission

au service militaire obligatoire. Quoi qu'il en soit, ce qu'il importe de retenir, c'est qu'ils ont donné un bel exemple d'initiative et d'esprit civique ; il est, aux Etats-Unis, tout à fait remarquable. On pourrait, ailleurs, s'en inspirer utilement.

Si la politique se caractérise par le régime de la clientèle, elle est libre de toute ingérence administrative, en raison même de la forme fédérale du gouvernement. Les élections de l'automne 1918 ont été marquées, pourtant, par la fameuse intervention du président Wilson dans la lutte. A la fin d'octobre, il publia ce manifeste où il insistait d'une façon très pressante auprès de ses concitoyens pour qu'ils nomment un Congrès de démocrates et assurent la défaite des républicains. Peut-être cette intervention passionnée de l'Exécutif contribua-t-elle à amener le résultat diamétralement opposé que donna le scrutin : le parti républicain emporta la majorité dans les deux Chambres. Nous n'avons pas à entrer ici dans les détail des difficultés et des complications qu'entraîna dans le domaine des affaires étrangères cet échec du président. Disons simplement qu'à notre sens il serait téméraire d'en exagérer la portée ; sans doute convient-il d'y voir un mouvement d'indépendance et de mauvaise humeur de l'électorat, mécontent de l'intervention trop accentuée de l'Exécutif, plutôt qu'un désaveu formel de sa politique.

Cependant prenons garde que les deux formules : l'Amérique aux Américains, et les Américains en Amérique, expriment un état d'esprit courant. On ne va certes pas jusqu'à regretter la guerre, mais on ne se soucie pas d'être plus tard entraîné dans une aventure pareille. Chacun chez soi, et laissons l'Europe se débrouiller toute seule. Donc pas de traité de paix qui doive causer une indue prolongation du séjour des troupes américaines en Europe ; et surtout pas de Ligue des Nations qui puisse amener les Etats-Unis à intervenir de par le monde, car c'est cela, souvent obscur et mal défini, mais bien cela qui est au fond d'un grand

nombre d'esprits. De ce mouvement d'opinion M. Wilson a été obligé de tenir compte, et le texte remanié du Pacte en porte les traces très nettes. Mais ce qui est curieux et peu compréhensible, c'est que la presse parisienne, dans son ensemble, a pris parti contre le Président en donnant un retentissant écho aux orateurs plus ou moins avoués de cette politique d'égoïsme sacré, qui s'accorde avec leur fureur anti-wilsonienne et leur passion partisane.

Ce qui est plus grave que le manifeste présidentiel, c'est le fait suivant, que les journaux républicains ont signalé à l'époque, c'est-à-dire au printemps de 1918. Une élection sénatoriale partielle ayant lieu dans le Wisconsin, les chefs du parti démocratique lancèrent aux soldats de l'Etat cantonnés au camp Grant, dans l'Illinois, l'appel suivant : « Vous avez à voter pour l'élection d'un sénateur fédéral, afin de remplacer Paul O. Husting. Le Président Wilson, *votre commandant en chef*, désire que tous les Américains loyalistes votent pour J. E. Davies. Son élection réjouira Washington et consternera Berlin ; tandis que sa défaite consternera Washington et réjouira Berlin. » Cette tentative de pression, dont le Président est sans aucun doute innocent, est probablement unique dans les annales politiques du pays.

Ce qui complique la politique américaine, c'est la juxtaposition des différentes nationalités qui constituent le peuple des Etats-Unis. On touche ici à l'un des plus graves problèmes qui s'imposent à la vigilante attention de la République. Jusqu'en 1914, les Etats-Unis se flattaient d'être le *melting pot*, la chaudière où entraient en fusion les immigrés pour en sortir régénérés en citoyens américains. Les incidents provoqués par la propagande allemande causèrent à nos amis une cruelle déception ; ils s'aperçurent que leurs nouveaux citoyens conservaient souvent intactes leurs attaches européennes. Tant que l'ancienne et la nouvelle patrie n'entraient pas en conflit, cette dualité de sentiments n'apparaissait pas, ou ne tirait pas à conséquence ; dès qu'un

conflit surgissait entre elles, il mettait aux prises les affinités contradictoires du nouvel Américain. Or, s'il est certain que de nombreux immigrants se faisaient naturaliser sans conserver aucune arrière-pensée d'allégeance à leur patrie d'origine, qu'ils devenaient, par reconnaissance et par amour autant que par intérêt, de bons Américains, il est par contre certain que trop souvent les naturalisations n'étaient que tout extérieures, toutes superficielles, qu'elles n'étaient pour le bénéficiaire qu'une simple formalité concordant avec son intérêt immédiat et dépourvue d'importance. De plus, le nombre des étrangers ou descendants immédiats d'étrangers, on le sait, est considérable aux Etats-Unis (1). Qu'on médite ces chiffres, extraits de la Statistique fédérale de 1910. Il y avait alors sept Etats, où la proportion d'individus nés à l'étranger était, par rapport à la population totale, de 25 à 30 o/o ; — quinze Etats où elle était de 15 à 25 o/o ; — et six Etats où elle était de 10 à 15 o/o. Si l'on tient compte des individus nés aux Etats-Unis de parenté étrangère ou mixte, on obtient les chiffres suivants : treize Etats comptant plus de 50 o/o d'individus appartenant aux deux catégories précitées, onze Etats en comptant de 35 à 50 o/o. —En 1910, il y avait plus de treize millions d'individus nés à l'étranger, dont 18 o/o d'Allemands, 12 o/o de Russes, 12 o/o d'Austro-Hongrois (y compris alors les Polonais, les Tchèques et les Slaves), 10 o/o d'Irlandais, 9 o/o de Slaves et 9 o/o de sujets britanniques. — Toujours en 1910, il y avait dix villes de plus de 100.000 habitants, sur cinquante, où les individus nés à l'étranger constituaient plus d'un tiers de la population : depuis 33 o/o à Detroit et 35 o/o à Chicago jusqu'à 40 o/o à New-York et 42 o/o à Lowell ; et dans quatorze seulement de ces cinquante cités il y avait une moitié d'indigènes blancs nés d'indigènes.

On voit, à l'aide de ces chiffres, le problème se poser dans sa simplicité redoutable. Si les immigrants, en arrivant, se fondaient aussitôt dans la masse indigène, leur

(1) Rappelons qu'il y a 45 Etats.

assimilation serait relativement rapide. Pour ceux qui viennent en petits groupes ou qui ne trouvent pas à leur arrivée des compatriotes fortement groupés, il en est ainsi. Mais les immigrants allemands, italiens, scandinaves, russes, tchèques, polonais, ont constitué de véritables colonies étrangères, dans les grandes villes du moins, où ils ont leurs quartiers, leurs chefs, leurs journaux. Ces gens vivent entre eux, ce qui est tout naturel ; et, s'ils se font naturaliser, au lieu de devenir citoyens américains tout court, ils deviennent Germano-Américains, Italo-Américains, Tchéco-Américains, etc. C'est la double nationalité, la nationalité à trait d'union, comme on dit couramment là-bas ; et c'est elle qui est un danger, car elle peut lourdement peser sur la politique intérieure et extérieure de l'Union. En fait elle pèse déjà sur les élections municipales, dans les grands centres, où chaque parti s'efforce de donner satisfaction aux différentes nationalités en prenant des candidats dans chacune d'elles. Si ce phénomène se transpose dans le domaine de la politique fédérale, l'Union court les plus grands dangers. Or ces dangers ont apparu imminents depuis que les Etats-Unis ont participé à la guerre européenne. Avant avril 1917, les Germano-Américains, en général, n'ont pas caché leurs sympathies, toutes naturelles, pour l'Allemagne ; depuis avril 1917, ils sont demeurés tranquilles ; mais que pensent-ils? Plus récemment, en mai 1919, la sensationnelle déclaration du président Wilson sur la question de l'Adriatique a soulevé les Italiens d'Amérique en faveur des revendications de la mère-patrie contre la patrie adoptive. Quant aux Irlandais naturalisés Américains, ils ne le sont que dans la mesure où cela peut profiter à l'Irlande. Déjà en 1880, J.-R. Lowell, ambassadeur américain à Londres, se plaignait vivement de ceux qui, revenus dans leur village natal ou familial, faisaient de l'agitation anti-anglaise sous le couvert de leur nouvelle allégeance ; cela gênait les poursuites et embarrassait l'ambassadeur. En fait, ces gens-là

n'étaient Américains qu'autant que les Etats-Unis devaient appuyer leurs revendications. On peut dire qu'ils n'ont pas changé.

Cette situation pleine de dangers, qui incite sans doute une partie des politiciens à se détourner de l'Europe, tient à la nature même des choses. Et on est parfois obligé d'en tenir compte plus qu'il ne faudrait. La Fête de l'Indépendance, le 4 juillet 1918, a été célébrée, à Chicago par les soixante-quinze nationalités qui composent la population, mais par chacune d'elles *séparément* ; et les discours ont eu lieu, pour la plupart d'entre elles, dans leur propre langue. C'est ce qu'on a appelé la « fusion des races ». Peut-être n'y avait-il pas moyen de faire autrement. Cependant les vrais Américains, d'origine ou de choix, s'inquiètent de ces survivances nationales. De plus ils s'irritent du nombre encore considérable d'étrangers qui viennent aux Etats-Unis pour y amasser quelque argent, et qui rentrent ensuite, ainsi enrichis, dans leurs patries respectives. Et on a commencé là-bas une campagne d'américanisation à outrance, qui paraîtra à certains entachée de xénophobie, mais qui s'explique par les conditions particulières qu'on vient d'exposer : surtaxe d'impôts pour les étrangers non naturalisés, — fermeture des ateliers à la main-d'œuvre non naturalisée, — restriction rigoureuse de l'immigration, — éducation patriotique des nouveaux naturalisés, — connaissance obligatoire de la langue anglaise. Certains voudraient même aller jusqu'à interdire l'emploi de toute langue étrangère, ce qui est sans doute excessif. En cet ordre de choses, ce n'est pas par des mesures de coercition qu'on réussit ; le danger est qu'elles seraient assez dans la manière américaine, et qu'elles ne feraient qu'exaspérer ceux qui les subiraient. Il ne faut pas tomber d'un excès de tolérance dans un excès d'autoritarisme. Mais nos amis sont évidemment meilleurs juges que quiconque de ce qu'il convient de faire à ce propos.

§

La guerre de 1917-1918 a certainement contribué à donner à la masse américaine, hétérogène, une conscience plus nette de sa nationalité. Jusque-là, l'Américain était plus chauvin que patriote, en ce sens qu'il s'exaltait volontiers à l'idée de la grandeur et de la puissance de son pays, qu'il supportait difficilement qu'on osât lui en comparer un autre, qu'il affirmait même avec assurance qu'aucun autre ne lui était comparable, et qu'il le vantait avec ivresse et parfois sans mesure. Mais ce pays ne lui avait jamais été qu'une source de profit et d'agrandissement personnel; il n'avait pas souffert pour lui, ou plutôt les masses énormes d'immigrants qui s'étaient succédé depuis la guerre de Sécession et leurs descendants n'avaient pas souffert pour la cause nationale. Or, à la prospérité sans bornes, à la profusion des ressources, au gaspillage des richesses, ont succédé, si réduits qu'ils aient été, la restriction, le sacrifice, la douleur. Certes la guerre a surexcité le chauvinisme yankee; et nous avons eu plus d'une fois les échos de sa vantardise excessive et même agressive; les plus sensés de nos amis n'ont jamais craint, reconnaissons-le tout de suite, de la condamner avec force. Mais en même temps la guerre a cristallisé le patriotisme américain. Certains vont jusqu'à prétendre qu'il faudra le faire dater de 1917. Quoi qu'il en soit, les Etats-Unis, ayant à réagir contre l'étranger, ont pris d'eux-mêmes une conscience plus nette, et les victoires du drapeau étoilé ont réuni les cœurs plus étroitement, les ont fait vibrer plus intensément, parce qu'elles étaient faites du sang de la nation.

§

On croit communément que la constitution rédigée à Philadelphie, en 1787, a été élaborée sans difficulté, du consentement unanime des Etats contractants ; on la voit surtout de l'extérieur, et on se la figure comme un beau mo-

nument de l'esprit humain exécuté sans défaut et porté presque aussitôt que conçu à sa perfection. Or il faut se souvenir que la convention de Philadelphie avait pour but de mettre un terme à l'anarchie où se débattait l'Union depuis 1781. D'un côté, les statuts de la Confédération, ceux de 1777, étaient devenus manifestement insuffisants; le Congrès fédéral ne pouvait pas lever directement les impôts ni établir de droits de douane; il devait s'adresser dans ce but aux Etats; et il n'avait pas davantage la force exécutive. D'autre part, à côté des difficultés extérieures surgissaient à chaque instant des conflits entre les Etats : aucune solidarité, aucun sentiment de leur interdépendance ne les unissaient plus, mais la jalousie et l'esprit de concurrence les animaient; il y avait même danger de guerre civile; il semblait que ce dût être la fin de la liberté si chèrement acquise par quatre années de luttes épuisantes.

Le congrès de Philadelphie discuta de mai à septembr plus d'une fois il fut sur le point de se disperser sans avoir abouti. L'égalité des Etats fut l'un des écueils les plus dangereux sur lesquels il menaça de sombrer. Pourtant, grâce à l'influence décisive de Washington et de Franklin, les travaux prirent heureusement fin le 17 septembre. Mais, si tous les Etats apposèrent leur signature au bas du document, plusieurs délégués refusèrent de le signer. Et c'est en 1789 seulement que la Caroline du Nord adhéra à l'Union, en 1790 que Rhode Island fit de même.

Voilà brièvement indiqué le rythme des événements qui précédèrent et accompagnèrent la discussion constitutionnelle de 1787. Il a paru intéressant de les rappeler, parce que les partisans de la Société des Nations y pourront trouver des raisons de croire et d'espérer.

§

On n'ignore pas que c'est notamment sur l'intervention des délégués américains que l'égalité des races n'a pas été proclamée dans le Traité de Paix. Il est assez piquant de

rappeler à ce propos quelques déclarations extraites du programme du parti démocratique, tel qu'il fut publié à l'issue de la Convention du parti, tenue à Saint-Louis, le 16 juin 1916, en vue des élections présidentielles.

Les voici :

«...... Nous déclarons une fois de plus que les droits sacrés du citoyen américain doivent être maintenus à l'intérieur comme à l'extérieur, et que notre gouvernement ne doit conclure avec d'autres gouvernements aucun traité qui ne reconnaîtrait pas l'égalité absolue de tous nos concitoyens, sans distinction de race, de croyance ou de nationalité d'origine.

« ... Lorsque l'occasion pratique la plus favorable se présentera, notre pays devra... chercher à faire adopter ce principe fondamental de justice et d'humanité, à savoir que tous les hommes doivent jouir de droits égaux et être exempts de toute discrimination dans les pays où ils vivent. »

Evidemment, ce n'était qu'un programme électoral, et il ne faut pas attacher à ces phrases plus d'importance qu'elles n'en méritent. D'ailleurs, en les rédigeant, leurs auteurs ne songeaient certainement pas qu'un jour elles pourraient se retourner contre eux. Et puis les principes, c'est comme les lois ; c'est fait pour être interprété... ou violé.

§

Trois causes de faiblesse pour les Etats-Unis, le jour où l'immigration se raréfiera. — D'abord la faible natalité des Américains, surtout des autochtones ; il n'y a pas que la France qui est le pays des fils uniques. — Puis l'instabilité de la famille et le grand nombre des divorces. Alors que la population faisait un peu plus que doubler entre 1867 et 1906, passant de 38 à 85 millions d'habitants, le nombre des divorces s'élevait de 12.000 à 72.000, sextuplant. En 1900, la moyenne annuelle des divorces par 100.000 habitants était de 72 ; venaient ensuite la Suisse avec 32, la

France avec 23, le Danemark avec 17, l'Allemagne et la Serbie respectivement avec 15 et 12. Il est probable que, depuis vingt ans, cette proportion n'a pas diminué, au contraire. — Enfin la question noire. Les nègres des Etats-Unis sont prolifiques ; ils prennent une conscience de plus en plus nette de leur nombre et de leur utilité dans l'Union, surtout depuis le passage des troupes de couleur en France ; ils sont même enclins à exagérer leur importance, et, insuffisamment développés au point de vue intellectuel, ils sont une proie facile pour les politiciens. Jusqu'ici les blancs les ont un peu considérés comme des citoyens de seconde zone. Cela pourra-t-il durer ?

On commence à trouver que l'éducation mixte des sexes n'est pas sans dangers, car elle contribue à faire éclore des idylles précoces et des mariages prématurés. Si l'on se marie jeune aux Etats-Unis, on y divorce également jeune.

Les voyageurs français sont facilement éblouis par les merveilles du confort américain ; elles sont réelles. Ils en concluent que tout le pays en est pourvu. Or je me suis laissé dire que les hôtels des villes moyennes et petites, aux Etats-Unis, sont souvent au-dessous du médiocre. Ce qui est certain, c'est qu'on n'y fait pas bonne chère, cette compensation incomparable qu'offrent aux passants nos auberges de France, les plus humbles et les plus dénuées de confort.

Et aussi, ce qu'on est convenu d'appeler le confort moderne, ne se rencontre que dans les villes ; là, il est vrai, il est plus généralement répandu et utilisé qu'en France et, peut-on dire, en Europe. Voyons la gradation, qui ne signifie nullement, bien au contraire, qu'on soit moins propre en France qu'ailleurs : chez nous, une famille de la petite bourgeoisie travailleuse possédera exceptionnellement une salle de bains ; en Angleterre, elle la possédera, mais ne l'utilisera qu'avec parcimonie et à la condition, assez rarement remplie, que l'appareil fonctionne bien ; aux Etats-Unis, elle la possédera, le système fonctionnera, et on s'en

servira largement. — Mais qu'on n'imagine pas toutes les maisons ouvrières et toutes les fermes américaines pourvues du chauffage central, de l'électricité et d'une salle de bains. Ce ne sont pas que les villes d'Europe qui renferment des taudis et des logis insalubres. Les grandes cités américaines connaissent aussi cette tare; seulement on ne montre jamais ces quartiers-là aux voyageurs !

L'étonnement et l'admiration de nos gens sont donc un peu naïfs. Il n'y a pas que des choses parfaites en Amérique; quand on y vit, on s'en aperçoit bien. C'est pourquoi il ne faudrait pas conclure sans cesse du particulier au général, lorsqu'on en parle. Mais il est certain que le machinisme y atteint un degré de perfectionnement remarquable, dont les Français auraient intérêt à s'inspirer. Ajoutez à cette savante utilisation des machines et, par conséquent, de la main-d'œuvre, ajoutez une élite de grands patrons sans rivaux, des ressources naturelles immenses, une organisation rationnelle des bureaux, et vous avez, avec l'esprit d'initiative et de risque général, tous les éléments de la merveilleuse expansion américaine. Celle-ci, il est vrai, a été jusqu'à la guerre principalement intérieure; les circonstances économiques particulières à l'état de guerre lui ont soudain donné un développement extérieur formidable. Pourra-t-elle le maintenir? C'est ce que nous verrons, et aussi, si les Américains possèdent les qualités et les méthodes nécessaires au commerce d'exportation, quand les conditions normales seront rétablies, et avant tout la concurrence.

§

Il y a en France des réformateurs qui poussent l'admiration indiscriminée de tout ce qui est américain à ce point qu'ils en perdent le sens, parfaitement français, de la mesure. Ils exagèrent nos défauts et nos routines, sans doute pour nous amener à nous en corriger, mais avec une outrance si manifeste qu'ils risquent de produire un résultat tout à fait différent de celui qu'ils se proposent d'at-

teindre. Car notre peuple a un sens très réel de sa valeur, malgré son attitude tout extérieure de dénigrement et de scepticisme, malgré ses engouements absurdes et déraisonnés. Nous savons bien ce que nous valons. Et à force de vouloir trop nous prouver que nous avons beaucoup à apprendre des autres, ce qui est exact, on arrivera par un zèle excessif à nous détourner de rien apprendre (1).

Pour nos milieux industriels et commerçants, c'est un lieu commun, qui tend du reste à se démonétiser, de reprocher au Quai d'Orsay d'envoyer ses agents dans des pays dont ils ne savent la langue que peu ou prou. Que dire alors des commerçants et des industriels français qui viennent aux Etats-Unis — et il y en a ! — sans connaître un mot d'anglais ?

§

Nous avons fait beaucoup de propagande aux Etats-Unis après leur entrée en guerre. Sans doute était-elle indispensable, bien qu'on puisse dire que l'attitude réservée et discrète adoptée par la France avant avril 1917, par le contraste même qu'elle offrait avec les manœuvres allemandes, fut la plus raisonnable et la plus efficace. Cette propagande a été, dans son ensemble, bien conduite. On peut cependant remarquer que le choix des propagandistes n'a pas toujours été des plus heureux, et que certains d'entre eux ont fait preuve d'un zèle excessif et maladroit. D'ailleurs toute propagande, si modérée soit-elle, tend naturellement à présenter les choses et les gens sous leur jour le plus favorable ; faire de la propagande, c'est se faire de la réclame. Mais, aux Etats-Unis, cela était probablement nécessaire. Les résultats généraux ont été, sur le moment, satisfaisants, et, s'il y a eu des erreurs, elles ont été surtout le fait d'individus qui n'étaient point qualifiés pour accomplir la tâche délicate qu'on leur confiait.

Reconnaissons du moins que nos propagandistes n'ont

(1) Ces réformateurs pourraient lire avec fruit l'admirable ouvrage de G. Ferrero sur *Le Génie latin et le monde moderne*.

jamais agi au détriment des autres alliés. Ceux qu'on a entendus s'empressaient, avec une loyauté et une générosité toutes françaises, de rendre justice à leur coopération; on peut dire que jamais nous n'avons omis de mentionner, dans la mesure convenable, le concours de nos alliés. Par contre, certains de ceux-ci, et non des moindres, qui firent aux Etats-Unis une propagande intense, agissaient comme si eux seuls soutenaient le poids de la guerre, eux seuls la conduisaient à son terme victorieux. Des autres co-belligérants il n'était pas question ; il semblait qu'ils ne fissent rien, qu'ils n'existassent pas. Ce prodigieux égoïsme, ce particularisme étroit, pour sacrés qu'ils fussent, finirent par produire un résultat contraire à celui qu'on espérait ; et, à la longue, les Américains, même les plus favorables, manifestèrent qu'ils en étaient excédés.

La meilleure propagande que nous puissions faire aux Etats-Unis, c'est d'y envoyer des professionnels et des spécialistes. Tout le reste n'est que vent et fumée.

§

Entendu un jour cet éloge de la France par un Américain distingué : « Les puritains sont des gens qui croient que, pour être sage, il faut être triste ; pourtant voyez la France, comme elle sait être gaie, et n'est-elle pas aussi sage que toute autre nation ?... La France, le pays de la joie, du rire et de la gaieté du cœur, n'a pas seulement montré au monde comme on doit vivre ; elle lui a montré comme il faut mourir ! »

§

Lors de l'emprunt fédéral de l'automne de 1918, c'était la plainte générale qu'à Detroit, le grand centre de la fabrication automobile, on forçât, de la manière la plus autocratique, les ouvriers à y participer. Ainsi les patrons souscrivaient une somme donnée, puis la répartissaient obligatoirement entre leur personnel, au prorata des salaires. Si

un ouvrier quittait l'usine ou en était renvoyé, on déduisait du reliquat de son salaire le montant de sa quote-part dans la souscription. On peut assurer, sans crainte d'être contredit, que ce procédé a été employé d'une manière fréquente à l'occasion de chaque emprunt. Le résultat fut que ces acheteurs involontaires de titres s'en débarrassèrent dès qu'ils le purent. Et il fallut faire, au début de 1919, une campagne verbale et écrite pour enrayer les ventes.

Le propriétaire d'un grand journal, qui est mobilisé comme colonel, quitte son commandement du front au bout de quelques mois; comme par hasard il est ramené à l'arrière et est préposé à la direction d'un camp de recrues, situé non loin de la ville de sa résidence. Qu'on se rassure; cela ne s'est pas passé en France, mais bien aux Etats-Unis.

Un Etat célèbre son centenaire. Un comité est chargé d'organiser une grande manifestation historique. Il décide de représenter l'arrivée de La Fayette aux Etats-Unis; cela se passera sur une scène publique, dans une salle payante. Le comité écrit au consul de France de la région pour lui demander de figurer en costume du temps dans la suite du marquis, et c'est au vice-consul qu'on propose de remplir ce rôle...

Le type du bellâtre à bonnes fortunes, cette particularité insupportable des pays latins, est à peu près inconnu chez les Anglo-Saxons.

§

Un journal parisien fit, au début de 1919, une enquête sur les mariages franco-américains. Une jeune fille de chez nous répondit qu'elle épouserait volontiers un Yankee, car « l'Américain est toujours franc, sain, moralement et physiquement. Le Français, lui, est menteur... » Voilà une réponse nette et catégorique; cette jeune personne au moins ne s'embarrassait pas de nuances. Savait-elle que plus d'un, parmi ces Américains qui offraient le mariage à nos com-

patriotes, était déjà en possession d'une légitime épouse aux Etats-Unis ? C'est un fait indéniable. Cette histoire prouve simplement ceci : d'abord, que les femmes, par tout pays, en présence d'uniformes étrangers, perdaient un peu la tête ; ensuite, qu'il est dangereux de généraliser à tort et à travers : les Américains ne sont toujours des saints pas plus que les Français ne sont toujours des diables. Du reste ces exceptions fâcheuses à la règle posée avec une si belle assurance juvénile par notre compatriote ne portaient pas atteinte à l'honneur américain : des éléments français analogues, dans des circonstances semblables, se seraient-ils mieux conduits aux Etats-Unis ?

§

L'Américain est naturellement réfractaire à la loi, *lawless*. Il s'ingénie à la tourner n'importe comment, quand elle le gêne. Ainsi, dans une grande ville industrielle et commerciale du centre, le maire avait pris un arrêté interdisant la consommation des boissons alcooliques à l'intérieur des salles de danse. Cette interdiction était fort gênante pour les tenanciers ; ceux-ci, d'un commun accord, entourèrent les parquets de danse d'une cloison ajourée ; — un soupçon de cloison ! — Certains la parèrent de guirlandes festonnées ; et tous purent proclamer impunément qu'ils se conformaient à la lettre de l'ordonnance municipale. Quant à l'esprit, on s'en souciait bien !

Dans certaines grandes cités américaines, le vol à main armée, en plein jour et en plein quartier d'affaires, est un fait divers quasi quotidien. Cela vient par épidémie, on est tenté d'écrire par série.

Souvent, pour l'Américain, comme pour le Français, la liberté c'est la licence.

§

Un évangéliste célèbre va venir dans la grande cité. Pendant huit jours les journaux lui consacrent des colonnes

entières, on publie des interviews, des photographies et des commentaires du grand saint homme. On le loue, on l'encense, on le porte aux nues. Nulle voix discordante dans ce concert d'éloges, auquel s'associent parfois les représentants des églises établies. Comme l'arrivée du saint approche, la voix de la presse s'enfle; c'est l'annonce de temps nouveaux qu'elle proclame, c'est une révolution morale qu'elle prophétise. Le saint va dessiller les yeux des aveugles, ouvrir les oreilles des sourds ; sur son passage éblouissant l'erreur et les ténèbres vont se dissiper ; et, dans un irrésistible élan de foi purificatrice, la Cité va s'arracher à ses souillures et se consacrer au Seigneur.

Le grand jour est venu, le saint arrive, les trompettes de la presse tonitruent sans mesure, avec fracas. Suggestionné par tout ce bruit concordant, on croit qu'on va voir et entendre un être rare, un philosophe sublime, un moraliste épuré ; on s'attend à écouter la voix d'un apôtre aux accents séducteurs ou volontaires, aux doctrines renouvelées et dominatrices... On va à son sermon : quelle surprise! Des invectives rebattues, des injures violentes à l'adresse des pécheurs, d'incroyables familiarités verbales avec Dieu et son Fils, des platitudes écœurantes, des jeux de mots stupides, c'est cela qu'on entend, tout cela assaisonné de vagues citations bibliques et exprimé dans un langage non pas truculent, mais trivial, non pas vigoureux, mais vulgaire, non pas traversé d'éclairs éloquents, mais chargé de grossièretés choquantes. Et, tout en parlant, le saint se démène, comme en proie à l'Esprit ; il se livre, sur son estrade, à une gymnastique que, sauf son respect, on serait tenté d'appeler démoniaque ; il saute sur le pupître, fait des bonds capricants, brandit une chaise, au besoin même la brise contre terre. Et il va et vient, et il crie, et il hurle ; il arrache son faux-col, il enlève son veston ; il sue sang et eau... A la fin, exténué tout de même, il achève son « sermon » dans l'acclamation formidable des fidèles électrisés par une endurance aussi sportive.

Cela dure quinze jours. Le saint fait tous les soirs salle comble dans les quartiers populaires. Bientôt la « société » s'en mêle. Elle prend goût à cette éloquence de portefaix ivre qui la secoue. Il devient bienséant que le saint aille parler dans l'intimité des salons les plus fermés, devant des auditoires choisis. Là, il baisse le ton, il châtie son langage, mais il perd de son pittoresque. Quant aux journaux, ils sont toujours pleins de lui, de ses sermons, de ses faits et gestes, de ses projets. Et puis sa campagne touche à sa fin. Il quitte la cité, qui s'est divertie plutôt qu'améliorée, pendant deux semaines, à ce spectacle extraordinaire, pour aller porter ailleurs la bonne parole. Du jour au lendemain le silence se fait dans les feuilles. L'attention se détourne vers d'autres événements. Et, encore tout étourdi par ce fracas dont sans doute il ne restera pas grand'chose, on se demande si cet homme est un convaincu, ou un fou, ou simplement un charlatan habile à se servir de la presse, à suggestionner les foules américaines et à vivre de leur crédulité insondable.

Les ecclésiastiques américains ont une liberté d'allures qui ne laisse pas que de scandaliser les visiteurs étrangers. Nous savons des prêtres français dont la stupéfaction fut grande à un repas de corps, de voir leurs confrères allumer, selon l'usage du pays, des cigarettes aux hors-d'œuvre, et terminer, au dessert, par de forts cigares.

§

On peut dire qu'aux Etats-Unis, si l'on parle l'anglais correct, on a chance de mal comprendre dès l'abord le langage courant des Américains et de n'être pas compris d'eux.

Quelles que puissent être vos particularités nationales, vous ne paraîtrez jamais un étranger aux Etats-Unis.

Quand nos démocraties veulent exprimer la grandeur d'une réception ou d'une cérémonie, elles continuent à dire

qu'elle est « royale ». La démocratie américaine ne fait pas exception à la règle.

Pour la masse américaine, dans son ensemble, l'impolitesse et la familiarité sont des marques extérieures d'indépendance.

Les journaux quotidiens américains publient, pendant des semaines, des dessins amusants où les mêmes personnages apparaissent jusqu'à ce que l'artiste en ait exprimé tout le comique possible, — un comique généralement enfantin. On peut dire qu'en Amérique tout se fait par série, même la caricature.

Dans les théâtres américains, il n'y a pas d'ouvreuses, on ne donne pas de pourboire au personnel, et le programme est distribué gratuitement. Heureux pays !

En de nombreux pays il est d'usage qu'aux banquets le prêtre ou le pasteur présent dise le bénédicité. Cela est normal. Ce qui est cocasse, aux Etats-Unis, c'est que l'assistance applaudit ensuite.

A l'étranger, il est parfois pénible d'avoir à louer certaines gens ou certaines choses, uniquement parce qu'elles sont françaises.

Ce qui est assez amusant, chez le peuple américain, et qui tient à la nouveauté de sa mémoire collective, c'est qu'il découvre à chaque instant, dans le domaine politique et social, des idées vieilles comme le monde, et qu'avec une bonne foi parfaite il s'en attribue la paternité. Il semble qu'avant lui rien n'ait existé d'original ou de bon.

Pour réussir, aux Etats-Unis, il ne faut pas craindre d'élever la voix et d'ouvrir les coudes, de s'étaler et de s'imposer. Ajoutons que ce sont là des conditions nécessaires, mais qu'elles ne sont pas toujours suffisantes.

La main-d'œuvre américaine, c'est un fait connu, est chère et exigeante. Il n'en est pas de plus exigeante et de

plus chère que la main-d'œuvre domestique. Et dans bien des cas lui faudrait-il des domestiques pour la servir !

Le Français est connu, aux Etats-Unis, et sans doute ailleurs, comme un monsieur décoré qui redemande du pain. Peut-on dire de l'Américain que c'est un monsieur qui ne quitte jamais son chapeau, et qui tantôt rumine avec lenteur sa gomme à mâcher, tantôt mâchonne sans arrêt d'infects bouts de cigare ?

La démocratie américaine est certainement idéaliste, bien plus, toute férue d'idéologie, — « idéolâtre ». Mais soyons persuadés que les grands chefs de Wall Street sont loin d'être des ingénus et des sentimentaux.

Les Etats-Unis, plus encore que l'Angleterre, sont commercialisés, et, pour y toucher la foule, à quelque propos que ce soit, il faut employer des moyens commerciaux, sinon l'on échoue.

Les Etats-Unis ont eu jusqu'ici le bonheur de n'être pas prisonniers de leur passé et de leurs traditions.

§

Les récompenses honorifiques de la France sont trop souvent allées, pendant la guerre, aux grands personnages qui gravitent à Washington, à Paris et à New-York. Il y a eu dans les provinces d'innombrables dévouements d'autant plus méritoires qu'ils étaient plus silencieux. Pour ceux-là on n'a rien pu obtenir, ou peu de chose.

Dans un club républicain de C... on discute, au début de l'année 1919, le programme des conférences semestrielles. Comme sujet politique on choisit : les hommes représentatifs de chaque pays allié pendant la guerre. Successivement les noms de Lloyd George, Clemenceau, Venizelos, Masaryk, sont adoptés. On s'arrête à celui de Wilson : hostilité générale. Finalement on l'ajoute, mais sur les instances désespérées d'un membre qui est Français d'origine et naturalisé.

Dans l'Université officielle d'un grand Etat de la région des lacs, les auteurs français inscrits au programme d'une année scolaire récente étaient : Anatole France, Zola et Pierre de Coulevain.

Une des correspondantes de la presse Hearst écrivait, peu après l'armistice, que les Yanks avaient hâte de retourner dans leur pays, parce qu'entre autres raisons ils en avaient assez du vin blanc, du vin rouge et des visages fardés.... Ce dernier trait était inattendu ; en effet, l'usage de la poudre et du rouge est très répandu aux Etats-Unis, dans les villes du moins ; et les femmes et les jeunes filles même se fardent en général avec si peu de discrétion que l'étranger non averti aurait quelque difficulté à distinguer les honnêtes femmes des... autres.

On s'est fortement gaussé à Paris, depuis de longues années, du « projet » d'électrification des lignes de la banlieue de l'Ouest. Il semble que ce soit un projet perpétuel. Consolons-nous. Il y a à Chicago une ligne à ciel ouvert qui traverse pour ainsi dire la ville jusqu'en son centre social, qui déshonore le Grand Park, le Michigan Boulevard et le lac ; on projette de l'électrifier depuis plus de deux décades ; or, jusqu'à ce jour, rien n'a encore été fait..... Cela se passe pourtant en Amérique.

Une Américaine, ancienne comédienne, mariée à un roi quelconque de l'industrie, achète en pleine guerre un manteau de fourrures de 75.000 dollars Cette extravagance soulève peu de protestations ; on la trouve quasi naturelle. Mais elle fait pourtant penser qu'il y a des gens à qui quelques semaines de bolchevisme intégral seraient salutaires.

La femme est toute-puissante aux Etats-Unis. C'est aussi le pays des clubs féminins. On assure que les rivalités y sont vives parfois ; et les mauvaises langues, qui n'ont pas toujours tort, prétendent qu'il n'y a tant de sociétés que parce que les honneurs y sont fort recherchés.

Dans les élections où les femmes sont admises à voter, il n'y en a jamais beaucoup plus de la moitié qui exerce ses droits. Et ses voix se partagent en général comme les voix masculines.

La question de la prohibition des boissons alcooliques était ainsi posée au corps électoral : « Etes-vous en faveur de la fermeture des *saloons* (cabarets) sur le territoire de votre commune ? » Au début de la campagne anti-alcoolique, les électeurs votèrent affirmativement, parce qu'ils désiraient supprimer les abus certains du *saloon*. Leur vote ayant entraîné l'interdiction de la vente de toute espèce de boissons alcooliques, ils s'aperçurent qu'ils avaient été joués. Ils voulaient bien atteindre la cause des excès, mais ils entendaient conserver le droit de consommer à domicile du vin, de la bière et du cidre. Or, de par leur propre vote, ils ne le pouvaient plus ! C'est pourquoi, depuis l'adoption de l'amendement constitutionnel étendant la prohibition à tout le pays, on a constaté une réaction sensible contre cette mesure outrancière. Ainsi, le 1er avril 1919, la question fut posée aux électeurs de Chicago : par une majorité de 2 contre 1 — hommes et femmes — ils se prononcèrent contre la prohibition. On peut être sûr, d'autre part, que les démobilisés américains, qui reviennent de France, y sont hostiles. C'est le président Wilson qui aura le dernier mot.

Les meneurs américains de la prohibition absolue, après leur victoire, annoncèrent qu'ils allaient entreprendre une campagne mondiale. Nous leur souhaitons bonne chance dans notre pays.....

§

L'Américain est généralement cordial ; il a la poignée de main facile ; c'est un *good fellow*, un bon garçon, obligeant, serviable à l'occasion. Surtout il est généreux. Certes sa générosité est parfois indiscriminée ; elle s'émeut aisément, et on peut la tromper sans trop d'astuce. Mais elle est

réelle, elle s'exerce volontiers, et depuis 1914, elle s'est manifestée sans relâche en faveur des victimes de la guerre. Parmi ses bénéficiaires, la France a été privilégiée. La foule américaine, guidée par l'élite dont on parlait au début de ces notes, a donné sans compter pour les œuvres françaises. Ne l'oublions pas ! Gardons le souvenir ému et reconnaissant de cette sympathie spontanée qui nous est venue d'outre-Atlantique sous les formes les plus touchantes et les plus efficaces. C'est elle qui avait fait bénéficier le nom américain de cette prodigieuse popularité que constatèrent les troupes de l'Union, lors de leur arrivée en France. Il ne faut pas permettre que cette générosité s'efface de notre mémoire. Car, de tous les liens qui unissent et qui uniront davantage les deux peuples l'un à l'autre, c'est encore ceux du cœur qui seront les moins trompeurs et les plus indestructibles.

SAINT-SIXTE.

Juin 1919.

L'HÉRÉDITÉ ET LA VARIATION

—

Dans cette étude, nous nous proposons d'expliquer la nature de l'hérédité. L'observation nous montre que les enfants présentent toujours des ressemblances avec leurs parents, que dans toutes les espèces animales ou végétales, les générateurs et les engendrés offrent un ensemble de caractères à peu près pareils ou du moins très voisins. Comme cette similitude se poursuit de génération en génération, chaque individu possède les qualités communes aux êtres de même généalogie, par conséquent de la variété, de l'espèce, du genre, de la famille, etc... dont il fait partie. Nous voulons exposer le mécanisme de cette ressemblance entre engendrés et générateurs.

Mais si chaque être vivant ressemble grandement à ses générateurs, il en diffère aussi en quelque chose. Aucun enfant ne reproduit exactement ses parents. De ces différences plus ou moins marquées résultent la transformation et l'évolution continues de tout ce qui vit. Nous voulons aussi en donner les raisons.

Nous ne sommes plus au temps où l'on croyait à une intervention surnaturelle dirigeant l'ontogénèse de chaque individu. Les éléments simples qui forment les corps inorganiques sont aussi ceux qui composent les êtres vivants, et on a été conduit naturellement à penser que les lois qui régissent les premiers s'appliquent aux seconds, et à ramener tous les faits multiples de la vie, quelle que soit leur complexité, aux actions élémentaires mécaniques, physiques, chimiques et colloïdales de la nature inanimée. Or, nous savons que tous les faits mécaniques, physiques, chi-

miques, colloïdaux, expressions de lois nécessaires, sont rigoureusement déterminés ; les phénomènes biologiques qui en résultent le sont donc aussi. La forme d'un être vivant, sa structure, sa composition, ses réactions sont fatales et ne peuvent être que ce qu'elles sont. Il en est de même de son évolution ontogénique. De sa différenciation germinale à sa mort, la succession des stades de son développement est absolument nécessaire.

Prenons donc un individu vivant quelconque à n'importe quelle période de son développement, l'âge adulte par exemple. Pour la facilité de l'exposition, choisissons un être hermaphrodite se fécondant lui-même, tel que certains végétaux à fleurs bisexuées chez lesquels la fécondation se fait entre le pollen et les ovules de la même fleur, comme le pois ou le haricot. Voici donc un individu adulte, qui, sous l'influence de circonstances déterminées, produit par fécondation une cellule, l'ovule fécondé, qui, placée dans des conditions particulières de chaleur, de lumière, d'humidité, etc..., se multiplie par division et finit par reproduire l'année suivante un individu semblable à la plante génératrice. Générateur et engendré sont donc identiques ou à peu près. Or deux choses égales se comportent nécessairement de la même manière dans les mêmes circonstances. Puisque le générateur a produit une cellule qui par multiplication a réalisé un être semblable à lui, celui-ci placé dans les mêmes circonstances se comportera de la même manière et produira une cellule qui donnera un nouvel être semblable à lui-même et il en sera ainsi de génération en génération. Ce n'est qu'une application de ce principe universel que les mêmes causes déterminent les mêmes effets et c'est toute l'hérédité.

En somme, on peut rigoureusement comparer l'évolution semblable des générations successives à tous les enchaînements de phénomènes qui se répètent dans le même ordre. Une planète en un lieu quelconque de son orbite se trouve dans les mêmes conditions de situation relative, de mouve-

ment, de gravitation qu'à un moment déterminé de sa révolution précédente. Puisque les circonstances d'attraction, de vitesse et de direction se retrouvent identiques, elle poursuivra indéfiniment son ellipse irrévocable, tant que quelque action étrangère ne viendra pas la modifier. Dans nos machines industrielles, les mouvements se reproduisent dans un ordre déterminé pour les mêmes raisons. Qui a vu faire un point par une machine à coudre, même sans en comprendre le mécanisme, sait que tous les points suivants se ressembleront, parce que toutes les circonstances de situation du fil, de l'aiguille, du tissu, et de la force qui leur est appliquée se répètent comme au début de l'observation. De même, nous qui ignorons presque tout du mécanisme du développement d'un être vivant, nous pouvons cependant comprendre la nécessité de la ressemblance héréditaire, parce qu'à chaque stade de l'évolution d'un individu nous le voyons semblable à son générateur à un moment donné. Si donc toutes les circonstances qui entouraient alors l'existence de celui-ci sont les mêmes chez son descendant pareil à lui, il faut que l'enchaînement des événements recommence, reproduise un nouvel être vivant identique à son prédécesseur et par lui à tous ses ancêtres et se continue dans sa postérité tant qu'une influence insolite ne viendra pas le troubler. Les raisons de l'hérédité nous sont donc entièrement connues. Il reste à découvrir le mécanisme des ontogénèses, c'est-à-dire à analyser les actions mécaniques, physiques, chimiques, colloïdales qui, en s'enchaînant mutuellement dans le temps et l'espace, déterminent l'évolution individuelle des différents êtres vivants. Dans cet ordre d'idées presque tout est inconnu.

Ce raisonnement convient étroitement aux exemples choisis pour la facilité de la démonstration dans lesquels un être vivant n'a qu'un seul générateur. Chez la majorité des êtres se reproduisant par fécondation, deux individus forment la cellule initiale d'où part l'engendré. Celle-ci n'est donc plus exactement semblable à celle qui a formé chacun de

ses générateurs, mais réalise une fusion des caractères de chacune d'elles. Son développement se fera donc suivant une moyenne approximative entre les développements de ses parents, et la ressemblance tiendra des deux à la fois. Cette explication donnée, la démonstration précédente est applicable à tous les êtres vivants, quel que soit leur mode de reproduction.

Donc, lorsque d'un ou de deux organismes sort un nouvel être semblable à lui ou à eux, il se comporte nécessairement comme ses générateurs et engendre des êtres semblables, si les conditions de milieu se répètent identiques. Mais l'univers change partout et toujours ; aucune chose ne se ressemble dans l'espace et dans le temps. Tout est divers et se transforme. Jamais donc les circonstances qui ont entouré le développement d'un être vivant ne pourront se renouveler exactement chez un nouvel être venant de lui et à n'importe quelle période de son existence ne correspondra jamais chez l'engendré une période tout à fait identique. Deux générations successives sont donc nécessairement dissemblables, et c'est l'origine des variations innombrables et incessantes des êtres vivants. De là vient cette transformation constante, résultant de l'évolution même du milieu, qui fait qu'aucune forme animale ou végétale du passé ne se retrouve dans le présent, pas plus que les formes actuelles ne survivront dans l'avenir.

Si l'on analyse de plus près les phénomènes de la variation et qu'arbitrairement, pour la démonstration, on isole un seul changement dans les circonstances extérieures qui entourent un être, changement qui n'affecte cet individu qu'en un seul point, on remarquera que la modification ainsi produite est d'abord locale et ne se manifeste immédiatement que dans le lieu atteint par l'action extérieure nouvelle. Cette modification ne tardera pas cependant à entraîner une perturbation générale de l'organisme entier, car sa nutrition totale sera en quelque chose changée. Nous savons, en effet, que les cellules assimilent le plasma circulant

qui les environne. Or ce plasma, résultat de l'élaboration des substances nutritives venues du dehors par les cellules elles-mêmes, se trouvera altéré au voisinage des éléments cellulaires modifiés eux-mêmes par l'action extérieure locale. La circulation incessante finira par mélanger intimement cette quantité de plasma modifié à la masse plasmatique totale. La nutrition de toutes les cellules sera donc changée par l'assimilation d'un plasma différent et, en fin de compte, un changement isolé et local produira un changement général de l'organisme.

Nous pouvons dire maintenant que ce changement général devient héréditaire et atteint toutes les générations qu sortent de l'individu modifié. En effet, la cellule génératrice, formée comme toutes les autres par l'assimilation du plasma modifié, possédera les caractères de cette modification cellulaire dans sa constitution intime. Placée dans des conditions rendant possible sa multiplication, elle créera par division de nouvelles cellules offrant les mêmes caractères, qui formeront par leurs réactions sur les substances assimilables qui les entourent un plasma nutritif présentant les particularités spécifiques du plasma du générateur. Le nouvel organisme se développera ainsi, portant la modification permanente qui aura atteint son prédécesseur. Par les nouvelles cellules génératrices qu'il émettra lui-même, il en transmettra la trace définitive à toute sa descendance. Une modification générale résultant d'un changement local constitue par conséquent un caractère acquis transmissible.

Les modifications locales ne passent donc pas dans la postérité. Seules les modifications générales qui en résultent sont héréditaires. C'est ainsi qu'un homme, obligé par sa profession à des exercices de force répétés transmettra à ses enfants, par ses cellules sexuelles, les qualités de son plasma cellulaire et circulant, apte à la nutrition des muscles, à la mise en train nerveuse de leur contraction. Mais ils naîtront sans les callosités ou les bourses séreuses que le travail aura déterminées chez le père, puisque

ces formations restent locales et sans rapport direct avec les cellules sexuelles. Assurément, ces callosités et bourses séreuses pourront apparaître sous l'influence des pressions, et, si le fils adopte le métier du père, elles occuperont les mêmes régions et présenteront les mêmes particularités. Ici, nous retrouvons la simple ressemblance des enfants aux parents sous l'influence de circonstances extérieures semblables; mais, dès la fécondation, les caractères plasmatiques généraux se transmettent seuls. Les circonstances extérieures façonnent ensuite l'individu et le font pareil à ses parents, si elles sont les mêmes que celles qui ont entouré le développement de ceux-ci.

Ce changement local, arbitrairement supposé unique pour la commodité de la démonstration, ne peut être isolé dans la réalité. Le milieu où se développe un être vivant se transforme constamment en tous ses points. Le plasma nutritif et la masse entière de l'organisme se modifieront donc sans cesse. De plus, comme les circonstances extérieures dans lesquelles évolue un être ne sont jamais exactement les mêmes que celles qui entourent la vie d'un autre, fût-il de même espèce et de même génération, l'ensemble de l'organisme et du plasma sera modifié d'une façon spéciale et particulière à chacun. Il en résulte un caractère de spécificité transmissible pour la substance plasmatique fixe ou circulante de chaque individu. Cette différence spécifique du plasma peu accusée entre sujets de même espèce, vivant dans des conditions extérieures analogues, est, au contraire, très marquée entre espèces éloignées, chez lesquelles la diversité considérable des milieux et des modes d'existence, augmentant toujours depuis le temps de la divergence initiale, a fini par réaliser des plasmas profondément étrangers. Telles sont les causes de la spécificité du plasma de chaque espèce et de chaque individu.

Enfin, il est un dernier point très important à préciser, qui nous permet de comprendre les variations discontinues ou mutations, c'est-à-dire l'apparition brusque de carac-

tères nouveaux très différenciés transmissibles par hérédité. Si un individu, alors que son développement est assez avancé pour que sa forme et sa disposition organique soient nettement fixées, subit des modifications générales marquées et profondes, compatibles cependant avec l'existence, son apparence extérieure définitivement acquise restera à peu près la même. Cependant ses plasmas cellulaire et circulant seront profondément modifiés dans leurs caractères intimes. Ses cellules sexuelles, subissant la même action plasmatique, se trouveront fort différentes des cellules sexuelles qui ont formé la cellule initiale d'où il est lui-même parti. L'évolution en sera donc tout autre et le nouvel être engendré, offrant dès son origine des réactions cellulaires et plasmatiques différentes de celles du générateur aux stades correspondants, présentera une structure et des caractères généraux absolument originaux. La forme et l'organisation qui en résulteront seront donc nouvelles et auront apparu brusquement, sans que rien ait pu les faire prévoir dans les générations antérieures. De plus, elles seront héréditaires, n'étant que l'expression d'une modification plasmatique totale atteignant les cellules génératrices. Telles sont les raisons probables des variations brusques transmissibles.

De tout cela nous pouvons conclure que le plasma vivant est spécifique, ce que l'observation a déjà montré depuis longtemps. Il détermine tous les caractères d'un individu, forme, organisation, réactions physiques, chimiques, organiques, nerveuses, etc.., dans des conditions extérieures définies. Toute différence, notamment de la forme et de la disposition anatomique dans les mêmes circonstances, n'est donc que l'expression d'une différence intime du plasma spécifique. Le type morphologique de l'espèce correspond donc à un état plasmatique particulier dont il n'est que la manifestation pour des circonstances de milieu données. La définition de l'espèce, du genre, de la famille, etc..., ne doit donc pas s'appuyer sur la morphologie, mais sur les caractères

mêmes du plasma cellulaire et circulant. L'étude trop peu avancée de la biologie ne permet pas de le faire encore.

Nous savons maintenant pourquoi les générations successives se ressemblent et diffèrent. La similitude héréditaire est la conséquence d'une évolution cyclique continue, en tous points comparable aux enchaînements de phénomènes se répétant dans le même ordre sous l'influence de causes identiques. Les variations résultent des changements dans les circonstances extérieures modifiant plus ou moins les propriétés intimes du plasma vivant et,par suite, les phénomènes du développement. Il n'y a donc dans l'hérédité rien de mystérieux, rien qui diffère des faits de la nature inanimée. La vie n'est point autre chose que le résultat des actions naturelles appliquées à la matière infiniment sensible et modifiable qu'est le plasma.

Dr HENRI LALANDE.

LA PÉCHERESSE

HISTOIRE D'AMOUR

(*Suite* 1)

—

IV

L'arrivée de la nouvelle Mme de Séguiran causa, comme bien on pense, une grande curiosité parmi les dames de la ville d'Aix. La singularité du mariage de M. de Séguiran avait exercé les langues. Chacun en donna son avis. Les uns y voyaient une preuve d'extrême folie, les autres y reconnaissaient une marque d'insigne sagesse. Met-on jamais, pour se choisir une épouse, assez de soins à consulter les convenances de toutes sortes propres à assurer à une union sa solidité et son agrément ? D'autre part, les précautions les plus attentives n'ont-elles pas, souvent, des effets si contraires à leur but qu'il est plus simple de s'en rapporter au hasard des circonstances, surtout quand le hasard est considéré, ainsi que le faisait M. de Séguiran, comme l'indice d'une volonté supérieure à la nôtre et à laquelle nous devons nous confier et nous soumettre ? Ce double sentiment avait créé dans Aix deux partis qui, sans parvenir à se convaincre, n'en argumentaient pas moins à perte de vue, mais qui s'accordaient en une même curiosité de ce que pouvait bien être cette épouse dont M. de Séguiran s'était trouvé le légataire de par le bizarre testament de sa tante Mme la Marquise de Béricy et dont il avait accepté la main, comme si celle de Dieu même leur avait passé l'anneau au doigt.

Aussi fut-on fort déçu, quand on apprit que les nouveaux mariés, après s'être arrêtés quelques heures à l'hôtel de Séguiran, chez la vieille Mme de Séguiran, en étaient repartis

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 516 et 517.

sans même avoir fait dételer, pour se rendre à Carmeyrane où ils étaient résolus à s'enfermer dans une solitude que justifiaient leur deuil récent et leur légitime désir d'être entièrement l'un à l'autre, loin des importuns et des fâcheux. Cette détermination eut pour conséquence qu'il fallut bien recourir à M. de la Péjaudie, afin d'obtenir quelques détails sur cette Mme de Séguiran qui semblait prendre le mariage bien au sérieux, puisqu'elle entendait le pratiquer dans une si sévère clôture. Le tout serait de savoir si M. de Séguiran se montrerait capable de l'y retenir longtemps et si cette captive de l'amour conjugal n'éprouverait pas, quelque jour, le désir d'avoir devant les yeux d'autres figures que le visage, certes dignement agréable, mais unique, de M. de Séguiran.

Sur ce point, M. de la Péjaudie se refusait à aucune conjecture ; mais, pour le reste, il répondait volontiers aux questions qu'on lui posait. Malheureusement, il était assez difficile de rien tirer de certain des réponses de M. de la Péjaudie, car elles dépendaient de son humeur qui était facétieuse. M. de la Péjaudie s'amusait fort à dépister les curieuses et les curieux, en leur offrant, de Mme de Séguiran, des portraits si différents les uns des autres qu'il était malaisé de se faire d'elle une exacte image. Tantôt Madeleine de Séguiran était, selon M. de la Péjaudie, une personne d'une grande beauté, tantôt il la dépeignait ne dépassant pas la plus ordinaire. Parfois il laissait entendre que la jeunesse seule lui conférait quelque attrait, ou que, même, elle en manquait entièrement. Tantôt il la donnait comme de haute et belle taille ; tantôt il la décrivait de petite tournure ou presque contrefaite. Tantôt elle était brune, tantôt blonde, tantôt rousse, avec des yeux bleus ou noirs ou gris, et M. de la Péjaudie portait ces contradictions dans ses appréciations du caractère de Mme de Séguiran. Il la disait, tour à tour, hautaine, bonne, malicieuse, violente, vindicative, fière, humble, patiente, et, quand on lui faisait remarquer qu'il faudrait qu'il accordât entre eux des jugements

si divers, il éclatait de rire au nez des questionneurs, leur conseillant de s'aller rendre compte par eux-mêmes de ce qui les préoccupait à ce point.

Certains qui s'y hasardèrent en revinrent fort déconfits. Mme de Séguiran n'avait pas paru à leurs yeux. M. de Séguiran seul s'était montré à eux, Mme de Séguiran alléguant, pour ne pas paraître, des prétextes divers. Mais, si les visiteurs ne rapportaient pas de Carmeyrane ce qu'ils y étaient venus chercher, ils ne tarissaient pas au retour sur l'animation que présentait le château en ouvriers et artisans de toutes sortes. M. de Séguiran, en effet, y avait entrepris de grands travaux. Partout, on renouvelait les tentures, on repeignait les boiseries, on accommodait les appartements. M. de Séguiran tirait le nécessaire à ces aménagements d'Aix, de Toulon, de Marseille et même de Paris. Carmeyrane s'était peuplé d'un domestique nombreux. L'héritage de Mme de Béricy permettait ces dépenses et M. de Séguiran s'autorisait, pour les faire, de l'obligation où il serait de les restreindre, quand les charges de famille lui imposeraient le souci de l'avenir.

Car M. de Séguiran ne se démentait pas du projet de donner à sa maison une lignée solide et nombreuse et de réduire à néant les insinuations malveillantes de M. d'Escandot le Petit. La consultation qu'il avait prise à Paris auprès de l'illustre M. Dagrenais le laissait fort assuré sur ce point. M. Dagrenais ne lui avait-il pas affirmé que Mlle Madeleine d'Ambigné était propre à concevoir et que lui-même était capable d'engendrer ? Donc la nature ne lui refuserait pas ce que Dieu ordonne d'elle, et M. de Séguiran se fiait à cet accord dont il ne manquerait pas, un jour ou l'autre, d'apercevoir les effets. Quant au temps où se produirait l'événement, il fallait s'en remettre à la Providence. Elle seule dispose de toutes choses, même les plus secrètes, et en est-il qui le soient davantage que l'heureuse conjoncture qui enfle et féconde le giron des femmes ? M. de Séguiran était donc résolu à laisser venir de pied

ferme l'heure où le ciel bénirait son union avec Mlle d'Ambigné, tout en faisant le nécessaire pour que cette union fût si fréquente et si intime que les occasions qu'elle portât fruit n'y manquassent point.

Aussi, à peine installé à Carmeyrane, M. de Séguiran se mit-il de son mieux à fournir à la nature ces occasions auxquelles avait fait allusion l'illustre M. Dagrenais. M. de Séguiran se montra le plus assidu et le plus ponctuel des époux et Mlle d'Ambigné fut, sur ce point, non moins bien partagée que ne l'avait été feu Mlle d'Escandot. Néanmoins, après la première année de leur mariage, M. et Mme de Séguiran n'en étaient pas encore à choisir des parrains et des marraines. M. de Séguiran ne s'alarmait aucunement de ces lenteurs, tant il était confiant au jugement de M. Dagrenais. Il lui était même assez agréable d'user des jeunes grâces de sa femme, sans que rien vînt les alourdir et les déformer, car, si son désir de paternité le poussait au lit conjugal, la force de son tempérament ne l'y attirait pas moins. M. de Séguiran était doué d'une saine vigueur de corps, et il avait souffert, durant son veuvage, de la laisser sans emploi, ne la voulant pas disperser en ces aventures passagères où elle ne sert qu'au plaisir et ne nous mène qu'au péché. Bien lui en avait pris, d'ailleurs, de cette retenue, puisque Dieu l'en avait récompensé en lui donnant, par des voies qui eussent pu paraître étranges à d'autres, une compagne à qui il avait pu apporter ainsi toutes ses légitimes ardeurs.

Ces ardeurs de M. de Séguiran et les jouissances qu'il en prenait lui eussent permis d'attendre, sans trop d'impatience, les effets qu'elles ne pouvaient manquer d'avoir, si la vieille Mme de Séguiran ne s'était venue jeter en travers par des propos qui, sans s'approcher de ceux qu'avait tenus M. d'Escandot le Petit, n'en mirent pas moins la puce à l'oreille de M. de Séguiran. Il serait tout de même temps que son fils se décidât à la faire aïeule, car elle se sentait vieillir et ne voulait pas quitter ce monde avant d'avoir vu la figure

qu'auraient ses petits-enfants. Certes, elle serait déjà contente de les tenir au maillot, mais il lui serait bien agréable de les voir sortir des langes et gambader autour d'elle. Or, si M. de Séguiran voulait lui donner ce bonheur, il fallait qu'il se hâtât et ne tergiversât plus ainsi. Et la vieille Mme de Séguiran alléguait sa santé déclinante. Elle prétendait subir davantage, de jour en jour, les infirmités de l'âge; sa vue s'altérait ; ses jambes s'alourdissaient ; sa mémoire diminuait. Elle ne distinguait plus qu'avec peine les figures des cartes et ne retenait plus qu'avec difficulté les chiffres des dés. Elle brouillait les histoires qu'on lui contait, et les airs de flûte du petit la Péjaudie n'arrivaient plus à ses oreilles que lointains et assourdis. Bref, elle mettait M. de Séguiran en demeure de la rendre grand'mère le plus tôt possible.

M. de Séguiran sortait de ces entretiens maternels avec une mine allongée et s'en venait les rapporter à sa femme. Il la trouvait souvent, au retour de ses courses à Aix, se promenant dans les jardins, car Madeleine de Séguiran aimait à en parcourir les allées. Elle en goûtait les dispositions régulières et les graviers bien unis qui permettaient de marcher devant soi sans trop faire attention où l'on mettait ses pas, ce qui l'aidait, durant ces promenades, à ne point rompre le fil de ses pensées. Mme de Séguiran gagnait ainsi les bosquets les plus solitaires et s'y livrait à de longues méditations. Parfois, quand la journée était belle, elle la passait tout entière en retraite rustique, car Mme de Séguiran donnait le pas sur toute compagnie à celle qu'elle se fournissait à elle-même, ne rendant à sa belle-mère que les visites les plus nécessaires, ainsi qu'aux dames de la ville auxquelles il avait bien fini par falloir s'aller montrer. Mme de Séguiran en avait accepté l'obligation, mais n'en avait rapporté nulle liaison avec aucune d'elles, préférant le séjour solitaire de Carmeyrane au divertissement qu'eût pu y apporter la compagnie d'une Mme de Listomas, d'une Mme de Bréganson ou de telles autres et à celui qu'elle

eût pu aller chercher auprès d'elles. Aux vains propos que l'on échange dans les réunions et les assemblées Mme de Séguiran préférait le bruissement des feuillages, la chanson des oiseaux, le murmure des fontaines, et même le silence de ses appartements où M. de Séguiran la retrouvait, ainsi qu'il l'y avait laissée, occupée à quelque ouvrage de broderie ou à quelque lecture sérieuse.

Mme de Séguiran avait gardé dans le mariage le goût des livres de piété et de théologie dont elle se nourrissait l'esprit au temps où elle vivait auprès de Mme de Béricy. Ses connaissances solides en matière de religion et son penchant à la solitude n'empêchaient pas Mme de Séguiran de montrer une honnête gaieté et toutes les grâces de son âge. La part faite à ses méditations habituelles, elle disposait volontiers de ses heures à la convenance de son mari et lui présentait le visage le plus ouvert et le plus avenant. Mme de Séguiran s'amusait volontiers à mille choses et acceptait avec plaisir les divertissements que lui proposait M. de Séguiran. Elle y portait un intérêt qui le ravissait et même une certaine passion dont elle animait les jeux auxquels ils se livraient. Entre tous, celui des jonchets avait la faveur de M. de Séguiran. Il le pratiquait avec dextérité et excellait à dégager de l'emmêlement où on les jetait les pièces de la partie. Mme de Séguiran prenait émulation à son exemple et mettait à la gagner un acharnement égal au déplaisir visible qu'elle montrait à la perdre. Un observateur plus attentif que M. de Séguiran eût conclu de ces indices que sa femme, sous une apparence de mesure et de raison, cachait peut-être en elle, à son insu, des ressorts de caractère capables de mouvements assez inattendus. Mais M. de Séguiran n'était pas homme à découvrir quoi que ce fût de secret en autrui, pas plus qu'en lui-même. Il s'était formé une fois pour toutes une certaine idée de Madeleine d'Ambigné et l'avait transportée telle quelle en Madeleine de Séguiran, d'autant que rien ne s'était rencontré jusqu'alors de nature à l'en faire changer. Madeleine de Sé-

guiran avait, en l'épousant, accepté la manière de vivre qu'il lui offrait et que M. de Séguiran voyait se continuer en une heureuse et paisible monotonie. Le seul événement qu'il y escomptait était celui qu'il attendait avec certitude et auquel il travaillait avec ponctualité.

Cependant le temps passait et M. de Séguiran n'avait toujours pas à annoncer à sa mère la nouvelle qu'elle lui avait recommandé de hâter. La seconde année de leur mariage s'avançait et on n'en était pas encore à préparer les layettes. A cette pensée, parfois, l'humeur de M. de Séguiran s'assombrissait quelque peu, mais il chassait vite de son esprit ce souci importun et, pour s'en distraire, il proposait à sa femme quelques parties de jonchets ou quelque promenade dans les jardins, à moins qu'il ne lui offrît quelque divertissement de gluaux ou de pipée, amusement qu'il goûtait fort et auquel Mme de Séguiran, par complaisance, ne se refusait pas. Mais celui que M. de Séguiran prisait encore davantage était la chasse au filet.

Il fallait, pour se rendre au lieu où elle se pratiquait, quitter les jardins du château et gagner une prairie qui en était assez voisine. On en avait planté les lisières de différents arbustes et ménagé deux sentiers couverts aux deux côtés de la plantation qui était formée d'alisiers, de cornouillers, de sureaux, d'arbousiers, de troënes, de lentisques, de térébinthes et de nerpruns, tous arbustes propres à attirer les oiseaux tels qu'ortolans, fauvettes rousses et grises, merles, cailles, bartavelles. Ces deux allées aboutissaient à une tonnelle d'environ douze pieds carrés. Là s'élevaient deux mâts de vingt-cinq pieds, peints en vert et munis de poulies, entre lesquels était tendu un filet de soie verte avec des poches. Et c'était un grand plaisir pour M. de Séguiran que de voir les oiseaux qui s'envolaient des buissons battus alentour se jeter dans les rêts dont ils ne pouvaient se dépêtrer. On prenait ainsi des fenouillets, des grives, des tarins, des becfigues tigrés, dont M. de Séguiran faisait le compte avec exactitude et sur lequel il re-

venait plusieurs fois dans la journée, à moins qu'il ne dissertât à perte de vue sur l'achat de ces filets de soie et sur les soins qu'il faut apporter à leur conservation, comme de prendre garde aux grands vents qui les peuvent déchirer et de les faire reteindre, quand le soleil les a déteints. Mme de Séguiran écoutait ces propos avec une si sérieuse attention qu'il lui arrivait parfois d'en rêver durant la nuit. Alors, en son sommeil, elle se voyait, comme l'un de ces oiseaux, battant de l'aile et se prenant aux mailles tendues à son vol par l'industrieuse malice des hommes, et elle se réveillait, le cœur agité par ce songe dont elle ne parvenait pas à démêler le sens.

★

A peine revenu de son voyage de Paris, M. de la Péjaudie avait donné suite à ses noirs projets contre Mme de Gallerand-Varade, non qu'il l'eût, comme il en menaçait, reconduite chez elle aux sons de sa flûte, mais, sans en arriver à ces extrémités, l'ayant priée fort poliment et fort fermement de ne le plus venir rejoindre à l'hôtel de Tourves, ainsi qu'elle le faisait volontiers, et de ne plus compter sur lui pour lui donner des plaisirs qu'il avait cessé de ressentir lui-même. Or, à l'encontre de Mme de Listomas, de Mme de Bréganson et de plusieurs autres qui s'étaient résignées tant bien que mal à l'abandon, Mme de Gallerand-Varade n'accepta pas son congé sans manifester hautement le désespoir où la mettait la perte amoureuse qu'elle faisait en M. de la Péjaudie. Mme de Gallerand-Varade pleura, cria, tempêta et chercha par tous les moyens à retenir l'infidèle; mais M. de la Péjaudie la laissa pleurer, crier, tempêter et demeura inexorable. Certes, il savait gré à Mme de Gallerand-Varade des faveurs qu'elle lui avait accordées, mais il ne lui en demandait plus qu'une dernière, celle de cesser de s'occuper de lui, non qu'il méconnût sa grâce et sa beauté, mais estimant que le souvenir qu'il en gardait était si vif qu'il ne souhaitait plus y rien ajouter.

Quand Mme de Gallerand-Varade eut reconnu que rien ne pouvait changer les dispositions à son égard de M. de la Péjaudie, elle renonça à ses lamentations et les remplaça par d'abondantes invectives et de sournoises insinuations où elle peignait M. de la Péjaudie comme le dernier des misérables et capable de tous les forfaits, dont le moindre était l'ingratitude, par laquelle il marquait avec certitude la perversité de son esprit et la bassesse de son cœur. Aussi avec quelle imprudence n'avait-on pas accueilli, dans les sociétés de la ville, ce mauvais petit gentilhomme de rien du tout dont on ne savait les tenants ni les aboutissants et qui s'en était venu, un beau jour, du Comtat, en médiocre équipage et avec, comme meilleur bagage, cette flûte dont il jouait certes bien, mais pas au point où l'avaient proclamé cette vieille folle de Mme de Séguiran et ce fou de M. de Tourves. Celui-là surtout était impardonnable qui s'était entiché de lui jusqu'à l'avoir logé dans sa propre maison et produit par toute la ville, qu'il avait scandalisée par ses mœurs et corrompue par ses propos. D'ailleurs, M. de la Péjaudie était un libertin et un esprit fort, qui tournait en dérision les choses les plus saintes et les plus respectables, prononçait d'affreux jurements et ne craignait pas d'outrager le nom de Dieu, à qui il faisait parade de ne pas croire. On l'avait entendu mille fois faire l'athée et l'impie, et il ne se cachait pas de l'être avec une audace qu'il devait sans doute à ses accointances avec le Démon, à qui il vouait un culte qu'il refusait à notre véritable maître. Le Diable était certainement des amis de M. de la Péjaudie : Mme de Gallerand-Varade en donnait maintes preuves, dont la moindre était le puissant et dangereux attrait qu'il exerçait sur les femmes et la brûlante ardeur des étreintes dont il les accolait. Ne fallait-il pas qu'il usât envers elles de quelque sortilège maléfique pour faire oublier aux plus honnêtes leurs devoirs les plus sacrés, ce dont elle était elle-même un exemple manifeste, non moins que cette petite Mme de Lorellane, par qui il l'avait remplacée et qui verrait à son tour ce qu'il en coûte

d'écouter un la Péjaudie ! M. de la Péjaudie ne devait-il pas connaître l'art des philtres et des envoûtements et posséder toute une sorcellerie qui le rendait maître à son gré du corps des plus chastes pour y allumer les feux dévorants de la volupté ?

Ces propos et bien d'autres encore de Mme de Gallerand-Varade coururent de bouche en bouche et trouvèrent crédit çà et là ; mais cette petite émeute se fût bien vite dissipée, si M. de la Péjaudie se fût donné la peine de démontrer le néant ridicule de pareilles accusations, au moins en ce qui concernait ses prétendus rapports avec le Malin. Qu'il fût galant et libertin, cela demeurait hors de doute; on le peut être sans, pour cela, fournir aux inculpations diaboliques dont le chargeait Mme de Gallerand-Varade en son dépit d'amante délaissée. Mais M. de la Péjaudie ne fit que rire de ces fariboles sans penser qu'on les pût jamais exploiter contre lui. Au lieu de s'occuper à détourner ce qu'elles pouvaient avoir de nuisible, il s'amusa de ce qu'elles avaient de ridicule, et ne craignit pas de leur donner corps par l'aventure imprudente où il se laissa entraîner.

Il arriva, en effet, qu'une troupe de ces vagabonds venus on ne sait d'où, et que l'on nomme Gitanes ou Bohémiens, vint camper assez proche de la ville. Cette caravane se composait d'une vingtaine d'hommes et de femmes au teint basané et aux yeux ardents, vêtus de guenilles voyantes, couverts d'oripeaux et de clinquant. Ils exerçaient divers métiers, vendaient des objets de leur façon, débitaient des drogues médicinales, prédisaient l'avenir et exécutaient des danses qu'ils accompagnaient d'instruments bizarres. Leur aspect était singulier et leur manière de vivre ne l'était pas moins. Ils voyageaient en de grands chariots couverts, traînés par des chevaux à la crinière embroussaillée. Ces chariots leur servaient de logis. Ils en formaient une sorte de camp où ils faisaient la cuisine en plein vent en de grandes marmites placées sur des feux

allumés. Leur assemblée avait on ne sait quoi de fantastique et ils apportaient avec eux un mauvais renom de vol, de maraude et de sorcellerie. On disait que leurs femmes, qui, vieilles, étaient noires et racornies, et, jeunes, bizarres et belles, fréquentaient le sabbat.

Néanmoins, la vue de ces Bohémiens, quelque mal famée que fût leur troupe errante, excita la curiosité des gens de la ville. On faisait cercle autour d'eux pour acheter leurs drogues ou les consulter sur l'avenir, et aussi pour regarder leurs danses où la sauvagerie n'excluait pas la grâce. Les gens de Provence aiment le son du galoubet et du tambourin, et la musique de ces Bohémiens était assez goûtée d'eux. M. le Marquis de Tourves s'en déclarait fort partisan et ne manquait pas d'aller l'entendre presque chaque jour en compagnie de M. de la Péjaudie, qui, non plus, ne la dédaignait point. Parfois, M. de la Péjaudie apportait sa flûte avec lui et s'amusait à en essayer l'attrait sur ces étrangers basanés. Ils n'y étaient pas insensibles et faisaient taire leurs instruments barbares pour écouter les airs délicats et justes dont les régalait M. de la Péjaudie. Il en résulta entre les Bohémiens et M. de la Péjaudie une sorte d'amitié, dont ce dernier semblait fort se récréer.

J'ai dit que quelques-unes de ces Bohémiennes étaient assez belles et il s'en trouvait parmi elles une qui l'était entièrement. Elle était très jeune et la perfection de son corps s'ajoutait à la gracieuse bizarrerie de son visage. Ses yeux étincelants et veloutés éclairaient sa peau sombre où se détachait une bouche bien pourprée, ornée de dents d'une éclatante blancheur. Elle était, entre toutes, celle qui dansait le mieux et ses mouvements passionnés excitaient une vive volupté. Il était impossible de la voir tordre les reins et agiter les bras sans en être troublé et que l'aiguillon du désir vous perçât la chair. Or, M. de la Péjaudie n'était pas homme à demeurer indifférent à cette fille de Bohême, d'autant plus qu'elle-même semblait l'avoir remarqué et prendre plaisir à ce qu'il la considérât. Ce manège n'avait

pas échappé à M. de Larcefigue, qui en avait été témoin et qui, bien que jeune encore et assez novice, était fort attentif déjà à ce qui se passait autour de lui. Bientôt, il eut assez observé la Bohémienne et M. de la Péjaudie pour être persuadé qu'une intrigue était née entre eux et pour ne pas douter que M. de la Péjaudie la sût mener à bien. Néanmoins, M. de Larcefigue me l'a avoué, il n'eût jamais supposé ce qui arriva peu après.

L'époque était venue, en effet, où ces Bohémiens allaient lever leur campement, car ils ne s'attardent jamais longtemps aux mêmes lieux. Leurs drogues vendues et les menus objets qui composent leur industrie, ils vont ailleurs continuer leur commerce, et M. de Larcefigue riait déjà sous cape de la déconvenue prochaine de M. de la Péjaudie, dont les amours bohémiennes touchaient à leur fin, d'autant que le temps s'avançait où ces troupes errantes qui infestent nos pays de Provence ont coutume, selon un antique usage, de se rendre en pèlerinage à l'église des Saintes-Maries de la Mer, en Camargue, pour y vénérer les reliques des Saintes Femmes, venues de Terre-Sainte nous apporter la religion chrétienne et dont la légende veut que l'une d'elles ait été de la race de ces gens, ce qui ne les empêche pas, dit-on, après cet hommage aux servantes de Dieu, de se montrer les serviteurs du Diable, en pratiquant toutes sortes de sorcelleries et en fréquentant les places où se tient le Sabbat. Mais M. de Larcefigue ne connaissait pas encore bien M. de la Péjaudie, en croyant qu'il se laisserait démonter ainsi et qu'il n'inventerait pas quelque stratagème propre à prolonger le plaisir qu'il goûtait avec cette fille de grands chemins, au mépris de celui que lui eussent offert plus que volontiers, aussi bien que Mme de Lorellane, les dames les plus appréciées de la ville, y compris Mme de Gallerand-Varade, qui, malgré ses cris et ses fureurs, n'eût pas demandé mieux que de se voir revenir l'infidèle.

Mais M. de la Péjaudie ne l'entendait pas de cette oreille et montra bien que rien ne lui coûtait pour satisfaire sa

fantaisie et la pousser à bout, car le jour où les chariots de Bohême se mirent en branle pour prendre la route des Saintes Maries, les bonnes gens d'Aix, rassemblés sur le pré pour assister à ce spectacle, virent avec stupéfaction M. de la Péjaudie, en son plus bel habit et la flûte aux doigts, assis commodément sur l'un des chariots, à côté d'une belle fille brune, tendrement penchée sur son épaule, M. de la Péjaudie, qui, sans autre souci que son plaisir, s'en allait devant lui, par les routes de Provence, en compagnie d'une troupe de danseurs, de musiciens, de tireurs de tarots et de jeteurs de sorts.

« Et le plus beau, ajoutait M. de Larcefigue, ce fut qu'en passant à peu de distance du château de Carmeyrane, M. de la Péjaudie, juché sur son chariot, rencontra M. et Mme de Séguiran qui revenaient d'une pipée et auxquels il adressa, sans aucun embarras, de la voix et du geste, les saluts les plus empressés, comme si rien n'était plus naturel, quand l'amour nous conduit et que le désir nous pousse, que de cheminer ainsi, aux côtés d'une fille de Bohême et dans le plus étrange cortège que l'on pût imaginer pour un gentilhomme, qui semblait plus fait pour hanter les alcôves que pour courir l'aventure à la belle étoile. Mais M. de la Péjaudie était la Péjaudie, concluait philosophiquement M. de Larcefigue, et cette moricaude avait de si beaux yeux ! »

*

Cette escapade bohémienne de M. de la Péjaudie fut à peine sue dans Aix que les langues allèrent leur train, et celle de Mme de Gallerand-Varade plus que toute autre. Selon elle, M. de la Péjaudie n'avait rien moins qu'été emporté par le Diable sous la figure d'une fille moresque, et ce n'était que la juste punition de ses blasphèmes et de ses impiétés. On retrouverait sa dépouille à quelque carrefour où l'herbe sèche et brûlée atteste le passage du Malin et où l'on relèverait dans la poussière des empreintes fourchues ! Quant à la vieille Mme de Séguiran, elle éclata de rire, lors-

qu'on lui apprit la fugue de son petit la Péjaudie. C'était véritablement aimer les femmes que d'en suivre une sur un chariot, en compagnie de vagabonds et qu'elle fût de peau bistre avec des anneaux aux oreilles et aux chevilles. Ah ! que son fils Maumoron n'en faisait-il autant, au lieu de s'acoquiner avec ce petit Palamède d'Escandot, qu'il avait emmené avec lui sur sa galère et qu'il mignonnait au vu et au scandale de tous ! Au moins la Péjaudie se conformait à la loi de nature. D'ailleurs de pareilles fantaisies n'ont qu'un temps et l'on reverrait bientôt la Péjaudie s'en revenir au gîte. On n'en avait pas fini avec lui. Les maris d'Aix n'avaient pas à chanter victoire et la Péjaudie, s'il était allé au Sabbat, leur en rapporterait sûrement les cornes du bouc !

Mais les pronostics de la vieille Mme de Séguiran ne se vérifièrent pas de si tôt, car M. de la Péjaudie demeurait absent pour de bon, sans que l'on sût rien de ce qu'il était devenu. M. de Larcefigue, qui, par curiosité naturelle, s'était enquis des faits et gestes de M. de la Péjaudie, n'avait pas cependant ignoré que le galant voyageur s'était montré en divers points de la province et même au delà, toujours en compagnie de la fille bohémienne et comme associé à la troupe dont elle faisait partie.

Pendant que M. de la Péjaudie courait les routes dans le bizarre équipage où l'avaient aperçu M. et Mme de Séguiran, revenant de la pipée, ceux-ci s'étaient rappelé plus d'une fois cette étrange rencontre et M. de Séguiran en discutait assez volontiers, tandis que Mme de Séguiran écoutait ses propos avec un certain air de rêverie. M. de Séguiran voyait dans cette fugue de M. de la Péjaudie un exemple des désordres que causent au cœur des hommes les passions de l'amour. Car n'était-ce pas pour obéir à un désir de chair que M. de la Péjaudie s'était laissé aller à une conduite aussi extravagante et qui avait en elle de quoi le déconsidérer ? Mais M. de la Péjaudie était-il pleinement responsable de ses égarements ? M. de Séguiran, qui était assez porté à

l'indulgence envers M. de la Péjaudie, quoique leurs caractères fussent bien différents, lui trouvait une excuse dans le feu que la nature avait mêlé à son sang. Elle avait fait M. de la Péjaudie petit, mais vigoureux de corps, et elle avait versé dans ses veines une ardeur peu commune et un goût si vif et si décidé pour les femmes que cette disposition l'entraînait au delà des limites où on la tolère chez les autres hommes. Pour résister à ce penchant, il eût fallu à M. de la Péjaudie des ressources qu'il n'avait pas. M. de la Péjaudie ne possédait en lui ni celles de la morale, ni celles de la religion. Aussi rien n'apportait-il de frein à ses passions dont il recevrait quelque jour le châtiment qui l'en attendait dans l'autre monde, même s'il y échappait en celui-ci, ce qui n'était pas encore prouvé. Et M. de Séguiran ne mettait pas fin à ses discours sans s'être loué au fond du cœur de se savoir à l'abri de pareils emportements. Certes, son tempérament l'y eût poussé autant qu'un autre, s'il ne s'était, de bonne heure, prémuni par le mariage contre les chaleurs de sa nature. Il y avait trouvé un asile aux dérèglements de la chair et, avec l'aide de Dieu, ne s'était jamais écarté des devoirs auxquels il s'était astreint par crainte de n'être pas assez sûr de résister par lui-même aux dangereux sortilèges de l'amour, ce dont il avait été, à deux reprises, récompensé par la grâce divine qui l'avait approuvé de sa réserve en lui donnant tour à tour deux épouses également parfaites, en la seconde desquelles Dieu ne manquerait pas de mettre le comble à ses bontés en lui accordant par elle la lignée qu'il attendait.

A ce point de son discours, M. de Séguiran jetait sur sa femme un regard qui n'était pas sans quelque inquiétude à considérer que rien ne marquait en elle l'événement qui commençait à bien tarder. Nul indice de grossesse, en effet, ne s'était encore manifesté en M[me] de Séguiran. Sa taille était demeurée aussi mince que le jour où M. du Jardier avait béni l'union de M[lle] Madeleine d'Ambigné avec l'époux que lui avaient assigné les volontés matrimoniales de M[me] de

Béricy. Même le mariage n'avait pas produit en Mme de Séguiran ces transformations corporelles qu'il opère souvent. Elle n'y avait pas acquis cette plénitude des formes par laquelle se marque chez les femmes l'obéissance aux vues de la nature. Au contraire, Mme de Séguiran, soit par l'action d'un climat auquel elle n'était pas encore habituée, soit pour quelque autre cause, avait perdu les couleurs qui paraient son visage de jeune fille. Souvent elle témoignait une lassitude qui prenait l'aspect d'une sorte de dépérissement. Certes, sa beauté n'en était pas altérée et même elle offrait quelque chose de plus touchant par une certaine mélancolie qui s'y était répandue et où M. de Séguiran voulait trouver la marque que sa femme éprouvait quelque tristesse à ne pas voir se réaliser des espérances qui leur étaient communes.

Ce fut sur ces remarques que M. de Séguiran se décida à écrire à M. Dagrenais pour avoir son avis d'un retard dont M. Dagrenais ne manquerait pas d'être fort surpris. La réponse de M. Dagrenais fut catégorique. L'illustre médecin maintenait ses assertions touchant la capacité maternelle de Mlle d'Ambigné. Si la nature différait l'accomplissement désiré par les deux époux, c'était par cette singulière prudence dont elle fait preuve. Elle jugeait sans doute que Mme de Séguiran n'était pas tout à fait encore dans la force de corps nécessaire à nourrir le fruit qu'elle concevrait. M. de Séguiran parlait de langueur et d'amaigrissement. Il y fallait remédier par les moyens les plus convenables. M. Dagrenais les énumérait : un sommeil prolongé, un exercice modéré et surtout un régime de table propre à exciter l'appétit de façon à donner de la qualité à la chair et au sang. Enfin, des divertissements bien choisis, afin de tenir l'esprit en gaieté et de mettre en fuite les vapeurs hypocondriaques qui s'opposent à ce que nous tirions profit de ce que la médecine fait pour nous. Par ce traitement, ajoutait M. Dagrenais, Mme de Séguiran recouvrerait bientôt ce qu'elle avait perdu et ne tarderait pas à atteindre

l'état favorable qu'exige la nature pour se prêter à son œuvre la plus essentielle et la plus immanquable.

Cette lettre lue, le premier soin de M. de Séguiran fut de se précipiter aux cuisines. Elles étaient vastes et bien aménagées et il en remonta satisfait, comme peut l'être un général du champ de manœuvres où il va ranger ses troupes. Cela fait, M. de Séguiran en vint aux dispositions nécessaires. Le maître queue fut mandé en haut lieu et il lui fut enjoint de ne rien négliger pour que la chère fût désormais succulente. Après quoi, M. de Séguiran prescrivit au sommelier qu'il lui apportât l'état des caves en vins et en liqueurs. Elles étaient largement pourvues. Il restait à régler les menus. M. de Séguiran les voulut abondants et variés. A partir de ce moment, la table devint sa principale occupation, non pour lui-même, mais pour sa chère épouse qu'il ne cessait de presser à ce qu'elle prît les forces qui lui manquaient. Tout d'abord, Mme de Séguiran se soumit à contre-cœur à ces instances et s'alarma du péché qu'il y a à s'adonner aux raffinements de la gourmandise; mais M. de Séguiran lui représenta si bien le but auquel il tendait qu'elle se laissa convaincre à suivre les conseils de l'illustre M. Dagrenais, de même qu'elle obéissait pour les mêmes fins aux ardeurs conjugales de M. de Séguiran. Aussi, sa piété une fois rassurée, elle résista moins aux délicates tentations de bouche qui, chaque jour, s'offraient à elle et auxquelles M. de Séguiran l'encourageait.

Rien n'était plus plaisant, je m'en souviens, que d'entendre M. de Larcefigue sur ce chapitre de cuisine et de l'écouter discuter à l'infini d'un sujet qu'il possédait à fond en toutes ses parties. M. de Larcefigue savait par cœur tous les potages, toutes les viandes, toutes les venaisons, tous les gibiers, tous les poissons, tous les légumes, tous les fruits, toutes les épices, sauces et assaisonnements. Il connaissait tous les tributs que chaque saison fournit au culte de Momus. Il en commençait l'exposé par le printemps où la nature offre les prémices de ses productions. Elle donne

le veau de lait, le poulet de grain, le caneton et le pigeon de volière, le marcassin, le chevrillart, les levrauts et lapereaux, les épinards nouveaux, les morilles et les mousserons, tandis qu'avec l'été, elle apporte la poularde nouvelle, le coq vierge, le faisandeau, la caille, le halbran, le rameau et plusieurs espèces de fruits. Mais n'est-ce pas en automne qu'elle se montre dans toute sa profusion avec le mouton et le porc, les chapons et les poulets gras, les perdrix et les bartavelles, les coqs de bruyère et les bécasses, les oiseaux de rivière, les poissons ? A cette énumération, les yeux de M. de Larcefigue brillaient du feu sacré et on eût dit qu'il enviait à ceux qui en font métier l'honneur de tirer parti de toutes ces richesses culinaires, de les cuire, de les assaisonner, de les farcir, de les dresser, de les servir, de les entourer de sauces puissantes et recherchées, de les relever de poivre, de clou de girofle, de muscade, de gingembre, de macis, de citron, de moutarde et de verjus.

A ces recherches de table, dont M. de Larcefigue traçait de si séduisants tableaux, Mme de Séguiran ne demeura donc pas insensible et, au bout de quelques mois, elle commença à ressentir les effets du régime auquel l'avait mise M. Dagrenais. L'amaigrissement que l'on remarquait en elle fit place à un léger embonpoint et sa langueur se changea en une vivacité dont on ne pouvait pas ne pas s'apercevoir. Sa beauté d'ailleurs, loin d'en souffrir, y acquit quelque chose de plus harmonieux et de plus complet. Les couleurs lui revinrent au visage et un air de santé se répandit dans toute sa personne, ce dont se réjouissait fort M. de Séguiran, qui en concluait qu'elle serait bientôt parfaitement apte à l'œuvre de nature et qu'aucun obstacle ne s'y opposerait plus. Mme de Séguiran, elle-même, semblait s'y attendre également et on eût dit qu'elle voulait profiter de ce que son corps était encore libre de toute surcharge pour lui donner du mouvement. Plus d'une fois, on la vit arracher M. de Séguiran aux combinaisons de ses jonchets pour l'entraîner à des parties de boules sur l'esplanade du châ-

teau. M. de Séguiran s'y prêtait volontiers. Il admirait en sa femme comme un renouveau de jeunesse et s'y associait avec une grave bonhomie. Ce fut à cette époque que Mme de Séguiran, qui avait jusqu'alors vécu fort à l'écart, se mêla quelque peu aux compagnies de la ville. Assez souvent, son carrosse la menait à Aix. Elle semblait prendre plaisir aux conversations, tout en ne s'y départissant pas de la retenue la plus décente en ses propos et en ses façons.

Cette petite dissipation n'était, en effet, chez Mme de Séguiran, guère qu'apparente et elle n'en demeurait pas moins ferme dans sa piété et irréprochable dans ses mœurs. Le sérieux de son éducation et la régularité de ses habitudes subsistaient entièrement au fond d'elle-même. On s'en aperçut bien, un jour que M. le Président de Tourves s'étant avisé de lui débiter quelques galanteries par trop osées et ayant voulu joindre le geste à la parole, il fut rabroué par elle si vertement et avec tant de hauteur qu'il s'en alla tout penaud de l'algarade, et jurant qu'on ne l'y reprendrait plus à vouloir tâter des pimbêches et des dévotes et que Séguiran était un heureux homme d'avoir pour épouse une femme qui lui réservait à lui seul l'usage de sa beauté.

Fut-ce cette entreprise incongrue de M. de Tourves, fut-ce quelque scrupule de cette petite dissipation où elle s'était laissé entraîner, mais, à partir de ce moment, Mme de Séguiran renonça peu à peu à se mêler aux compagnies de la ville. Elle en revint davantage à ses lectures de dévotion et à ses promenades de solitude dans les jardins de Carmeyrane. Elle semblait éprouver quelque préférence à ne se point enfermer dans les appartements du château où elle se sentait comme à l'étroit dans une sorte d'étouffement dont il lui montait parfois au visage des rougeurs subites qui éclairaient sa beauté d'une pourpre passagère, par quoi elle paraissait assez incommodée et qu'elle allait volontiers rafraîchir et éteindre au plein air des jardins.

Elle en préférait surtout un certain bosquet que M. de Séguiran avait fait aménager depuis peu dans la partie la

plus reculée et en symétrie avec celui où coulait une fontaine d'eau. On y avait dressé sur un socle une statue qui représentait un berger antique jouant de la flûte. Cette gracieuse figure de marbre faisait au milieu des feuillages un ornement de fort bon goût. C'était à ses pieds que se retirait volontiers Mme de Séguiran. Dans le silence du lieu elle écoutait l'eau couler du bosquet voisin et il lui semblait que la flûte du berger païen mêlât au murmure de l'onde proche des sons mélodieux. Alors, Mme de Séguiran suspendait sa lecture et, le livre posé sur ses genoux, demeurait attentive à ce concert imaginaire. Parfois aussi, elle cachait son visage entre ses mains et ne le relevait que lorsque la rougeur qu'elle y avait senti monter s'était suffisamment dissipée ; mais il lui paraissait alors que le berger de marbre, debout sur son socle, la considérait d'un air narquois, comme s'il eût deviné la cause du feu soudain qui animait les beaux yeux fixés sur lui à la dérobée. Et Mme de Séguiran, confuse et inquiète, tressaillait de sentir au plus obscur d'elle-même quelque chose de secret et de doux qui s'y éveillait à son insu et qu'elle appréhendait de s'expliquer.



Cependant Mme de Séguiran était trop bonne raisonneuse pour en rester à l'incertitude sur ce qui se passait en elle. Une autre femme qu'elle se fût peut-être contentée d'attribuer à un régime de table trop chargé et trop irritant ces sortes d'ardeurs sanguines qui la traversaient de leur bouffée brûlante; mais Mme de Séguiran n'était pas de ces esprits timorés qui répugnent à se savoir et qui préfèrent s'ignorer jusqu'au jour où quelque événement fortuit leur apprend ce qu'ils ne peuvent plus cacher.

Sa piété était sincère et sa conversion l'avait été également. Il ne demeurait rien en elle de ses erreurs passées. Elle avait adopté sans réserve les croyances et les pratiques par quoi notre religion diffère de celle qui se prétend

réformée, mais il lui était néanmoins resté, d'avoir été huguenote, une certaine confiance en ses propres lumières sur elle-même. Mme de Séguiran n'hésitait pas à pousser assez loin cet examen intérieur par lequel nous nous apparaissons et nous démêlons notre propre vérité, et elle n'y réclamait que le moins de secours possible. C'est dire que Mme de Séguiran s'en remettait assez peu, pour la connaissance de soi-même, à l'aide que nous trouvons auprès des directeurs et des régents de conscience. On se souvient que leurs efforts avaient échoué jadis à la convertir et que ce fut à son propre raisonnement qu'elle dut de se convaincre. M. du Jardier et les autres n'y fussent pas parvenus si elle n'eût pris sur elle de se mettre d'accord avec eux. Aussi Mme de Séguiran, tout en accomplissant avec ponctualité ses devoirs de religion, s'était assez tenue à l'écart de toute direction. Elle avait, dès son arrivée à Carmeyrane, choisi pour confesseur, dans le clergé d'Aix, un bon prêtre nommé M. Lebrun, renommé pour sa pureté de doctrine et pour sa simplicité d'esprit. M. Lebrun était, pour ainsi dire, une machine à sacrements. Il les administrait avec une douce naïveté et en appliquait les formules à ceux qui le lui demandaient, sans y voir plus long que le bout de son nez. En confession, M. Lebrun était le moins questionneur des hommes et se montrait peu curieux de pousser ses pénitents aux raffinements de conscience. Il se contentait du gros des péchés qu'on voulait bien lui avouer et n'engageait pas à leur recherche minutieuse. Jamais il ne s'acharnait à pénétrer dans une âme plus loin qu'elle ne s'ouvrait à lui. Aussi Mme de Séguiran avait-elle été fort contente du ministère de M. Lebrun, à qui elle ne livrait que ses parties les plus apparentes, sans qu'il s'avisât jamais de faire appel aux plus profondes dont elle conservait ainsi, sans contrôle, le maniement et la conduite.

On peut donc penser que ce ne fut pas au bon M. Lebrun que recourut Mme de Séguiran dans la conjoncture où elle se trouvait. Il n'en eût rien démêlé et Mme de Séguiran

n'avait pas besoin de son office pour distinguer ce qui avait lieu en elle de singulier et d'inaccoutumé.

D'ailleurs elle avait trop l'habitude de l'examen de soi-même pour se méprendre bien longtemps sur les agitations qui la travaillaient, quand bien même nul indice ne fût venu lui en révéler la cause et l'éclairer à leur sujet.

Mme de Séguiran était véritablement venue au mariage dans les dispositions qu'elle avait exprimées à son futur mari, dès les premiers entretiens qu'ils eurent ensemble. Elle se les rappelait point par point et mot pour mot et comment M. de Séguiran et elle étaient tombés d'accord au sujet de l'union qu'ils allaient contracter. Peut-être y avait-elle vu moins que lui un effet des intentions de la Providence, mais elle avait accepté sans déplaisir l'interprétation que faisait M. de Séguiran des circonstances qui les avaient mis en présence l'un de l'autre par le moyen du bizarre testament de Mme de Béricy. Quoi qu'il en fût, l'idée que se faisait du mariage M. de Séguiran entrait assez dans ses vues à elle pour qu'elle n'y objectât rien. Aussi était-ce avec une entière sincérité qu'elle s'était rangée aux siennes. La pensée de donner à la maison de Séguiran les héritiers qu'elle réclamait lui paraissait digne d'être agréée. Ce rôle lui vaudrait de la part de M. de Séguiran une solide affection et une constante estime, et cela n'est-il pas préférable aux incertaines ivresses de l'amour, car Mlle d'Ambigné, bien que ne sachant rien de ce sentiment et ne l'ayant jamais éprouvé, s'en défiait par une sorte de secrète appréhension qui lui venait d'une certaine violence de nature qu'elle sentait en elle et qui, si jamais elle était éveillée, pourrait prendre sur elle un empire dont elle prévoyait les emportements.

Aussi le mariage formait-il à ses yeux une utile barrière contre ces transports déréglés auxquels on donne le nom d'amour et dont les principes sont en notre esprit et en notre chair. Pour ce qui est des premiers, Mme de Séguiran était assez rassurée et elle se fiait à sa raison pour se préserver

des entraînements où elle se pourrait sentir sollicitée. Au sujet des seconds, elle était plus incertaine, bien que leur grossièreté même et ce qu'ils ont de matériel lui parût propre à les rendre inefficaces. Néanmoins, Mme de Séguiran savait, au moins par les livres, qu'il faut compter avec eux et qu'ils tiennent en ce que nous sommes une place plus considérable que nous ne le croyons souvent. Sur ce point encore, le mariage lui avait paru offrir de quoi se garantir de ce qu'il y a d'obscur, de secret et de quasiment barbare au fond de notre chair, puisqu'un instinct primitif nous pousse à obéir aux contentements qu'elle exige et auxquels consentent nos sens, même lorsque les réprouve notre raison. Le mariage, en effet, ne fait-il pas sa part à ce qu'il y a, en nous, de matériel, en lui assignant un but qui est de procréer et en lui donnant un exercice qui lui apporte satisfaction ?

C'était dans ces sentiments que Mme de Séguiran s'était soumise de bonne grâce aux désirs conjugaux de M. de Séguiran. Elle les reconnaissait légitimes et les acceptait avec docilité. Elle ne s'y montrait ni récalcitrante, ni empressée et, sans y prendre trop de plaisir, n'en concevait pas de répugnance. Quand M. de Séguiran entendait faire usage envers elle de ses droits d'époux, elle s'y prêtait de toute la jeune et fraîche beauté de son corps, à laquelle M. de Séguiran était fort sensible, ainsi qu'il le témoignait par la fréquence de ses appels. Elle n'en éprouvait, d'ailleurs, aucun orgueil et n'en tirait aucun contentement de vanité, pas plus qu'il ne lui en venait aucun souhait d'exercer l'attrait de ses charmes sur nul autre que M. de Séguiran. Elle ne comprenait guère, du reste, que l'on donnât tant d'importance et que l'on apportât tant d'intérêt aux actes de l'amour et elle s'étonnait de la place qu'ils tiennent dans les occupations de tant de gens. Ce qu'elle avait appris peu à peu, malgré la retraite de sa vie, des intrigues de toutes sortes où se complaisaient les dames d'Aix et leurs galants, l'avait remplie de surprise. Elle ne pouvait admettre que

le principal souci de l'existence pût consister à se mettre au lit de préférence avec l'un plutôt qu'avec l'autre.

Mme de Séguiran avait parfois fait part de ces étonnements à M. de Séguiran, lorsque celui-ci, revenant de voir sa mère à Aix, lui rapportait quelque récit des dernières incartades d'une Mme de Listomas ou d'une Mme de Bréganson. M. de Séguiran alors se mettait à rire et considérait sa femme avec un mélange d'orgueil et de satisfaction. Ne possédait-il pas en elle une épouse plus qu'irréprochable et dont la solide vertu le mettait à l'abri de certains inconvénients auxquels les hommes sont fort sensibles, et il se complaisait dans l'idée d'une certitude et d'un bonheur aussi assurés que le sien. Aussi lui venait-il parfois soudain à l'esprit d'en user incontinent, d'autant plus que les récits amoureux qu'il venait de faire à Mme de Séguiran n'étaient pas sans l'échauffer quelque peu à leurs images.

Ce fut ainsi qu'à un de ses retours d'Aix, d'où il avait rapporté la narration qu'on avait faite devant lui de certains bons tours de M. de la Péjaudie, au temps où celui-ci ne courait pas encore les routes, M. de Séguiran ayant su, à sa descente de carrosse, que sa femme était aux jardins, s'était dirigé vers le bosquet où elle se retirait d'habitude. C'était sur la fin d'un beau jour d'été où la lourdeur brûlante de l'air commençait à peine à se dissiper. Nulle brise n'agitait les feuillages et, dans l'ombre verdie du bosquet, le berger à la flûte se dressait en sa nudité musicienne. Au pas de M. de Séguiran, Mme de Séguiran avait levé la tête et lui avait fait signe de se venir asseoir auprès d'elle sur le banc de verdure où elle se tenait. Quand M. de Séguiran y eut pris place, il commença à lui répéter les propos qu'il avait entendus et dont quelques-uns étaient assez libres. Tout en parlant, M. de Séguiran avait passé son bras autour de la taille de sa femme, lorsque, soudain, Mme de Séguiran avait senti une main hardie se porter sur sa gorge en même temps qu'une voix lui glissait à l'oreille des mots

qu'elle connaissait et auxquels son devoir d'épouse l'avait accoutumée à ne point résister.

Cette petite aventure du bosquet n'eût pas marqué dans l'esprit de Mme de Séguiran, car M. de Séguiran était assez coutumier de ces impromptus et de ces fringales, si elle n'avait été l'occasion d'une découverte qui fut, pour Mme de Séguiran, l'origine des transes où elle tomba et la cause des événements que j'aurai à vous rapporter ainsi que me les conta en leur détail M. de Larcefigue. Mais pour les comprendre revenons à cette scène du bosquet.

Donc, lorsque, après avoir satisfait en pleine nature au désir naturel de son mari, ainsi que, comme je l'ai dit, il lui était arrivé plus d'une fois de le faire, Mme de Séguiran se mit en devoir de regagner le château, côte à côte avec M. de Séguiran qui, tout orgueilleux de cette passade rustique, avait repris la dignité ordinaire de son maintien, elle se sentit saisie d'un trouble étrange. Certes, c'était bien M. de Séguiran qui marchait à son côté et qui, dans la solitude du bosquet, l'avait tenue dans ses bras et lui avait imposé son désir, mais il lui semblait, à elle, n'être pas tout à fait la même que d'ordinaire. Elle avait ressenti dans sa chair une nouveauté qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. Certes, elle revoyait bien l'abandon de corps où elle s'était laissée aller avec la docile complaisance qui lui était habituelle, mais il s'y mêlait une singularité imprévue qui la déconcertait profondément. N'eût-elle pas été heureuse, à ce moment, que M. de Séguiran fût un autre qu'il n'était ? Si un autre visage se fût penché sur le sien, si d'autres bras l'eussent saisie, eût-elle détourné ses regards, eût-elle refusé leur étreinte ? Tout au fond d'elle-même n'eût-elle pas souhaité ce change ? Que le Berger de marbre fût descendu de son socle et l'eût caressée de ses mains habiles, avec quel contentement de tout son corps se fût-elle abandonnée à lui !

Ce fut sur cette pensée que Mme de Séguiran rentra au château après l'aventure du bosquet et, dès lors, elle la

creusa en continuelles réflexions qui l'occupaient tout le jour et la tenaient éveillée bien avant dans la nuit, où parfois elle se relevait pour y mieux songer. Mais, à force de la méditer, son trouble s'en augmentait. De plus en plus, il lui apparaissait qu'un grand événement venait de s'opérer en elle. Pour la première fois il lui était venu à l'esprit que l'on pouvait prendre plaisir aux caresses d'un homme qui ne fût pas un mari, et ce qui alarmait le plus Mme de Séguiran de cette découverte, c'était que la surprise qu'elle en éprouvait ne lui causât aucune révolte.

Que l'instinct du péché fût en elle, n'était-ce point là un effet de notre nature, et il n'y avait là rien d'exceptionnel ! Mme de Séguiran eût été assez armée contre lui pour ne point craindre de succomber à ses appels. On peut vivre en sa compagnie et en sentir la poussée au plus intérieur de soi, sans lui céder. N'est-ce pas là notre condition à tous ? Le péché rôde autour de nous, nous environne, nous circonvient, et il est bien rare qu'il ne finisse par entrer en nous et d'autant plus aisément qu'il y compte d'obscures intelligences et qu'il y existe à un état originel et antérieur à l'instant où il manifeste sa présence. Mais que ses entreprises sournoises ou brusques ne nous dressent pas contre lui d'un sursaut de résistance, voilà qui est singulier et qui nous doit avertir de nous-mêmes ! Et ce dernier cas était celui de Mme de Séguiran, où elle n'était pas loin de voir l'effet de quelque sortilège inexplicable ou de quelque dangereux maléfice.

Pourtant, avant d'en venir à cette croyance, Mme de Séguiran s'obstinait à chercher en elle-même la raison de la facilité avec laquelle elle avait accueilli l'image lascive qui lui avait révélé soudainement une disposition qu'elle ne se soupçonnait pas d'avoir. Pouvait-elle en découvrir une sorte de pressentiment au goût qu'elle s'était toujours senti pour les études de la religion, comme si elle eût voulu, d'avance, recourir à la barrière qu'elles mettent en nous par les devoirs qu'elles commandent ? Etait-ce donc pour se mieux

prémunir contre les entraînements de sa chair et de son sang qu'elle s'était convertie à une foi dont les pratiques multipliées laissent à nos instincts charnels le moins possible de liberté ? Et ces mêmes raisons ne l'avaient-elles point fait se résoudre à un mariage où l'amour n'était pour rien et où elle n'avait cherché qu'une sécurité qu'elle avait cru devoir y être complète ? En acceptant pour époux M. de Séguiran, et sachant exactement ce qu'il attendait d'elle, n'avait-elle pas voulu réduire l'œuvre de chair à ce qu'il faut qu'elle soit pour être conforme au vœu de la nature ? Une fois mariée, n'avait-elle pas vécu dans une sage retraite, évitant de se mêler aux compagnies dissolues et aux sociétés galantes, et soumise aux seuls désirs de M. de Séguiran ? Mais à quoi avaient servi ces précautions ? Malgré elle, le péché l'approchait aujourd'hui, certes encore sournois et hypocrite, mais comme pour montrer qu'il ne renoncerait pas à la posséder en maître, l'heure venue !

Bien qu'elle eût, au fond d'elle-même, le sentiment de n'avoir aucunement aidé à l'alerte qu'elle subissait, Mme de Séguiran n'était pas sans s'adresser certains reproches, parmi lesquels celui d'avoir cédé aux instances de M. de Séguiran au sujet de la table. Quoique des motifs de santé eussent justifié sa conduite à cet égard, elle ne s'y était pas, néanmoins, laissée aller sans imprudence. Ces viandes trop délicates, ces épices trop vives auxquelles elle avait consenti à goûter, d'abord avec précaution, peu à peu avec gourmandise et immodérément, n'avaient-elles pas contribué à accroître la violence de son sang et la force de sa chair ? Et pourquoi, aussi, avait-elle parfois prêté l'oreille à cette rumeur d'amour qui lui venait de la ville proche ? Pourquoi avait-elle écouté les récits que lui faisait M. de Séguiran des intrigues galantes et des exploits amoureux dont la vieille Mme de Séguiran délectait sa curiosité et qu'elle narrait par le menu à son fils, quand celui-ci la venait visiter ? Pourquoi s'était-elle parfois diverti des aventures d'une Mme de Listomas ou d'une Mme de Bréganson,

des débauches d'une Mme de Gallerand-Varade, pourquoi s'était-elle amusée des grosses facéties de M. le Marquis de Tourves et avait-elle souri des bons tours de M. de la Péjaudie qui, aux péchés de la chair, ajoutait ceux de l'esprit et assaisonnait sa paillardise de son impiété ; de même que M. le Chevalier de Maumoron, dont, les scandaleuses histoires parvenaient jusqu'à ses oreilles, dédaignait la loi de Dieu et offensait l'ordre de la nature avec ce jeune Palamède d'Escandot... Certes oui, pécheurs, tous, et adonnés aux pires excès, mais de quel droit leur eût-elle été sévère ? Ne découvrait-elle pas soudain en elle-même ce même instinct qui pousse à demander au corps les plaisirs qu'il peut donner ? Pécheurs tous en leurs débordements et leurs vices, mais n'était-elle pas pécheresse aussi, puisqu'elle sentait, vivant en ses veines et en son sang, embusqué aux détours de sa pensée, aux aguets dans sa chair, ce même péché qui la guettait et dont la figure lui était apparue sous les traits de ce Berger nu et musclé qui, du haut de son socle, l'avait considérée narquoisement, tandis qu'entre les bras de M. de Séguiran elle imaginait coupablement une autre étreinte ?...

Les réflexions anxieuses et moroses auxquelles elle se livrait et sur lesquelles elle revenait sans cesse produisirent chez Mme de Séguiran un singulier état de mélancolie. Bientôt les belles couleurs de son visage pâlirent et la plénitude de ses formes s'altéra. Ce changement ne laissa pas d'inquiéter M. de Séguiran, surtout quand il vit sa femme se refuser à continuer le régime que lui avait prescrit M. Dagrenais et dont elle avait obtenu de si bons effets. Mais ni les instances, ni les prières ne pouvaient rien sur la répugnance que témoignait Mme de Séguiran pour la nourriture, même la plus délicate et la plus légère, et que M. de Séguiran eût bien voulu attribuer à ce qui l'eût comblé de joie. Mais il lui fallait renoncer à cet espoir : Mme de Séguiran dépérissait par elle-même sans qu'aucune cause apparente expliquât le changement qui se produisait en elle et qu'elle

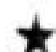
constatait chaque jour à son miroir. Chaque jour, elle y contemplait longuement, non seulement son visage, mais son corps tout entier. Elle en étudiait l'aspect, non pour en admirer la beauté, mais pour en prendre le dégoût et s'en bien inculquer le mépris. Elle s'exerçait à ne plus voir en lui qu'un vase d'impureté et un outil de concupiscence, et elle le détestait de toutes les forces de sa vertu.

Dans le désordre d'esprit où elle se trouvait et dont elle n'était plus maîtresse, des pensées singulières la traversaient, comme celle d'être en proie à quelque maléfice et à quelque sortilège. D'autres fois, elle se croyait aux prises avec un jeu de son imagination et dupe d'une misérable illusion. Existait-il véritablement tant de différence entre une étreinte et une autre et en est-il donc qui procurent des joies si particulières qu'elles vaillent d'y compromettre le salut de son âme ? L'acte d'amour n'est-il pas toujours son pareil et devons-nous en attendre davantage que ce qui le constitue, c'est-à-dire un plaisir commun à tous ceux qui l'accomplissent ?

Si troublée que fût Mme de Séguiran, elle n'en perdait pas néanmoins le pouvoir de raisonner et son raisonnement l'amenait parfois à des conclusions qui, sans qu'elles l'arrêtassent, ne l'en occupaient pas moins un instant. Le plus sûr moyen de dissiper cette illusion qui la tourmentait ne serait-il donc pas d'en faire comparaison avec la réalité ? La chance de retrouver la paix du corps et de la chair ne méritait-elle pas qu'on les abandonnât à l'épreuve de leur désir? Qui sait si le péché ne porte pas sa propre mort en son accomplissement, comme l'abcès se dégorge de son pus quand on en a brisé l'enveloppe? Toute tentation n'est-elle pas une vapeur dont les fantômes ne résistent pas au regard qui les fixe, et qu'en demeure-t-il, quand on les a considérées en leur aérienne vanité?

Mais, sur cette pente, Mme de Séguiran se trouvait brusquement arrêtée par sa sincère piété et sa sincère crainte de Dieu, et eût-elle passé outre, elle ne parvenait pas à se

reconnaître le droit, pour son intérêt personnel, d'entraîner au mal celui qu'elle choisirait pour être l'instrument par lequel elle mettrait fin à son tourment et s'en éclairerait la nature. En faisant partager son péché, elle le redoublait, car si, de sa faute, elle pouvait faire pénitence et la racheter, rien ne pouvait l'assurer que, de la sienne, celui qui l'aurait commise avec elle en concevrait du repentir. Ainsi l'homme qu'elle aurait serré dans ses bras et qui lui aurait peut-être appris le néant de son illusion, elle l'exposerait lâchement à la damnation éternelle et l'y laisserait tomber seul, à moins qu'il ne l'y entraînât avec lui. Et cette image était si vive et si forte que Mme de Séguiran en frémissait d'épouvante, car elle avait gardé, de sa jeunesse huguenote, des visions de Bible qui lui revenaient en anathèmes flamboyants. Tantôt elle se voyait roulant à l'abîme, enlacée au complice de son péché, tantôt, demeurée sur le bord, elle l'apercevait entouré de flammes dont le reflet empourprait ses joues brûlantes sous leur pâleur et, de jour en jour, plus amaigries.



Depuis le mariage de son frère avec Mlle d'Ambigné ou, plus exactement, depuis la mort de la première Mme de Séguiran, M. le Chevalier de Maumoron n'avait pas daigné reparaître à Aix où sa mère le conviait, en vain, chaque année, la campagne de mer finie et les galères rentrées au port pour désarmer. On sait, en effet, qu'à la fin d'octobre, l'escadre des galères vient hiverner à Marseille ou Toulon, pour n'en repartir, quand il y a lieu, qu'au printemps. Les galères, une fois désarmées, la chiourme reste à bord, ainsi que les comites et les argousins chargés de la surveiller, mais les officiers qui la commandent en profitent pour se rendre chez eux, vaquer à leurs affaires, à moins qu'ils ne préfèrent prendre logis en ville et y mener une vie de loisir. C'était à ce dernier parti que s'était rangé M. le Chevalier de Maumoron, prétextant que le climat d'Aix ne lui conve-

nait pas. En vain, la vieille Mme de Séguiran le pressait de la venir voir, alléguant son âge avancé, le Chevalier répondait qu'avec une santé comme elle en avait une, elle vivrait jusqu'à cent ans et qu'il avait bien le temps de revenir auprès d'elle, quand il ne serait plus capable de coucher sous le pavillon et de continuer la vie de mer.

Mais si la vieille Mme de Séguiran voyait plus que rarement son fils le Chevalier, elle n'était pas sans entendre parler de lui, car l'existence qu'il menait en son logis de Marseille avait des échos jusqu'à Aix. On en rapportait des traits qui faisaient de M. le Chevalier de Maumoron un personnage assez peu recommandable. On jouait gros jeu chez M. de Maumoron et on disait que les pontes n'en sortaient pas toujours satisfaits et convaincus de l'honnêteté de la partie. Il en résultait des rixes et des algarades qui faisaient un bruit fâcheux et ne valaient rien pour la réputation de M. de Maumoron, non moins que les façons de M. Palamède d'Escandot, l'inséparable, sur mer comme sur terre, de M. le Chevalier, et l'on allait même jusqu'à prétendre que l'un et l'autre vogueraient sûrement de conserve aux Enfers où ne manqueraient pas de les conduire leurs débauches et leur bougrerie.

Ces propos, qu'ils n'ignoraient pas entièrement, faisaient rire M. de Maumoron et minauder M. Palamède d'Escandot, qui, tout en regardant au miroir sa jolie figure de demoiselle, lançait des œillades à droite et à gauche, ce qui incitait fort la jalousie de M. de Maumoron. M. le Chevalier, en effet, n'avait d'yeux que pour M. Palamède, qui en profitait pour obtenir de M. de Maumoron de nouvelles bagues pour ses doigts, de nouveaux habits pour son corps et les parfums et fards les plus délicats dont il était friand. Ces dépenses nécessitaient, malgré les ressources du jeu, d'assez pressants appels d'argent que M. de Maumoron adressait à sa mère et à son frère et par lesquels il se rappelait, de temps à autre, à leur souvenir. Il faut dire pourtant que M. le Chevalier de Maumoron

employait aussi un autre moyen à ne se pas faire oublier. M. de Maumoron était un excellent officier, des plus braves et des plus habiles, et il n'était guère d'occasions où sa galère ne fît merveille et où il ne se conduisît brillamment. Le jeune Palamède d'Escandot l'imitait sur ce point et se montrait en toute circonstance hardiment courageux, si bien que leur mauvais renom, à l'un et à l'autre, se doublait d'une estime qui faisait, quoi qu'on en eût, parler d'eux avantageusement. Aucune entreprise et aucun combat n'avaient lieu qu'ils ne s'y fissent remarquer par leur valeur et leur témérité.

Ce fut ainsi que l'on apprit un beau jour que M. le Chevalier de Maumoron venait d'être assez gravement blessé dans une rencontre de mer, à la hauteur des Iles Stromboli, où il s'était comporté selon son habitude. Malgré sa blessure, M. de Maumoron n'avait pas voulu quitter le commandement de sa galère qui le ramènerait à Marseille où toute l'escadre était attendue dans les derniers jours d'octobre. Cette nouvelle était parvenue à M. de Séguiran, juste comme il cherchait quelle distraction il pourrait trouver pour tirer Mme de Séguiran de l'état de mélancolie où elle se laissait aller de plus en plus et dont il commençait à concevoir quelque inquiétude. Ce qui l'augmentait encore était la nouvelle façon d'être avec lui de Mme de Séguiran, non qu'elle se refusât à ses désirs, mais elle en montrait une sorte d'appréhension où elle en semblait redouter l'approche et les effets. Souvent, elle cherchait des prétextes à s'y dérober, les demandant à sa santé ou à quelque autre raison. Or, M. de Séguiran n'était pas sans s'étonner de cet éloignement de chair que lui témoignait Mme de Séguiran et il préférait l'attribuer à toute autre cause qu'à celles qui séparent, d'ordinaire, les femmes du commerce de leurs époux, c'est-à-dire à une certaine lassitude où elles en viennent parfois de la monotonie de leurs assiduités. M. de Séguiran ne voulait pas penser que les siennes fussent importunes, car elles avaient un but sur lequel

Mme de Séguiran et lui s'étaient, dès longtemps, accordés.

Néanmoins, M. de Séguiran ne fut pas fâché du stratagème de cette blessure de son frère Maumoron pour y trouver l'occasion d'arracher Mme de Séguiran aux humeurs mélancoliques où elle se consumait. Aussi lui proposa-t-il qu'ils se rendissent à Marseille pour le retour des galères, au-devant de M. le Chevalier de Maumoron, afin de s'assurer de son état et de veiller aux soins que réclamerait sa blessure, ce que ne pouvait faire la vieille Mme de Séguiran, retenue en son fauteuil par la goutte. Mme de Séguiran n'opposa pas d'obstacle à ce projet et elle l'accepta avec cette même indifférence qu'elle montrait à présent pour toutes choses, comme si rien en ce monde n'eût valu un regard de ses beaux yeux qu'elle tenait maintenant presque constamment baissés, à croire qu'ils craignaient toujours la rencontre de quelque spectacle capable de les offusquer. Mais M. de Séguiran pensait que celui des galères rentrant au port les lui ferait bien lever. Sur quoi, le voyage de Marseille fut donc décidé et M. de Séguiran se mit en devoir de tout préparer pour le rendre facile et agréable. M. le Président de Tourves, qui possédait une maison à Marseille, la mit à la disposition de M. et de Mme de Séguiran pour qu'ils y attendissent commodément l'instant où les galères reviendraient.

Ce fut dans la matinée du vingtième jour d'octobre que l'on vint annoncer à M. et à Mme de Séguiran que l'escadre était signalée en haute mer et qu'elle entrerait vraisemblablement au port sur la fin de l'après-midi. La journée promettait d'être belle, et, sur les deux heures, quand M. et Mme de Séguiran montèrent en carrosse pour se rendre à la Darse, le soleil brillait dans tout son éclat. La ville avait pris déjà un air de fête et, par toutes les rues, le populaire se dirigeait vers le port, si bien que le carrosse avait peine à fendre la foule. M. de Séguiran en admirait la belle humeur et la gaieté et s'étonnait de la diversité qu'elle offrait à la vue, car elle se composait de gens de toutes

sortes, bourgeois et artisans, pêcheurs et matelots, vendeurs de fruits et de fleurs, mendiants et coupeurs de bourses, sans compter les Levantins habillés à la turque. Tout ce monde bariolé se pressait, se bousculait dans un bruit de pas et de voix, une odeur d'épices et de marée, avec des lazzis, des rires et des cris. Plus on avançait vers le quai, plus la presse était grande. On se poussait et on s'écrasait afin de gagner les premières places. Des marchands en plein vent y avaient dressé leurs éventaires et y débitaient denrées et pacotilles. On y vendait à boire et à manger. On offrait du vin de la Malgue, des pastèques, des coquillages. Des mendiants y étalaient leurs plaies et y tendaient leurs sébiles. Des faiseurs de tours et des joueurs de gobelet y exerçaient leur industrie et proposaient leurs drogues et leurs amulettes. Un oiseleur tenait en des cages plusieurs sortes d'oiseaux étrangers aux couleurs singulières et, sur des bâtons, des perroquets multicolores rangés à la file et comme à la parade. Un Levantin à longue barbe faisait gambader devant lui une troupe de singes aux culs pelés que taquinaient des polissons déguenillés et dont les culottes montraient les fesses par les trous de l'étoffe. Parfois une bousculade se produisait aux tentatives de quelque tirelaine. Il y avait des coups échangés; des injures se croisaient. Parfois un cortège apparaissait: quelque confrérie avec ses bannières et ses emblèmes. On attendait le corps de ville qui devait venir complimenter M. le Duc de Verdonne qui commandait l'escadre et lui souhaiter la bienvenue.

Cependant le carrosse de M. et de Mme de Séguiran s'était fait faire place non sans peine et s'était rangé à l'endroit le plus favorable pour qu'ils ne perdissent rien du spectacle. Les glaces des portières baissées, M. et Mme de Séguiran admiraient le tableau qui se présentait à leur vue. Bordé des maisons qui le longent et qu'animait, aux fenêtres, un nombre incroyable de curieux, le Port se développait dans toute son étendue, fermé par les murs et la Tour

du Fort Saint-Jean. A l'amarre ou à l'ancre, quantité de navires le remplissaient, si bien qu'à certains endroits on ne voyait pas l'eau, ailleurs sillonnée de barques et de chaloupes. Tout cela formait un enchevêtrement de coques peintes à couleurs vives, de proues et de poupes chargées de figures et d'emblèmes, de mâts, de vergues, d'antennes, de cordages, de pavillons et de banderoles qu'agitait un vent léger. De minute en minute, la foule grossissait ; à mesure que le temps passait, elle se faisait plus turbulente, échauffée par ses propres cris. Ils redoublaient lorsque quelques imprudents, pour s'être trop approchés du bord, tombaient à l'eau. On les en retirait ruisselants. Ces intermèdes calmaient l'impatience de l'attente que M. et M[me] de Séguiran commençaient à trouver longue, quand, soudain, M. de Séguiran ayant tiré sa montre et constaté qu'elle marquait plus de trois heures, un coup de canon retentit, suivi d'une grande acclamation et du branle de toutes les cloches. Alors, au tumulte, succéda un grand silence. Tous les regards se tournèrent vers la passe par où le port ouvre sur la haute mer. Les galères approchaient.

La première qui se présenta fut *la Réale*, que montait M. le Duc de Verdonne et qui arborait au grand mât le pavillon carré. Elle a, comme l'on sait, vingt-six bancs à sept rameurs. Sa carène est blanche. Son carrosse de poupe, fait en berceau, est couvert d'un tendelet de damas, soutenu par quatre flèches dorées. Ses rameurs portent la casaque et le bonnet bleus, au lieu du rouge qui est l'ordinaire. Lorsqu'elle fut à l'entrée du port, elle laissa brusquement tomber ses voiles, en même temps que le sifflet des comites, qui dirigeaient la manœuvre, perçait les oreilles. Puis aussitôt la voilure à bas, les rames se mirent à frapper l'eau d'un mouvement égal. A chaque palade, la galère avançait. Bientôt on distingua aisément le canon de rambade et les argousins en veste brune, qui se tenaient debout sur la coursie, tandis que *la Patronne*, qui suivait de près *la Réale*, imitait sa manœuvre que répétèrent tour

à tour les autres galères sensiles ou ordinaires, au nombre de sept : *La Victoire, la Dauphine, la Force, la Couronne, la Fortune, la Renommée* et *la Vaillante*, qui venait la dernière et que commandait M. le Chevalier de Maumoron. Toutes voguaient lentement, au bruit des acclamations, des cloches et du canon.

Ce fut dans cet accueil que *la Réale*, ayant couru sur son erre, vint se ranger à la place qui lui était assignée et que chacune des autres galères en fit autant, après avoir conillé leurs rames, c'est-à-dire les avoir rentrées de telle sorte que chacune, passée par son estrope, restât posée horizontalement sur l'apostir, ce qui faisait honneur à l'habileté des officiers et à la docilité de la chiourme. Cela fait, on jeta les passerelles. M. le duc de Verdonne foula la sienne fièrement. Il avait conservé son costume de combat et portait un chapeau à plumes, garni de fer, un haut-de-chausses en buffle et des bottes. A ce moment les acclamations redoublèrent, si bien qu'il ne dut pas entendre grand'chose de la harangue que lui adressa le maire entouré de tout le corps de ville. Néanmoins, il y répondit de bonne grâce par quelques mots. M. de Séguiran le vit passer auprès de son carrosse pour gagner celui qui l'attendait. Cependant, M. de Séguiran était descendu et s'inquiétait de reconnaître la galère de M. de Maumoron et il demanda à l'un des officiers qui venaient de débarquer qu'il la lui voulût bien désigner. C'était celle qui paraissait avoir souffert les plus sérieuses avaries. Son grand mât était étayé à mi-hauteur et elle avait perdu son mât de trinquet. Comme M. de Séguiran s'approchait, il aperçut sur l'espale M. Palamède d'Escando, qui, l'ayant reconnu, lui faisait des signes. M. de Séguiran n'avait pas le pied marin, aussi eut-il quelque peine à franchir la passerelle. Il y parvint avec l'aide de M. Palamède d'Escandot, venu à sa rencontre, et qui le conduisit incontinent auprès de M. le Chevalier de Maumoron.

M. de Maumoron était étendu sous le berceau de poupe, car la blessure qu'il avait reçue à la cuisse s'était fort

aggravée faute de soins et il avait grand besoin d'être mis entre les mains d'un chirurgien habile, s'il ne voulait pas demeurer boiteux toute sa vie et même s'exposer à de pires inconvénients. La présence de M. de Séguiran parut lui causer plus de surprise que de contentement ; néanmoins il consentit, sans trop de peine, à se laisser conduire à la maison de M. le Président de Tourves où tout était préparé pour le recevoir jusqu'à ce qu'il fût assez guéri de son mal pour venir s'en rétablir complètement soit à Aix, chez sa mère, soit à Carmeyrane, chez son frère. Il demeurait bien entendu que l'inséparable M. Palamède d'Escandot serait du voyage. Cela convenu, M. de Maumoron ne demanda pas mieux qu'on le portât au carrosse où l'attendait Mme de Séguiran.

Elle considérait avec mélancolie les galères rangées au quai et dont les hautes poupes s'ornaient de sculptures et de lanternes dorées et elle songeait avec compassion à ces misérables galériens qui en faisaient mouvoir les rames à la fatigue de leurs corps. Elle revoyait leur chaîne lamentable, rencontrée par un jour glacé d'hiver, sur la route de Lyon. Peut-être, quelques-uns de ces malheureux étaient-ils là, enchaînés au banc où elle les avait sus destinés ? Leur peau s'était tannée au vent de la mer et cuite au soleil du ciel. Ils avaient peiné à la tâche, gémi de soif et de faim, crié sous le nerf de bœuf des argousins et des comites, subi les tourments de la servitude dont rien ne les délivrerait jamais que la mort, et encore cette délivrance ne serait que le passage à d'autres tourments, ceux-là éternels, car leurs chaînes ne fondraient qu'aux feux de l'enfer dont ils portaient déjà sur eux la flamme par le rouge de leurs casaques et de leurs bonnets. Et, à cette idée des peines éternelles qui attendent les pécheurs, Mme de Séguiran se sentait prise d'une cruelle épouvante et d'une inexprimable angoisse.

L'arrivée de M. le Chevalier de Maumoron, porté à bras, la délivra de ces pensées. On eut quelque peine à le hisser dans le carrosse où M. de Séguiran et M. Palamède d'Escan-

dot prirent place également, mais, une fois installé auprès de Mme de Séguiran, M. de Maumoron reprit assez vite une sorte de bonne humeur et adressa force compliments à sa belle-sœur sur sa beauté. A ces paroles, M. Palamède d'Escandot acquiesçait, lançant à Mme de Séguiran des œillades détournées qui n'échappaient pas à M. de Maumoron, lequel se promit bien, s'il allait jamais finir sa convalescence chez son frère, de faire bonne garde sur sa belle-sœur et de ne pas laisser s'émanciper aux femmes son Palamède qui y semblait, le gaillard, assez inopinément disposé. Or M. de Maumoron ne l'entendait pas de cette oreille et prétendait bien conserver pour lui les faveurs de son giton.

HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie française.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

J.-F.-H. Adnesse : *Casanova après ses Mémoires. Venise. Vienne. Dux, 1774-1798*, Mounastre-Picamilh. — Auguste Puis : *Les Historiettes de M. le chanoine de Fabry recueillies par l'abbé Maxime d'Ayrenx*, Plon-Nourrit (Paris) et Edouard Privat (Toulouse). — Jules Marsan : *Beaumarchais et les affaires d'Amérique, Lettres inédites*, Edouard Champion.

Dans l'ouvrage fourmillant de faits nouveaux, de précisions nettes, d'anecdotes agréablement contées, que M. Charles Samaran consacrait, voici quelques années, à *Jacques Casanova*, il disait, accompagnant son héros, lors de sa rentrée plus piteuse que triomphale à Venise, en 1774 : « Il y aurait de curieuses pages à écrire sur la vie qu'il mena dès lors dans sa ville natale, sur ses travaux littéraires, sur sa traduction de *l'Iliade*, sur la haine dont il continue à poursuivre Voltaire, etc... » Malheureusement, M. Charles Samaran ne put que résumer cette dernière partie d'une existence trop vagabonde. Sa tâche était achevée. Un casanoviste nouveau terminera-t-il, avec un même amour de l'exactitude et de la nouveauté, l'histoire merveilleuse de l'aventurier ? Nous en doutons. Les biographes, en l'absence du texte authentique des mémoires de Casanova, injustement refusé à leur curiosité par le pusillanime et pudibond éditeur allemand Brockhaus, hésitent à entreprendre un travail qui demeurerait incomplet. .

C'est probablement pour cette raison que M. Aduesse, écrivain admirablement informé sur tout ce qui touche son héros de prédilection, n'a point abordé sa biographie. Vivant dans la familiarité du mémorialiste, pour ne rien oublier de ses faits et gestes, il s'était diverti à en établir, pour sa satisfaction personnelle, un répertoire chronologique, une sorte de mémorandum quotidien comprenant les années 1774 à 1798, de l'arrivée à Venise à la mort à Dux. Il nous livre aujourd'hui ce travail minutieux, sous le titre **Casanova après ses Mémoires**, et le complète d'un index iconographique et de deux curieux portraits.

M. Adnesse est un modeste. Il croit n'avoir aucun mérite particulier et ne rien apporter d'utile aux lettrés. Il se trompe. Nous sommes convaincu que ce dépouillement de textes nombreux fort vivant en lui-même, où rien d'essentiel n'est omis, sera plus profitable aux historiens futurs qu'une sèche bibliographie. On y voit réellement s'agiter, dans toute son activité stérile, son personnage et la foule des êtres, hommes et femmes, que circonvient encore sa gentillesse un peu mûre. N'ayant point du tout renoncé aux escroqueries et maquerellages fructueux, Casanova, rentré en grâce à Venise, devenu *confidente* du Tribunal des Inquisiteurs, joue admirablement son personnage de défenseur de la morale publique. Cet avatar paraît être le plus curieux de sa vie déséquilibrée. Il ne tint pas longtemps ce rôle, d'ailleurs. On sait que différentes imprudences le devaient perdre dans l'esprit des inquisiteurs.

Il recommença dès lors sa pérégrination. Ses aventures de Vienne, son passage à Paris en 1783, ses séjours en Allemagne, en Russie, puis, de nouveau, à Vienne, où partout le retrouvent les lettres admiratives et passionnées de ses maîtresses, fournissent à M. Adnesse une abondante matière. C'est l'époque également où la plume du nomade montre une singulière fertilité. Partout il dissémine ses écrits, de valeur diverse, sur tous sujets, étonnant le public par l'universalité de ses connaissances.

Et enfin Casanova rencontre, à Teplitz, Joseph-Charles-Emmanuel de Waldstein-Wartenberg qui le mène à Dux et en fait son bibliothécaire. L'éternel errant a enfin trouvé une retraite stable, souvent pénible à sa vanité, mais où désormais se déploiera sa fécondité intellectuelle. Il y écrira des romans, il y résoudra d'ardues questions de mathématiques, il y exprimera ses idées sur les mœurs, il s'y occupera de théâtre, de poésie et de politique, enfin il y retracera ou complétera, en des pages animées d'un extraordinaire mouvement, l'histoire de sa vie.

Tels sont les faits — et bien d'autres — énumérés et analysés brièvement par M. Adnesse. Son héros méritait cette attention méticuleuse plutôt à cause de son œuvre qu'à cause de sa vie.

Et de même, pour son œuvre encore inédite autant que pour son existence mouvementée, le chanoine Raymond de Fabry de Landas valait que M. Auguste Puis prît la plume du biographe et du commentateur.

Né à Agen, le 12 novembre 1750, Raymond de Fabry, cadet de famille noble, était destiné à l'Eglise. Il avait quelque peu la vocation. Il fit de solides études au collège de Pontlevoy, puis à Sainte-Barbe, enfin en Sorbonne. Dévoré d'ambition et un tantinet frivole, il grossit la troupe de ces abbés mondains qui, à la veille de la Révolution, allaient conquérir le chapeau dans les salons à la mode. Nommé chanoine du chapitre de Saint-Omer, puis vicaire général, député du chapitre aux Etats de l'Artois, membre de l'Assemblée des notables, remarqué par Louis XVI pour ses rapports consciencieux et ses harangues, il allait être nommé évêque de Saint-Malo quand la Révolution le priva de cette satisfaction.

Il s'était toujours montré l'adversaire résolu des philosophes. Il refusa de prêter serment et combattit, la plume à la main, le nouveau régime. Compris dans le décret de la Législative contre les prêtres réfractaires, il dut émigrer. Sa vie, de 1791 à 1802, fut une longue odyssée à travers la Belgique, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, la Sibérie. Il connut d'affreux dénuements, mais curieux de tout et de tous, notant sans cesse ses impressions, il a laissé sur l'émigration et ses foyers principaux (Bruxelles, Maestricht, Aix-la-Chapelle, Mayence, Augsbourg, Bamberg, Bayreuth, Varsovie, Saint-Pétersbourg) des pages fort intéressantes. Ses manuscrits sont d'ailleurs nombreux et mériteraient d'être publiés si l'on juge de sa valeur intellectuelle d'après ses traités, traductions et travaux religieux imprimés au cours de son long vagabondage. Il fut un des premiers, par exemple, à traduire les *Réflexions sur la Révolution française* de Burke. On a aussi de lui des *Méditations d'un émigré de la Révolution française redigées en forme de prières* (Londres, 1794, in-12).

Il rentra en France vers 1802, désabusé de toute ambition, désireux de connaître le repos. Il retourna à son pays d'origine, Agen, où, nommé chanoine et vicaire général, il occupa ses loisirs à revoir ses manuscrits et à composer, pour l'instruction morale et le divertissement de ses neveux et nièces, les **Historiettes** que M. Auguste Puis publie aujourd'hui.

Ces *Historiettes* où M. Auguste Puis retrouve « l'âme du siècle léger, narquois et spirituel », au milieu duquel brilla le chanoine de Fabry, et qu'il considère, d'une part, comme un ba-

gage de conseils en action, d'autre part comme un recueil de contes à dire pour réussir en société, nous paraissent n'avoir d'autre mérite que celui d'être pleins de bonhomie. Le style en est terne et très éloigné du pittoresque utilisé par un Tallemant. L'auteur, en outre, n'a pas connu les personnages qu'il met en scène et on le soupçonne volontiers de s'être servi d'une documentation livresque. Beaucoup cependant, parmi ces anecdotes, ne se retrouvent point dans les ouvrages du temps.

Elles concernent quelques personnages de la fin du XVIIe siècle, comme le grand Condé, la duchesse du Maine, le comte de Clermont-Tonnerre, Maucroix, chanoine de Reims, etc... Pour le XVIIIe siècle, elles relatent des faits sur quelques comédiennes (Mlles Quinault, Clairon, etc.), sur des financiers, médecins, bateleurs, rarement sur des bourgeois ou des hommes de la Révolution. Les gens du monde et les gens de lettres fournissent surtout au pieux anecdotier des traits de mœurs dont il tire une morale facile (Ducs de Brissac, de Bourgogne, de Brancas, de Choiseul, de Narbonne, Maréchaux de Saxe, de Noailles, comtes de Lowendahl, de Lally-Tollendal, de Montmorency, de Caylus, cardinal de Tencin, abbé de Bernis, marquis de Villette, M. de Sartine, Mirabeau, Houdart de la Mothe, Fontenelle, Helvétius, Mmes de Graffigny et Ricoboni, etc...). En somme, la publication de M. Auguste Puis est utile, mais il eût été préférable qu'il nous donnât les Mémoires sur l'émigration laissés par le chanoine de Fabry.

Il eût été de même préférable que M. Jules Marsan, dans l'opuscule **Beaumarchais et les affaires d'Amérique**, où il publie quelques lettres inédites de l'auteur du *Mariage de Figaro*, enveloppât ces lettres inédites dans un texte moins sec. Il est vrai, ces lettres complètent des documents nombreux publiés dans l'ouvrage de Louis de Loménie (*Beaumarchais et son temps*) et ceux offerts au public par un érudit bordelais, Gustave Labat (*Beaumarchais à Bordeaux*), et M. Jules Marsan eût peut-être été entraîné trop loin.

On connaît l'active participation de Beaumarchais aux affaires d'Amérique. On peut même dire qu'il fut l'âme de notre action politique d'abord, guerrière ensuite. Ses biographes ont raconté comment, en perspective du conflit de l'indépendance américaine, l'écrivain, ami de Maurepas et de Vergennes, fut envoyé à Lon-

dres pour y recueillir des informations. Il fut là un admirable agent de la France, et c'est lui qui décida Vergennes à encourager, contre l'Angleterre, les aspirations des colonies d'outre-mer. Il fut ensuite chargé d'organiser le secours officieux en armes, munitions, équipements que notre ministre des Affaires étrangères, avec le concours de l'Espagne, décida d'expédier aux Yankees condamnés, sans ce secours, à la défaite.

Les lettres inédites retrouvées par M. Jules Marsan sont relatives au travail gigantesque et hasardeux que Beaumarchais s'imposa, sans grandes perspectives de profit, pour assurer le ravitaillement des Américains. Elles sont adressées à son agent de prédilection, Theveneau de Francy, qui devait le seconder avec dévouement et fidélité. Elles sont intéressantes, mais ne servent qu'à préciser d'une manière plus nette des faits connus et les sentiments personnels de Beaumarchais.

L'œuvre de ce dernier, malgré les difficultés et les périls qu'il éprouva à la faire aboutir, fut feconde. Il s'y donna de toute l'âme. Sans son activité et son énergie, souvent desservies par des traîtres, l'Amérique n'eût obtenu aucun résultat. Beaumarchais fut mal payé de ses efforts et, pour tout dire, ne fut point payé du tout. Il perdit, avec ses associés, des sommes énormes dans cette aventure, malgré les subsides de l'Etat français. Mais il ne dut point regretter l'ingratitude du Congrès américain en constatant combien, dans la suite, fut profitable pour la France l'intervention qu'il avait toujours préconisée.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

André Salmon : *Prikaz*, éditions de la Sirène. — François Porché : *Le Poème de la Délivrance*, Emile-Paul frères. — Guy Lavaud : *Imagerie des Mers*, Emile-Paul frères. — Guy Lavaud : *Six Poèmes d'Automne*, bois gravés par Charles Hamonet (sans nom d'éditeur). — Charles Cousin : *Le Vœu de l'Etre*, frontispice de Henry De Groux, éditions de « la Connaissance ». — Daniel Lipman : *Les Poèmes d'un Adolescent*, édition Atar. — André Tian : *Nouveaux poèmes*, suivis de *Vitellio Scarpia*, préface de F. Vézinet, Lyon, aux Deux Collines. — Maurice Bataille : *La cité des Humbles*, suivie de *Chansons pour ne pas pleurer*, édition de la Revue littéraire des Primaires « les Humbles ». — Jacques-Trève : *Des Sons de cloches sur l'Abime*, Eug. Figuière. — Henri Soulié : *Vers la Paix (1914-1919)*, Société littéraire et artistique « La Tribune ». — Pierre de Bouchaud : *Les Fêtes de la Victoire (14 juillet 1919)*, « Les Argonautes ». — André Tête : *Les Muses et la Guerre*, librairie Henri Leclerc. — Charles Moulié : *Le Fer et la Flamme (1914-1917)*, Perrin et Cie. — Maurice Biollay : *La lumière dans l'ombre*, E. Figuière.

Prikaz, l'Ordre, est de M. André Salmon, nous enseignent

les « scolies », aux dernières pages du joli volume, « un premier essai de poésie substituant aux saisons du vieux lyrisme le climat instable de l'inquiétude universelle... Ce poème est le premier de la seconde époque des ouvrages poétiques d'André Salmon. »

C'est, à proprement parler, une vision poétique, imagée, un peu tumultueuse et troublante, de la révolution russe. Mais le poète ne l'exalte, ne la condamne pas, ne la raconte pas. Il s'en tient au rôle le plus difficile : aux éléments connus il mêle ce qu'il soupçonne et imagine ; il compose, selon une intuition bien documentée et qui discerne, des figurations des sensations intimes ou d'effervescence publique qui, même si elles outrepassent le réel, en fixent les traits essentiels et significatifs.

Le poète, au fond, bien qu'il prétende close la belle période qui aboutit par *Poèmes* (1905), *les Féeries* (1907) à ce recueil plus délicieux encore, le *Calumet* (1910), s'est posé, en face des événements les plus considérables et les plus mystérieux de notre époque, dans la même attitude que, précédemment, devant les enchantements, les regrets ironiques ou navrés, les mirages enthousiastes, bariolés, de son imagination. Restituer, prétend-il, « l'émotion à l'impersonnel, un art tendant à créer chaque chose par sa description verbale », mais il souligne qu'un tel art se trouvait esquissé en des essais antérieurs : les motifs de l'émotion éprouvée par le poète surgissent-ils d'images intérieures ou vont-ils à l'extérieur, répercutés, former des images que la réflexion ou l'observation suggèrent ? Il n'importe, et l'opération, divergente par le procédé, ne diffère guère par la nature. C'est dans l'un et l'autre cas le don exalté de fiction originale, sur un prétexte antérieur et visible, sur un prétexte insoupçonné et intime.

L'essentiel est obtenu. Je puis ignorer les temps, les circonstances, l'occasion, le milieu ; André Salmon les évoque, les vivifie, m'y transporte, m'y tient haletant et ébloui par l'incantation musicale des images qui se succèdent, par la palpitation des rythmes dont elles sont soutenues.

Pour lui, désormais, comme pour d'autres poètes nombreux, un mouvement de la pensée, un aspect suggéré de la fiction mobile, et le souffle de la phrase qui les contient, coïncident, forment un vers avec un rythme en suspens et qui se résout, mais indé-

pendamment de sa mesure. Le poème se compose d'une suite d'énonciations juxtaposées ou enchaînées par un lien de logique souvent implicite, il est plus entraînant qu'enlaçant. Mais le poète atteint, dans *Prikaz*, le but qu'il s'est proposé ; chaleureux et vigoureux il pousse le lecteur, l'échauffe, le surexcite, le lâche au milieu du tohu-bohu fiévreux, formidable et angoissant de cette révolution implacable, effrénée, sensuelle, où les appétits de chacun lui tiennent lieu de principes.

Est-ce des événements russes une vue conforme à la réalité ? Le poète, aidé de ce qu'il entrevoit dans les récits plus ou moins authentiques, nous les suggère tels, c'est là son œuvre, et son œuvre palpite de vérité humaine. Il suffit qu'il ait créé : la fiction d'art, réalisée, l'emporte de loin sur la chimérique fidélité à des faits réels mais toujours controuvés.

De M. François Porché, **le Poème de la Délivrance**, que précèdent, prose et vers alternés, *les Images de Guerre*, se définit, à mon sens, assez malaisément. A chaque tournant de la strophe il semble qu'on s'élance dans la fièvre d'une exaltation héroïque, patriotique, ou purement lyrique ; un fléchissement de la diction, un abaissement des valeurs dans les termes ou quelque chose d'imprécis, de brumeux, plus souvent encore de trivial ramène l'esprit qui s'échauffait à l'apathie. Est-ce que le poète se défie trop de ses moyens et craint l'emphase ? Il en est loin. Est-ce qu'il n'a pas de force dans les ailes et retombe essoufflé, à son premier élan ? On le croirait d'autant mieux que ses proses se tissent d'un fil plus égal, et que, par exemple, la *Méditation sur un héros disparu* (Péguy) est une composition plus sensible, plus condensée et plus émouvante que ses poèmes en vers mesurés. M. Porché possède également le secret d'accorder au détail indifférent une place encombrante et de s'en masquer à soi-même le plan général du thème qu'il poursuit. Avec une moindre solidité dans le métier, ses ressources ressemblent à celles que mettait en œuvre François Coppée, et la pratique du vers théâtral y a apporté, sans doute encore, du relâchement.

On pouvait aux précédents poèmes de M. Guy Lavaud, *du Livre de la Mort*, reprocher une contrainte obstinée et maladroite et se méprendre sur l'avenir de son art. Est-ce un travail patient et volontaire qui a assoupli ses moyens ? une révélation soudaine qui l'a libéré ? la pratique d'une vie attentive et grave

dans la menace constante du péril? Je ne sais. Mais des heures et des journées dépensées durant des années de guerre, à bord des cuirassés *Bretagne*, *Vergniaud*, *Diderot*. M. Guy Lavaud nous apporte des poèmes, **Imageries des Mers**, dont il est impossible de rien dire de mieux, sinon qu'ils m'émerveillent, et que je les tiens pour des poèmes d'une exquise délicatesse, d'une subtilité imaginative et rythmique extrêmement sûre aussi bien que rare.

Il n'est point, M. Guy Lavaud, de ceux qui laissent au hasard d'une inspiration désordonnée le soin de modeler pour eux les dehors de leurs poèmes. Il la domine, la dirige, subtile, ondoyante, précise ; c'est un maître artiste, et, par cette qualité précieuse, il se sépare de la plupart de ses contemporains.

O vagues, ô golfes, ô îles évoquées, ces voiles et ces épaves, l'horizon, le sillage, l'immensité et tous les moments fougueux et frêles dans l'aventure des mers, la respiration heureuse, colorée, des eaux et de la terre :

Un pin large arrondi en une sombre masse
Quelle île fleurissant sur une mer d'espace :
Chaque branche étendue, verte sur cet azur,
Y jette de longs caps et de fines presqu'îles.
Et les courbes rameaux captent d'un geste pur
Dans leurs récifs menus des golfes d'air tranquille.

Un peintre expert aux merveilles a fixé de tels prestiges, où, par regret, s'alourdit avec fréquence l'empâtement d'adverbes épais ou de participes massifs, encore que d'un doigt aisé M. Guy Lavaud en fasse usage à son gré, et le charme n'est pas moindre aux **Six Poèmes d'Automne**, édition sur papier de couleur, et ornés de gravures sur bois.

Selon une poétique, qu'on trouvera ou propice ou fatale au nerveux et décisif savoir harmonieux de René Ghil, M. Charles Cousin a résolu d'incorporer au chant de ses poèmes les vocables barbares parfois trop subtilement épurés au point d'en devenir méconnaissables, dont usent les techniciens de la méthode et de l'analyse. Il mène ainsi à travers ses *Phasmes* et les *Elégies* de son amour, vers *les puissances d'harmonie*, dont il n'a décelé qu'un *Prélude*, les crises, les élans, la foi de ce qu'il dénomme **le Vœu de l'Etre**.

Quand il écrit :

Sur les magmas, en ustion des avents, hâle
Le souffle qui, aimant d'impulsion première —
Hors de la Ténèbre, fit lever la Lumière...

Je redoute qu'il se méprenne sur les limites de notre art ; par une voie différente de celle qu'adoptent physiciens ou métaphysiciens, toutes les visions du monde ardent ou invisible se peuvent suggérer ; encore convient-il que le miracle d'art les rende plastiques et en vivifie les sonorités. Exemple, au même final poème :

Les ombres montent sur les neiges éternelles...

ou même ceci, où éclatant puis trempé d'amertume, l'homme

Sur les cieux pas bougés d'un regard, voit éclore
Les levers jaunes et les doigtés roses, élans
De la Lumière vers, triomphale ! la Gloire :
La Gloire ! Mais voici que le jour dans la moire
Du soir s'enveloppe. L'ombre éclate des soirs
Et le ciel, sur l'azur, saigne en grands nonchaloirs.

Là existe la vraie puissance du poète qui pense, soit ! mais, comme c'est sa tâche première, voit. Et ainsi il s'harmonise à la plasticité ici ferme et chaude d'Henry de Groux, qui orna son livre d'un frontispice beau.

Agé de 17 ans à peine, emporté par la grippe, Daniel Lipman n'a laissé que peu de vers ; on les a réunis sous le titre **Poèmes d'un Adolescent**. Il se cherchait, et les fragments de lettres où il parle de son art attestent de quel amour studieux et clairvoyant il en épiait les formes ductiles, les moyens les plus efficaces. Dans quelle joie il conquiert l'horizon révélé par les poètes d'abord classiques, puis par ses aînés plus proches, et, à cet enfant d'éducation serrée, traditionnelle, quelle large révélation apporte la découverte de Verhaeren ! Absolu, en ces jours suprêmes, il répudie l'entrave selon lui nuisible de la rime, mais un instinct la ramène en ses vers où en éclate l'utilité. Destin lamentable, et non le seul ! d'un poète enlevé en pleine formation, avec de si belles promesses et déjà un commencement de réalisations heureuses.

Proviseur du Lycée de Mâcon, M. Vérinet nous présente M. Tian et ses **Nouveaux Poèmes**. Félicitons M. Tian qui, modeste, ne célébra point ses exploits de poilu ; quoiqu'il ait « beaucoup lu les classiques, les romantiques, les modernes », on

ne le saurait ranger avec précision ni parmi les premiers, ni parmi les seconds, ni même parmi les troisièmes. Ah ! si on le pouvait ranger parmi les poètes hardis, puissants ou gracieux, ou tout au moins originaux ! Je ne découvre rien en lui que d'assez banal.

La Revue littéraire des Primaires, les « Humbles », édite, de M. Maurice Bataille, **la Cité des Humbles suivie des Chansons pour ne pas pleurer**. Assurément pénétré, le poète n'en fait aucun mystère, de l'enthousiasme, de l'ironie, des rythmes aussi, de Whitman, ces poèmes farouches et nus vont net devant eux à l'idéal qui les tente, mêlé de tendances sociales,d'idéologies,mais vigoureux et vrais, parce qu'ils s'épurent et se grandissent d'amour intime et universel.

Les quarante-deux novains signés Jacques de Trève, **Des Sons de Cloches dans l'Abîme**, adroits quoique de facture immuable, s'exaltent dans l'ombre et vers la lumière en proie au doute d'aimer jusqu'à atteindre au parfum et à la gloire du Seigneur.

Vers la Paix, de la « Collection des Jeunes lecteurs », révèle en M. Henri Souché un soigneux poète parnassien, attentif ou attendri, et pieux en face de la douleur sacrée ou des destins tragiques. **Les Fêtes de la Victoire**, de M. Pierre de Bouchaud, hymne composé pour le 14 Juillet 1919,traduisent avec goût et un certain emportement lyrique la joie de la délivrance et de la victoire, et aussi d'orgueilleuse reconnaissance pour nos soldats. **Les Muses et la Guerre**, de M. André Tête, poème, en quatre chants, de compassion, de ferveur ; le poète y apporte cependant de la guerre un cœur désormais désabusé et inquiet. Les vers disent ce qu'ils ont à dire ; nulle trouvaille de rythme ni d'images. Poèmes de guerre encore, journal de route, impressions notées d'heure en heure, **le Fer et la Flamme**, par M. Charles Moulié, nous entraîne en des épisodes et des visions peu différentes de tant d'autres lues précédemment. Le métier est sûr du moins, et laisse présager que le poète, rentré dans la vie normale, se dégagera. — On ne peut que s'incliner bien pieusement devant les sentiments exprimés, de façon noble et contenue, par un père dont le fils a été tué, s'étant offert en sacrifice dans un moment périlleux. **La Lumière dans l'Ombre**, de M. Maurice Biollay, est nourrie

de ce sentimeut sacré. C'est un livre par là très émouvant, de facture aisée et simple.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Lucien Descaves : *L'Imagier d'Epinal*, Ollendorff. — Lucie Delarue-Mardrus : *Toutoune et son amour ; L'âme aux trois visages*, Albin Michel, Fasquelle. — Elissa Rhaïs : *Saâda la marocaine*, Plon. — Emile Solari : *L'envoyé des forces obscures*, Fasquelle. — Jean de Granvilliers : *Le prix de l'homme*, Calmann-Lévy. — Henriette Celarié : *Gilberte, ma sœur*, Plon. — André Dolle : *Les ronds de cuir bleu horizon*, Albin Michel. — Henri Châteatu : *Le secret du docteur Ludus*, Librairie des lettres. — Roland Dorgelès : *Le cabaret de la belle femme*, Edition française illustrée. — René Bizet : *Peines de rien*, « l'Eventail », Kundig. — Irène Hiller-Erlanger : *Voyages en Kaleidoscope*, Crès. Georges d'Esparbès : *Les Victorieux*, Ollendorff. — B. Dangennes : *Mais l'amour survint*, Romanciers modernes. — Philéas Lebesgue : *Le char de Djaggernath*, Savoir vivre.

L'Imagier d'Epinal, par Lucien Descaves. Encadré par le dessin naïf que l'on voyait rehausser, jadis, des livres de prix ou des cahiers de devoirs de style mis au net par des écoliers sages, c'est un livre rare, le plus étonnant peut-être des ouvrages de patience sur lequel on puisse pencher son attention lassée par tant d'autres efforts littérairement puérils. Le livre ouvert, vous entrez dans une époque à jamais morte, et en faisant machine en arrière, vous retrouvez une vie dont l'intensité, la valeur intérieure, vous surprend et vous gagne comme un frisson de la plus noble des fièvres. Je crois que les farouches mérovingiens sont plus près de nous que ces honnêtes artisans dont la modestie sent la vocation religieuse ! C'est, en somme, l'histoire entièrement reconstituée, image par image, de la fameuse maison *Pellerin*, la fabrique des gravures d'Epinal, lesquelles contiennent toute l'épopée napoléonienne et tous les enseignements moraux d'un temps où le peuple fleurissait ses mansardes, ses chaumières des propres couleurs de son âme. Sang généreux, ciel tendre, blancheur des cocardes ingénues, qu'êtes-vous auprès de nos nouveaux étendards ? Mais il y avait en 1814 des ouvriers qui ne voulaient pas prévoir la journée de huit heures et qu'on augmentait de cinq *sols* d'année en année. Pourquoi, mon Dieu, n'est-ce pas ce brave et doux Georgin, mort, lui aussi, au champ d'honneur, qui puisse revenir dans nos ateliers modernes pour enseigner son art, secret, mystérieux de la résignation, tout en goûtant la récompense ? Le héros n'est jamais celui qui revient, hélas, et celui-là est bien

mort, douce victime de sa propre ingénuité. Voici sa mère : Mme Georgin, femme de ménage chez Mme de Moërsbourg, et sa maison, dans la ruelle étroite, noire, pauvre, propre et tenue dans l'ordre des pauvres qui savent ne rien perdre en ne négligeant rien. Il ne fait pas clair, chez Marguerite Georgin, mais quelle illumination autour de cette tête inclinée sur sa tâche, nimbe comme on en voit autour des saints dans le clair-obscur de leur cachot ! Ce rayonnement-là se dégage peu à peu des moindres faits, des mots, qui ont un goût de terroir et des gestes qui sont exactement mesurés à l'envergure de leur cadre. Elle entoure également Mme de Moërsbourg, la chanoinesse immobile dans son fauteuil, engainée dans ses préjugés, veillant sur la ruine de sa petite ville et ne permettant aucun nettoyage, parce qu'elle sait bien que l'hygiène, au fond, est un fléau plus redoutable que tous les grands hivers, que toutes les invasions, les pestes et les famines. N'y a-t-il pas les passions humaines qui fermentent de temps en temps et qui suffisent à tout empoisonner ? Voici le vieux grognard Thouvenot, estimant le vin et sa chèvre Hersilie, soldat de l'empire, libre penseur portant un cierge à la procession par amour fraternel. Et voici l'amour timide, raisonnable, enfantin de Georgin pour Christine, amour qui se trompe, se méprend et se reprend, sans amertume, sans scandale, si parfaitement digne dans son désappointement. Non, il n'y a pas de génie chez ces artisans plus ouvriers qu'artistes, mais quelle admirable probité, même chez le patron exigeant, rude quoique juste. Et Georgin, ayant gravé, en appuyant un peu trop, l'apothéose de son héros inaccessible, meurt à la tâche comme le tailleur de pierre des antiques cathédrales, en anonyme écrasé sous la masse énorme de son ouvrage, pourtant dans toute l'intégrité de sa foi, retourne à son foyer, flamme qui se replie, parce que les martyrs n'ont jamais demandé que la permission de se consumer en l'honneur de leur Dieu...

L'*Imagier d'Epinal* est bien un roman, puisque c'est une histoire des plus attachantes ; en outre, c'est aussi de l'histoire, puisque c'est une reconstitution de toute une époque allant de 1813 à 1863. C'est un livre admirablement construit où le choix du détail fait ressortir les plus modestes dessins, les timbre de toute la noblesse d'un fleuron. On ne peut guère s'empêcher de suivre ces petites gens avec respect, pas à pas. Lucien Descaves est un réaliste

qui a la religion de la véracité. Il y sacrifie tout élan romanesque avec une rigueur dont, souvent, on pourrait lui faire un crime, si on ne sentait pas que sa retenue,sa courageuse sévérité envers lui-même lui donne en force, en puissance latente, tout ce qu'il consent à perdre en futilités imaginatives. Ah! En voilà un qui ne laisse rien aux hasards de l'éloquence et qui sait ce qu'il fait. Combien de fantaisistes inconscients doivent se sentir humiliés par ce grand travailleur si conscient, n'obéissant qu'à sa propre maîtrise!

Toutoune et son amour et **L'âme aux trois visages**, par Lucie Delarue-Mardrus. Toutoune aime purement et simplement sa mère. Il y a beaucoup plus d'enfants qu'on ne pense qui sont en adoration devant leurs parents et que leurs parents déçoivent peu à peu. Les premiers sentiments sont toujours les plus forts, ceux qui laissent les plus profondes traces. Toutoune finit par vaincre la cruelle indifférence de cette mère trop amoureuse d'un époux volage pour avoir l'idée de regarder le bonheur modeste blotti à ses pieds. Un jour vient où Toutoune l'emporte sur l'inconstant par la fidélité canine de son adoration, et les deux créatures, enfin unies, forment le rempart sacré contre l'invasion du traître ennemi.

L'âme aux trois visages est une autre étude d'enfant très curieuse, exceptionnelle, parce qu'il s'agit d'une petite fille d'un grand musicien, créature fougueuse étrangement fantasque,ayant tous les défauts, mais aussi toutes les qualités de l'artiste en herbe. Le récit concernant les fluctuations de son aversion pour sa grand' mère et la manière farouche qu'elle emploie pour l'aimer dans son amour vainqueur de la musique est très intéressant. *L'âme aux trois visages*, de Lucie Delarue-Mardrus, ne serait-ce pas l'auteur lui-même ? Tour à tour littérateur, musicien, peintre ? Cette étonnante femme de lettres qui aurait pu se contenter d'être la plus jolie de nos parisiennes, comme une perle a voulu, semble-t-il, avoir toutes les séductions, tous les orients. Elle est à la fois : « de la beauté le chantre et le modèle » et, de plus, joue du violon avec le merveilleux archet de la tzigane. C'est l'enfant gâté de tous les génies, génie lui-même et il me fait un peu peur, car il convient, dans ce siècle-ci, d'avoir peur du surnaturel.

Saâda la Marocaine, par Elissa Rhaïs. On aime terriblement l'exotisme en France ! Mme Elissa Rhaïs, à peine débarquée

d'Alger, avait déjà conquis une telle faveur parmi les gens de lettres que l'on voulait lui décerner tous les prix, y compris, je crois, celui de la *Vie Heureuse*. C'est incontestablement un écrivain doué d'une grande faculté d'observation, et les mœurs d'une famille marocaine en exil sont décrites avec une verve qu'on sent que rien ne lassera ni ne réduira. Le style n'est pas original comme celui d'Isabelle Eberhard, mais, beaucoup plus souple, il se prêtera, certainement, aux descriptions colorées, toutes de surface, qu'aiment nos revues et nos magazines bons à mettre entre toutes les mains. Les chants, traduits, dans la petite maison clandestine de Sid Kaddour, sont bien longs et n'ont pas toujours l'intérêt psychologique qu'on leur prête. Ce qui fera peut-être la vraie gloire de cette historienne de pays relativement peu connus, ce sera son choix définitif de l'étude de mœurs non châtiée et surtout non corrigée par la stupidité de nos directeurs de l'opinion universelle. Qu'elle tourne autour de nos caravansérails de lettres pour ne pas y entrer sans des avertissements nécessaires. *Saâda la marocaine* est encore libre. Demain, elle pourrait bien devenir la bonne petite bourgeoise de tout repos... et alors combien plus prostituée !

L'Envoyé des forces obscures, par Emile Solari. Un coup de tonnerre sert d'introducteur à cet homme néfaste. Il est dangereux et il plaît aux femmes comme un Satan nouveau modèle. Seule, une ingénue sait lui résister ; mais il est vrai qu'elle s'éprend de son fils, un jeune homme timide, opposé du beau ténébreux dépravé. Une heureuse façon de se servir du mystère des forces des éléments déchaînés donne à ce récit toute l'allure du conte philosophique, jointe à la très intéressante péripétie d'un simple roman d'aventure.

Le prix de l'homme, par Jean de Granvilliers. C'est, en guerre, toute la valeur de l'individu décuplée devant le danger ou étouffée par la rudesse des disciplines. Il y a deux femmes, une riche héritière et une pauvre fille de paysan. Toutes les deux se conduisent en bonnes Françaises, mais selon leur éducation, qui correspond avec leur passion. L'une ne consent pas à l'union qui la ferait déchoir au point de vue fortune ; l'autre, habituée seule à la franchise qui choisit jusqu'au sacrifice pour se rapprocher de son idéal, vient, ne pouvant se donner légitimement en amour, se donner par la mort. L'homme a gagné ce prix sanglant et toute

la gloire, en outre, de se sacrifier lui-même au nom du seul idéal qui ne déçoive jamais.

Gilberte, ma sœur, par Henriette Celarié. Le roman des deux sœurs, la belle et la modeste. C'est la plus humble qui épouse le prince charmant, et c'est d'ailleurs unem orale assez facile, la haine, entre gens du même sang, possédant toujours quelque chose de fatal. Je n'ai jamais vu de sœurs ou de frères complètement d'accord, ce qui indiquerait qu'on ne peut sincèrement détester que ceux qu'on connaît bien.

Les ronds de cuir bleu horizon, par André Dollé. Amusante satire de ce corps d'armée qui, soi-disant, faisait mourir l'autre. Toutes les anecdotes de ce livre sont assez vécues pour qu'on le sente plus près du journal que du roman.

Le Secret du docteur Ludus, par Henri Château. Il s'agit d'un secret pour gagner au jeu. Il y là-dedans, très en dehors de l'intrigue, un traité de mathématique sur les martingales passées, présentes et futures, qui semble un peu bien compliqué, mais qui intéressera terriblement, j'en ai peur, tout le monde des joueurs décavés, et il est grand, hélas !

Le Cabaret de la belle femme, par Roland Dorgelès. C'est un petit tas de ruines... mais il porte ce nom bien francais, aussi tous les Français ronchonneurs de l'escouade, si fatigués soient-ils par leurs récents exploits, se sentent-ils du cœur au ventre pour aller le défendre ou le reprendre. Quant à la *belle femme*... si je ne craignais d'effaroucher le jeune et triomphant auteur des *Croix de bois*, je lui dirais que sa nouvelle est symboliste, malgré son grand désir de l'exactitude sans aucun panache : la *belle femme*, c'est la France. On ne la voit jamais et elle est pourtant dans toutes les actions de ces bourrus bienfaisants qu'on appelle poilus.

Peines de rien, par René Bizet. Très délicats tableaux de la vie parisienne des noceurs qui songent et réfléchissent malgré leurs incertains ébats. Ce Chinois, cette petite promeneuse nocturne et cet homme-poète acceptant de faire un intérim amoureux et s'y pinçant le cœur entre deux portes sont des silhouettes à la fois fragiles et très réelles. Une pointe de piment, un parfum de vanille, peut-être une lueur de couteau, très loin, dans un pays jaune où personne ne sera responsable, ce sont là des peines qui valent la peine d'être décrites. Des dessins d'Emile

Bressler donnent au livre, d'édition soignée, une apparence d'un rêve de buveur qui voit les choses flotter : les maisons sont un peu de travers et la dame sur le balcon prend une importance énorme.

Voyages en Kaleidoscope, par Irène Hiller-Erlanger. Ce petit livre fera, je pense, la joie des cubistes, parce qu'il s'efforce de superposer le plan astral au plan... ordinaire. On voit un montreur de réalités funestes hésitant entre deux dames, également funestes, Vera, une danseuse, et Grâce, une donneuse d'eau... lustrale. J'ai lu, pas tout compris et surtout admiré qu'une personne aussi vertigineuse que l'auteur puisse avoir aimé jusqu'à la dédicace de piété l'âme du Grand Léon Bloy, qui, lui, avait horreur de la mystification. *Le droit social aux révérences*, cependant, aurait assez plu au prophète en question, lequel ne faisait de révérence à personne et n'aimait guère les sacrifices à la réclame.

Les Victorieux, par Georges d'Esparbès. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette suite de croquis de la grande guerre, c'est d'y apercevoir un d'Esparbès assagi, calmé et ne portant plus aucun plumet romantique... tellement il s'est senti dépassé en prouesses par nos poilus. Tout ce qu'il pouvait avoir inventé se trouvait réalisé et au delà. Il est entré lui-même dans la légende par les siens. C'est l'époque où le père n'en revient même pas d'être l'auteur de son propre enfant !

Mais l'amour survint..., par B. Dangennes. Joli roman très sage et gracieusement illustré, où l'on voit une fillette, victime d'une parente maussade, s'en venger doucement par l'amour : qui n'a pas aimé ne sut pas vivre.

Le char du Djaggernath, par Philéas Lebesgues. De beaux poèmes en prose par un poète qui connaît les longues et fructueuses contemplations que procure la nature, lorsqu'on l'aime, et qu'elle vous reconnaît pour son maître.

RACHILDE.

THÉATRE

Coopérative des auteurs dramatiques français (Théâtre des Arts) : *La Comédie des objets trouvés*, parade en un acte, de M. Mathias Morhardt. *Le temps est un songe*, drame en 6 tableaux, de M. Henri Lenormand. *Le Tour du Cadran*, comédie en 3 actes, de M. Fernand Nozière (2 décembre). — *L'Ame*

en folie, pièce en 3 actes, de M. François de Curel (23 décembre). — Bêtise réciproque.

L'union fait la force. La coopérative est l'union. La Coopérative des auteurs dramatiques français devrait avoir, dans le talent, la force, la hardiesse, la nouveauté. Ce n'est qu'un avis personnel : ce résultat ne me paraît pas atteint. Peut-être est-ce trop demander et suffit-il qu'elle représente, au moins de temps en temps, des œuvres d'un genre qu'on ne voit pas sur d'autres scènes ? Alors, cela devient dangereux, tout au moins difficile : on risque de tomber dans l'excès d'étrangeté ou dans l'excès de niaiserie. C'est la réussite qui est arrivée jusqu'ici à la Coopérative des Auteurs dramatiques français. L'excès d'étrangeté a été *Le Temps est un songe*, de M. Henri Lenormand, et l'excès de niaiserie *L'Ame en folie*, de M. François de Curel. D'ailleurs, si vous le permettez, nous allons voir, dans leur ordre, les deux derniers spectacles de cette nouvelle entreprise. Je me dépêche de dire qu'elle a toute mon estime, — cette précaution, parce qu'il paraît que j'ai la réputation, d'ailleurs fort justifiée, de me moquer de tout. Je trouve fort bien que des auteurs dramatiques, ayant avant tout l'amour de leur art, se groupent pour jouer leurs œuvres entre eux, avec leurs propres ressources. Le seul nuage, pour moi, c'est le petit nombre de représentations de chacun de leurs spectacles. Je me le disais l'autre soir, en gravissant une nouvelle fois la rue de Rome, pour monter là-haut, jusqu'au Théâtre des Arts, ancien Théâtre des Batignolles : « Si cette entreprise continue, il va falloir faire cette promenade tous les quinze jours. Parlez-moi des théâtres qui donnent des pièces à trois cents représentations ! On est tranquille pour quelque temps. » J'ajouterai une chose dont vous vous apercevrez, du reste, peut-être : je n'ai jamais été moins en train d'écrire une chronique dramatique qu'aujourd'hui.

Je ne connais pas personnellement M. Mathias Morhardt, mais je le rencontre souvent, presque chaque jour. J'ai ainsi deux rencontres quotidiennes, avec deux hommes à qui je n'ai jamais dit un mot et que je connais néanmoins assez bien : M. Mathias Morhardt et M. Antoine Albalat. M. Mathias Morhardt est un homme grave, qui semble toujours préoccupé de questions sérieuses, de problèmes importants, à la mine même un peu revêche, qui a toujours l'air d'aller à une cérémonie officielle ou d'en revenir. On

n'a pas l'envie de l'aborder en plaisantant et l'idée ne viendrait pas de l'inviter pour égayer une société. Il est Suisse, d'ailleurs, et par-dessus le marché, rédacteur au *Temps*. Il a la mine de son pays et de son journal. Eh bien ! tel qu'il se présente, je peux dire qu'il m'a donné l'autre soir une fameuse surprise. Il faut dire que j'ignore souvent de quoi se compose le spectacle que je vais voir et aussi que je pense souvent à autre chose que ce qui devrait m'occuper. J'arrive au Théâtre des Arts. Je suis à peine assis que le rideau se lève. Sur la scène, le décor d'une salle d'attente, avec un guichet à droite, un autre guichet à gauche, chacun surmonté d'un écriteau : *Objets perdus*, *Objets trouvés*. Par l'un et l'autre de ces guichets, un pantin, agité, frénétique, grotesque, disant des choses folles, extravagantes, moitié lyriques, moitié bouffonnes. Un quiproquo assez bien mené sur les attributions respectives de chacun de ces guichets : *Objets trouvés*, *Objets perdus*. En effet, vous trouvez un objet et vous venez le déposer. Ce n'est pas au guichet *Objets trouvés*, c'est au guichet *Objets perdus*. Mais vous avez perdu quelque chose et vous venez le réclamer. Ce n'est pas au guichet *Objets perdus*, c'est au guichet *Objets trouvés*. Je n'insiste pas trop, car j'aurais peur, même ici, de ne pas trop m'y reconnaître. Faites alors entrer, dans cette salle, une servante niaise qui a trouvé dans la rue un réticule et qui le rapporte. Ensuite, la jeune femme qui l'a perdu et qui vient le réclamer. Le premier employé effarouche la servante. Un second employé fait une déclaration à la jeune femme. C'est un vrai guignol, de la farce pure, du gros comique pour théâtre de quartier. Je me demandais ce que cela voulait dire. Y avait-il, dans la même soirée, une partie Théâtre des Batignolles et une partie Théâtre des Arts ? Ce devait être un vieux vaudeville, qu'on donnait en lever de rideau ? Un vieux vaudeville ! Non ! Je m'informai à l'entr'acte. C'était une pièce nouvelle : **La Comédie des Objets trouvés**, par M. Mathias Morhardt. Il était là, en effet, dans une loge. C'était bien lui, toujours grave, toujours paraissant préoccupé de choses pas drôles, avec sa mine sévère, son air de cérémonie officielle. C'était son œuvre, cette pantalonnade inattendue ! Je le regarde maintenant, quand je le rencontre, avec un certain intérêt. M. Mathias Morhardt promène dans la vie et offre à nos yeux l'air que j'ai décrit, celui d'un homme morose, éloigné de toute fantaisie, uniquement occupé

de choses sérieuses, qui ne plaisante sur rien et ne prend rien à la légère. Simple apparence, déformation professionnelle, air de bureau, souci de sa place dans son journal. En réalité, il est affreusement gai, et, peut être, dans son être intime, le plus frivole des hommes. C'est pour lui, surtout, que le *Temps* doit être un songe, un mauvais songe. Sa réalité, c'est la *Comédie des Objets trouvés.* Je ne sais si mes travaux de critique dramatique m'ont donné quelque autorité auprès des directeurs de nos grandes scènes, mais je recommande M. Mathias Morhardt au directeur du Théâtre Cluny. Il est pour lui l'auteur rêvé.

Je pense qu'on a remarqué la façon brillante dont j'ai amené, juste au moment d'en parler, le titre de la pièce de M. Henri Lenormand. Quand j'ai qualifié tout à l'heure cette pièce d'excès d'étrangeté, j'ai peut-être un peu exagéré. Je ne suis point, d'ailleurs, contre l'étrangeté, — étrangeté ne voulant pas dire originalité et n'en ayant pas l'intérêt. Sans doute, je préfère le théâtre de caractères généraux, qui nous montre des types d'humanité dans lesquels chacun de nous peut se reconnaître. Mais l'étude d'un cas particulier, même très particulier, peut avoir aussi son intérêt Quoique, à dire vrai, on sorte d'un tel spectacle avec l'impression d'avoir vu et entendu un malheureux fou, un pauvre malade, impression qui n'occupe, ne touche que sur le moment, et dont bientôt il ne reste plus rien. Ce qu'il y a de plus grave pour la pièce de M. Henry Lenormand, c'est qu'elle n'a rien de neuf, c'est même qu'elle donne l'impression de choses anciennes, déjà vues, déjà entendues. Non pas dans le sujet précisément, non pas précisément dans son personnage principal. Mais à la fois dans son sujet, dans son personnage principal, dans le domaine spirituel qu'elle exprime, dans l'atmosphère qu'elle évoque, jusque dans le ton, les attitudes de ses personnages. C'est tout ensemble une œuvre intéressante, curieuse, extrêmement bien conduite, également extrêmement bien écrite sans excès de littérature — et une œuvre qui ne surprend pas, qui ne touche pas, qui ne conquiert pas, pour la raison, que je viens de dire, qu'on a déjà vu cela ailleurs, en tout ou en parties. **Le Temps est un songe**, c'est l'histoire d'un homme d'une sensibilité telle, — dites, à votre choix, malade ou trop raffinée, — que la réalité, pour lui, ce ne sont pas les choses réelles, tout ce qu'on dit, qu'on voit, qu'on entend et qu'on touche, mais bien, au

contraire, et uniquement, les choses mystérieuses, obscures, qu'on ne perçoit et ne ressent qu'à peine, et encore seulement certains êtres capables de les percevoir et de les ressentir. Ce n'est même pas assez dire : la réalité est pour lui une souffrance, non seulement morale, mais encore physique, contre laquelle il se débat, à laquelle, par degrés successifs, il se soustrait de plus en plus. Il est notamment pris, conquis, pénétré, envoûté, pour dire le mot juste, par le mystère, la vie, l'âme de l'eau, et c'est là, finalement, dans une rivière proche de sa maison, à laquelle il se livre, attiré irrésistiblement, qu'il trouve enfin sa vie, sa réalité, une âme pareille à son âme. Ajoutez, au début de la pièce, une hallucination de la fiancée de ce personnage, qui le voit noyé dans la même eau dans laquelle on le trouvera pour de bon plus tard, vous aurez une idée de l'inquiétude, de l'angoisse, du mystère, de la sorte de brume humide, — l'action se passe en Hollande, dans un paysage de rivières et de canaux, — qui règnent dans toute cette œuvre. N'allez pas croire, après cela, que cette œuvre se ressent, dans son expression, de la faiblesse qu'elle peint. Elle est, au contraire, vigoureuse. Un certain ton de révolte l'anime même par moments, le combat de l'idéal contre les mille médiocrités et petitesses de la vie. Dans ces passages-là, elle est une très belle chose. Elle a été servie par des interprètes exceptionnels en la personne de M[me] Ludmilla Pitoeff et de M. Georges Pitoeff, que leur ton, leur accent, leur physionomie et même leurs gestes et leurs attitudes, extrêmement particuliers avec le plus grand naturel, faisaient les personnages mêmes de l'auteur.

Il y avait, le même soir, une chose plus étrange encore que l'œuvre de M. Henri Lenormand. C'était de voir au programme une pièce de M. Nozière. Que diable vient faire M. Nozière dans la Coopérative des Auteurs dramatiques français ? A-t-il de la peine à se faire jouer? Ses pièces ont-elles des mérites trop littéraires pour être accueillies par les directeurs des théâtres ordinaires? Pas du tout. M. Nozière ne s'est jamais distingué à ce point. Il est par excellence un auteur du boulevard. On l'y a joué plus d'une fois. Il a d'ailleurs donné, une ou deux fois, des choses intéressantes, comme, par exemple, *Le Baptême*, en collaboration avec M. Alfred Savoir. Il est vrai que tout le mérite de cette œuvre revenait peut-être à M. Savoir ? Il aurait donné à la Coopérative des Auteurs dramatiques français quelque chose d'analogue,

on n'aurait rien à dire. Mais une pièce comme **Le Tour du Cadran**, et que ladite Coopérative ait accepté de mettre cela à son programme! Je demande mille pardons pour ce que je vais dire. Il n'y a pas à tourner autour. *Le Tour du Cadran* est une simple ordure, je l'écris comme je le pense, et malgré ma répugnance pour le mot. Ce n'est pas du libertinage, ce n'est pas de la galanterie, ce n'est pas de la licence, toutes choses qui pourraient être charmantes. C'est ce que je viens de dire. Certes, c'est bien fait, et surtout le dialogue du premier acte est joliment mené. M. Nozière a un métier parfait. N'a-t-il donc que cela ? Car, vraiment, quel sujet bas que celui auquel il s'est plu, et comme il semble s'être complu dans cette bassesse, jusqu'à la mener pendant trois actes ! *Le Tour du Cadran* n'est pas une pièce sur l'amour. C'est une pièce sur l'acte sexuel, uniquement. Nous voyons là une jeune femme qui n'a d'occupation que de coucher, après deux heures de connaissance, avec tous les messieurs qui lui sont plus ou moins présentés, et des messieurs qui n'ont d'occupation que de coucher, après pas plus de temps, avec toutes les femmes qu'ils connaissent de la même façon. Aucunement question d'un attrait ou d'un autre, du moindre romanesque, d'un sentiment même passager, pas même de passion purement physique. Les personnages de M. Nozière ne sont pas des amoureux. Ce ne sont pas des amants. Ce sont... Je ne sais comment dire. Je ne trouve pas le mot. Deux heures de connaissance, je vous dis, et cela leur suffit. Seigneur Dieu! je ne suis pas prude. J'entends les choses de l'amour dans leur extrême. La pudeur, dans ce domaine, est à mes yeux une sottise. En gestes et en paroles, entre gens qui s'aiment, je ne connais pas de limites. Mais l'amour de cette façon, mais coucher ainsi, au bout de deux heures, avec une femme qu'on vient de connaître, le pouvoir, n'avoir ainsi que de l'instinct?... C'est ne connaître et ne pratiquer d'amour que celui qu'on trouve au b... Je suis pour un plaisir qui demande plus d'attrait, plus d'intimité, plus de recherche, plus d'esprit, plus d'imagination, plus de souvenirs, même plus de vice, et qui est, par tout cela même, autrement vif, voluptueux et piquant. Comprendra-t-on tout ce que je veux dire ? C'est le mot que Chamfort rapporte d'un homme qui refusait d'aller chez les filles et qu'on en plaisantait : « Est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime que les femmes que je

n'aime pas? » C'est également ce que me disait dernièrement, sur le même sujet, quelqu'un que je connais, homme timide, délicat, difficile sur le chapitre des femmes, et pour qui l'habitude et les souvenirs augmentent le plaisir : « J'aurais plus de plaisir à me... figurer que je suis avec une femme que j'aime, qu'à être, pour de bon, avec une femme que je n'aime pas. »

Depuis le 2 août 1914, prévoyant tout ce qu'ils allaient nous débiter, je ne lis plus guère les journaux. J'ai passé, sous ce rapport, à cette époque, deux mois délicieux, septembre et octobre, dans un petit village de Bretagne, sans en lire un seul. J'en ramasse tous les jours, au *Mercure*, une demi-douzaine pour mes besoins de vieux papier. Je me risque quelquefois à regarder, sur l'un ou sur l'autre, l'heure d'un spectacle auquel je dois me rendre, renseignement qui est, d'ailleurs, le plus souvent inexact. C'est tout ce que j'en fais, tout ce que j'en connais, et je puis dire que le dimanche, jour où je ne sors pas de chez moi, crierait-on dans le pays les nouvelles les plus sensationnelles, je ne ferais pas dix pas pour en acheter un. La place qu'ils tiennent dans la vie d'aujourd'hui ne manque d'ailleurs pas de comique. On peut certainement jurer que beaucoup de gens n'ont pas, n'ont jamais eu d'autre lecture. J'habite en banlieue. Je prends le train chaque matin. C'est pour moi, chaque matin, un amusement de voir tous les voyageurs se précipiter dans la salle d'attente de la gare pour acheter le journal sans lequel ils ne pourraient se mettre en route ni passer leur journée et se mettre tout de suite à le lire avec avidité. Y comprennent-ils quelque chose ? Font-ils l'examen de ce qu'ils lisent ? Leur lecture terminée, quelque chose, d'après elle, fonctionne-t-il sous leur crâne ? C'est rester dans la stricte vérité que de répondre carrément non à ces trois questions. Ces gens vivent comme des bestiaux, ce n'est pas trop dire, et ils n'ont, d'ailleurs, qu'une utilité pareille. Ils se lèvent, ils vont travailler, ils mangent, ils reviennent se coucher. Il n'y a qu'à regarder leur visage immobile, le vide de leurs yeux, le silence de leur bouche, leurs gestes chétifs, cette humilité spirituelle, cette stupidité native et soigneusement conservée, pour comprendre qu'il ne faut pas leur en demander plus. Je peux dire que de tous ceux que je connais pour les voir et les regarder ainsi chaque matin, je n'en ai jamais vu un seul avoir l'idée de changer une fois de journal. C'est à croire qu'il y aurait là, pour chacun d'eux, quelque chose

d'effroyable, comme de passer d'un pays dans un autre, dont la langue serait différente et soudain inintelligible. Non, depuis des années, chacun lit fidèlement, aveuglément, idiotement le même journal, chacun entretenu ainsi dans un mensonge, une bêtise, une bassesse peut-être différents, mais égaux de tous points. Ce sont des citoyens modèles, et à ce titre, plus ce qu'ils lisent est bête, mieux cela leur convient. Je pourrais citer, dans ce genre, des traits du plus haut comique, des exemples extravagants de cette bêtise civique qui dépasse toutes les bêtises, des mots entendus ou dits à moi-même, qui sont révélateurs de ce que peut être un journal pour son lecteur et de ce que peut être un lecteur de journal incapable de rien lire d'autre et à qui il ne vient même pas à l'idée qu'il peut exister quelque chose d'autre à lire. Il faudrait du temps et je suis pressé. Je me rappelle, par exemple, une petite scène, un soir, dans mon compartiment. Un de ces gribouilles était monté, tenant en main *La Liberté*. Après s'être assis, il passa ce journal à son voisin, qui n'en quitta pas la lecture pendant tout le trajet. Au moment qu'ils allaient descendre, ce voisin rendit avec effusion ce journal à son propriétaire, avouant qu'un peu plus il allait oublier de le faire. « Eh bien ! mon cher, heureusement que non ! répliqua l'autre. Vous savez ce que c'est que *son* journal, Moi, le soir, après le dîner, dans mon fauteuil, une bonne pipe et *la Liberté !...* C'est le meilleur moment de ma vie ! » Un autre, un matin, pendant la guerre, lisait *l'Echo de Paris* (1). Il s'agissait d'un article dans lequel on comparait l'action des armées françaises contre les armées allemandes au flux et reflux de la mer sur les côtes. Il montra l'article à son voisin habituel : « Dites donc, regardez ça... là !... (il lisait, en suivant du doigt)...... *comme le flux de la mer...* » L'autre, — il porte un nom à sa mesure : il s'appelle Lebas, — lut à son tour, à mi-voix, docile, répétant : «... *comme le flux de la mer...* » Quand il eut fini, il hocha la tête, les yeux tout ronds : « C'est très beau !... » On a beau dire : Daumier savait peindre sur le vif les imbéciles. Mais de cette taille-là !... Il n'y a que les journaux d'aujourd'hui pour nous les confectionner. Ne nous en plaignons pas. On sait que ce sont les imbéciles qui font la grandeur d'un pays. Jamais, dans son entier, le monde n'a été si grand. Ces

(1) Je pourrais citer des journaux et lecteurs d'opinion contraire. Tous se valent.

excellents journaux ne sont d'ailleurs pas moins drôles quand il s'agit de littérature. C'est étonnant, à les lire, ce que nous comptons de grands écrivains, comme, d'ailleurs, de grands hommes en tous les genres. Ils ont ainsi fait des réputations à des auteurs qui sont, à les juger exactement, aussi vides qu'illisibles, aussi plats que prétentieux, et qui seront oubliés dès le lendemain de leur mort. A les en croire, ce sont tous, de tous points, des gens de génie, qui ont tout découvert dans tous les domaines, approfondi et exprimé tout ce qu'on ignorait encore. Est-ce bêtise ou orgueil national ? Vous me direz que l'un vaut l'autre, et que les deux s'égalent, et vous aurez raison. C'est ainsi, paraît-il, à ce qu'on m'a dit, qu'ils ont été unanimes à célébrer comme un chef-d'œuvre la dernière pièce de M. François de Curel : **l'Ame en folie**, que la Coopérative des auteurs dramatiques français a représentée dans son dernier spectacle. Je ne chercherai pas à démêler les raisons de ce délire, s'ils admirent *l'Ame en folie* comme le Gribouille montré plus haut admirait *le flux de la mer*, ou si, trouvant qu'il était grand temps que nous eussions un chef-d'œuvre au théâtre et ne découvrant pas mieux pour leurs moyens, ils se sont rabattus sur M. François de Curel et sa dernière production. Notez qu'il y a d'ailleurs là une grande adresse. Le mot chef-d'œuvre fait bien. Il impressionne. Il dispense de toute explication. On n'explique pas un chef-d'œuvre. Cela se sent ou ne se sent pas. Et les lecteurs de journaux, qui, d'ailleurs, pour la plupart, n'iront pas voir, le sentent fort bien. Ne se pâment-ils pas au *flux de la mer* ? Ajoutez qu'il s'agit de M. François de Curel, un grand nom, et qui est de l'Académie française. Cela rend le chef-d'œuvre indiscutable. Le lecteur de journal a une bonne journée devant lui, — l'homme à la pipe, surtout, une bonne soirée. Que je voudrais savoir ce qu'évoquent, dans la tête d'un de ces nigauds, ces mots mirifiques : Académie française ! Ce doit être prodigieux ! Rien ne doit pouvoir rendre cela ! Ce doit être comme un immense silence... Je me tais, impressionné malgré moi. Je préfère revenir à la pièce de M. François de Curel, qui n'est pas un chef-d'œuvre, hélas ! qui n'est pas même une œuvre intéressante, pas même une œuvre bien faite, adroite, vivante, qui prenne par le cœur ou par l'intelligence même d'une façon moyenne, qui n'est que ce que j'ai dit plus haut et que je ne retire pas : une niaiserie, et même excessive. M. Fran-

çois de Curel, une fois de plus, fait des découvertes faciles. Il a lu Darwin hier, et il vient nous révéler le transformisme. Nous montrant, dans son personnage principal, l'auteur d'un ouvrage : *L'âme en folie*, il nous fait une grande leçon, qu'il croit neuve, sur la suprématie de l'instinct, et nous découvre que l'amour, en dépit de toute notre rhétorique, nous fait tout semblables aux animaux. Le manque de nouveauté ne lui fait pas plus peur dans le fond que dans la forme. Son bonhomme d'écrivain vit loin des villes. Il est retiré à la campagne. Il a, dans son voisinage, une immense forêt, où il passe en promenades d'études sur les animaux toutes ses journées. Il nous en fait le récit, la description, en des couplets interminables, analogues, dans leur vocabulaire, aux couplets des petits bourgeois en vacances, s'extasiant sur des couchers de soleil. Ce bonhomme, véritable magasin de clichés, qui n'a écrit qu'un livre, se rattrape, sur ses vieux jours, en parlant de tous ceux qu'il n'a pas écrits. A un moment, il nous fait tout un cours, qui prétend à la plus haute philosophie, sur la composition matérielle d'un squelette de musée anatomique, pour justifier le droit dudit squelette à l'enfouissement. A un autre moment, un mannequin, recouvert d'un drap comme un fantôme, nous fait, d'une voix de somnambule, tout un discours assez bizarre pour expliquer la correspondance des choses de l'amour avec celles de la religion. Enfin, une dame sur le retour, qui semble condenser en sa personne toute la simplicité d'esprit de l'auteur, après nous être apparue dans toute la médiocrité de son existence physique et morale, puis réveillée au libertinage par le spectacle de deux amoureux sans gêne, meurt finalement dans le sein du Seigneur en lisant l'histoire de Messaline. M. François de Curel ne paraît pas se douter que le théâtre ne se fait pas avec des couplets, des tirades, mais avec des répliques. Sans quoi, il n'est pas de vie dramatique. Il parle, il discourt, il découpe des morceaux de livres. Voulez-vous, au surplus, un exemple de son style ? Je l'ai noté sur place. Le voici : « *Le bouquet printanier de mes tendresses virginales.* » Toute la pièce est écrite de cette façon. Est-ce de là que vient l'admiration des journaux ? Tout est possible. De cela, et du côté savant, qui les a éberlués. Quant au public, on lui a tant répété, on vient encore si bien de lui répéter que M. François de Curel est un auteur extraordinaire, un homme de génie, et que l'*Ame en folie,* après

tant de chefs-d'œuvre déjà, « est une révélation » ! J'avais à côté de moi un spectateur à la physionomie de jocrisse parfait, accompagné de sa femme, d'une tournure achevée de cuisinière absorbée. Il écoutait, la tête posée sur son faux-col, la bouche ouverte d'admiration, le héros de M. de Curel. Arrivait-il une phrase un peu plus romance, ou un peu plus de pathos à prétention de profondeur : « Hé ! hé ! » disait-il, approbateur, poussant du coude sa femme qui ne comprenait rien et n'en était que plus heureuse. J'avais envie de leur serrer la main avant de partir. Grâce à eux, ma soirée a été possible. Plus je vais, plus je vois de pièces de M. François de Curel, mieux je me rends compte de ce qu'il est au fond, avec sa phraséologie, son étroitesse d'esprit, sa manière de présenter une thèse sans jamais lui accorder sa réfutation, son manque d'ironie et de comique, sa lourdeur, sa prolixité, sa suffisance, ses naïves découvertes, ce qu'il prend pour de l'esprit et qui n'est que plaisanteries faciles de petit salon bourgeois. En réalité, c'est un industriel que la lecture a grisé, comme ces gens qui, pour avoir ouvert par hasard un volume de vers et en avoir été émus, se mettent soudain à se croire poètes et à écrire des vers à leur tour. Il a été séduit par de faciles tirades de théâtre, son cerveau a travaillé, il s'est dit qu'il pourrait en faire tout autant, et le fait est qu'il en fait tout autant qu'un mauvais auteur, avec le comique de sa réputation en plus, voilà tout. M. François de Curel ? C'est le Maître de forges devenu auteur dramatique, membre de l'Académie française, élevé au rang d'un écrivain hardi, novateur, libre, épris des plus grands problèmes, poète et dramaturge éminent, penseur sans pareil. Jules Lemaître fait bien d'être mort. Quelle revanche pour feu Georges Ohnet !

Les endroits où l'on danse à Paris s'appellent, en ce moment, *dancings*. Par contre, les mêmes endroits, à Londres, s'appellent *Palais de la danse*. Bêtise réciproque.

MAURICE BOISSARD.

PHILOSOPHIE

Paul Gaultier : *Leçons morales de la Guerre*, 1 vol. in-16 de la Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion, 1919. — Maurice Legendre : *La Guerre et la vie de l'esprit*, 1 vol. in-16, Bloud et Gay, 1918. — L. Mirman *Certitudes*, 1 vol. in-16, Berger-Levrault, 1918.— J. L. de Lanessan : *L'Idéal moral du matérialisme et la Guerre*, 1 vol. in-16, Alcan, 1918. — Dr Toulouse : *Pour penser et pour agir*, 1 vol. in-16, La Renaissance du Livre. —

Ch. Fiessinger : *Formules d'expérience humaine*, 1 vol. in-16, Maloine, 1919. — Memento.

Voici un lot d'ouvrages pouvant rentrer sous la rubrique : études morales,et dont la plupart se réfèrent plus ou moins directement aux événements récents. M. Paul Gaultier, dans ses **Leçons morales de la Guerre**, tire de ces événements une philosophie, une psychologie et une éthique d'une haute inspiration spiritualiste. Sa philosophie de la guerre est dominée par une sorte de manichéisme qui résume l'histoire du monde en une lutte entre le bien et le mal ; lutte où le bien triomphe lentement, mais sûrement. Dans cette lutte il y a des moments critiques ; et c'est alors précisément qu'intervient la guerre comme facteur décisif. C'est elle qui donne le coup de pouce qui fait pencher le plateau de la balance en faveur des puissances du Bien. — Comment cela ? En stimulant d'une façon prodigieuse ces énergies endormies, en tendant tous les ressorts de l'âme, en transfigurant des hommes médiocres en héros. Et ainsi la guerre, qui est en elle-même un mal, va contre son propre principe et sert au triomphe du Bien. — En psychologie, M. P. Gaultier oppose aux explications intellectualistes, trop évidemment insuffisantes,les thèses de la philosophie affective ; ce ne sont pas des idées, mais des sentiments qui mènent les individus et surtout les collectivités. — En ce qui concerne la signification éthique de la guerre, M. P. Gaultier adopte la thèse « moraliste », j'entends par là l'acte de foi dans la puissance et l'efficacité de la morale. Dans le chapitre intitulé : *La morale et la guerre européenne*, M. P. Gaultier discute l'opinion de ceux qui ont vu dans la guerre et dans ses effets la faillite de la morale. Effets démoralisateurs au premier chef. Effets publics, effets privés.

La discipline sociale, qui, dans le train-train coutumier des choses, maintient, par habitude ou par crainte, le plus grand nombre dans le respect des conventions, s'est relâchée. Nous avons vu des gens économes, même avares,vivre sur leur capital ; des hommes rangés entraînés par l'appétit du plaisir ; des femmes honnêtes, qui auraient rougi à la seule pensée d'avoir un amant, remplacer le plus aisément du monde leur mari au front... La guerre, parce qu'elle fut l'apothéose de la force affranchie de toute règle, semble donc bien avoir été la négation de la morale. Elle semble avoir donné raison à ceux qui enseignent que la morale n'est qu'un artifice qu'il faut, en temps normal, respecter, ou faire semblant de respecter, une étiquette que nous arborons pour nous

faire illusion les uns aux autres, mais qui ne résiste pas à l'assaut des passions et des appétits entre lesquels seule la force décide, car seule, bien que nous ne consentions pas toujours à l'avouer, elle est reine du monde...

M. P. Gaultier réfute cette thèse par une sorte de balance des profits et pertes ; il fait voir que la guerre a été une révolte de la conscience universelle contre l'immoralité allemande ; que les faiblesses et les fautes individuelles disparaissent dans le grand élan qui a sublimisé les âmes.

Cette guerre, dit-il, qui a porté le mal à un paroxysme dans lequel la morale semblerait, à première vue, avoir sombré, nous montre au contraire que la morale a raison, qu'elle est « utile » et demeure vraie ; car tôt ou tard elle a son heure et son heure est la dernière.

L'avouerai-je ? Je ne suis pas convaincu par cette argumentation. Il est naturel que la guerre exalte toutes les énergies, les bonnes comme les mauvaises. Mais il ne semble pas qu'elle ait élevé beaucoup notre niveau moral ; ou du moins cet exhaussement a été bien éphémère. Depuis l'armistice, on n'entend parler que de vagues : vague d'égoïsme et d'immoralité, vague de paresse, etc. — Puis est venue la période électorale avec son cortège d'immoralités, son étalage de vilenies. Au cours de la guerre, on exaltait les poilus ; on disait : une fois sauvés, que fera-t-on pour vous, nos sauveurs ? Quels postes seront assez hauts pour vous être confiés... et autres boniments, peut-être sincères à ce moment-là. Cependant que voyons-nous ? Les élections venues, croyez-vous que les caïmans, les professionnels, anciens ou nouveaux, de la politique, vont s'effacer devant les poilus ? Oh ! que non pas ! Et l'électeur, un peu partout, leur donne raison, par routine, par veulerie, par respect des puissances d'argent et d'intrigue.

L'exégèse « moraliste » de M. P. Gaultier est l'une des exégèses possibles. L'exégèse immoraliste est tout aussi plausible. — M. P. Gaultier nous dit que c'est une indignation morale qui a jeté les Américains dans le conflit. L'immoraliste dira que l'Amérique ne pouvait admettre, avec le triomphe de l'Allemagne, sa propre annihilation économique. — M. P. Gaultier nous dit que les incursions des zeppelins sur le territoire britannique ont soulevé la conscience des Anglais et multiplié les engagements volontaires... L'immoraliste ne verra là qu'une simple réaction de l'instinct de défense... L'une des deux interprétations

n'est pas plus démontrée, ni plus démontrable que l'autre... Libre à chacun de choisir celle qui lui agrée.

Quant au manichéisme de M. P. Gaultier, ne présente-t-il pas l'inconvénient de ces doctrines absolues qui est d'être simplistes à l'excès ? Le bien et le mal sont-ils des concepts absolus, aux arêtes vives, aux pans coupés ? N'appartiennent-ils pas plutôt à l'ordre de ces notions relatives, contingentes et indéfinies, nimbées d'une frange ou d'un halo, comme dirait W. James, qui les fait se fondre et se perdre l'une dans l'autre ? Je pose la question, qui est une question de psychologie, de sociologie et d'histoire autant que de métaphysique.

La transfiguration des âmes par la guerre ! — Ce thème, indiqué par M. P. Gaultier, forme le fond des méditations de M. Maurice Legendre sur ce sujet : **La guerre et la vie de l'esprit.** Transfiguration qui va de la sensation au sentiment ; qui gagne l'intelligence et le caractère, qui soulève toutes les puissances de l'âme jusqu'aux cimes d'une mystique du soldat qui fait de lui presque une hostie divine... Je signale comme un des plus concrets le chapitre sur la *sensation* où l'auteur montre comment la mobilisation générale a ramené au monde des sensations ceux qui en avaient été distraits par la vie civilisée et où il analyse finement le rôle de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, parmi les travaux et les dangers de la guerre. L'influence de la psychologie bergsonienne perce çà et là au cours de ce livre. On y parle sans faveur de « l'intellectuel », du « théoricien » ; on y oppose à l'intelligence, « qui n'est qu'un prolongement de l'intelligence animale », l'esprit, la spiritualité pure (?).

Certitudes ! Ce titre convient à un livre écrit par un homme d'action. Des certitudes ! nous en avons tous besoin. Celles de M. Mirman : Liberté, Dieu, Justice, seront donc les bienvenues, encore qu'un peu usagées. Mais dans cet ordre d'idées le nouveau n'est pas le meilleur... Homme d'action avant tout, M. Mirman marque un certain dédain pour le souci de définir les termes qui lui paraît une manie d'idéologue et presque une mode boche... Pourtant... Cela ne l'empêche pas de nous donner une définition de la liberté qui n'est pas plus mauvaise qu'une autre et même qui n'est pas mauvaise du tout. — M. Mirman repousse avec horreur le monisme à la Le Dantec ; il trouve intolérable la condition d'un homme qui ne pourrait percevoir en lui que le

sourd grincement d'une chaîne forgée dans l'infini des siècles passés... Cette impression, toute théorique d'ailleurs, est-elle si pénible et surtout est-elle capable de conduire au suicide ? C'est l'avis de Le Dantec, je le sais. Mais cela me paraît un peu excessif tout de même. J'ai connu des déterministes et des athées qui n'étaient nullement handicapés pour l'action, de même que j'ai connu des pessimistes qui étaient de gais lurons et de bons vivants, à l'exemple de leur saint patron, Arthur Schopenhauer. La logique scientiste a beau faire. Elle n'empêchera pas l'homme d'être un animal plein de contradictions... Je recommande, dans les notes, une lettre de M. Bouasse, lequel n'est pas seulement « le physicien », comme l'appelle M. Mirman, mais aussi l'ironiste et le pince-sans-rire. Cette lettre est bien amusante. Ce M. Bouasse s'est fait une réputation méritée de décortiqueur de truismes, de bousculeur d'idoles et de pontifes ; spécialité trop rare au pays du bourrage et du système pontifical (combiné d'ailleurs au système D).

M. de Lanessan est, comme M. Mirman, un savant et un homme d'action qui a médité sur la guerre et qui nous livre le résultat de ses méditations. Contrairement à la plupart des écrivains dont il vient d'être question et qui se rattachent plutôt aux diverses nuances de la pensée spiritualiste, M. de Lanessan est un adepte du matérialisme et du transformisme. Il croit dur comme fer à ces systématiques un peu vieux jeu, que les savants n'accueillent plus guère aujourd'hui qu'à titre de postulats méthodologiques ou d'hypothèses de travail, — pour leur commodité relative. Mais pour M. de Lanessan, ces symboliques sont des *causes* au sens où Stirner prend ce mot. Il s'agit pour l'auteur de maintenir le bon renom du matérialisme et du transformisme; de les dégager des compromissions où les ont engagés des savants tels que M. G. Bonnier et Le Dantec, en associant le matérialisme à la morale de la force. M. de Lanessan en veut surtout à ce pauvre Le Dantec, dont il dénonce sans bonne humeur les « élucubrations ». Il s'efforce de dissocier le matérialisme et le transformisme d'une part, la morale de la force de l'autre. Il le fait historiquement d'abord, en montrant que les adeptes du matérialisme ou plutôt du naturisme (dans lequel il fait rentrer les stoïciens) n'ont été nullement des apologistes de la force et de la guerre ; —dogmatiquement ensuite, au moyen d'une généa-

logie des sentiments moraux selon l'hypothèse transformiste, telle qu'il l'interprète...

On peut toujours établir des généalogies de la morale selon le transformisme... C'est un exercice inoffensif qui se déploie dans le plan de l'arbitraire et du possible incontrôlé. Des deux généalogies rivales, celle de Le Dantec et celle de M. de Lanessan, l'une n'est pas plus démontrée ni démontrable que l'autre. A tout prendre, la systématique de Le Dantec me paraît cadrer beaucoup mieux avec les observations qu'on peut faire sur les hommes d'aujourd'hui, soit dans la vie publique, soit dans les rapports privés — en dépit du prétendu progrès moral, — que l'optimisme et le moralisme biologico-social de M. de Lanessan. — On retrouve chez le dernier le préjugé éducationniste, compagnon inséparable du matérialisme classique (déjà chez Helvétius) ; — M. de Lanessan rapporte tout à l'éducation. C'est l'éducation allemande, c'est la kultur qui a été la cause première de la guerre. — Mais d'où venait l'éducation allemande, la Kultur elle-même ? Ici, comme ailleurs, l'éducation s'avère impuissante à expliquer ce qu'on veut lui faire expliquer.

Le Dr Toulouse et le Dr Fiessinger appartiennent à cette pléiade de médecins psychologues qui font honneur à la science et aux lettres françaises. — Pléiade nombreuse et brillante où figurent des noms tels que ceux des Drs Régis et Hesnard, du Dr Raymond Meunier, des Drs Huot et Voivenel, etc.

Le petit livre du Dr Toulouse : **Pour Penser et pour Agir**, nous dispense des méditations et des conseils composant ce qu'il appelle un « formulaire de vie rationnelle ». Je n'aime pas beaucoup cette dernière expression, un peu trop dogmatique à mon goût. C'est dire que je ne suivrai pas toujours l'auteur ; par exemple dans sa condamnation du scepticisme, du dilettantisme, etc. (p. 142.) Quand on considère les bourdes politiques et autres auxquelles adhèrent la majorité de nos concitoyens, on hésite à admirer tant que cela les gens qui « croient que c'est arrivé ».

L'auteur dénigre de même la bohême, ce qu'il appelle le « préjugé littéraire » et tout cela ne laisse pas de donner à sa sagesse une allure bourgeoise et un peu philistine que sauvent, il est vrai, une manière alerte et de fines observations de mœurs ou de psychologie... C'est égal, il ne faut pas renforcer le philistin dans l'adoration qu'il a de lui-même... Là où je suivrai de grand cœur

le Dr Toulouse, c'est dans son plaidoyer en faveur des facultés novatrices, de l'effort vers l'œuvre personnelle ; dans l'antithèse qu'il pose entre les activités enseignantes et les activités créatrices...

Le Dr Fiessinger est un délicat psychologue et humoriste. On s'en convaincra une fois de plus en lisant son **Formulaire d'expérience humaine**. L'auteur a une vision plutôt pessimiste de la nature humaine ; il se réclame de La Rochefoucault, auquel il emprunte l'épigraphe de son livre : « Quelques découvertes que l'on ait faites dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues. » — Ces terres inconnues, le Dr Fiessinger les explore et découvre quelques échantillons nouveaux de leur faune et de leur flore. L'orientation de sa sagesse est suffisamment indiquée par cette phrase de sa préface : « Si l'homme est susceptible d'élévation, ce n'est point aux sollicitations de l'amour-propre qu'il devra de monter, mais à la doctrine inverse : celle qui érige le principe d'humilité en règle de conduite. » Mais il faut savourer dans le détail ces vérités fines et profondes sur les hommes, les savants, les institutions, les femmes. J'en cite une seule : « La dégénérescence, mot que les savants ont emprunté à l'envie démocratique pour qualifier l'essor vers les hautes cimes. » Pas mal, n'est-ce pas ?

Memento. — Je reprends et termine la revue des ouvrages relatifs à l'histoire de la philosophie commencée dans mon dernier memento.

C'est comme une « contribution à l'étude de la pensée philosophique et scientifique dans le premier tiers du xviiie siècle » que se présente la savante étude de M. C. A. Fusil sur l'*Anti-Lucrèce* du Cardinal de Polignac. — En dehors d'une attachante biographie de cette haute figure de grand seigneur, de prince de l'Eglise et d'humaniste que fut le prince de Polignac, l'intérêt de cette étude est de nous faire voir dans quel milieu, dans quelle atmosphère fut élaboré ce poème de l'*Anti-Lucrèce*, quels furent ses antécédents philosophiques ; de nous permettre de suivre les multiples dérivations, ramifications et infiltrations des divers courants : libertin, épicurien, gassendiste, péripatéticien, cartésien, newtonien, leibnizien, etc. Cette reconstitution d'une grande époque philosophique est présentée avec une sûre érudition et beaucoup d'agrément. (Edition *Scientifica*.)

Citons parmi les publications relatives à la philosophie contemporaine le tome II de l'*Autobiographie* d'Emerson, d'après son « Journal intime » (Armand Colin) ; — une étude biographique et critique de

M. Joseph Rivière sur l'essayiste et philosophe genevois *Camille Spiess* ; — une étude posthume de M. Delbos intitulée : *Figures et doctrines de philosophes* (Socrate, Lucrèce, Marc-Aurèle, Spinoza, Kant, Maine de Biran) et publiée chez Plon-Nourrit ; — enfin une étude de M. Jean Signorel sur *La Pensée Allemande dans l'ordre juridique* (Berger-Levrault) apporte des précisions utiles, dont quelques-unes inédites, sur un sujet qui commence à être bien rebattu.

GEORGES PALANTE.

BIOLOGIE

Symbiose et Symbiotes. — L'article du docteur Pierre Mauriac dans le *Mercure de France* (1) est un très intéressant exposé des recherches et hypothèses de M. Paul Portier, professeur à l'Institut océanographique. Il est certain que ces vues nouvelles peuvent engager les savants dans un champ d'expériences illimité et aboutir à de fécondes découvertes. Mais sont-elles sans contestation la vérité du jour ? Le problème des symbioses entrevu par Pasteur, élucidé en partie par les recherches botaniques de Noël Bernard et de J. Magrou, peut-il se résoudre de façon si élégante que Paul Portier l'a tenté ? En un mot les mystérieuses mitochondries sont-elles des bactéries vivant en symbiose dans chacune de nos cellules ?

Tous les biologistes ne l'admettent point encore et la réalité des Symbiotes a besoin de confirmation. Le docteur Mauriac dit bien que les travaux de Portier se sont heurtés « au scepticisme des uns, à l'opposition passionnée des autres ». Mais nous aurions aimé trouver sous sa plume aisée le résumé des arguments de ceux qui nient les symbiotes. L'un d'eux, M. Auguste Lumière, biologiste original et actif, vient de consacrer tout un volume à cette captivante question (*Le mythe des Symbiotes*, 1 vol. de 209 pages avec 50 gravures, Paris, Masson et Cie). Pourquoi ne résumerions-nous pas en toute impartialité les raisons qu'il allègue en faveur de sa thèse ? Nous nous aiderons pour cela du résumé fort bien fait qu'en donne le Dr Paul Vigne dans *l'Avenir médical* de décembre.

1° Alors que M. Portier admet un équilibre parfait entre les éléments cellulaires normaux et les Symbiotes, M. Lumière affirme que tous les faits expérimentaux tendent à prouver qu'entre la cellule et un micro-organisme importé il y a toujours lutte

(1) Voy. *Mercure de France*, 16 décembre 1919.

pour l'existence : *l'un détruit l'autre*. Dans tout corps vivant la symbiose, c'est-à-dire l'association de deux organismes vivant côte à côte *sans se nuire*, ne peut être qu'un accident temporaire.

2° D'autre part les cultures obtenues par M. Portier en ensemençant des tissus aseptiques sont-elles dues à des Symbiotes? M. Lumière ne le croit pas et les attribue plutôt à des microbes saprophytes ou à leurs spores. Des expériences bien conduites ont prouvé que des spores de saprophytes ont, plusieurs mois après leur ingestion, pu être retrouvées vivantes dans des tissus, foie ou moelle des os, par exemple, où parfois elles demeurent longtemps en sommeil sans être phagocytées.

3° Ce qui renforce cette dernière opinion, c'est que les prétendues cultures de Symbiotes obtenues par M. Portier présentent des caractères microscopiques variés, tandis que des cultures, effectuées sur un même milieu, d'une espèce microbienne déterminée, se présentent toujours avec des caractères identiques, quelle que soit la variété et la durée des passages qu'on a fait subir au germe ensemencé. M. Portier prendrait donc pour des cultures de Symbiotes de simples ensemencements de saprophytes communs, accidentellement introduits dans les tissus. Il ne saurait s'agir ici de mitochondries : celles-ci ne donnant jamais de cultures, et différant radicalement des microbes par leur constitution, leur fragilité et la façon dont elles se colorent.

4° M. Portier allègue encore en faveur de sa thèse la question des *avitaminoses* ou maladies par carence. Les vitamines, dont la privation amène des dystrophies bien décrites de nos jours, ne seraient d'après lui que des Symbiotes. Et cette privation de Symbiotes ou *asymbiose* entraînerait naturellement toutes ces maladies par déficience, telles que le scorbut, la maladie de Barlow, le béribéri, etc. Or M. Lumière démontre qu'il est facile de guérir de leurs troubles cérébelleux les animaux carencés en leur injectant une culture de levure de bière sur moût, rigoureusement stérile. Le même résultat serait obtenu également par injection de cultures vivantes de microbes saprophytes : ce qui démontre une fois de plus l'étroite relation qui paraît exister entre les microorganismes de cette espèce et les Symbiotes.

5° Enfin, pour M. Portier, la notion du Symbiote donne un fondement intangible à la théorie *uniciste* de la vie. Or, si ce sont bien les cellules animales ou végétales qui édifient les éléments

constitutifs des tissus en conduisant dans leur substance des corps plus simples, comment expliquer par une théorie unique le métabolisme différent des animaux et des plantes ? La cellule végétale édifie des matières albuminoïdes avec des éléments minéraux, tandis que la cellule animale doit emprunter aux végétaux les matériaux quaternaires déjà élaborés qui lui sont indispensables. Pourquoi le même Symbiote n'a-t-il pas les mêmes propriétés dans un règne comme dans l'autre ?

En résumé, d'après M. Lumière, le microbisme n'a rien à voir dans les phénomènes cellulaires. Les exemples de symbiose qui se rencontrent dans la nature ne correspondent jamais à un état d'équilibre vital, mais à une lutte entre le parasite et la cellule. Les Symbiotes de M. Portier semblent des saprophytes égarés dans les tissus et on ne les saurait confondre avec les mitochondries. Enfin les vitamines ne sont pas des Symbiotes. La théorie des Symbiotes ne serait qu'un mythe.

On nous permettra de ne pas conclure, après n'avoir voulu qu'apporter un complément à l'article de M. Mauriac, en finissant d'exposer l'état de la question des symbioses. La science du reste ne conclut jamais, et les travaux éminents de MM. Portier et Lumière ne sont qu'un pas sur la route toujours obscure de la vérité.

Dr HENRI MARTINEAU.

SCIENCE SOCIALE

André Thiers : *La Politique de demain*, Ollendorff. — Louis de Launay : *Problèmes économiques d'après guerre*, Armand Colin. — Michel Corday : *Les Mains propres, essai d'éducation sans dogmes*, Flammarion. — Lise Ancelle : *L'Heure de la femme*, Sansot. — Bertha Dangennes : *Ce que toute femme moderne doit savoir*, Nilsson. — Marie Carmichaël Stopes : *L'Amour et le Mariage*, Attinger. — Memento.

La Politique de demain d'André Thiers s'occupe surtout de la politique d'hier, mais il faut être indulgent pour ce titre à côté, puisqu'il nous vaut le premier livre d'ensemble vraiment sérieux qui ait paru sur la politique économique, administrative et financière de nos pouvoirs publics pendant la guerre. L'auteur est assez sévère pour elle et non sans raison. Autant l'action gouvernementale semble avoir été à l'abri de très graves reproches dans les domaines militaire et diplomatique (sans nier les fautes commises), autant elle a été ignorante, imprudente et parfois ex-

travagante dans les matières intérieures. Dès le premier jour les décrets sur le moratorium, créances et loyers, ont montré la voie dangereuse dans laquelle on s'engageait et de cette voie on n'est jamais sorti. Toute cette matière si délicate des prohibitions, des taxations, des réquisitions, des répartitions a été maniée en dépit du bon sens par des mains inexpertes et brutales, et la bonne vieille économie politique n'a pas tardé à se venger âprement de ceux qui, appuyés sur Karl Marx ou sur Proudhon, la déclaraient si vite en faillite. Il faut dire, à titre de circonstances atténuantes, qu'il s'agissait avant tout de gagner la guerre, que ceci ne pouvait être obtenu que par la concorde de tout le pays et qu'il ne fallait par suite rien faire pour provoquer les mécontentements ; le futur bolchévisme était déjà là, prêt à profiter de toutes les occasions ! Pour ne pas être poignardé dans le dos, il fallait se résigner à bien des sacrifices d'argent, de là toute la gamme des moratoriums et des sursis d'impôts; on avait si peur, non sans raison peut-être, des révolutionnaires qu'on a mis dans les usines et dispensé de payer le plus de choses possibles tous ceux qu'on savait ou soupçonnait tels. Mais la conséquence a été que, demandant très peu à l'impôt et à peu près tout à l'emprunt, il a fallu recourir à la planche aux assignats, et que notre circulation fiduciaire est montée à 34 milliards quand celle de nos alliés, sauf la Russie bien entendu, n'a atteint que le tiers ou le quart de ce chiffre (l'Italie 8 milliards, l'Angleterre 10, les Etats-Unis 12). C'est cette énorme inflation monétaire qui a déterminé mathématiquement la hausse des prix, non moins énorme, qui a aggravé tous les malaises au milieu desquels nous nous débattons. Or il semble bien qu'une politique moins craintive aurait pu être suivie, et que depuis l'armistice en tous cas on aurait dû mettre un frein à la fureur des dépenses, et ne pas voter la loi des huit heures que les autres pays se sont bien gardés d'appliquer réellement à cette heure où il faut intensifier la production à tout prix. Donc fautes sur fautes ! Nous avons payé cher la fantaisie d'avoir pour ministres des ignorants, car tout marxiste est forcément ignorant en économie politique, ou, ce qui est aussi fâcheux, des trop compétents ; je fais allusion ici au régime des consortiums qui a permis à des intérêts très particuliers de se satisfaire sous le couvert de l'intérêt général. Cette guerre aura été le réquisitoire le plus formidable qui ait jamais été dressé contre l'étatisme, et l'on se

demande comment il y a encore des gens à demander sérieusement que l'Etat fasse ceci ou produise cela. La seule explication possible est que l'Etat producteur cesse forcément d'être l'Etat surveillant, et que du coup tout est pour le mieux pour ceux qui n'aiment pas la surveillance. A travers les phrases mesurées de M. André Thiers on devine beaucoup de choses bien vilaines, et il faut souhaiter, pour notre satisfaction platonique qu'un jour la lumière entière soit faite sur toute cette politique économique du temps de guerre.

Les Problèmes économiques d'après guerre de M. Louis de Launay complètent le livre précédent. Après les fautes commises gardons-nous des fautes à commettre ! Il s'agit de sortir de l'âpre défilé où nous ont engagés non pas le capitalisme et le bourgeoisisme, comme le disent certains jobards, mais les folies combinées des Kaisers et des Karl Marx. Nous y arriverons, mais à condition de ne pas donner dans des folies analogues (et si le danger kaiseriste a disparu pour l'instant, le danger bolcheviste est encore grave) et à condition aussi de se mettre aussi courageusement aux besognes de paix que nous nous étions mis aux besognes de guerre. Qu'il y ait eu, après ces cinq ans de tension forcenée, une détente formidable, une énorme vague de paresse, rien de plus compréhensible, et en somme de plus excusable, mais il s'agit de se reprendre et de se remettre au travail. Sur ce point les chefs ouvriers de la C. G. T. voient aussi juste que les patrons : il faut produire à tout prix ! De là l'intérêt de livres documentés et judicieux comme celui dont je parle. Le plan que dresse M. de Launay est à approuver complètement. D'abord une organisation industrielle réalisant de fortes économies sur l'ensemble du travail et sur l'usine en particulier. Ensuite la recherche des matières premières indispensables à notre rétablissement économique (et ici l'auteur aurait pu mettre en lumière l'importance future de notre domaine colonial, duquel nous pourrions tirer presque toutes les matières que nous demandions jusqu'ici à l'étranger). Encore la réorganisation de nos transports, de terre et de mer, l'organisation de la main-d'œuvre, le problème le plus difficile qui soit. Et enfin la meilleure exploitation de nos forces naturelles qui est de l'avenir le plus grandiose. Quelque sombre que soit l'heure actuelle, l'avenir est brillant. A nous de savoir nous l'assurer, et nous ne le ferons que par le travail, la concorde et l'énergie.

Je ne sais trop pourquoi M. Michel Corday a intitulé **Les Mains propres** le livre très intéressant qu'il a écrit sur la psychologie générale de l'adulte et de l'enfant, ni pourquoi il lui a donné pour sous-titre *Essai d'éducation sans dogmes*, sa doctrine n'ayant pas de caractère spécifiquement irréligieux. Je ne dis pas non plus que tout soit absolument à approuver dans ce livre qui, dédié à la mémoire de Jean Jaurès, ne plaira sans réserves qu'à ceux qui pouvaient supporter cet intarissable péroreur. Je dis seulement que le livre abonde en vues curieuses, et que chaque page provoque non pas à la contradiction mais à la discussion, ce qui est beaucoup plus probable. On comprend, d'ailleurs, qu'il ne soit pas possible de procéder à cette discussion même partielle et qu'il faille se contenter de louer l'auteur de *Vénus ou les Deux risques* d'avoir fait une infidélité à son genre habituel pour écrire un livre d'idées et de réformes sociales. Les vrais grands romanciers n'ont jamais cru devoir se limiter à la pure littérature d'imagination, sauf quand ils ont mis, comme Balzac et Flaubert, toutes les idées possibles dans leurs romans mêmes; s'il ne s'agit que des petites aventures qui font la trame habituelle de ces livres-là, j'ai idée que leurs auteurs doivent finir par trouver la viande un peu creuse, et que l'envie doit les prendre comme M. Corday d'écrire quelque chose d'un peu plus substantiel. Maintenant il est permis de trouver que la philosophie l'est moins encore que le roman, et que Rosny doit être plus satisfait d'avoir écrit *La Guerre du feu* que Boex *Le Pluralisme*.

Puisque nous en sommes aux idées morales et sociales, voici **l'Heure de la femme**, de Mme Lise Ancelle, qui en agite pas mal dans son domaine. L'heure de la femme ? Un proverbe grec assez irrévérencieux en proclamait deux, *en thalamô kai en thanatô*, mais l'auteur ne serait de cet avis ni pour la seconde bien entendu, ni peut-être même pour la première, car pour les féministes l'heure enivrante est celle, charmante imagination, du bulletin de vote. Quant à la maternité, en dépit des belles phrases entortillées qu'on nous sert, j'ai bien peur qu'elle ne passe au second plan des préoccupations de ces dames. Ne mettre au monde que des enfants sains, cela peut être un excellent programme, si la femme ne cherche pas à se soustraire tout d'abord au devoir de maternité, sous prétexte qu'étant fatiguée elle ne ferait que des enfants chétifs, mais c'est la question justement de

savoir si nos féministes ont ici bonne volonté sincère. Toute cette littérature me paraît le plus souvent aussi impatientante que prétentieuse, et aussi sublime en théorie que vilaine en réalité. Ah! si toutes les féministes pensaient et écrivaient comme Néera, Jacques Trèves, Marthe Borely, George Regnal et quelques autres ! Mais, hélas ! la plupart écrivent juste à l'opposite, et de quelle façon redondante, sibylline et inexhaustible !

Voilà, par exemple, Mme Berthe Dangennes, qui nous expose **Ce que toute femme moderne doit savoir**, dans un livre fort bien habillé, à couverture rayée et timbrée de fleurs épanouies en rosace. Mais ce nouveau livre ne diffère vraiment pas assez de ceux que l'auteur a déjà écrits sur des sujets analogues, et l'on sent si bien que d'autres encore pourraient suivre indéfiniment, et toujours semblables ! Ce que la femme, moderne ou pas moderne, devrait savoir tiendrait en quatre lignes : c'est qu'elle est faite avant tout pour l'amour, que la conséquence naturelle de l'amour c'est l'enfant, que la femme qui se refuse à ceci et à cela est contre nature, que sans doute Jeanne d'Arc, Charlotte Corday, sainte Thérèse et pas mal d'autres compensent ce démérite par un mérite supérieur, mais que leur cas est très exceptionnel et que, pour les simples féministes ordinaires rien ne devrait valoir « un long baiser même qui mente », ni la suite naturelle de ce baiser! D'où il suit que Mme Berthe Dangennes aura droit à tous les lauriers le jour où, au lieu d'inviter ses sœurs à « vivre leur vie », elle les aura tout simplement convaincues de la beauté de l'amour. Je crois que j'ai dépassé mes quatre lignes, mais développer un thème aussi sage a droit à quelques circonstances atténuantes...

Du moins, voici une autre dame, Mme Marie Carmichaël Stopes, qui prend le taureau par les cornes, si j'ose parler ainsi, dans son livre **L'Amour et le Mariage**, et qui, si elle réussit, aura plus fait pour notre bonheur à tous, hommes et femmes, que ses consœurs d'ici. Mme Carmichaël Stopes, docteur ès sciences de Londres, et docteur en philosophie de Munich, a découvert *une solution nouvelle des difficultés sexuelles* qui s'opposent à ce bonheur, et elle l'expose en un petit livre substantiel et circonstanciel qu'une autre dame a traduit avec une fidélité scrupuleuse, et dont je suis assez embarrassé pour rendre compte, si hardies sont les dames quand elles abordent, de bon appétit, certains sujets délicats. Mais quoi ! puisqu'il s'agit du bonheur de l'humanité

allons-y ! Donc « la joie brisée » ici-bas vient de ce que « l'accord mutuel » entre les sexes n'est pas suffisamment réalisé, et ce par la faute de l'homme (pour les femmes, c'est toujours l'homme qui a tort), de l'homme qui ne sait pas attendre et se presse trop pour son compte égoïste. Colette et Willy avaient écrit sur le même sujet un livre bien amusant, *Minne*, mais celui de notre authoress est beaucoup plus grave, et sans doute beaucoup plus scientifique, puisqu'il appelle un chat un chat et qu'une langue bien faite, c'est la science, n'est-ce pas ? Donc Mme Carmichaël a découvert que la femme subissait au cours de chacune de ses périodes lunaires deux « vagues de désir », espacées d'environ huit jours et que l'homme devrait guetter ces vagues et en profiter. Soit ! Mais qui dit à notre aimable doctoresse qu'il ne le fait pas ? S'il est vrai que, comme elle l'affirme, 70 à 80 o/o des femmes mariées sont privées du bonheur complet, cela ne tient peut-être pas tant à la hâte trop grande des maris ni à leur ignorance du calendrier qu'à la naturelle infériorité de la femme même en matière voluptueuse. Et la vraie découverte serait ici de remédier à cette infériorité et de rendre la femme juste aussi bien disposée que l'homme. Si Mme Carmichaël la réalisait, quelle gratitude ne lui aurait pas l'espèce humaine !

Memento. — Remy Boyer : *Les Masques de fer*, Editions et Librairie. Il s'agit encore des femmes, mais d'Orient. Les masques de fer ou mieux de laine ou coton, ce sont les musulmanes toujours condamnées au voile. L'auteur ne regarde d'ailleurs cette libération du voile que comme un commencement ; ensuite devraient venir la liberté d'aller et de venir, l'instruction, la liberté du mariage. Oui, mais allez faire entendre cela aux icoglans ! — Roger Picard : *Le problème du travail féminin*, Bulletin de l'Association pour la lutte contre le chômage. De sages directives pour organiser les services de placement, orienter professionnellement la femme et organiser les professions. — *La lutte contre le chômage en France*, même Bulletin. Notes en vue d'une action internationale, dont il est inutile de souligner l'importance. — Georges Lachapelle : *L'œuvre politique d'après-guerre*, Roustan. Ici nous revenons à la politique pure, réforme électorale et révision de la Constitution ; les idées de M. Lachapelle sont parfois très radicales, mais souvent approuvables, surtout pour l'extension de la R. P., dont il est l'apôtre ; la loi actuelle a montré les inconvénients du scrutin de liste majoritaire et du système de la plus forte moyenne dont, l'ancienne majorité espérait profiter et qui a aggravé sa débâcle ; la représentation pro-

portionnelle, loyale et complète, sera certainement la solution adoptée. — Georges Price : *A bas M. Lebureau, dictateur*, Union des intérêts économiques. Une charge fougueuse contre l'étatisme ; beaucoup de choses justes, quelques autres rectifiables ; mais comment juger le procès de l'Etat-patron en quelques lignes ? — R. de Traz : *Gustave Ador*, Payot. Un très beau portrait de l'homme d'Etat suisse qui s'est montré si bon « européen », suivant le mot de l'auteur pendant la guerre. — André Maurel : *Clemenceau*, Nouvelle Revue internationale : Autre portrait d'un homme d'Etat plus glorieux encore, et qui va se retirer dans la splendeur d'une véritable apothéose. Son nom sera éternellement lié au salut et au triomphe de la patrie, et tout cela à cause de M. Malvy. *Vanitas vanitatum* !

HENRI MAZEL.

GRAPHOLOGIE

A propos de l'écriture de Molière. — Je crois qu'on peut tirer quelque renseignement utile de l'examen graphologique des deux quittances publiées dans le *Mercure* et signées Molière. Et voici les réflexions qu'elles m'ont suggérés :

Voyons d'abord la question de leur authenticité.

Remarquons que ces dates de 1650 et 1656 concordent avec celles du séjour de la troupe de Molière dans ces parages : en 1650, elle était à Narbonne. A la fin de 1655, elle se rend à Pézenas, qu'elle ne quitte qu'en 1656 pour rentrer à Narbonne. Le Prince de Conti, avec lequel Molière avait renoué connaissance, tenait alors à Montpellier la session des Etats de Languedoc.

Voilà déjà des coïncidences assez curieuses.

Examinons maintenant l'écriture des pièces. Elles sont tracées avec une sincérité qui écarte d'emblée toute hypothèse d'imitation. Elles présentent entre elles des similitudes évidentes qui garantissent leur même origine et des différences qui montrent une évolution que les dates justifient, l'écriture de 1656 est moins ferme, moins jeune et plus simplifiée que celle de 1650. Il apparaît donc que ce sont deux écrits spontanés, tracés à six ans de distance, et non quelques pièces fabriquées ensemble.

Pour les identifier, nous n'avons pas, malheureusement, beaucoup de pièces de comparaison. J'ai examiné celles de l'Isographie et du catalogue de la Collection Bovet (1).

(1) *Isographie des hommes célèbres*, t. III. Trois signatures des dates suivantes 166-, 1668, 1672.

La pièce de la Collection Bovet (n° 678 du catalogue) : une signature, est de

Nous retrouvons dans ces divers documents l'*M* initiale débutant par ce crochet assez disgracieux (*Isographie*,pièce de 1672) étalé et séparé du nom. Le dernier groupe de lettres *ière* présente une remarquable analogie de forme et de mouvement dans toutes les pièces avec ce départ de l'i, la légère surélévation de l'e audessus de la ligne de base.

Dans la signature habituelle *J.-B. Poquelin* nous avons un J et un P qui sont bien semblables à ceux des deux documents.

Le paraphe est identique partout, comme forme, position, dimension, et, dans les pièces de *l'Isographie*, de même que dans la seconde quittance reproduite dans le *Mercure*, le trait présente une incurvation concave dirigée dans le même sens,

Seul l'*L* majuscule surélevé qui se trouve dans le nom peut nous inciter au doute. Et encore est-il permis de se dire qu'un faussaire n'aurait pas inventé cette singularité non conforme au modèle à imiter. De plus, il faut tenir compte des dates : les quittances sont de 1650 et 1656, ce qui correspondrait aux âges de 28 et de 34 ans. Cet L majuscule ainsi introduit au milieu du nom est un signe d'orgueil qui n'est pas incompatible d'ailleurs avec le caractère d'un grand comédien. Dans les pièces de l'*Isographie*, nous ne le trouvons pas, mais dans celle de la collection Bovet, qui date de 1670, nous voyons un mouvement, de forme différente, mais de signification psychologique semblable : le paraphe soulignant. La différence d'âge suffirait pour expliquer cette évolution.

L'on ne peut établir une certitude absolue quant aux signatures seules sans un travail minutieux fait sur des documents originaux et non à l'aide de reproductions qui peuvent laisser à désirer, comme celles de *l'Isographie*. Mais il n'est pas téméraire d'affirmer qu'il y de fortes présomptions militant en faveur de l'authenticité de ces pièces.

Examinons-les maintenant au point de vue de leur signification psychologique. Voici les caractéristiques essentielles que nous y relevons :

ÉCRITURE	SIGNIFICATION
très claire : espacements judicieux, lettres bien lisibles, malgré les simplifications.	grande lucidité d'esprit.
très simple.	

1670. — Si les documents reproduits dans le *Mercure* sont authentiques, nous aurions donc l'écriture de Molière à 28, 34, 40, 46, 48 et 50 ans, soit un an avant sa mort.

ÉCRITURE	SIGNIFICATION
rapide : les mouvements de la plume, habilement conduite, concourent à l'achèvement rapide du texte.	grande simplicité (le mot est, ici, opposé à complication, recherche), activité de l'esprit.
simplifiée : modifications apportées aux types calligraphiques supprimant les mouvements superflus ; lettres typographiques, suppression des boucles des hampes des l, b, etc.)	culture intellectuelle.
en relief (opposition des pleins et des déliés faisant saillir le graphisme).	besoin d'approfondir, pénétration.
contenue	
modérément mouvementée.	contrôle de soi-même.
inégale :	imagination sans excès.
de direction : *lettres très inclinées*, jambages des m, de direction différente...	émotivité, mouvements de passion, très vive émotivité intellectuelle,
lignes sinueuses ;	idéation féconde.
de dimension :	souplesse de l'esprit.
lettres de hauteur inégale.	impressionnabilité. Idéation vive.
de formes : arrondie et anguleuse.	sensibilité très vive.

D'autres indications pourraient être relevées, concernant les tendances morales et volontaires ; mais cela nous conduirait trop loin. Nous ne voulons pas faire un portrait de Molière, mais rechercher si l'écriture qui lui est attribuée est celle d'un homme cultivé. Or, nous venons de relever tout un ensemble de caractéristiques de premier ordre qui ne permettent, au point de vue graphologique, aucune hésitation, et c'est une raison sérieuse de croire authentiques les pièces examinées, car on ne trouve pas beaucoup d'écritures aussi riches. Vraiment, quand on possède, à un degré aussi intense, des qualités intellectuelles comme la clarté d'esprit, l'idéation vive, la pénétration, la souplesse de compréhension, et la culture, on ne peut pas être confondu avec un « illettré, un ignorant », parce qu'on a fait des fautes de grammaire ! Si même il y avait des fautes d'orthographe nombreuses et des erreurs de syntaxe, elles n'auraient en rien modifié la signification des mouvements graphiques. Elles auraient constitué des discordances, dont il eût fallu chercher l'explication, et qui

auraient suggéré cette question : « D'où vient qu'un esprit aussi cultivé et très supérieur puisse commettre des fautes aussi choquantes ? » Mais notre conviction n'eût pas été modifiée quant à la qualité de l'intelligence et la culture de l'esprit.

Et vraiment, quand on rencontre dans une écriture autant de hautes qualités intellectuelles et morales réunies marquées avec intensité et que de nombreuses similitudes se rencontrent dans les signatures de Molière, on peut se persuader que les pièces sont bien de la main d'un grand homme et que c'est de Molière.

ÉDOUARD DE ROUGEMONT.

LES JOURNAUX

Villiers et le « méchant » livre d'Abel Hermant (La Dépêche de Toulouse, 28 novembre 1919). — *Le cabinet de travail de l'écrivain* (Le Figaro, 13 octobre et 11 décembre 1919).

On se souvient de l'article du *Figaro* reproduit ici-même, où M. Abel Hermant, après avoir lu, dans la *Grande Encyclopédie* que Villiers est un écrivain du plus grand style et un grand musicien de la langue, avoue, lui, n'y avoir pas trouvé quatre lignes sans un mot impropre, une tournure biscornue, un néologisme baroque ou une grossière faute de français. Le signataire de l'article de la *Grande Encyclopédie* se révèle dans **la Dépêche de Toulouse,** et M. Camille Mauclair répond avec finesse, et quelle belle ironie, à la grossièreté brutale de M. Hermant!

J'ai dit fort souvent, là et ailleurs, ma haute admiration pour Villiers et mes raisons de saluer en lui un génie post-romantique et un initiateur de toute une partie de la littérature contemporaine. Je ne serais pas fâché de me voir prouver — et je ne le donnerais pas à M. Hermant en quatre, mais en quatre cents lignes — que des œuvres comme *Akédysseril, Impatience de la Foule*, le dialogue d'Axel et Sara au dernier acte d'*Axel*, ou la conversation d'Edison et de lord Evald dans *l'Eve future*, sont pleines de grossières fautes de français. Je saurais ainsi combien je m'égare en les tenant pour des merveilles de forme aussi somptueuses et plus souples que tout ce que Flaubert a écrit ; et cela servirait à mon éducation. Mais M. Hermant affirme avec tant de force qu'il trouve superflu de donner le plus petit exemple propre à me faire repentir de ce jugement exprimé dans la *Grande Encyclopédie*, il y a bien des années : je l'avais presque oublié, mais n'y désavoue rien.

Un autre grief de M. Hermant, « qui est élégant, a de belles relations, se vend et l'emporte en tout ceci de loin sur Villiers »,

c'est l'insuccès de l'auteur d'*Axel* : « Tous les hommes de lettres, dit-il, ne font pas exprès d'être méconnus, mais quand ils le font exprès, ils choisissent la meilleure part. »

C'est, réplique Camille Mauclair, constater une haute et noble vérité, le refus de transiger et de mentir, et je déplore seulement que M. Abel Hermant ne l'écrive que par ironie, car il formule ce que l'étude respectueuse et fervente des génies m'a conduit, pour ma part, à considérer comme le plus beau *credo* de l'artiste. Il m'a été donné de remarquer combien certains, comblés des joies de la vedette, de décorations, de centièmes et de gros tirages, en arrivent à jalouser des confrères incompris et pauvres, n'ayant pour réconfort que l'estime fidèle d'une toute petite élite. Cette estime, dont ils savent le prix, ils voudraient la leur ravir, en surplus, et, sachant qu'elle ne s'achète pas, ils la convoitent rageusement. Ils sentent qu'elle est la gloire et qu'eux n'ont que la réputation viagère, au bout de laquelle les attendent le bel enterrement et l'oubli. Ils sont assez artistes pour le comprendre et en souffrir, malgré leurs satisfactions de vanité; et cette envie qu'ils éprouvent pour des maîtres au sort ingrat et malchanceux comporte un tribut de respect et un gage de justice immanente dont la qualité morale est fort élevée. Ce n'est pas, en tel cas, le veston usé, mais le frac académique ou l'habit impeccable de l'écrivain mondain qui sentent l'oripeau et ont un air de caricature ; et M. Hermant est trop intelligent pour ne pas s'en douter. Mais il insiste, pour bien montrer qu'en formulant une vérité qui est l'honneur suprême de notre profession, il ne voulait, hélas! que badiner. « L'insuccès, dit-il, est le meilleur moyen de parvenir : cela revient mathématiquement au même d'être universellement célèbre ou universellement ignoré. Villiers a peut-être abusé de ce moyen de parvenir. »

Il ne faut pas dire « peut-être », mais « certainement ». Car Villiers a travaillé toute sa vie pour des salaires de famine, tenté désespérément de faire accepter des ouvrages dont l'idéalisme et les tendances ésotériques, en pleine période de naturalisme, rebutaient les marchands de prose. Il a fait tous les métiers, enduré le froid et la faim, jeté cinquante contes, trois drames et sept ou huit grands livres dans le gouffre de l'indifférence publique, à la risée des gazetiers. Et ce cabotinage obstiné, cette habile stratégie dans la poursuite de ce que M. Hermant appelle « la meilleure part », lui ont valu, en effet, de « parvenir » à mourir dans un lit d'hospice, chez les frères Saint-Jean-de-Dieu, en laissant une veuve dénuée et un fils que l'étisie tua à quinze ans. C'est vraiment trop jouer au naturel, et on arrive comme on peut et où on peut : c'est même abuser. M. Abel Hermant a raison. Mais je ne sais pourquoi je suis ravi pour lui qu'il n'ait pas été assez arriviste pour

prendre ce même chemin et se soit contenté d'un sentier plus modeste, mais moins ardu : cela fait honneur à son tact et à sa connaissance du monde. Le sort de l'auteur d'*Axel*, de *l'Eve future*, de *Tribulat Bonhomet* et de *la Révolte* n'eût point convenu à M. Abel Hermant : il reste à savoir si Villiers de l'Isle-Adam eût aimé échanger son sort et son œuvre contre ceux de l'auteur de *M. de Courpière* et des *Transatlantiques*. On peut conjecturer que, pour cela, il tenait trop à parvenir, à la façon dont sont parvenus quelques « méconnus par fait exprès », comme Poe, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Verlaine ou Mallarmé, Laforgue ou Rimbaud, dont les avatars souvent fâcheux ne menaceront jamais la très brillante carrière de M. Abel Hermant.

Et maintenant que M. Abel Hermant sache que s'il est difficile de comprendre les grands hommes, il est plus difficile encore d'être « incompris » comme eux. M Hermant aura été trop facilement compris (ce qui ne demandait d'ailleurs pas un grand effort intellectuel) de ses contemporains, pour intéresser la postérité. On se souviendra seulement de cette anecdote qu'aimait à raconter Laurent Tailhade, et qui explique, mieux que tout autre commentaire, la rancune tenace et étroite du petit auteur de *M. de Courpière* pour le grand et génial auteur d'*Axel*.

C'était aux débuts de l'heureuse carrière de M. Hermant ; son premier roman : *le Cavalier Miserey* venait de paraître. A une terrasse de café, Villiers de l'Isle-Adam et Wyzewa parlaient du livre nouveau avec une douce ironie. Villiers surtout l'éreinta avec éloquence (ses paroles se trouvent reproduites dans la chronique de Wyzewa, dans la *Revue indépendante*).

Et M. Abel Hermant, assis à une table voisine de celle du Maître, put entendre ces mots, qu'il n'a jamais oubliés depuis :

« *Si les critiques littéraires sont particulièrement méchants, je n'ai, moi, jamais rien vu d'aussi* « *méchant* » *que le livre de M. Hermant.* »

§

M. Eugène Montfort traite dans le **Figaro** une question qui intéresse tous les écrivains (sauf ceux assez rares qui possèdent pignon sur rue) : la question du cabinet de travail de l'écrivain.

La crise des loyers et des appartements est grave, à l'heure actuelle, mais une heure viendra, celle qui sonnera deux années exactement après le décret fixant la cessation des hostilités, où les propriétaires auront, enfin, le droit de mettre leurs locataires à la porte.

Cette perspective, qui n'est pas gaie, d'être renvoyé de chez soi et de ne pas savoir où coucher, je souhaiterais qu'elle fût largement reculée dans le temps, pour mes confrères. Mes confrères, les gens de lettres, n'ont pas été heureux pendant la guerre, et je vous assure que maintenant que la guerre est finie ils n'aperçoivent pas encore une très grande amélioration dans leur sort. La vie est chère, et les salaires de chacun augmentent en proportion. Mais ceux des écrivains demeurent à peu près les mêmes. Il ne convient point d'insister sur ce point. La fierté des gens de lettres ne le permettrait pas. Les syndicats n'existent pas chez nous, et nous ne faisons jamais grève. Quand on écrit, ce n'est pas pour gagner de l'argent. Et si des industriels gagnent de l'argent avec le talent des écrivains, ces derniers ne le savent guère que par ouï-dire...

Je demande que l'on songe un peu à cela, et que, lorsqu'il s'agira de régler la question des loyers, lorsque la prorogation des baux et des locations prendra fin, on fasse justice à mes confrères. Je réclame seulement pour eux leur droit, mais il faut que celui-ci soit bien établi. Ils ont droit, en effet, à une prorogation de leur bail ou location, non pas de deux ans, mais d'une durée égale au temps écoulé entre le décret de mobilisation et le décret fixant la cessation des hostilités.

Malgré leur droit, M. Montfort craint que la loi soit, pour les gens de lettres, interprétée autrement que pour les médecins ou les avocats.

L'article 56 de la loi du 9 mars 1918 prévoit, en effet, une prorogation égale à la durée de la guerre « pour les locaux à usage commercial, industriel ou *professionnel* ».

Aucune contestation possible pour un médecin. Si son appartement est « à usage d'habitation », il est en même temps « à usage professionnel ». Le médecin possède chez lui un cabinet de consultation. L'avocat, pareillement. Et il est facile d'établir légalement que l'on est avocat ou médecin : les diplômes font foi. Mais un homme de lettres ! Qu'est-ce, je vous prie, qu'un homme de lettres ?... Et quelle profession que celle-là !... Et d'abord, est-ce une profession?

Voilà ce que beacuoup de propriétaires penseront, j'en suis certain, et de la meilleure foi du monde. Le cabinet de travail ne leur paraîtra pas aussi respectable, aussi sacré, que le cabinet de consultations de l'avocat ou du médecin. Au journaliste le propriétaire répondra : « On sait bien que vous faites vos articles au café... » Et au poète : « Les vers, mais c'est aérien, c'est un tissu de songes, cela se compose en rêvant, cela vous vient au clair de la lune.... » Et il flanquera à la porte, avec un bon sourire, le poète et le journaliste.

Eh bien, conclut M. Montfort, dans ce premier article, il faut que cela ne soit pas possible :

Il faut qu'il soit bien établi que l'appartement d'un homme de lettres est à *usage professionnel* en même temps qu'à usage d'habitation, et que tout homme de lettres, comme tout médecin ou avocat, aura droit, pour son bail ou sa location, à une prorogation « d'une durée égale au temps écoulé entre le décret de mobilisation et le décret fixant la cessation des hostilités ».

En un second article sur le même sujet, M. Eugène Montfort, qui aurait voulu être moins bon prophète, nous met sous les yeux la lettre d'un propriétaire à un écrivain connu, auteur de quinze volumes, collaborateur des plus grandes revues, des plus importants journaux, et non homme de lettres « d'occasion ».

Comme son propriétaire lui a envoyé le congé régulier, suite naturelle du décret de cessation des hostilités, il lui a répondu non moins régulièrement par un contre-congé dans lequel il le prévenait qu'il entendait bénéficier de la prorogation *professionnelle*, à titre d'homme de lettres.

Réponse du propriétaire :

« Je ne suis pas d'accord avec vous sur la prorogation que vous me demandez. J'estime que vous n'avez droit qu'à la prorogation de deux années. *En effet, les hommes de lettres ne sont pas considérés comme exerçant une profession.* »

Mon ami, mon confrère, m'a dit : « Ainsi je suis un homme de lettres. C'est en écrivant que je gagne ma vie. Et en écrivant, en publiant des livres et des articles de journaux et de revues, je fais vivre les imprimeurs, les fabricants de papier, les brocheurs, les éditeurs, les libraires, les relieurs et je ne sais combien d'autres corporations encore... Eh bien ! je n'exerce aucune profession... *Je ne suis pas considéré par mon propriétaire comme exerçant une profession !...*

L'argument des propriétaires : « La profession d'homme de lettres n'existe pas, puisque l'homme de lettres ne paie pas patente. »

M. Montfort leur répond que la patente ne définit pas la profession ; elle la prouve seulement. Si, dit-il, le charbonnier prouve sa profession en payant patente, l'homme de lettres la prouve différemment en montrant les livres qu'il publie, les journaux où il écrit.

Et si l'homme de lettres et le journaliste, pour exercer leur profession, ne paient pas patente, c'est la conséquence de la très libérale et

très juste loi sur la presse, laquelle ne fait payer aucune patente non plus aux journaux, bien qu'un journal soit bien obligé d'être une maison de commerce, comme l'homme de lettres est bien obligé, lui aussi de recevoir le prix de son travail, d'être, en un certain sens, un commerçant.

D'ailleurs, ni le peintre ni le sculpteur ne paient patente davantage, et jamais je n'ai entendu dire cependant qu'un propriétaire pût songer à retirer son caractère *professionnel* à l'atelier du peintre ou du sculpteur. Eh bien ! le cabinet de travail de l'écrivain est *professionnel*, au même titre et au même degré que l'atelier de l'artiste.

Ajoutons qu'à la suite de cet article de M. Montfort, M. Lucien Descaves, en qualité de secrétaire général du syndicat des journalistes, a obtenu du ministre de la justice qu'il s'intéresserait à notre cas et en saisirait sa commission consultative.

C'est déjà quelque chose. Mais jusqu'au jour où le métier d'homme de lettres enfin sera reconnu comme une profession réelle, personne ne prendra les écrivains au sérieux.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Concerts Pasdeloup. — Memento.

Les **Concerts Pasdeloup** ont fait une excellente réouverture. D'abord ils furent les premiers à rejouer du Wagner, en s'y prenant d'ailleurs de façon fort originale. Leur administration décida d'organiser parmi les auditeurs un plébiscite sur la question jugée aussi scabreuse que brûlante. A trois séances consécutives, chacun des arrivants reçut une enveloppe contenant deux bulletins de vote dont l'un, manifestant son opinion, devait être collé sur son billet, puis renfermé dans l'enveloppe cachetée et déposé à la sortie dans une corbeille. La parfaite sincérité de l'épreuve assurée dans ces conditions, le dépouillement accusa le résultat que voici : sur 5.196 suffrages exprimés, 4.983 réclamèrent l'exécution des œuvres wagnériennes contre 213 opposants. Cette proportion significative pourra servir de leçon aux wagnérophobes inconsidérés. Peut-être M. Maurice Barrès hésiterait-il aujourd'hui à proclamer « traîtres à leur patrie » les Français en uniforme ou tout frais démobilisés composant la plus belle portion de cette majorité écrasante et, si M. Frédéric Masson conseillait encore de les « enfermer ou de les fusiller », sans doute risquerait-il de re-

cevoir lui-même quelque visite de la Faculté aux fins de procéder à son propre examen mental. Le reste se passa le plus simplement du monde. « Poussant jusqu'à ses extrêmes limites, à ce premier contact, le respect des minorités », les *Concerts Pasdeloup* avaient annoncé l'*Ouverture des Maîtres-Chanteurs* en supplément de leur programme affiché le 8 novembre, « afin de permettre aux spectateurs, qui se sentiraient incapables de supporter cette audition, de se retirer ». Au cours de l'ovation qui salua M. Rhené-Baton montant au pupitre, une quinzaine de personnes s'en allèrent, en effet, parmi lesquelles un vieux monsieur qui, de la porte, s'écria « qu'on aurait dû attendre un an ». L'auteur de cette suggestion bizarre fut quelque peu conspué par les voix sonores de gas ayant visiblement vécu ces cinq années écoulées autre part que le vénérable préopinant. Ensuite on écouta le chef-d'œuvre avec une joie recueillie et une seconde ovation récompensa M. Rhené-Baton et son orchestre. A quelque temps de là, M. Saint-Saëns eut la douleur amère de voir au même endroit applaudir sa *Symphonie avec orgue* immédiatement après le *Prélude de Parsifal*, comme si c'était tout naturel. Le public a de ces cruautés ingénues. Une scène analogue se produisit le lendemain 9 novembre chez M. Chevillard. A l'un des concerts précédents, un jeune homme rubanné de la croix de guerre s'était levé et avait réclamé du Wagner. M. Chevillard répondit de l'estrade : « Vous en aurez bientôt. » Et il tenait sa promesse. Entre deux ovations encadrant le *Prélude de Tristan* et la *Mort d'Isolde*, l'unique incident fut celui d'un quidam déplorant « qu'on fît encore gagner de l'argent à la famille Wagner ». Ce protestataire démontrait ainsi l'ignorance habituelle aux antiwagnériens de bonne foi, — car les autres savent bien ce qu'ils font, aussi ne doit-on pas leur pardonner, — puisque, depuis le 1er janvier 1914, toutes les œuvres de Wagner, paroles et musique, sont « tombées dans le domaine public », c'est-à-dire que n'importe qui peut les jouer, les graver et les publier sans avoir à verser un centime à quiconque, pas plus à la famille Wagner qu'aux anciens éditeurs propriétaires. Mais l'argument, en outre, est puéril, à moins de supprimer toutes relations futures entre la France et l'Allemagne. On concevrait mal, en effet, que, si les commerciales et les industrielles sont renouées, une question d'argent pût empêcher la reprise des intellectuelles ; qu'il fût licite d'acheter

aux Allemands, à un prix leur laissant naturellement du bénéfice, des matières colorantes destinées à teindre les tissus dont se parent nos élégantes, et qu'on dût pourtant renoncer à connaître une œuvre d'art ou à en jouir, à seule fin d'éviter de leur payer les droits prévus par des conventions internationales. Dans l'espèce, quand bien même ce petit crétin de Siegfried Wagner en retirerait un profit, faudrait-il pour cela nous priver d'entendre les chefs-d'œuvre du génie de son père? J'avoue que le rapport m'échappe. Il semble qu'on ait un peu perdu chez nous le sens du mépris. La haine implique une certaine estime. A quelque égard que ce puisse être, il n'est guère possible d'estimer M. Siegfried Wagner. Ce serait une raison de plus pour le payer s'il avait quelque chose à toucher. Bref le cas Wagner est réglé désormais dans nos concerts. Il le sera fatalement bientôt dans nos théâtres. Il se pourrait toutefois que cela n'allât pas aussi facilement, car ici les « intérêts » en cause, comme disait si bien M. Saint-Saëns, sont plus considérables et sans doute ils chercheront à se défendre. A ce propos, on ne doit pas se lasser de rappeler que les principaux adversaires du retour des drames wagnériens sur nos scènes lyriques sont avant tout, qu'ils en composent ou qu'ils en vendent, les mercantis de la musique, qui s'acharnent à entretenir et perpétuer le mauvais goût du public ignorant pour le gaver d'une abondante et lucrative camelote évidemment plus commode à fabriquer « en série » que des chefs-d'œuvre. Ces commerçants avides redoutent la diffusion d'une culture qui détourne nécessairement de leurs comptoirs une clientèle désabusée, culture dont l'art wagnérien est précisément, au théâtre, le plus fécond instrument de vulgarisation. A l'époque des manifestations contre *Lohengrin* devant l'Eden en 1887, M. Adolphe Jullien citait dans les *Débats* ce mot d'un de ces éditeurs : « Mais, si la musique de Wagner s'implante à Paris, je n'ai plus qu'à fermer boutique! » Ce négociant affolé énonçait inconsciemment ainsi la vraie définition du cas qui nous occupe. En réalité, la question Wagner n'est et ne fut jamais chez nous qu'une question de « boutique ». Or la musique de Wagner n'a jamais fait tort à l'art véritable; au contraire. Le théâtre où on l'entend devient une antichambre de la salle de concert et la connaissance de Wagner est indispensable à la compréhension de notre école française contemporaine issue de lui, c'est-à-dire de ce

qui seul, de l'heure actuelle, comptera dans le patrimoine artistique de notre pays. Cet éditeur définissait donc non moins inconsciemment du même coup la qualité de la marchandise dont il tenait « boutique ». Mais certaines de ces boutiques sont riches et puissantes. On peut s'attendre d'elles et de leurs fournisseurs attitrés à d'hypocrites manigances. Cependant les temps ont bien changé depuis trente ans. Il est douteux que ces messieurs réussissent à remobiliser des petits marmitons et des camelots pour un chahut Place de l'Opéra. Le peuple est aujourd'hui plus éclairé et la C. G. T. est ouvertement wagnérienne, au point que ce fut même à l'une de ses réunions qu'on joua du Wagner avant qui que ce soit. S'il est réel que la plupart des journaux réactionnaires s'entêtent à poursuivre leur campagne d'obstruction, leurs abonnés et lecteurs sont loin d'être unanimes à les approuver. L'intervention d'une cabale, à l'un des soirs de notre Opéra subventionné, apparaît plutôt improbable. Selon l'expression de M. Adolphe Jullien jadis, le bon sens du public a fait justice, avec le calme le plus digne, du « charivari patriotique » perpétré par M. Saint-Saëns et consorts. L'envie, la mauvaise foi ou l'inculture sont de piètres armes contre la toute puissance de la beauté et, en somme, en dépit des « intérêts » coalisés contre elle, il y a tout lieu de penser que nous aurons Wagner au théâtre beaucoup plus tôt que peut-être on n'imagine.

On ne saurait trop féliciter aussi M. Rhené-Baton, en même temps qu'il nous rendait Wagner, d'avoir remarqué le groupe des jeunes de la rue Huyghens auxquels les grands concerts réguliers étaient jusqu'à présent demeurés fermés. Le premier qui bénéficia de l'accueil fut M. Roland Manuel avec son poème symphonique, *le Harem du Vice-Roi*, d'après Gérard de Nerval. J'ai déjà signalé cette intéressante composition lorsqu'on l'entendit au piano rue d'Athènes, pendant que son auteur se battait à Dixmude. M. Roland Manuel l'a très finement orchestrée. L'œuvre ainsi s'enveloppe d'une atmosphère capiteuse adéquate à la chaude sensualité d'une harmonie audacieuse et neuve, mais logique, préservée d'incohérent arbitraire. L'éventuel pittoresque n'entame pas l'attrait purement musical qui est des plus captivants. C'est un fort heureux début d'un jeune musicien handicapé par sept années de service militaire, et qui semble nous garantir qu'il est de taille à regagner un si long temps perdu pour son développe-

ment artistique. Souhaitons que M. Rhené-Baton continue à regarder de ce côté, appelle à lui MM. Auric, Durey, Darius Milhaud Honegger, Poulenc et aussi certes M[lle] Germaine Tailleferre. Il y a plus de satisfaction présente et d'espoir à venir chez un seul de ces indépendants que dans un quarteron de Prix de Rome. Enfin une innovation pleine d'intérêt des *Concerts Pasdeloup* fut celle de concerts-conférences consacrés à l'étude des grands maîtres de la musique ou des écoles successives. C'est un signe du degré de culture auquel atteint peu à peu notre public mélomane que de le voir affluer chaque jeudi à des séances de cette espèce. Ces sortes de conférences offrent un problème assez délicat à résoudre. S'adressant à un auditoire mêlé et en général peu préparé, il est bien difficile de s'y borner à un cours exclusivement didactique à l'usage plutôt d'élèves de conservatoires ou de musiciens plus ou moins professionnels. Par ailleurs, si on s'interdit entièrement de « parler technique », on risque de bifurquer dans l'oiseux de la conversation de salon. Il me souvient, pendant la guerre, au Trianon-Lyrique, d'avoir ouï, touchant les origines de l'opéra-comique, M. Banès s'en tirer de façon fort spirituelle en assaisonnant copieusement, de la sauce de l'anecdote, le poisson d'enseignements plus substantiels. Et c'était, ma foi ! charmant. Aux *Concerts Pasdeloup*, M. Expert s'en tint à la méthode historique, quoique sans mépriser tout à fait l'anecdote. Avec l'érudition qui est la sienne, il résumait la vie de l'auteur en question, établissait chronologiquement le processus de l'œuvre dont l'orchestre exécutait quelques échantillons, et sa chaleureuse éloquence, la sympathie qui rayonne de lui, répandaient leurs bienfaits sur les objets de ses discours et gagnaient tous les cœurs à ces héros d'une apologie sans réserve, fût-ce la plus timide. Quels trésors d'indulgence et de miséricorde ne doit pas renfermer l'âme de M. Henry Expert pour qu'il ait pu, non pas même excuser, mais louer jusqu'au caractère de Lully ! M. Maurice Emmanuel, qui est docteur ès lettres et professe l'Histoire de la Musique en notre conservatoire, se crut sans doute obligé de par ces titres et fonctions à conserver un ton pédagogique, qui paraît, au surplus, lui être naturel, — et à « parler technique », hélas ! Le jour où il traita de Mozart, ce fut, si j'ose dire, d'une abracadabrance peu banale. Pousser à ce niveau l'incompréhension et l'erreur, cela constitue certes un véritable tour de force. M. Emmanuel en agit

à l'égard de Mozart comme un... maître-répétiteur envers un élève évidemment doué de charme et de quelque facilité, mais de discutables talents. Au moment où s'installait décisivement dans l'art musical le principe de « tonalité » en genèse évolutive depuis près d'un siècle, il lui reprocha l'abus de ce qu'il nomme en son jargon « le sempiternel 1,5,4 », c'est-à-dire de la modulation fondamentale « tonique, dominante et sous-dominante » représentées pour M. Emmanuel par les « 1er, 5e et 4e degrés de la gamme diatonique ». Ce qui reviendrait à tancer Josquin de s'être servi à l'excès de la « modalité » ecclésiastique et du canon ; Frescobaldi, de la fugue ; les clavecinistes, des formes stérotypées de danse d'où sortirent peu à peu la sonate et la symphonie ; enfin nos bisaïeux de la Restauration d'avoir voyagé en diligence au lieu d'en chemin de fer. Le docte professeur nous révéla, en outre, que « Mozart n'a rien inventé ». M. Emmanuel se figure probablement qu'on peut « inventer » quelque chose en art comme en science, et sans doute ne sourcilla-t-il point en lisant naguère dans la presse les nécrologies de Curie, « l'illustre inventeur du radium ». Mais cet avis simpliste du conférencier provenait vraisemblablement d'une assimilation toute livresque et superficielle des récents travaux de Teodor de Wyzewa et Georges de Saint-Foix sur Mozart. En art, tout se tient, et le plus hardi novateur ne peut que dévoiler les conséquences inéluctables d'une immémoriale et indissoluble évolution où chaque étape est déterminée par la précédente. En étudiant par le menu, chez Mozart, exclusivement *les formes*, de Wyzewa et M. de Saint Foix ont énuméré les sources où puisa son jeune génie, analysé l'ambiance morphologique à laquelle ce génie réagit à sa manière qui fut unique. Rien qu'à ce point de vue, M. Emmanuel eût pu confronter, *dans les œuvres*, la forme symphonique avant et après Mozart, et constater le chemin parcouru. Il eût vu cette forme atteindre à un apogée de perfection purement musicale qui ne fut jamais surpassé et il y aurait découvert un type de l'allégro symphonique qui resta tout spécial à Mozart peut-être parce qu'inaccessible à tout autre que lui, et que de Wyzewa et M. de Saint-Foix eussent souligné d'un trait rouge, si leur analyse détaillée ne s'interrompait en 1777, la vingt-deuxième année de Mozart. C'est la fusion intime de la fugue et de la « forme sonate » réalisée dans l'*Ouverture de la Flûte enchantée*, et dans les finales du

Quatuor en *sol* et surtout de la *Symphonie Jupiter*. Il est vrai que la profondeur et la magnificence de ce dernier chef-d'œuvre, qui est un des sommets de l'art musical tout entier, où *les Maîtres-Chanteurs* déjà gisent en potentiel, échappent si totalement à M. Maurice Emmanuel que, avant que l'orchestre ne nous le fît entendre, il nous prévint charitablement que nous allions y rencontrer « tout le bric à brac de la scolastique » ! Et, afin que la bourde fût complète, il présenta cette symphonie *Jupiter* comme « un spécimen accompli du bithématisme. »

Or, il se trouve par aventure que le premier mouvement de cette symphonie contient trois thèmes : le premier, à la tonique, naturellement; le second, à la dominante et accompagné d'un motif de coda, de sorte que l'exposition pourrait s'arrêter là ; enfin le troisième, encore à la dominante et semblablement suivi d'un nouveau motif de coda. Et le développement du morceau est bâti sur le premier et le troisième de ces thèmes. Le dernier allégro, où participe si génialement la fugue, est construit d'un modèle sans précédent sur quatre thèmes d'importance à peu près équivalente, qui s'unissent pour finir en un fugato extraordinaire dont la verve, la maîtrise et la puissance de combinaison ne furent jamais égalées depuis que l'art sonore existe, et auprès de quoi les pages similaires de Bach acquièrent la tournure d'exercices laborieux et balourds. En fait de « bithématisme », M. Emmanuel est plutôt mal tombé. Sous leur simplicité apparente, les formes de Mozart sont d'une richesse et d'une variété inouïes. Il faudrait un volume pour dénombrer tout ce qu'y créa le génie. Car, si on n' « invente » pas en art, on y « crée », et nul n'a plus créé que Mozart. Mais il est un autre point que M. Emmanuel a passé sous silence, et que d'ailleurs de Wyzewa et son collaborateur avaient négligé, un point plus essentiellement spécifique que celui de la forme, c'est l'évolution de l'harmonie dans l'œuvre de Mozart. A cet égard, Mozart fut un novateur presque sans exemple. La témérité de ses appogiatures nous surprend encore, parfois nous déconcerte, et, si notre sensibilité plus complexe en est séduite, on s'étonne à peine que sa musique, en l'occasion, ait pu paraître « fausse » aux oreilles de certains de ses contemporains. C'est chez lui qu'est vraiment né dans la musique cet accord de neuvième majeure qui, trente ans juste après sa mort, devait sonner dans le *Freischutz* l'éclatante fanfare du romantisme. Pour

mesurer le génie de Mozart, il faut songer qu'il disparut à trente-six ans et que, des six cents et quelques œuvres qui nous restent de lui, les deux tiers, où foisonnent pourtant tant de beautés incomparables, sont d'un enfant ou d'un adolescent. Plus tard, on est saisi quasiment de stupeur en face d'une maturité si tendre et si profonde à la fois, de cette sérénité ardente et réfléchie aboutissant au suprême équilibre de l'ivresse dionysiaque et de l'intelligence apollinienne. Tels adagios de cette période sont beaux comme le Parthénon. C'est la pareille eurythmie idéale et logique, l'identique objectivité mystérieuse qui fait ressembler l'œuvre d'art à un organisme animé, de génération spontanée, d'épanouissement autonome soumis au seul développement dont il enclôt le germe sans qu'y paraisse intervenir la volonté du créateur lui-même. Je ne sais guère de plus angoissante lecture que celle du catalogue chronologique qu'on publia des ouvrages de Mozart. Dès 1781, il avait fait *Idoménée*. En 1782, à vingt-six ans, son génie est en pleine envolée avec la *Sérénade* ou *Symphonie* en *ré* de forme novatrice; il commence la collection des *Quatuors* admirables dédiés à Joseph Haydn et, comme les années s'éteignent, on voit littéralement s'amonceler les chefs-d'œuvre dans une sorte de course vertigineuse. Ce sont tous les *Concertos* et les *Quatuors*, les *Trios* et les *Sonates* de violon, la *Fantaisie* en *ut* mineur, *Figaro*, la *Symphonie* en *ré*, les grands *Quintettes*, *Don Juan*, les trois dernières *Symphonies*, écrites en six semaines. Tout grandit, s'ennoblit, s'épure. Et voici le *Quintette* avec clarinette, l'*Ave Verum*, *la Flûte enchantée*, ces merveilles, puis soudain le *Requiem* — inachevé. C'est la mort stupide abattant dans sa fleur le plus radieux des génies épuisé par les déboires et la lutte, dédaigné par l'imbécile italomanie de la Cour et méconnu des insouciants Viennois. Vingt ans seulement de répit, d'avenir, rien que l'âge de Beethoven, de quels chefs-d'œuvre et de combien ne nous eût éblouis un tel génie? Sans doute, il eût tout éclipsé. Sa mort laisse un trou béant dans l'art sonore et la gorge s'étreint d'un sanglot à la pensée de toute la beauté anéantie en lui, que nous ne connaîtrons jamais. Mozart eut une âme d'enfant, enjouée, primesautière, affectueuse, loyale. Sa franchise était drue, sans apprêt, fard, détour ou précaution. Sa correspondance témoigne de sa bonté cordiale, de sa délicatesse attentive à dissimuler ses déceptions à sa femme souffrante, à en

garder pour soi les soucis et le poids ; une lettre à son père sur le destin fatal de toute humaine créature atteste la sereine élévation de ses sentiments à l'idée de la mort. Et Mozart mourut sereinement, lucide, sans se plaindre, consolant sa compagne aimée, travaillant tant qu'il le put au *Requiem*, puis dictant à son élève Sussmeyer ses instructions pour le terminer. Il expira le 5 décembre 1791 à une heure du matin. Le lendemain, le temps était affreux. Personne ne suivit jusqu'au bout son cercueil. On l'enterra dans la fosse commune, car il était pauvre, et quand sa veuve rétablie voulut aller prier quelques jours après sur sa tombe, nul ne put lui indiquer la place où on avait enfoui Mozart. C'est cet être exceptionnel, pétri d'une si rare et précieuse matière, aussi noble d'humanité que miraculeux de génie, que M. Maurice Emmanuel osa, dans son laïus, qualifier de « commun ». Vraiment, Monsieur le « distingué » Professeur, c'en est trop. A bas les pattes !

MEMENTO. — La place me manque aujourd'hui pour parler comme il conviendrait des nouveaux *Concerts Gollschmann*, qui donnent tous les samedis, à 3 heures, rue d'Athènes, de très intéressantes séances. J'y reviendrai prochainement.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition de l'œuvre de Steinlen, galerie la Boëtie. — Exposition Bellan (Gilbert), musée des Arts décoratifs. — Exposition Per Grog, galerie Druet. — Exposition d'art décoratif, les Feuillets d'art.

Le catalogue qui annonce la réunion à la galerie la Boëtie de l'œuvre de **Steinlen** exagère quelque peu. Certaines séries sont maigrement représentées ; la belle suite de tableaux sur les travailleuses des mines, trieuses de charbon et chercheuses, est à peine rappelée. On n'y trouve guère non plus de ces dessins des premières années de l'artiste, si fécondes déjà en indications précises sur ses tendances idéologiques et ses vouloirs plastiques. C'est sans doute dans une très sympathique volonté d'avoir égard aux nécessaires amnisties intellectuelles qu'ont été écartés ces belles pages combatives, ces pamphlets graphiques à propos desquel Roger Marx évoquait le souvenir de Daumier.

Néanmoins cettte exposition de deux cent soixante-treize numéros, dont une centaine de peintures, donne un magnifique en-

semble et renseignent abondamment sur l'art de Steinlen en notifiant qu'il s'apaise et s'élargit dans la sérénité d'un art décoratif à couleur de fête, à belle structure, à clairs horizons. Ne sont-ce point les créations les plus récentes de Steinlen, ces amoureuses de soleil, qu'il groupe dans ses maquettes et ses fragments de panneau décoratif : l'*Eté*, le beau nu clair qu'il appelle une *Bethsabée*, les figures de bronze d'un si large dessin de la *Sieste*, cette simple rencontre d'un style émouvant de sobriété calme, de Booz et de Ruth parmi les champs moissonnés. Rien d'imprévu d'ailleurs dans cette manifestation neuve du talent de l'artiste. Il y a longtemps que son extraordinaire aptitude décorative s'était déployée à son aise dans son grand panneau de la Taverne de Paris ; le décor qui fut si longtemps habituel à Steinlen et ses personnages populaires dont la fréquente et aiguë transcription amena Anatole France à déclarer Steinlen, « le maître de la vie qui passe, le peintre de la rue », son boulevard de Clichy, sa foule descendant de Clignancourt sont présents, mais c'est dimanche clair, ou jour de fête ; à défaut d'une bonne nouvelle sociale, le clair soleil groupe fillettes et midinettes autour des éventaires de fleurs variés de bâtonnets de cerises. C'est le repos de ces travailleuses que Steinlen à tant de dessins nous a montré la hanche trop cambrée sous le poids du panier trop lourd, la bouche grande ouverte, un peu tordue, qui vient d'exprimer par un quolibet populaire une tristesse profonde et une volonté d'endurance presque martiale.

C'est une grande page décorative. Peut-être les murs de nos édifices d'Etat, tout récemment encore fournis à tant d'artistes de science trop purement traditionnelle et d'imagination tróp usuelle seront-ils, à l'occasion, accordés à des artistes réels, et, si on n'a point utilisé les possibilité d'un Chéret, peut-être songera-t-on à se mettre en mesure de n'avoir point à regretter d'avoir omis d'appeler à l'œuvre un Steinlen, un Charles Guérin ou un d'Espagnat. Ces tableaux de Steinlen, *Eté*, *Sieste* ou *Bethsabée*, unissent le charme coloré aux allures les plus expressives. Près d'eux, des souvenirs de la belle série de Steinlen sur la guerre ; le tragique *Retour* où si simplement l'allure de la veuve et de l'orpheline, comme saisies dans le remous éperdument joyeux des soldats casqués et des bras de femmes qui les enlacent, caractérise du contraste de deux images tant de douleurs profondes. *Les Convalescents*, les *Permissionnaires* évoquent les nombreu-

ses toiles que Steinlen a dédiées aux poilus, donnant l'aspect en masse des soldats de la dernière guerre, légionnaires aux costumes défraîchis de soleil, tannés de boue, aux épaules, aux reins hérissés d'armes, d'outils, de musettes ; aussi, nombre de ces toiles recherchaient la vérité humaine du poilu, mis sur le chemin du repos ou de la permission, cheminant d'un pas appuyé, lourd et allègre vers le village familial, représentation aussi d'une belle vérité caractériste, différenciant le paysan, l'ouvrier, et, chez ce dernier, indiquant presque, par le mouvement familier la corporation.

Des paysages d'époques différentes étalent des heures diversement colorées, transcrivent de mélancoliques aspects de banlieue. La femme du peuple, telle que l'a figurée Steinlen, apparaît en des portraits, en des études de physionomie de diverses phases techniques : le système de coloration a évolué ; la détermination du dessin, la volonté de faire affluer le caractère aux prunelles n'a point changé, soit que l'ancien tableau de Steinlein fasse émerger la face du modèle d'un fond noirâtre, soit qu'il se restreigne presque aux ressources limitées du camaieu, soit qu'il enlève sur fond clair. Des portraits d'une recherche curieuse et patiente, quelques pastels, des études de bébés, des études de fleurs témoignent de la variété de l'effort du peintre. Quelques fauves au repos voisinent avec les nombreuses études de chats auxquelles Steinlen s'est tant plu, dessinant, peignant, sculptant des mouvements rapides, des tranquillités, des abandons, des sursauts de bêtes familières et parfois le paradoxe apparaît d'une allure saisie au passage d'une transition entre deux mouvements. Nombre de précieux dessins accrochés aux couloirs de la Galerie de la Boëtie forment comme une introduction à la contemplation de ce qu'on nous montre de l'œuvre de Steinlen. On s'y attarde encore en quittant l'exposition, tant ils sont par le blanc et noir de précises indications de valeurs, tant ils représentent avec intensité l'essentiel de l'artiste.

§

M. Bellan (Gilbert) a célébré dans une soixantaine de panneaux les fêtes de la Victoire. Il a su en capter les aspects panoramiques en même temps qu'il rendait l'impression de foule heureuse, bruissante, mouvementée et les frémissements des drapeaux dans le ciel d'automne des premières fêtes et le poudroiement

ensoleillé des plus récentes. D'un pinceau ingénieux sont présentés sans minutie les pelotons ordonnés des triomphateurs défilant parmi l'allégresse publique.

Des coins des Champs Elysées, des pans de l'Arc de Triomphe s'éclairent du feu des illuminations ; la place de l'Hôtel de ville étincelle d'oriflammes, de bannière et d'acclamations ; et partout dans ces tableaux de M. Bellan le cadre est finement observé et le paysage urbain bien établi. A côté de la clameur sur la place de l'Hôtel de ville, les arbres du quai gardent leur allure un peu vague, un peu mince, d'arbres citadins transpercés de lumière un peu grise ; les architectures sont traitées largement, l'atmosphère notée avec exactitude et la valeur esthétique s'unit à la valeur documentaire.

§

M. Per Krog est un audacieux ; il relève des dernières tentatives vers la synthèse; il y apporte un tempérament, semble-t-il, personnel ; semble-t-il, dirons-nous, car souvent une façon particulière de simplifier des fonds ou d'indiquer une allure pourrait paraître un agrandissement d'un procédé de détail utilisé déjà par d'autres peintres. L'impression générale est pourtant d'indépendance et dans la recherche de la rigueur on n'est point sans percevoir quelque fantaisie. Une jeune femme en robe jaune est jetée sur la toile d'un trait hardi, qui est d'un artiste ; des mouvements rapides, des bonds de formes qui semblent s'élancer parmi des décors de théâtre simplifiés, sont curieux ; des animaux semblent gravés par des procédés primitifs à des pans de rochers, comme à l'orée de claires cavernes des temps de Vamireh ou de son frère, le Conquérant du feu. Tout cela n'est pas sans intérêt, quoique on voie fort nettement ce que l'artiste perd à rejeter les habitudes de vraisemblance, encore et résolument admises chez nos meilleurs peintres et qu'on perçoive beaucoup moins ce qu'il y peut gagner en force et en charme. Mais peut-être est-ce une infériorité du critique de ne point saisir toute l'importance de ces recherches vers une interprétation originale et inédite de la beauté des choses. Peut-être aussi faut-il attendre que des artistes, tels que M. Krog (encore celui-ci est-il assez lisible) s'expriment avec plus d'évidence.

§

Les «Feuillets d'art» groupent, auprès de tapis d'un joli goût de

Yvan da Silva Brunk, des céramiques de MM. Bardou-Job, Chaumeil-Leyritz, de Mayodon, ce dernier d'un goût un peu classique, mais somptueux et riche en accords de couleurs ; des cuivres de MM. Dunand et Gonzalez, des verreries de Marinot des plus intéressantes qu'on produise actuellement dans la recherche de la forme et le goût élégant et sobre de la coloration ; des paravents de Manzana-Pissarro, toujours évocateur de décors scintillants et fabuleux.

GUSTAVE KAHN.

GRAMMAIRE

Les fautes d'orthographe de Molière. — Molière, dans sa gloire, est une religion. M. Pierre Louys a, par son agression contre ce haut génie, révolté les consciences. Et les dévots s'irritent : le sacrilège de l'acte a violenté leur Foi, beaucoup plus que les erreurs du jugement n'ont heurté leur raison. C'est pourquoi dans leurs réponses à l'hérésiarque les orthodoxes, pour la plupart, rendent témoignage de la sagacité de Pascal proclamant que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». L'observation, d'ailleurs, s'applique d'abord à M. Pierre Louys, car lorsqu'il se targue d'une critique raisonnée, il exalte Corneille avec l'enthousiasme d'un zélateur mystique et il fonce sur Molière avec la furie d'un iconoclaste fanatique.

Des érudits pourtant n'ont pas dédaigné de répondre *par des raisons* aux sophismes *sentimentaux* du pourfendeur d'idole. L' « Alma Mater » elle-même est entrée dans la lice : M. Fortunat Strowski a réfuté *ex-professo* les principales hérésies de l'auteur d'*Aphrodite*. M. P.-P. Plan vient de publier, dans le *Mercure de France* un article extrêmement remarquable. Son raisonnement, taillé dans le marbre d'une logique au grain dur et serré, s'illumine des clartés du bon sens, s'égaye d'une ironie sans sarcasme, se fortifie d'une documentation nullement pédante, mais sûre et contrôlée. Ces quelques pages constituent, je crois, la meilleure des réponses — la plus convaincante *pour l'esprit* — qui aient été opposées à la thèse révolutionnaire de M. Pierre Louys.

Irréfutable sur le terrain historique et sur celui de la logique, l'argumentation de M. P.-P. Plan sur le terrain grammatical

et linguistique manque pourtant de solidité. A dire vrai, elle n'offre même aucune consistance.

Avec juste raison ce critique avisé constate qu'en définitive M. Pierre Louys, jusqu'ici, n'offre aux lettrés qu'un argument tangible, sur lequel il assied la base de sa théorie ou,si l'on veut, de son hypothèse. Cet argument, cette preuve matérielle, ce sont les fautes d'orthographe relevées dans deux reçus datés de 1650 et 1656, et qui passent pour être les seuls manuscrits de Molière.

De ces fautes grossières le célèbre romancier a cru pouvoir déduire à coup sûr que Molière était un illettré, incapable, avant de connaître Corneille, « d'écrire ou d'entendre un alexandrin ». Cette déduction est comme un mur de soutènement qui contiendrait les sables mouvants sur lesquels M. P. Louys a édifié la tour superbe de son paradoxe. Renversez le mur, l'édifice s'écroule avec fracas.

M. P.-P. Plan dresse donc contre lui des machines de siège; prenant pour bélier les règles de Vaugelas, il se rue et s'efforce, à grands coups répétés, d'ébranler la muraille d'erreur. Mais le bélier de la rhétorique s'écrase contre le granit de l'évidence. M. Pierre Louys, je le gage, garde en sa tour crénelée le sourire du héros qui se sent invincible. Et il l'est, en effet, contre les coups de Vaugelas.

Car que vise l'auteur des *Remarques sur la Langue Française*, dans la règle citée par M. P.-P. Plan ? Uniquement l'accord du participe *faisant partie d'un prétérit*, ou, comme on l'enseigne aux enfants, l'accord du participe employé avec l'auxiliaire *avoir dans les temps composés des verbes actifs*. Les fautes signalées par l'ennemi de Molière relèvent-elles de ce cas ? Nullement. Les deux participes incriminés sont l'un et l'autre des participes *passifs* employés comme *épithètes* ou attributs. De tout temps, dans la langue française, ces participes ont suivi la loi de l'adjectif; ils s'accordent *obligatoirement*, *depuis toujours*, en genre et en nombre avec le substantif auquel ils se rapportent, et M. Pierre Louys a raison lorsqu'il affirme qu'au temps de Molière, seuls des *illettrés* pouvaient pécher, *par ignorance*, contre cette règle élémentaire de la syntaxe. Ecrire « *la somme ordonnées* » ou la « *somme accordez* » c'était, au XVII[e] siècle, aussi bien qu'aujourd'hui, commettre une faute *grossière*. M[me] de Sévigné elle-même s'appliquait à l'éviter, toutes les

fois du moins que sa plume, en galopant après ses folles pensées en débandade, lui laissait assez de sang-froid pour qu'elle prît garde à l'orthographe...

J'ajoute que M. P. Paul Plan n'est pas mieux inspiré quand il cite cette phrase de La Bruyère : « *Le Cid* est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire et *l'une des meilleures critiques qui ait été faite* sur aucun sujet est celle *du Cid.* » Cet exemple, apporté pour prouver que les lettrés appliquaient mal, au XVIIe siècle, la susdite règle de Vaugelas, est mal choisi pour deux raisons. La première est que le participe est employé ici dans le prétérit d'un *verbe passif* (auxiliaire être), cas qui n'est point visé par Vaugelas dans la règle invoquée. La seconde est que, contrairement à ce que paraît croire M. P.-P. Plan, l'accord du participe avec son sujet est ici très scrupuleusement observé. La Bruyère construit « *ait été faite* » au singulier, parce que le sujet de cette proposition est le pronom relatif *qui*, du féminin singulier.

Il est vrai qu'aujourd'hui dans une phrase de ce genre nous donnerions pour antécédent au pronom relatif, non le mot « *une* », mais son complément. Et nous écririons : « *Une des meilleures critiques qui aient été faites.* » Il n'en allait pas de même au XVIIe siècle, ni même au XVIIIe. On avait alors la liberté absolue de choisir entre les deux constructions. Voltaire écrit : « C'est une des pièces de Plaute *qui a eu* le plus de succès. » Et d'Alembert : « C'est un des hommes *qui a fait* le plus de bien à sa patrie. » De même Racine avait construit : « L'une des plus saintes communautés *qui fût* dans l'Eglise. » Et Mme de Sévigné : « C'est une des raisons *qui fait* murmurer. »

Mais tout ceci n'a pas de rapport avec le cas de Molière. Les arguments grammaticaux de M. P.-P. Plan sont donc de nulle valeur. Sur ce point, — sur ce point seulement, — M. Pierre Louys a le droit de ne point se sentir atteint par la réfutation si solide et si documentée de son contradicteur.

Il ne s'ensuit point que M. Pierre Louys ait eu raison d'attribuer à *l'ignorance* de Molière les fautes *grossières* qu'il relève dans les deux reçus que l'on prétend écrits de la main du comique

Tout d'abord, des deux fautes signalées l'une n'existe pas. Le reçu de 1650 est ainsi libellé : « J'ay receu de Monsieur le penautier la somme de quatre mille livres ordonnées aux comédiens. »

Faute grossière ! s'écrie M. Pierre Louys, et plus terrible chez un poète, parce qu'en écrivant *ordonnées* pour *ordonnée* il prouve qu'il ne saurait entendre un alexandrin classique. Mais non ! M. P. Louys, il n'y a pas la moindre faute : *ordonnées* se réfère *à livres*, non à *somme*. Il y a là simplement un nouvel exemple de la liberté de construction et de syntaxe dont on jouissait aux temps heureux où les écrivains régnaient encore sur le langage en dépit des pédants.

Ce qui est *ordonné*, ici, ce sont donc *les livres* et Molière signifie en avoir reçu *la somme*, c'est-à-dire le total. De même en 1610, à la date du 27 octobre, une sentence du Châtelet condamnait les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne « à payer la somme de quinze livres d'amende *applicables*, moitié envers le Roy », etc. De même encore, on lit dans l'acte de mariage de Molière : « Quant *à la somme de mille livres spécifiée* par ledit contrat de mariage... *elles font partie de la somme de deux mille livres*... » La somme (le total) est spécifiée dans le contrat et les mille livres font partie d'une autre somme : c'est la logique même. Mais allez donc aujourd'hui parler de logique contre les règles des grammairiens !

Faut-il encore citer un autre exemple ? Le 17 mars 1664, un contrat de société est signé entre le comédien Brécourt et sa femme. Ce contrat figure parmi les minutes de Me Turquet ; il stipule que « toutes lesquelles conditions, lesdites parties promettent respectivement entretenir et exécuter, à peine de trois mille livres payables sans dépôt par le contrevenant ou les contrevenants et *ladite somme de trois mille livres, APPLICABLES à l'hôpital général*... » Toujours la construction logique qui l'emporte sur la construction grammaticale.

Nous sommes donc en présence d'un usage admis (je ne dis pas constant, ni général). Et cette syntaxe est si courante que nous la retrouvons, six ans après 1650, dans le second reçu. Seulement, cette fois, le rédacteur du billet, s'il a écrit *correctement* et logiquement « *ordonnez* » au pluriel, a oublié de mettre ce participe au féminin.

Conclusion : si le reçu est de la main de Molière, l'auteur du *Misanthrope* a commis une faute patente, dont il serait puéril de nier la matérialité. La question qui se pose maintenant est celle-ci : Molière, qui, en 1650, savait respecter la règle d'accord du

participe adjectif, est-il un *illettré* pour l'avoir violée en 1656 ? Peut-être suffit-il de poser la question. Peut-être trouvera-t-on superflu d'y répondre. Raisonnons pourtant, et demandons-nous s'il ne serait pas naturel de mettre cette faute sur le compte d'une vulgaire distraction, bien explicable chez un homme aussi affairé que le fut toujours Molière.

Ici le fac-simile des deux reçus publié par le *Mercure de France* nous apporte un secours inattendu. Qu'on veuille bien s'y reporter et comparer les deux documents. L'écriture du second, à première vue, ressemble singulièrement à celle du premier. Un examen attentif permet cependant de discerner des différences importantes. Le premier billet a été écrit avec application, à main posée ; le second témoigne au contraire d'une écriture cursive et hâtive.

Dans le reçu de 1650 tous les jambages sont réguliers, alignés en hauteur, d'un trait ferme et droit ; toutes les lettres sont formées avec soin ; non seulement le dessin en est correct, mais les pleins et les déliés sont vivement contrastés : les *u* sont liés par la base, écrits par conséquent en deux traits de plume ; tous les *e* sont largement bouclés ; les levées de plume sont extraordinairement multipliées ; jamais un mot, qu'il soit long ou bref, n'est écrit d'une seule course, parfois toutes les lettres sont séparées les unes des autres. On sent le scribe attentif à son ouvrage, écrivant à loisir, dessinant ses lettres, sans d'ailleurs réussir à les calligraphier : il forme, par exemple, d'abord l'ovale de l'*a* et du *d*, il y ajoute le jambage ensuite : il me semble que tout ceci est très perceptible et ne souffre aucune discussion.

Dans le reçu de 1656 l'écriture est visiblement moins soignée. Les traits montants des *l*, des *b*, des *d*, etc., s'incurvent et même de petits jambages sont déformés ; les uns et les autres sont tracés d'une main moins sûre ou plus nerveuse; les lettres d'un même mot cessent d'être alignées ; elles penchent les unes sur les autres d'une façon irrégulière. Les *u*, écrits d'une seule course, sont reliés par la tête ; les *d*, tracés sans levée de main, s'évasent au haut du trait montant ou même remplacent ce trait par une grande boucle comme dans les mots « *du* » ou « *de* » (3e et 4e lignes). Ce sont là signes non équivoques d'une écriture cursive et rapide. Qu'on examine le mot *quitte*, le mot *six*, le mot *laquelle*, le mot *languedoc* et tout ce membre de phrase : « *ce vingt-quatriesme iour de febvrier* », on y verra des lettres mal formées ou déformées,

déjetées, bâclées enfin, comme il arrive quand on écrit avec précipitation ou nervosité.

Ainsi des deux fautes que M. Pierre Louys impute à *l'ignorance* de Molière l'une n'est pas du tout une faute, l'autre semble devoir être attribuée à une de ces inadvertances trop coutumières aux gens distraits par de multiples préoccupations et qui n'ont le temps ni de calligraphier, ni de relire des billets dénués de toute espèce d'intérêt littéraire... Combien de correspondances, même de lettrés, même de grands écrivains seraient instructives à cet égard ! Heureux M. Pierre Louys s'il peut être sûr de n'avoir jamais laissé passer d'inadvertances de cette espèce...

Au surplus, la question pourrait se poser de savoir si Molière, ayant signé les deux reçus, les a aussi rédigés.

Un graphologue se demanderait peut-être en premier lieu si les deux documents sont bien de la même main ; car ils présentent des différences graphiques et orthographiques.

Pour le graphisme : alors que tous les *e* sont soigneusement bouclés dans le premier, ils sont presque tous, dans le second, non pas seulement empâtés, mais souvent réduits à l'état linéaire. On pourrait comparer l'*h* de thrésorie, si largement bouclé, aux *b* et aux *l* strictement linéaires, on pourrait confronter les *z* d'un dessin si différent dans les deux documents, on pourrait insister sur d'autres contrastes encore.

Pour l'orthographe : outre que le second billet présente la faute grossière indiquée par M. Pierre Louys, on remarquera que, dans le premier, le pluriel de *ordonnées* est marqué par un *s*, tandis que dans le second le pluriel de *accordez* est indiqué par un *z*. On pourrait retenir encore que dans l'un *pezenas* est écrit sans majuscule initiale, et que le contraire arrive dans le second.

Ces différences, qui ne seraient peut-être pas les seules pour notre graphologue, ne suffiraient pas sans doute à lui permettre, d'affirmer que les deux pièces sont de deux mains différentes, mais elles l'empêcheraient probablement d'affirmer qu'elles sont certainement de la même main.

Je concède d'ailleurs que l'expert serait frappé, comme je le suis moi-même, de certaines similitudes, étranges, comme, par exemple, de la répétition de levées de plume caractéristiques. Dans l'un et l'autre document le mot *reçu* est coupé en deux de

cette façon : *re ceu ;* ou mieux encore le mot *faict* est ainsi décomposé : *f a i ct*, etc...

Admettons donc que le même personnage a écrit les deux textes. Il resterait à démontrer que ce personnage est bien Molière.

Deux choses me frappent, entre plusieurs, lorsque je confronte la signature aux textes : l' *o* de Molière n'est point fermé, alors que tous les *o* de l'un et l'autre textes le sont. Cet *o* de la signature, de même que la courbe initiale de l' *M* majuscule sont tracés suivant une ligne spiroïdale, ce qui ne se voit pas pour les mêmes lettres, dans les textes. La comparaison de la lettre *l* de la signature avec celles du texte suggérerait aussi des remarques significatives.

Et enfin (c'est une question que je pose, car personnellement je n'en sais rien), est-ce que Molière plaçait toujours à droite de sa signature ce signe cabalistique : ·/. ? Ce signe ressemble fort à ces indices que, sur les pièces comptables et les actes officiels, nos modernes notaires ou autres hommes d'affaires tracent au bas d'un document pour indiquer l'endroit où il convient que les intéressés apposent leur signature.

On pressent l'hypothèse à laquelle je veux venir. Molière est gratifié par les Etats de Pezenas (grâce par exemple à la munificence du prince de Conty) d'une somme déterminée. Ordre est transmis aux bureaux de payer cette somme lorsque l'intéressé se présentera. Un scribe prépare un reçu. Il écrit correctement et posément en 1650, parce qu'il a le loisir de le faire ; hâtivement et incorrectement en 1656, parce qu'il est pressé, ou bien parce que, ayant vieilli depuis six ans, il a peut-être la main moins sûre ; ou encore tout simplement le personnel a changé et le scribe n'est plus le même. Bref, le reçu est préparé d'avance dans les bureaux et, lorsque Molière se présente, il n'a plus qu'à signer et à encaisser la somme qui lui est destinée.

En vérité je me demande où serait l'obstacle à ce que les choses se fussent ainsi passées. Mais je suis sûr que ni les Moliéristes, ni M. Pierre Louys ne seront satisfaits d'une hypothèse qui les frustre, les uns du seul manuscrit connu du grand homme, l'autre d'un semblant de preuve matérielle en faveur de son hypothèse.

Il reste cependant que, même si les deux documents sont de la

même main, même si cette main est celle de Molière, l'un de ces documents, qui est évidemment écrit à main posée, est entièrement correct *et c'est le premier en date*. Si le second présente, sans conteste, une faute que M. Pierre Louys est fondé à considérer comme grossière, cette faute ne semble pas nécessairement devoir résulter de l'ignorance d'un illettré, mais plutôt de l'inadvertance d'un homme très affairé. Il n'en faut pas plus pour que la prétendue *preuve matérielle d'ignorance* soit entièrement détruite. Et M. Pierre Louys n'a plus de raison objective de maintenir son affirmation. Mais il lui reste des raisons subjectives — qui furent peut-être toujours les seules, — je veux dire sa vieille haine partiale contre Molière et son admiration passionnée pour Corneille. Cette haine, peu de gens la comprennent. Cette admiration, tous les lettrés la partagent : ils y mettent seulement un peu moins d'exaltation mystique et un peu plus d'esprit critique.

FRANCIS BAUMAL.

CHRONIQUE ARMORICAINE

Le mouvement celtique en Ecosse, Galles et Basse-Bretagne. — Périodiques, ligues. — L. Macbean : *Buchanan, the Sacred Bard*. — Les élections législatives. — G. Esnault : *Laennec Bretonnant*.

Haute-Ecosse. — Dans son éditorial (*Scottish Review*, Summer Number 1919), the Right Hon. Erskine of Marr écrit :

Il n'est pas une seule des *Petites Nations* en faveur desquelles les gouvernements des Puissances victorieuses prétendent avoir couru aux armes, qui soit satisfaite de la Paix, ou qui ne nourrisse l'amer dessein de comploter contre elle, et de tenter de la détruire, au besoin par la force des armes, à la première occasion favorable.

Dès janvier 1920 paraîtra *Alba*, sur 8 pages, toutes les semaines.

Entièrement rédigée en gaélique, cette revue sera l'organe des sentiments nationaux celtiques les plus avancés : culturelle et littéraire, plutôt que politique. Elle revendiquera l'immédiate nécessité de l'indépendance des peuples celtiques.

The Highland Land League (Ligue agrarienne des Hautes-Terres d'Ecosse). Objet de la Ligue : assurer l'autonomie de l'Ecosse; le retour au peuple, pour son usage et sa jouissance, de la terre qui lui a été enlevée et que maintiennent par vastes

hectares les nobles et autres propriétaires terriens des Hautes-Terres d'Ecosse ; organiser les petits fermiers [crofters], leurs descendants, etc. La ligue est indépendante des partis politiques de Westminster et travaille au rétablissement d'un Parlement Ecossais. — (G. ●. Bruce, Hon, Secretary, 161, Strand, London).

Conférence Internationale. Protestation Nationale Ecossaise. *Union des métallurgistes d'Ecosse* (Glasgow, 6 juin 1917).

1) Protestations contre l'exclusion de l'Ecosse, qui, en dépit de tout *act* contraire, est maintenant ce qu'elle a toujours été, un Etat Souverain : et qui, partant, a le droit indéfectible d'envoyer ses représentants à tout congrès international.

2) Protestations contre le droit prétendu de l'Angleterre [England] de parler au nom de l'Ecosse en aucun Congrès International. (John Brown, Secrétaire général, 221, West-George-Street, Glasgow.)

§

Buchanan, the Sacred Bard, by L. Macbean. Dans les montagnes de Haute-Ecosse, au temps des insurrections jacobites (1715-1768), — ce grand paysan aux cheveux noirs, aux yeux noirs, au teint de boucanier en « kilt »; mystique et pragmatique; par l'exemple de sa victoire sur soi-même, imposant la paix aux autres : quelle belle figure du Celte! Fils de meunier, lui-même maître d'école et charpentier, il compose des chants gaéliques dont les échos des montagnes retentissent encore : « Le Jour du Jugement ; — le Crâne »; — à 12 ans, il était précepteur; de 12 à 25 ans les plus farouches tumultes, passions, doutes, ébranlent son cœur; à 25 ans, il entend Whitefield ; — marié, père, il fonde 6 écoles gaéliques en 2 ans, dans les montagnes du Perthshire; 350 écoliers l'y adorent, et, le dimanche, 500 paysans l'écoutent en tremblant. Il traduit en gaélique le Nouveau Testament. Il discute avec Hume. Il apaise du Signe de la Paix deux clans ennemis de montagnards venus pour l'entendre, séparés par le Gaur. La peste abat les siens; il va mourir en les soignant. Autour de son cercueil deux clans de montagnards ennemis se disputent l'orgueil de le porter en terre ; ils s'apaisent au souvenir du Signe fait aux bords du Gaur.

Le livre que présente L. Macbean avec sa vivante préface donne des poèmes religieux traduits du gaël, et les plus belles pages des Confessions du Barde, ardentes de doutes et de certitudes, tra-

duites en anglais. Cœur dévoré de flammes que seul apaise le nard divin : la foi en le Pardon pour tous les hommes.

§

Galles. — Le *Welsh Outlook*, de juillet dernier publie la conférence d'Alfred E. Zimmern, professeur de Politique Internationale à l'Université d'Aberystwyth. Nous y relevons ce passage :

Partout règne une fermentation d'adolescence. Nations, classes, individualités se pénètrent du sentiment qu'elles sont devenues grandes et peuvent se tenir debout. Elles ont, en quelque sorte, en une nuit, atteint leur majorité ; elles exigent les clefs de leurs maisons, et proclament leur intention d'avoir un ménage à elles. De la Corée et de l'Afghanistan, de la Géorgie et de l'Arabie, à travers les races mêlées de l'Europe occidentale, à l'Irlande et au Canada, aux grands groupements industriels de notre pays, tels que mineurs et cheminots, et même jusqu'à cette corporation souvent citée comme exemple de massivité et d'impassibilité britannique, la Police Métropolitaine, — un courant électrique d'espoir passionné et d'aspiration, ou, si vous préférez, d'ambition et de mécontentement déraisonnables, s'est déclanché : « Un beau jour va luire! » fut le refrain qui, à travers les plus noires heures de la guerre, a tenu en haleine un grand nombre d'entre nous. La guerre est finie et on sent que l'heure est venue de luire pour ce beau jour ; maintenant ou jamais ! quoi d'étonnant si l'on frémit partout, ici et ailleurs? Quoi d'étonnant si l'armistice n'a pas inauguré une ère de paix, mais une période de conflit et de bouleversement ? L'état du monde en ce moment est celui des jeunes gens entre 16 et 25 ans ; et les jeunes gens de cet âge ne songent pas à la paix, ils partent en guerre pour frapper à leur frappe particulière le monde de leurs aînés.

Le numéro d'août contient une volumineuse critique des *Gorsedds* et des *Eisteddfac*, tels qu'ils sont gâtés par la coutume du bonheur, et propose des réformes énergiques, où la musique (Cymanfa Gann) tienne moins de place, laisse un peu plus d'air à la littérature..., etc... En exemple aux « nouveaux riches » de Basse-Bretagne qui aiment leur pays : « Carnavon, qui espère avoir l'honneur de tenir l'*eisteddfod* de 1921, offre un prix de 50 livres (1250 francs) pour un drame en gallois. »

Un druide bien connu, qui, pour l'occasion, signe « Th. Bézicle », conte sans doute nos histoires récentes, à nous, Bas-Bretons, sous la forme de l'apologue suivant : Un groupe, ou des groupes de petits Marcassins sont allés trouver le Grand Zigouillard et

lui ont, fort poliment et humblement, mendié la permission d'être enseignés en leur langue marcassine. La réponse du Grand Zigouillard fut exactement ce qu'elle devait être : « L'Etat Zigouillard ne reconnaît dans les limites de l'Empire d'autre langue que la Zigouillarde. » *Moralité* : Marcassins, enseignez-vous vous-mêmes ! Pétitions, Placets ou Suppliques témoignent que votre affaire n'est que politique. Que chacun de vous enseigne le marcassin (en secret s'il le faut) à dix autres petits Marcassins. Personne au monde ne peut vous en empêcher. En une seule génération votre Province Marcassine aura cessé d'être Zigouillarde.

§

Basse-Bretagne. — Une feuille-programme, datée 15 mai 1919, Morlaix, annonçait :

Feiz-ha-Breiz et *Arvorig*, sous les auspices de Saint-Yves et de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, s'adressera à toute la Bretagne bretonnante. But littéraire : rapprochement des dialectes rendus plus accessibles les uns aux autres par le moyen de l'unité orthographique. Base morale : formation chrétienne et bretonne marchant de pair (même programme qu'avant la guerre, dont les événements ont pleinement justifié la valeur et l'opportunité)... *Doué hag ar Vro* (Dieu et le Pays).

Cette même feuille annonce pour 1920 la reprise de *Bleun-Brug* (Fleurs de Bruyères), ses concours, séances solennelles, représentations du théâtre populaire, dont *F. h. B.* est l'organe, visant à la préparation du brevet d'instruction religieuse en langue bretonne, institué par Mgr l'évêque de Quimper. *Breuriez ar Brezoneg* (confrérie du breton) doit reconstituer les groupements d'avant-guerre pour les enfants adonnés à l'étude de la *langue*, des *chants* et de l'*Histoire de Bretagne*. *Arvorig* a comme rôle d'assurer la pénétration du breton dans l'enseignement primaire, au moyen d'une méthode technique et de l'appoint des récompenses.

Le programme ajoute :

Ici se présente la question de la méthode bilingue ou de l'enseignement parallèle du breton et du français. Cette question tient aujourd'hui le premier rang de l'actualité. C'est la conséquence des droits reconnus par la future Société des Nations à chaque population possédant une langue autonome de la parler sans entrave. C'est la conséquence du vaste mouvement de pétitions « en faveur du droit des langues et de la liberté des peuples » entrepris en Bretagne par M. de L'Estourbeillon..., etc...

C'est enfin la conséquence de l'effort héroïque accompli par les Bretons durant la guerre.

Suit le très hardi et très émouvant appel que voici, — qu'aucune clameur ne saurait couvrir, de quelque parti politique qu'elle puisse s'élever :

L'histoire dira qu'ils ont, au prix d'un sang surabondamment versé [30.000 morts, dans le seul Finistère], contribué pour une part prépondérante à sauver notre liberté. Mais les fruits de leur sacrifice, qui rachète aux survivants l'exercice de leurs droits, doivent s'appliquer d'abord à leurs frères. Ces lèvres, que la mort a scellées, proclament éloquemment la vertu des croyances, des traditions et du langage celtique, et en réclament l'affranchissement pour le bien commun de la Bretagne et de la France. Il nous plaît de saisir dans un manifeste des Alsaciens-Lorrains l'occasion d'accentuer pleinement le sens de notre action qui doit embrasser peu à peu chacun des domaines où s'exerce la libre activité d'un peuple. — Nous formulons donc avec eux les trois revendications suivantes : 1° liberté franche et entière en matière religieuse ; 2° liberté d'enseignement à tout degré, comportant, avec l'enseignement de la religion dans nos écoles, celui de la langue et de l'histoire de la Bretagne ; 3° administration régionaliste. — Telle est la charte essentielle de nos droits que chaque Breton, y compris nos futurs représentants, devrait avoir à cœur de proclamer et de revendiquer, coûte que coûte. Et pour que nos forces ne défaillent pas, rappelons-nous nos morts ! Nous avons été rendus à la vie pour poursuivre et achever leur œuvre. *Doué ra viro Breiz da viroiken !*

§

Les **Elections législatives** ont donné raison aux Bretonnants. Elles marquent pour eux une victoire. Le Vaincu lui-même le proclame : « J'ai été battu par la campagne bretonnante ! » De grands quotidiens, comme *la France de l'Ouest*, *l'Ouest-Eclair*, *la Dépêche de Brest*, etc..., ont publié, pour la première fois dans l'histoire, des articles en breton. Les socialistes brestois ont parcouru les campagnes en prêchant dans la langue des paysans. « Je suis mort ! » s'écrie le Vaincu, et, dans son agonie, il voit les yeux rouges des Jésuites. Les Jésuites sont les diables des anticléricaux. Mais qui, même sans le savoir, n'a pas un petit Jésuite qui lui chatouille la plante des pieds ? Descartes parlait d'un *malin génie* ; et Spinoza confessait : « Nous sommes agis ! » Le Vaincu chantait les vêpres clémencistes. Que ne les chantait-il en breton ? Elles auraient eu plus de succès peut-être.

§

L'immortel inventeur de *l'auscultation* s'évertuant à réapprendre sa langue maternelle, la langue nationale des Bretons, fouillant Grégoire de Rostrenen et Le Gonidec, pour correspondre avec son père et ses fermiers, s'y exerçant à rimer ; voilà un spectacle touchant et admirable ! Qu'en pensent nos « Parisiens de Landerneau » ? M. G. Esnault, l'éminent philologue, publie ces lettres et les corrige, dans une brochure : **Laennec bretonnant.** Il conclut : « Laennec du fond de son cabinet parisien donne un grand exemple à beaucoup de Bretons. »

NOTA. — M. Etienne, directeur du *Fureteur Breton*, inspecteur général de l'Instruction Publique, me reproche avec raison de n'avoir pas dit qu'il présidait la cérémonie de Guerlesquin. Je le prie de m'excuser et de croire qu'il n'y a là de ma part qu'omission involontaire.

ÉMILE MASSON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La mort d'Octave Maus, de Maurice Küfferath et d'Eugène Gilbert. — Jules Destrée. — Victor Rousseau. — Expositions Van den Eeckhoud et W. Paerels. — *Aphrodite* au Théâtre de la Monnaie.

La mort d'**Octave Maus** et de **Maurice Küfferath** nous prive de deux guides incomparables. Avec Max Waller, ils affinèrent la sensibilité d'une race, vouée par une tyrannie héréditaire à d'étroites traditions et qui, jusqu'à leur venue, s'était complue dans le culte d'un passé dont la magnificence n'excluait pas toujours la vulgarité.

Les manifestes de la *Jeune Belgique* et les premiers salons des XX sont contemporains. Simultanément, Max Waller exalte Villiers, Mallarmé et Verlaine, Maus impose Rodin, Whistler et Monet, et Kufferath ne tardera pas à proclamer le génie de Richard Wagner. Aux dieux nouveaux qu'ils viennent de découvrir Waller apporte son lyrisme gamin, Kufferath sa prodigieuse érudition, Maus sa curiosité et l'élégance de son esprit averti.

Et le page, l'apôtre et le dandy, rayonnants de jeunesse, forment une trinité charmante qui, par ses efforts convergents, ses secousses réitérées et une inlassable ténacité, bouscule les opinions reçues, déboulonne les vieilles idoles et fait surgir d'un sol mal défriché des richesses insoupçonnées.

Les trois amis se dépensent avec un enthousiasme allègre. Une

pléiade de poètes et de romanciers, de peintres et de sculpteurs, venus on ne sait d'où, se groupe autour d'eux : Picard, Verhaeren, Giraud, Gilkin, Mockel, Fontainas, Lemonnier, Eekhoud, Van Rysselberghe, Schlobach, Ensor, Lemmen, étouffent de leurs clameurs la voix des bonzes épouvantés.

On s'invective autour de *l'Après-midi d'un Faune* de *l'Homme au nez cassé*, du portrait de Sarasate et de la *Walkure*.

La critique officielle raille, la Jeune Belgique exulte et ces esthétiques conflits dégénèrent quelquefois en coups de poing, encaissés sans rancune, parce qu'ils ne sont que l'expression concrète d'un lyrisme exaspéré.

Waller fleurit le tumulte de son sourire insolent, Kufferath passe en fredonnant l'air du pâtre de *Tristan* et, la main crispée sur un admirable jonc à pommeau d'or, Maus oppose sa jaquette élégante aux piteuses redingotes officielles.

De ses fréquent-séjours à Paris, Maus a rapporté de précieux enthousiasmes. Les salons des *XX*, auxquels il préside, ouvrent leurs portes aux artistes français et belges d'avant-garde : Carrière, Monet, Pissaro, Renoir, Sisley, Seurat, Signac y fraternisent avec Ensor, Minne, Van Rysselberghe et Lemmen. A la stupeur de la première heure succède bientôt une attention sympathique et l'art belge subit insensiblement une métamorphose, qu'accentueront encore les premières œuvres des Jeune Belgique et les révélations musicales de Maurice Kufferath.

Petit à petit, le rêve de Baudelaire, de Mallarmé et de Verlaine, la vision des impressionnistes et l'hallucinante splendeur de Wagner s'insinuent dans les âmes.

Tant en Flandre qu'en Wallonie, c'est un irrésistible branle-bas.

La *Jeune Belgique* de Waller, l'*Art Moderne* de Maus, le *Guide musical* de Kufferath, la *Wallonie* d'Albert Mockel réunissent la collaboration des jeunes écrivains de France et de Belgique : Villiers, Mallarmé, Verlaine et Henri de Régnier conférencient avec succès à Bruxelles et en province.

On célèbre César Franck, on admire Vincent d'Indy ; Debussy, Dukas, Duparc, Bordes, Bréville, Magnard, Rabaud trouvent aux *XX* et à *la Libre Esthétique* de merveilleux interprètes.

Wagner triomphe à la *Monnaie* dont Kufferath assume la direction avec Guidé. Puis viennent l'*Etranger*, le *Roi Arthus*,

Eros vainqueur, *Ariane et Barbebleue*, *Pepita Jimenez* d'Albeniz, *Katharina* de Tinel, *la princesse Rayon de soleil* et *la Captive* de Paul Gilson, un de nos plus grands musiciens, que la jalousie imbécile d'une coterie tient écarté aujourd'hui des scènes lyriques et des concerts.

De 1883 à 1914, grâce au lucide effort de trois hommes, l'art belge a subi une prodigieuse évolution, et l'on peut dire que pour avoir éveillé Psyché au cœur d'une contrée ennemie, où elle a fini par conquérir les esprits les plus rétifs, ils ont bien mérité de la France et de la Belgique, dont ils n'ont jamais manqué d'associer les beautés et les vertus, tant dans leur pays qu'en Suisse où la guerre avait exilé les deux survivants de leur victorieuse trinité.

Moins connu, parce que cantonné dans un périodique un peu fermé, *la Revue Générale*, où il signait de brillantes critiques, **Eugène Gilbert**, que la fièvre typhoïde vient d'emporter inopinément, contribua, lui aussi, à l'épuration du goût de ses compatriotes. D'une bienveillance qu'on lui reprocha quelquefois, il se plaisait à analyser, avec le même souci d'équité, le livre du romancier illustre et la plaquette du plus humble débutant.

Une image originale, un accent imprévu le rendaient indulgent aux défauts et aux faiblesses et il ne se montrait sévère que pour les écrivains connus, à qui il ne pardonnait ni une faute de goût, ni une défaillance.

D'une extraordinaire éruditionet d'une urbanité exquise, E. Gilbert, qui fut l'actif collaborateur du vicomte de Spœlberg, était un fervent admirateur de la France, à qui il rendit hommage dans une remarquable étude sur le *Roman français contemporain*.

C'est encore un francophile de vieille date que **Jules Destrée**, notre nouveau ministre des Sciences et des Arts : esprit éminemment captivant, il suscite tous les espoirs.

Hautain, froid, aristocrate dans l'âme, malgré ses opinions socialistes, il subjugua par sa merveilleuse éloquence le peuple borain qui le délégua au Parlement.

La puissance de son verbe et la pathétique splendeur de sa dialectique, plus que l'ardeur de ses convictions, incarnent la sombre épopée des mineurs, et alors que ses goûts l'incitaient aux plaisirs délicats du dilettante, il a voué sans regret les trésors de son intelligence et de son talent à la glorification du prolétariat.

Il attarda pourtant sa curiosité d'artiste sur Odilon Redon, sur

les primitifs italiens et sur les imagiers japonais, et l'on s'en aperçoit, lorsqu'il éclabousse les foules accourues de ses somptueuses périodes, où les images et les symboles magnifient, à la façon d'une sculpture de Meunier, la passion douloureuse de l'ouvrier. Apôtre éperdu de la Wallonie, Destrée, qui mit pendant la guerre son verbe émouvant au service de sa patrie outragée, et qui, malgré ses tendances séparatistes, sut rester belge avant tout, célébrait, récemment encore, la gloire de sa terre natale, au banquet organisé par le *Thyrse* en l'honneur du sculpteur Victor Rousseau.

Il salua dans l'auteur du monument Waller, Wallon comme lui, l'incomparable maître du Rythme, et il ne manqua pas de l'opposer aux artistes flamands épris de matière et de couleur.

Le Wallon, en effet, se préoccupe surtout de l'harmonie, de la ligne et de la cadence, et, à ce point de vue, nul sculpteur peut-être ne réalisa, comme Rousseau, ces dons souverains.

Maître de la grâce chaste et de la volupté retenue, lyrique nuancé, dont la mesure fige en groupes harmonieux la pensée, le désir et le rêve, **Victor Rousseau** spiritualisa le bronze et le marbre, au point d'enclore un hymne dans chacune de ses œuvres.

D'une inspiration racinienne, il arrache à la pierre des chants indicibles et on se surprend, devant ses groupes et ses bustes, à murmurer tel vers ou à évoquer tel accord dont on retrouve la langueur, la noblesse ou la suave douleur dans tel geste ou dans tel sourire.

Dans un fort beau discours, l'organisateur du banquet, M. Léopold Rosy, qui sert avec le plus parfait désintéressement toutes les nobles causes, glorifia, au nom des artistes accourus en foule, le sculpteur poète et le ministre artiste, et le charmant écrivain Louis Piérard, récemment élu député, les salua, à son tour, de quelques vieilles chansons wallonnes, d'un esprit à la fois héroïque et narquois.

A la Galerie Georges Giroux, il importe de signaler deux intéressantes expositions : le peintre **Van den Eeckoudt** y réunit un ensemble d'œuvres rapportées du Midi où il séjourne depuis quelques années. Ce fut un éblouissement qui nous émerveilla d'autant plus qu'il éclata sous la froide lumière de nos ciels d'hiver.

Synthétisant parfois à l'excès ses portraits et ses paysages, Van den Eeckhoudt côtoie presque toujours la peinture décorative. Merveilles de lumière et de couleur, ses toiles sont les fougueux di-

vertissements d'une âme outrancière, et il serait téméraire d'y chercher la paix ou le recueillement, par quoi s'imposent à nos mémoires des œuvres souvent moins accomplies.

W. Paerels, qui succéda à Van den Eeckhoudt, est moins tumultueux et, bien que plus réfléchie, son œuvre est empreinte d'un lyrisme que n'atteint pas toujours son prédécesseur. On y sent des nerfs maîtrisés, une sensibilité canalisée et des audaces tempérées par un goût exquis. C'est un art de nuances, enclos quelquefois dans des formes que l'on souhaiterait plus affermies, et dont les demi-teintes atténuent délicieusement l'impatiente allégresse...

Au théâtre de la Monnaie, l'**Aphrodite** de Camille Erlanger, en dépit d'une mise en scène admirable et d'une parfaits interprétation, n'a recueilli qu'un succès d'estime.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

Charles Whibley : *Literary Studies*, Macmillan, 8 s., 6 d. — *The London Mercury*. — *Discovery*.

Il y a deux sortes de critiques, nous voulons dire deux sortes d'écrivains qui s'occupent de commenter les ouvrages des autres, passés ou présents, et de porter sur eux des jugements. Les uns sont les pédants et les pédagogues : à quelques exceptions près, ils produisent, au pire, de la sottise, et, au mieux, des réflexions mesquines et des énumérations de faits connexes sans intérêt. Les autres sont des hommes détachés de toute besogne professionnelle, comme l'enseignement, des hommes qui vivent dans leur temps et se passionnent pour les conflits intellectuels et moraux de leur époque, pour les luttes sociales et politiques. Ils acquièrent ainsi une largeur de vues qui manque aux premiers ; on se plaît à leur connaissance des hommes, à leur intolérance ou à leur indulgence, à leur urbanité, à leur politesse. Ce sont des hommes du monde, qui vivent dans le monde, avec le monde et pour le monde. En France, ce sont Anatole France, Charles Maurras, Paul Souday, Pierre Lasserre, et quelques autres. En Angleterre, ce sont Edmond Gosse, Charles Whibley, et d'autres de moindre envergure.

Malgré leurs différences, leurs incompatibilités, leurs antagonismes, ils ont quelque chose en commun, l'amour des belles-

lettres, le culte du beau style, du beau langage. Ils ont acquis le savoir, non pas à la manière allemande qui accumule les faits, les dates, les notes, tout un bagage encombrant et mort, qu'on appelle à tort de l'érudition ; ils possèdent en outre l'intelligence qui explique, qui éclaire, qui vivifie. Ces réflexions nous sont suggérées par le volume de **Literary Studies** réunies par Mr Charles Whibley. A les envisager plus particulièrement, ces études, qu'on a pu lire ailleurs, séparément, en préface à de savants ouvrages, comme contributions à des travaux collectifs, ou simplement comme collaborations à des revues, ces études apparaissent comme des œuvres éminemment personnelles. L'érudition ne s'y étale pas par des notes de bas de page ou de lourds appendices, mais elle rayonne de l'ensemble avec une lumineuse perfection. Il est certain que Mr Whibley a mis toute sorte de couleurs sur sa palette, il a employé des brosses de tout calibre, il s'est servi d'esquisses et de croquis, mais ce n'est pas les outils qu'il vous montre, c'est la toile achevée, complète, c'est le tableau où tout le détail est vrai et contribue à l'unité de l'ensemble, c'est le portrait, dont la ressemblance est parfaite, où l'original revit dans toute sa complexité. On a pu dire que Mr Whibley recherchait pour plus d'originalité les caractères excentriques, les périodes peu connues ; il est évident qu'il est attiré par l'originalité, par l'inhabituel, par l'insolite et le bizarre. Mais reconnaissons que le sens de la proportion ne lui échappe jamais, et qu'il place son sujet ou son personnage à l'échelle exacte du temps et des circonstances. De qui a-t-on autant écrit que de Jonathan Swift ? Mr Whibley l'aborde à son tour et ce qu'il en dit est aussi nouveau que ce que nous en pouvons lire dans Macaulay ou Thackeray, cela sans nul doute, parce qu'il a le don de comprendre et d'interpréter selon son tempérament, de voir l'auteur dans son milieu et dans la vie, comme un homme différent des autres seulement en ce que la littérature est son moyen d'expression. Le romancier parfois, pour son décor, est historien, mais au moins garde-t-il la liberté de créer ses personnages à sa façon en empruntant leurs traits où il lui plaît. Un critique comme Mr Whibley ne prend point de ces libertés. Il reconstitue, il recrée, il fait revivre une époque et des hommes, et le résultat est une œuvre d'artiste comparable aux créations des maîtres de la fiction. Quant à la langue qu'il emploie, elle est celle d'un maître qui a,

ainsi qu'il le dit de Congreve, un amour et un respect naturels pour la langue anglaise. Et s'il écrit ainsi la langue de son époque, c'est qu'il s'est, lui aussi, « fortement ancré sur la connaissance du passé ». Que d'autres aient recours à des subterfuges, à des artifices, à des innovations baroques, à des bizarreries ou des extravagances pour trouver des effets imprévus et faire croire à l'originalité, Mr Whibley ignore autant ces cabrioles que le banal ou le poncif ; la langue anglaise, créée par des siècles de chefs-d'œuvre, est un instrument dont les ressources lui suffisent pour écrire des livres qui resteront sans rivaux dans la littérature anglaise.

§

Il convient de signaler plusieurs publications nouvelles. L'une s'appelle **The London Mercury** et le tintamarre de publicité avec lequel elle fut lancée invitait à attendre quelque chose d'étonnant. Nous n'eûmes rien de plus qu'une revue différente des autres par le format et la couleur de la couverture. Le but avoué est de constater tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il y a encore de bien dans les divers périodiques défunts ou vivants, et d'arriver à mieux. Certes, le début fut bon, mais pour recourir à une formule familière autant qu'expressive : « Ça ne casse rien. » Le contenu : beaucoup de poèmes et de bons ; une longue et intéressante nouvelle de Robert Nichols ; une magistrale étude d'Edmund Gosse sur George Eliot ; un article de Robert Lynd sur Horace Walpole ; de brillantes pages de J. C. Squire sur « le poète futur et notre temps », une lettre de France par Albert Thibaudet, et des chroniques un peu confuses. Le contenant : de hautes et larges pages de 45 lignes de 75 lettres. Prenez la page 3 sans un alinéa, on n'ose s'y engager comme à l'entrée d'une forêt sans allées ; la page 4 est tout aussi compacte et lourde. Mais le papier est bon, il a de la main, et c'est bien imprimé. A la page 3, deux mots coupés seulement, avec une lettre manquant en fin de ligne, et des *f* cassés. A la page 4, un seul mot coupé. Ces remarques peuvent se faire à beaucoup d'autres pages. Peut-être, un peu plus d'interligne éviterait l'aspect pesant de ces vastes pages. Il y eut un **London Mercury** déjà, dont le premier numéro parut le 18 décembre 1688, seize ans après le premier *Mercure de France*. Nous souhaitons grand succès et longue vie à notre homonyme.

§

Une revue de vulgarisation a certainement de réelles chances de succès en Angleterre, où le magazine et le périodique à grand tirage tendent beaucoup trop au sensationnalisme, sans souci des proportions, et parfois même de la vraisemblance. Cette nouvelle revue s'appelle **Discovery** ; elle est publiée sous la direction du Dr. A. S. Russell, par l'éditeur John Murray. Elle renseignera sur les résultats obtenus dans les diverses branches de la connaissance où de constantes recherches sont poursuivies et de fréquentes découvertes faites ; elle exposera aussi les idées nouvelles sur des sujets abstraits, sciences sociales ou mathématiques ; elle traitera des méthodes et des théories nouvelles dans l'organisation de la science. Pas de technicités, pas de terminologie abstruse, mais une langue claire, avec des termes simples. Le conseil de direction se compose de Sir J. J. Thomson qui obtint le prix Nobel pour les sciences physiques en 1906 et qu'on s'étonne de ne point voir correspondant de l'Institut de France ; de Sir F. C. Kenyon, directeur du British Museum ; du Professeur A. C. Seward, le fameux botaniste ; du Professeur R. S. Conway, latiniste et philologue. Un comité de rédaction comprend les représentants des différentes associations qui garantissent les premiers frais de la publication : National Union of Teachers, Co-operative Union, Incorporated Associations of Headmasters and Headmistresses. En outre, il s'adjoint des représentants désignés par les instituts et corps savants tels que : le Conjoint Board of Scientific Societies, les Classical, Historical, English, Geographical et Modern Language Associations, la British Psychological Society et la Royal Society of Economics. Le but de ce Comité est de fournir au rédacteur en chef une liste de collaborateurs qui, dans leur domaine particulier, sont capables d'écrire des articles de vulgarisation.

Les diverses catégories d'études sont classées sous les titres suivants : Chimie et Physique, Etudes classiques et archéologiques, Littérature anglaise, Géographie, Histoire, Langues modernes, Psychologie, Biologie, Géologie, Astronomie, Physiologie. La liste des premiers collaborateurs est formidable par la quantité autant que par la qualité et leurs titres nous causent quelque appréhension sur leurs capacités vulgarisatrices. Pour quel public écriront-ils ? Sera-ce pour le commun des mortels, l'homme suffisamment instruit pour s'intéresser à des sujets intellectuels en

dehors des affaires ou des heures de bureau ? Ou bien sera-ce pour les membres de ces divers corps savants ou associations professionnelles qui patronnent l'entreprise ? Il faudra gouverner ferme et droit pour ne manquer ni l'un ni l'autre de ces publics. Le premier se détournera vite, si les articles sont trop techniques pour qu'il les comprenne aisément ; le second préférera les bulletins et transactions des sociétés et instituts auxquels il appartient. Sans doute, il n'existe à l'heure actuelle aucun périodique qui réponde au besoin de savoir, avec plus de précision que n'en donnent la presse et le magazine, ce qui se passe dans le domaine de la science et de la culture, mais les vingt-quatre pages mensuelles de *Discovery* réussiront-elles à combler la lacune ?

HENRY-D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Victor Margueritte : *La Voix d'Egypte*, préface d'Anatole France, Plon-Nourrit. — V. Colocotronis : *La Macédoine et l'Hellénisme*, Berger-Levrault. — Take Janesco : *France et Roumanie*, E. Figuière. — Gabriele d'Annunzio : *Aveux de l'Ingrat*, Grasset. — Raoul Labry : *Une législation communiste*, Payot. — M. A. Landau- Aldanov : *Lénine*, Jacques Povolotzki et Cie. — K. Waliszewski : *Polonais et Russes*. — René Puaux : *L'Egéide*, Payot.

La Voix de l'Egypte que nous fait entendre M. Victor Margueritte s'élève pour demander l'indépendance de cet antique pays, source de toutes nos civilisations. Le protectorat anglais paraît de plus en plus lourd à la partie éclairée de la population indigène, et Saad Zagloub pacha, vice-président de l'assemblée législative d'Egypte, a protesté contre ce régime avec une telle vivacité que le gouvernement anglais l'a déporté à Malte. Mais déporter n'est pas répondre.

Il est indéniable que la cause de l'indépendance de l'Egypte ne peut qu'être sympathique à toutes les âmes bien nées, même en Angleterre. Mais la question est de savoir si l'Egypte est mûre pour cette indépendance. Même sous Méhémet Ali elle était restée un pays barbare, et cette barbarie semble bien persister, puisque, dès que son peuple n'a plus de police pour le maintenir, comme lors des derniers troubles, il se livre à des massacres d'Arméniens et autres qui le mettent juste au niveau des Turcs. Pourquoi les peuples musulmans ne peuvent-ils pas se guérir de cette maladie de massacrer de temps en temps les non musulmans ? C'est un problème vraiment insoluble ; le monothéisme musulman est aussi

élevé d'esprit que les autres monothéismes chrétien, israélite ou persan, et on trouve dans le Coran des textes de tolérance qui font contre-poids à ceux de guerre sainte, mais la réalité n'en est pas moins que la civilisation arabe est inférieure à celle de l'Inde ou du Japon et que de strictes précautions doivent encore être prises contre les peuples de l'Islam.

En somme, il est bien fâcheux que la grande idée de la Société des Nations ait été si mal accueillie en général et ait soulevé, notamment chez nous, tant de sarcasmes et de haussements d'épaules. Nous aurions dû, au contraire, acclamer cette conception, et par sentiment magnanime et par intérêt national, car nous pouvions y trouver une arme précieuse contre tous les kaisérismes vieux et jeunes, y compris celui, encore au biberon, de Gabriel d'Annunzio. L'Angleterre ne peut d'elle-même renoncer au contrôle de l'Egypte ni de l'Inde, mais elle aurait pu accepter, semble-t-il, de passer la main pour exercer ce contrôle à une Société des Nations qui eût présenté pour elle toutes les garanties, et qui eût permis à ces peuples, encore mineurs, de la vallée du Nil et de la vallée du Gange de faire leur apprentissage politique. Ce n'aurait pas été l'indépendance que veulent peut-être certains éléments révolutionnaires des deux pays, mais il faut justement n'être pas la dupe des mots, et ne pas confondre l'indépendance des soldats de Marathon ou de Valmy avec celle des apaches et des bolchevistes. La Société des Nations ne va pas sans une police très énergique et très interventionniste, et si l'idée du Président Wilson avait été bien comprise par ses alliés et associés, il y a longtemps que la paix régnerait en Turquie comme en Russie. Que la voix de l'Egypte s'élève donc pour demander son indépendance nationale, mais sous le contrôle de la Société des Nations, et que nous autres commencions tous, y compris notre sœur italienne, à lui donner l'exemple de cette déférence à la loi nouvelle!

Du monde musulman on passe assez facilement au monde balkanique. Les choses s'y ordonnent peu à peu, mais il reste toujours une région bien chaotique, la Macédoine, toujours tiraillée entre ses éléments grec, turc, juif, valaque, serbe et bulgare. Le livre de M. Colocotronis, **La Macédoine et l'Hellénisme**, expose la thèse grecque qui, il faut le reconnaître, a bien des arguments en sa faveur. D'abord l'argument historique, lequel, avec les grands noms de Philippe, d'Alexandre et de Persée, n'est pas

négligeable; on ne peut qu'éclater de rire au nez des savants de Sofia qui vous parlent du grand bulgare Alexandre. Ensuite l'argument linguistique et religieux; en faisant la moyenne des statistiques bulgare, grecque et turque pour les six sandjaks de Salonique, Serrès, Drama, Monastir, Servia et Corytsa, qui correspondent à peu près à l'ancienne Macédoine, on obtient 492.000 Grecs et 286.000 Bulgares. Enfin l'argument ethnographique; très probablement les soi-disant Bulgares de Macédoine ne sont pas des Bulgares, mais des Grecs parlant bulgare ou des Thraces, de source pélasge comme les Albanais, donc apparentés aux Grecs et non aux Slaves ou aux Touraniens. C'est ainsi que les Pomaks du Rhodope, que l'on disait autrefois Turcs parce qu'ils étaient musulmans et qu'on a dit ensuite Bulgares, sont incontestablement Thraces, descendants des compatriotes d'Orphée. Et ce fait de Grecs parlant bulgare (ou mieux parlant un dialecte slave à mi-chemin du bulgare et du serbe) soulève une question intéressante: Comment un peuple aussi civilisé que les Grecs byzantins ont-ils pu perdre leur langue glorieuse pour adopter un patois de Barbares sans littérature? Mais pour surprenant qu'il soit, le phénomène n'a rien d'inadmissible ni d'extraordinaire. Nos lointains aïeux ont pu le voir chez eux, puisque pas mal de régions gauloises, comme le pays de Trèves, ont abandonné le latin pour parler le tudesque (sur les bords du Rhin même on parlait germanique; c'étaient la *Germania prima*, Mayence, et la *Germania secunda*, Cologne). Et bien d'autres pays ont subi un sort analogue; lors de la conquête arabe, le latin, en Afrique et en Espagne, le grec en Orient et en Thrace ont reculé devant l'arabe et même devant le turc, langues pourtant bien inférieures. C'est que, si la force ne crée pas le droit, elle crée du moins un prestige qui peut l'emporter, en une époque brutale, sur celui de l'art et de la science. Il ne faut donc pas s'étonner que des Grecs aient renié la langue du divin Platon pour adopter celle de leurs grossiers conquérants. De même, à un autre point de vue, si beaucoup d'orthodoxes ont abandonné le patriarcat grec pour se rallier à l'exarchat bulgare, c'est que les Turcs, qui étaient alors les maîtres, favorisaient l'autonomie religieuse bulgare pour affaiblir l'élément hellénique, conformément à leur tactique de division. Tous ces arguments, d'ailleurs, de race, de religion, de langue ou d'histoire sont insuffisants; un seul est décisif, c'est l'argument de

volonté consciente. La Macédoine veut-elle être grecque ou bulgare ? telle est la seule question à résoudre, et il est certain qu'en ce moment elle veut en très grande majorité être grecque. Quant aux autres régions qui, quoique grecques ou thraces d'origine, comme la Roumélie orientale, veulent rester bulgares, il n'y a également qu'à respecter leur volonté. A propos de la Roumélie orientale, il est intéressant de noter que le grand géographe Kiepert, qui la coloriait « bulgare » dans les cartes que lui demandait la Russie protectrice des Bulgares au moment du traité de San Stephano, la coloriait non moins aimablement « grecque » dans les cartes que lui demandait, vers la même époque, la Grèce. M. Colocotronis reproduit en fac-similé cette dernière carte, qu'on comparera avec intérêt à l'autre, reproduite par Reclus dans le tome premier de sa *Géographie*. C'est un bel exemple de la conscience des savants allemands.

HENRI MAZEL.

§

M. Labry, qui a déjà fait paraître un livre très intéressant sur l'industrie en Russie, sous le régime bolchéviste, vient de donner un autre ouvrage très important : **Une législation communiste**. C'est le recueil très complet des lois, décrets et arrêtés du gouvernement des Soviets, formant un gros volume d'environ 600 pages imprimées en petits caractères.

Si l'on peut refuser tout fondement juridique à la législation bolchéviste et le droit d'engager l'avenir, on ne peut cependant lui dénier toute réalité. Ce n'est pas seulement une abstraite mécanique sociale. Comme le remarque très justement M. Raoul Labry : les ruines même qu'accumule maintenant la législation bolchéviste en Russie sont une preuve de son existence. En outre, l'auteur prouve, dans sa très intéressante préface, que l'organisation bolchéviste, aussi instable soit-elle, durera en certaines de ses parties, surtout par l'habitude, les aspirations, la mentalité qu'elle aura éveillées chez le peuple russe. Dans ce fatras de décrets-lois, il en est quelques-uns que le peuple russe a adoptés d'emblée, parce qu'ils sont justes et raisonnables. Il faut remarquer à ce propos qu'une des grandes erreurs que commettent tous les gouvernements antibolchévistes qui luttent en Russie contre les soviets, c'est, aussitôt qu'ils ont chassé les bolchéviks d'une certaine région, de détruire, d'annuler complètement toute leur légis-

lation ; et souvent cette mesure prise sans réflexion, sans étude, provoque le mécontentement des populations cependant hostiles aux bolchéviks.

M. Labry, dans sa préface, remarque aussi très judicieusement qu'un des plus grands dangers du bolchévisme réside dans tout l'inconnu qui l'entoure et que la connaissance profonde des bases sociales et juridiques du bolchevisme aurait beaucoup contribué à trouver le meilleur moyen de le combattre.

Bien que le volume, comme nous l'avons dit, soit copieux, l'auteur avoue qu'il n'a pas épuisé toute la législation communiste, n'ayant pu se procurer certains décrets et arrêtés. D'ailleurs, la législation bolchéviste n'est pas stable, elle se développe et se modifie chaque jour, et si le bolchévisme dure encore un certain temps, il est hors de doute qu'un second volume pareil à celui-ci s'imposera.

Peu à peu on commence à connaître mieux le bolchévisme et ses héros. Une jeune maison d'éditions, J. Povolotzki et C[ie], se propose d'éditer toute une série de livres sur le bolchévisme et ses hommes principaux. Le premier volume de cette série est paru ; il a pour titre **Lénine**, et il est consacré tout entier au dictateur actuel de la Russie. L'auteur de ce livre, un écrivain russe très connu, M. Landau-Aldanov, a étudié à fond le bolchévisme, et ce n'est ni une apologie ni un pamphlet des théories de Lénine qu'il nous donne, mais leur exposé impartial et sérieusement documenté, et, en même temps, une biographie très complète de Lénine-Oulianov. Le défaut de ce livre, c'est d'être un peu trop encombré par l'étude des théories philosophiques et économiques qui ont eu de l'influence sur la formation de Lénine.

La première partie de l'ouvrage traite du bolchévisme même ; c'est une étude très complète de la constitution soviétique et des problèmes de l'avenir du socialisme. Plusieurs chapitres sont consacrés à la vie actuelle en Russie, dans les grands centres.

Le livre, écrit dans une langue vive, imagée, se lit avec agrément, et, ce qui ne gâte rien, il est fort joliment édité.

Le livre de M. Waliszevski, **Polonais et Russes**, est aussi très intéressant, bien que tout autre. Il ne s'agit point, comme on pourrait le penser, d'une étude historique sur les rapports entre les Polonais et les Russes. L'auteur a donné un sous-titre à son livre : « Visions du passé et perspectives d'avenir », mais il a fait une

part beaucoup plus large aux premières qu'aux secondes. En somme, ce sont des souvenirs de l'auteur sur les Polonais et les Russes qu'il eut l'occasion de rencontrer au cours de sa longue carrière littéraire, dans les divers milieux où il fréquenta et qui allaient du très aristocratique salon du prince Czartoryski aux confréries des émigrants russes de Paris et d'ailleurs. C'est pourquoi le livre de M. Waliszewki est excessivement curieux, on y trouve des descriptions pittoresques, vivantes, et quelques caractéristiques tracées de main de maître.

Signalons une petite révélation historique dont nous laissons la responsabilité à l'auteur. A Paris, vécut, de 1891 à 1905 un Russe très répandu dans la colonie: Ivan Stchoukine, chez qui se réunissaient, tous les mardis, des littérateurs, des hommes politiques russes et français et des émigrants russes, société, comme on le voit, assez hétéroclite. Or M. Waliszewski, qui était l'un des habitués de ces mardis, affirme que c'est là, dans le salon de l'avenue de Wagram, que se trama la révolution russe de 1905.

J.-W. BIENSTOCK.

§

L'Egéide, dont nous parle M. René Puaux dans le recueil de lettres ou d'articles qu'il a publiés sur la question grecque, c'est l'empire Hellène de la mer Egée, où il a été envoyé, par *le Temps* faire une enquête sur la situation politique, — à l'heure où s'affirmaient les compétitions de l'Italie et où l'Amérique hésitait à s'engager plus avant, car elle pouvait craindre d'avoir à prendre parti dans un conflit dont elle n'a cure (janvier-mai 1919). Les lettres qui composent ce recueil, d'abord écourtées par manque de place, ont été complétées ensuite ; mais, en les réunissant, l'auteur aurait été bien inspiré sans doute s'il avait pris soin de les refondre, de manière à en constituer un livre ; sauf l'étude liminaire consacrée à la personnalité de M. Venizelos, elles sont, en effet, un peu trop des choses écrites au jour le jour. — M. Venizelos se trouve à la tête du pays depuis 1909 et son rôle dans cette période de réorganisation, de développement, d'expansion victorieuse ne saurait être trop remarqué. Grâce à lui, la Grèce est devenue « un état plus sérieusement constitué et qui devra jouer un rôle dans la Méditerranée orientale ». M. René Puaux retrace à ce propos le passé politique du pays et les événements de ces dernières années en Orient ; il parle du caractère

du roi Constantin et de son engouement pour l'Allemagne. On sait le reste et le piètre rôle joué par le monarque. Cette vieille querelle liquidée et la déconfiture de l'Austro-Allemagne ayant été accompagnée de la capitulation de la Turquie, les Grecs d'Asie-Mineure vont avoir maintenant voix au chapitre. Aussi compte-t-on sur leur influence pour contrebalancer le petit jeu politique des coteries d'Athènes. — Au cours de ses articles, M. René Puaux a rappelé les croyances et légendes grecques sur la reprise de Constantinople et la libération de Sainte-Sophie. Il a séjourné parmi les réfugiés de Mitylène et de Chio dont il a consigné les récits et doléances, en même temps que, de cette dernière île, le récit a indiqué la curieuse physionomie. Plus loin, c'est Smyrne, qu'il trouve dans l'enthousiasme après la victoire de l'Entente et qui espère maintenant son union à la métropole. Continuant son enquête, il indique avec la situation du moment l'écrasante responsabilité de l'Allemagne dans les massacres d'Asie pour revenir encore aux malheureux réfugiés dont il visite les campements misérables. — Il y a aussi d'intéressantes considérations politiques dans ces lettres, par exemple avec le chapitre : *l'Entente et l'Asie-Mineure ;* mais on peut reconnaître que notre rôle a été plutôt piètre jusqu'ici dans toutes les questions où, pour les Grecs comme pour les Arméniens, nous avons été devancés par l'Angleterre, qui « joue volontiers sur le cheval gagnant ». M. René Puaux revient pourtant sur la question de Sainte-Sophie, où campent toujours les Ottomans ; sur le sort de la Bulgarie, dont on ne saurait oublier le rôle odieux dans la guerre contre les Serbes. Il décrit encore les aspects de Salonique au lendemain de l'occupation alliée, où l'incendie du 18 août 1917 a détruit de pittoresques quartiers qu'on s'apprête à rebâtir « à la moderne ». C'est enfin la question de l'Epire qu'il discute, — « colonisation » italienne, administration française, occupation grecque, et le livre se termine à Missolonghi qui rappelle la guerre de l'Indépendance et le souvenir de lord Byron, par des considérations qui se trouvent toutes en faveur de la Grèce. — M. René Puaux, qui se reconnaît de ses partisans, est d'ailleurs très réservé dans le jugement qu'il porte sur le pays. Le peuple grec actuel est très mélangé ; il ne s'apparie que lointainement à celui de la Grèce historique qu'asservirent les vieux sultans; mais avec tous ses mélanges, les éléments divers qui le constituent, il représente

quand même la propriété du sol, où le Turc n'a jamais été que le conquérant, — l'intrus.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Jacques Normand : *Petites notes sur la Grande Guerre*, Calmann-Lévy. — Mme Saint-René Taillandier : *En France et Belgique envahies*, Alcan. — Capitaine Raoul Hoff : *La Bataille décisive*, E. Chiron, 40 rue de Seine. — E. Letard : *Trois mois au premier corps de cavalerie*, Plon.

M. Jacques Normand, qui a servi dans les Mobiles en 1870, s'est rappelé par comparaison les faits de l'époque à mesure que se déroulaient les événements de la période qui vient de finir, et il a donné ses impressions au jour le jour dans un volume qu'il a justement appelé ; **Petites notes pendant la Grande Guerre** (1914-1918) et qui justifie bien son titre, car il y parle rapidement de tout, et à côté du conflit, des choses de l'invasion, des tortures et des horreurs de la ruée allemande, — dont un alinéa de temps à autre rappelle les péripéties, — s'occupe surtout des siens, de ses relations et connaissances. Il se trouve à Versailles au moment de la mobilisation et se décide à partir quand on annonce la marche en avant des Boches qui devait s'arrêter avec la bataille de la Marne. En même temps c'est l'exode de la population, du tout Paris, la cohue, l'encombrement dans les gares, les hôtels de province où l'on retrouve nombre de connaissances. Jacques Normand gagne Châteaudun, Tours, Poitiers, Angoulême et, descendant toujours, finit par arriver à Mont-de-Marsan, Dax et enfin Saint-Jean-de-Luz, où il rencontre le Dr Uriereclin, médecin en chef de l'hôpital, qui accepte de l'employer à l'organisation d'une bibliothèque pour les blessés. L'existence dès lors se déroule en calme pendant de longs mois. Il donne à mesure les nouvelles reçues et ce qu'on sait des uns et des autres ; s'occupe de monter des concerts et représentations théâtrales, de faire des excursions ; se mêle à l'existence des blessés et malades ; raconte l'arrivée des convois d'éclopés. Parfois il s'absente avec son petit fils qui grandit à ses côtés, se rend à Hendaye, à Biarritz ; plus tard séjourne à Saint-Jean-de-Luz, à Bagnères, à Luchon, à Pau ; revient à Paris et à Versailles, et, entre temps, parle de diverses personnalités qui sont de ses relations, donne les petites nouvelles, les ragots, les potins du moment, note les morts survenues, conte des anecdotes sur les uns et les autres ; sur des gens

de théâtre qu'il a fréquentés, sur la Comédie-Française, — et même quelquefois, discrètement, parle de ses pièces. On finit en somme par prendre plaisir à lire ce livre qui se trouve un journal de la société, de la vie artistique et littéraire du moment, poursuivie malgré l'invasion, malgré la lutte atroce qu'il fallait soutenir sur la nouvelle frontière. Entre temps il disserte sur la prononciation du mot Morthomme; sur les inconvénients et « avantages » de l'heure nouvelle ou sur l'horloge municipale de la ville de Pau. Puis, après un dernier séjour à Paris, c'est encore la ruée des Allemands, le bombardement de la capitale par les avions, les pièces à longue portée et derechef l'exode de la population, qui profite de l'été pour gagner comme en 1914 les provinces éloignées, — et avec l'intervention américaine, la grande offensive conduite par le général Foch, qui devait faire enfin capituler l'ennemi. — Le récit de M. Jacques Normand, un peu sec jusqu'alors, devient un chant d'allégresse, d'espoir,— l'hymne de la délivrance après les angoisses de ces quatre années, et son journal, qui fait penser quelquefois à celui des Goncourt, s'arrête avec l'année de la victoire. Les *Petites notes de la Grande Guerre* constituent en somme un document et l'on peut dire qu'elles ont la simplicité de choses vues et vécues. C'est une bonne page de chronique et un témoignage.

Le volume de Me Saint René-Taillandier, **En France et en Belgique envahies**, raconte les soirées à Paris de la C.R.B., — pour ceux qui n'ont pas la familiarité de ces initiales, *Commission for Relief in Belgium*, ou Commission de secours en Belgique, — laquelle Commission eut à s'occuper également d'ailleurs du Nord de la France. C'est dire qu'on parle et narre beaucoup dans ce livre, qui se trouve constitué de divers témoignages. — Après qu'on nous a montré le cinéma de la guerre, qui doit faire de la propagande en Amérique, afin de réunir encore des capitaux pour continuer l'entreprise, chacun des arrivants apporte sa petite histoire, tant que nous apprenons bien des choses imparfaitement connues encore. C'est le départ de New-York du paquebot qui amène 800 Allemands à l'armée du Kaiser et qui est arrêté du côté de Brest, — tant que pour les passagers la campagne se trouve finie. Plus loin on indique avec quelle joie, quel enthousiasme l'Allemagne entière se jeta dans le conflit, — attendu comme l'événement merveilleux qui devait la combler

de prospérité et de gloire. La gloire, ce fut d'abord l'attaque de la Belgique, — le siège d'Anvers et la capitulation, — et à ce propos on nous décrit l'aspect de la ville abandonnée, et l'entrée, le lourd défilé des troupes allemandes qui en prenaient possession. Mais il fallait pourvoir à la nourriture du peuple belge, dont le vainqueur ne s'occupait que la menace à la bouche et qu'il aurait voulu voir disparaître ; qu'il fallait secourir et tout au moins empêcher de mourir de faim Les Américains durent organiser le ravitaillement, solliciter, quêter, quémander surtout chez eux, — obtenir de faire passer les vivres, les distribuer, — malgré l'opposition qui s'élevait des deux camps, car chacun, avec des raisons différentes, les accusait de prolonger la guerre. Plus loin, l'un des interlocuteurs parle des mauvais traitements infligés aux Belges qui ne voulaient pas travailler pour l'Allemand ; de toute cette persécution organisée par von Bissing et consorts, — la clique allemande qui n'avait à ressasser que la supériorité de la race, lui donnant tous les droits, etc. Le dernier chapitre du livre : *Nos Amis en terre libérée* rapporte une excursion dans la zone dévastée après le recul des Boches, lorsqu'on pouvait voir à Senlis les traces de l'occupation, les rues incendiées, les tombes encore fraîches des victimes de la kultur ; à Noyon, également, les souvenirs de leur passage, — mais qui devait subir une seconde fois la fureur germanique et une nouvelle dévastation. L'auto qui emporte les voyageurs les conduit encore à travers de nombreux villages où l'on retrouve les traces trop souvent hideuses de l'occupation, avant de revenir à Compiègne avec le souvenir des hauts faits de la soldatesque allemande. — Le récit de Me Saint-René-Taillandier s'achève avec le départ pour les Etats-Unis du président de la C. R. B. Sans doute allait-il continuer là-bas sa propagande, — et dut bien contribuer pour sa part à l'intervention américaine. Ce livre, qui n'est qu'une compilation, résumant des rapports et des relations diverses, confesse l'auteur, — qui en donne « le parfum et le sens», — contribuera sans doute à faire un peu mieux connaître ce que fut, depuis les premiers jours, l'aide, le secours fraternel de l'Amérique, et l'on peut dire que c'est une œuvre louable, car on a maintenant, les résultats acquis, peut-être un peu trop cher certains, une tendance à l'oublier.

Le capitaine Raoul Hoff a résumé sous un titre d'ailleurs heureusement choisi : **La bataille décisive** (18 juillet-11 no-

vembre 1918) les opérations qui ont terminé enfin la guerre allemande et réduit l'adversaire à demander l'armistice et la paix. Après les engagements de la Somme et du Chemin des Dames, les Allemands avaient réalisé la percée du front qui devait les ramener sur Paris. Mais il leur restait à exploiter stratégiquement ce succès, et nos adversaires, manquant d'audace et souvent de jugement, ne profitèrent jamais complètement des perspectives qui s'ouvraient devant eux. Ils ont toujours cru devoir chercher la décision sur des fronts de trop faible étendue. Après la bataille de la Somme, Ludendorf recommanda d'employer « l'efficacité des moyens » ; mais les offensives allemandes, par la suite, se trouvèrent trop localisées, trop espacées. Celle de la Somme dura du 21 mars au 8 mai ; celle du Chemin des Dames ne commença que le 27 mai pour s'achever le 8 juin ; celle de Montdidier-Noyon la suivit, du 9 au 13 du mois, mais elle n'avait déjà plus la vigueur des précédentes ; enfin la bataille de Champagne ne commença qu'un mois après, le 15 juillet, pour se terminer deux jours plus tard avec un lamentable échec. En principe, les Allemands avaient méconnu la nécessité de l'engagement général, qui tend à maintenir partout l'ennemi et le force à mettre en ligne ses réserves. Ils semblent avoir surtout visé des objectifs géographiques — dont ils espéraient un effet moral, — comme l'occupation de Paris, du littoral nord avec Calais, — au lieu de poursuivre la destruction des forces adverses qui reste toujours le but principal de la guerre. Tel est à peu près l'exposé du capitaine Raoul Hoff, et sur le dernier point, peut-être devrait-on présenter quelques observations ; mais on y pourra revenir. Il indique ensuite quelles étaient les forces en présence et la situation d'ensemble ; les voies ferrées permettant à l'adversaire de faire affluer les troupes aux points attaqués, et trace le plan général de l'immense bataille. Il entreprend ensuite le récit des opérations préliminaires : l'offensive du côté de Château-Thierry et celle qui se développa au nord, sur le saillant de Moreuil. Il y eut des opérations de détail entre Aisne et Oise, puis à dater du 21 août le développement des attaques franco-britanniques ; l'évacuation du saillant de Merville, et, dans l'est, l'attaque américaine sur le saillant de Saint-Mihiel, dont la réduction était depuis si longtemps attendue. Puis ce fut l'attaque générale, — du 26 septembre au 14 octobre d'abord ; des opérations entre Suippe et Meuse ;

d'autres en Flandre et au centre, ainsi qu'une avance générale de la Lys à la Meuse, après qu'on eut dépassé les fameuses lignes Hindenburg. Du 14 au 31 octobre ce furent de nouvelles opérations en Flandre; entre l'Aisne et la Meuse; du 31 octobre au 11 novembre on se battit encore en Flandre; entre Aisne et Moselle comme au centre de l'immense ligne de combat, — et à cette date du 11 novembre les armées alliées comptaient 385.500 prisonniers et la capture de 6.615 canons. L'Allemagne s'était pourtant défendue et il n'y eut pas là une simple promenade militaire; les troupes se cramponnaient, défendaient âprement leurs lignes qui durent être enlevées partout à la force du poignet. L'ennemi vit le moment enfin où les Alliés allaient atteindre ses provinces, qui auraient été sans doute retournées, comme, victorieux, il avait saccagé les nôtres, et n'eut plus que la hâte d'arrêter les frais. Un appendice à la publication stratégique du capitaine Raoul Hoff donne les conditions de l'armistice, valable pour trente-six jours, que nous dûmes alors consentir et qui conduisit aux négociations de la paix.

CHARLES MERKI.

§

Ce récit d'un vétérinaire : **Trois mois au Ier corps de cavalerie,** nous emmène de Senlis où son escadron tenait garnison, jusqu'en pleine Belgique. C'est le fameux raid de Liége, cette « marche géante », comme dit l'auteur. Il est ému de l'hospitalité si chaleureuse de la population belge. Mais à peine arrivé il faut repartir en hâte et la retraite de France s'effectue, harassante et prodigieuse. Les cavaliers ont des déceptions ; bien rarement les uhlans acceptent le combat. Les charges, la trombe effrénée et grandiose, ne viennent pas. Il faut se garer des taubes qu'aucun avion français ne vient inquiéter. Après sa retraite, l'escadron passe par Paris. Puis la retraite allemande se produit à son tour et M. Letard nous fait le récit de la prise du drapeau du 94e poméranien. Il nous parle ensuite de la fameuse course à la mer. Son escadron revient en Belgique, dans ce petit lambeau de Belgique qui n'a pas été submergé par la vague allemande. Les cavaliers mettent pied à terre et, devant Ypres, se battent comme de simples fantassins. C'est un grand sacrifice et il faut leur en savoir gré. Il est sympathique, cet officier vétérinaire, il nous dé-

voile une âme sereine et miséricordieuse. Par sa notion d'humanité qu'il ne perd jamais, il fait honneur à son pays.

Le livre du capitaine aviateur Paul Bléry : **En mission en Roumanie**, est écrit avec beaucoup de fantaisie et d'entrain. L'auteur observe, il a le sens de la description et il ne manque pas de psychologie, ni d'humour. Parfois ses phrases sont même un peu trop arrangées, trop littéraires. Son admiration pour la Russie, pour les officiers russes dès avant la révolution, est médiocre. Tout de suite il nous présente la Roumanie comme un pays autrement sympathique et civilisé. Il nous montre aussi que la Roumanie en entrant en guerre à nos côtés a fait un beau geste, mais bien risqué.

En effet, dit-il, la Roumanie est entrée en guerre sans avoir d'aviation — comme je la suppose de manquer, d'ailleurs, de bien d'autres conditions matérielles essentielles des combats modernes. C'est d'un beau geste : mais c'est un jeu bien dangereux à jouer que de s'élancer avec un bâton contre une cuirasse.

Le capitaine Bléry était chargé de créer une escadrille d'avions en Roumanie. Il nous décrit le lamentable exode à l'approche des Allemands. Partout ce fut sinistre, mais là-bas plus terrible encore peut-être qu'en Occident. Il parle avec émotion et admiration du soldat roumain qu'il a pu bien connaître :

Le soldat roumain ne se plaint jamais. Il est mal nourri, mal vêtu, on s'occupe peu de lui à cause des malheurs précipités de cette guerre, et jamais, cependant, je n'en ai vu un seul se lamenter sur son sort ou réclamer une amélioration à celui-ci. Il est d'une sobriété unique au monde. Il a toutes les vertus, toute la saine philosophie première des paysans honnêtes et courageux de sa race, qui composent d'ailleurs la presque totalité de la troupe.

Il est l'un des premiers soldats du monde et l'on pourrait en faire un soldat inimitable.

Ce n'est pas une petite affaire que de créer un centre d'aviation avec presque rien. Les Français, aidés de la bonne volonté roumaine, y arrivent cependant.

Ce qu'il y a de tout particulièrement intéressant dans le livre de M. Bléry, c'est le récit de la dissolution de l'armée russe, de cette fameuse armée russe qui devait sauver la Roumanie. Il nous montre comment se créent les soviets et quelle est leur mentalité. Voici comment s'y prend un officier français vis-à-vis de

ces terribles révolutionnaires. Un officier russe, le capitaine Orloff, vient se réfugier chez le commandant français de l'escadrille. Il doit aller à Jassy en mission secrète, très importante, mais les chauffeurs des automobiles militaires russes sont en grève et ils disent qu'ils n'ont plus d'essence. Le capitaine Orloff demande à l'officier français de bien vouloir prendre de l'essence et de venir à la Division, car « devant un officier français, ils n'oseront pas refuser, peut-être... » Les deux officiers partent et le capitaine Bléry raconte alors ceci :

Nous arrivons à la Division. Dans une grande cour, autour d'une automobile, les tovarisches sont groupés, les mains dans les poches, la casquette sur l'oreille. Je descends de voiture, et, dans la main, bien en vue, mon gourdin qui, comme mon revolver, ne me quitte plus, je m'approche du groupe de soldats et les regarde bien en face. Ils semblent étonnés, surpris, et se consultent du regard. Je donne l'ordre alors à mon chauffeur roumain de faire le plein d'essence devant eux, et mon geste est impératif. Complètement médusés devant tant d'audace, les tovarisches se regardent et viennent même aider mon chauffeur. Puis, quand c'est fini, je leur dis d'aller à Jassy tout de suite. Docile, l'un d'entre eux tourne la manivelle de mise en marche et un autre se met au volant. Et le capitaine Orloff, confondu, n'en croyant pas ses yeux, ému, vient à moi et, avant de partir, longuement me serre les mains.

Ce qui prouve que quelques hommes résolus ont facilement raison des Russes. Le récit du voyage de retour à travers la Russie, dans un train blindé qui s'efforce à gagner de vitesse les Allemands marchant sur Odessa, est palpitant.

Dansl es gares, les Bolcheviks donnent à nos Français des auditions musicales.

PAUL AESCHIMANN.

A L'ÉTRANGER

Pologne. — Dans la crise ministérielle prolongée dont la Pologne à souffert s'est manifestée la situation critique de ce pays, son incertitude des intentions véritables de l'Entente à l'égard de ses frontières et l'impossibilité de résoudre les difficultés économiques. Ainsi ce ne sont pas les attaques des partis luttant pour le pouvoir qui ont amené la chute du cabinet de M. Paderewski : cette chute, prévue depuis longtemps par le public polonais et même par des publicistes français initiés aux affaires

de la Pologne, a été une des conséquences du malaise général, croissant de jour en jour. Le ministère de M. Paderewski a été remplacé par celui de M. Skulski. M. Patek, le célèbre défenseur des révolutionnaires et des patriotes polonais devant les conseils de guerre du tzarat, et qui a donné depuis des preuves de son talent politique à la Conférence de la Paix, y est entré comme ministre des Affaires étrangères ; M. Grabski, économiste remarquable, théoricien et homme de pratique en même temps, a pris le portefeuille des Finances ; celui de l'Intérieur est resté dans les mains de M. Wojciechowski, que sa douceur de caractère n'empêche pas de prendre, aux moments difficiles, des décisions fortes et inébranlables. M. Dombski, rapporteur de la réforme agraire, un des leaders du parti populiste, ainsi que M. Seyda, ex-membre du Comité National de Paris, ont été désignés comme sous-secrétaires d'Etat aux Affaires étrangères.

On peut dire que le cabinet actuel est le premier cabinet polonais parlementaire, parce qu'il a été formé en plein accord avec la Diète et ne gouvernera, comme M. Skulski l'a déclaré, qu'en s'appuyant sur la majorité de l'Assemblée. Son programme — celui de la majorité — vise à réaliser : l'unification de la monnaie et la fixation d'une nouvelle unité monétaire, l'émission d'un emprunt à l'étranger et d'un emprunt à l'intérieur, la création de nouveaux impôts, etc. ; il vise en outre à la réalisation de la réforme agraire, dès le printemps prochain, et à la mise en pratique de diverses réformes sociales, donnant satisfaction aux besoins de la population. Dans son exposé présidentiel, concernant la politique étrangère de la Pologne, M. Skulski a vivement insisté sur la nécessité de la prompte entrée en vigueur du traité de Versailles. « Les intérêts les plus impérieux de la Pologne mettent le gouvernement dans l'obligation de demander la prompte ratification des traités de paix ; nos efforts tendront en même temps à obtenir le plus tôt possible le tracé définitif des frontières de l'Etat et la délimitation des sphères d'influence polonaise à l'Est. »

A l'exception de l'organe du parti socialiste *l'Ouvrier*, tous les grands journaux de Varsovie ont approuvé sans réserve le cabinet de M. Skulski. Il va sans dire que la situation générale est beaucoup plus favorable pour le ministère de M. Skulski qu'elle ne l'était pour celui de M. Paderewski. M. Clemenceau a,

pendant son séjour à Londres, réussi à obtenir de M. Lloyd George la suspension provisoire de l'article par lequel la Galicie Orientale était confiée à la Pologne avec un mandat d'une durée de vingt-cinq ans ; et, dans son discours du 23 décembre, il a exprimé la conviction que l'Entente « doit faire tous ses efforts pour que la Pologne, dans la limite de ses justes demandes, reçoive toute satisfaction ».

L'amitié traditionnelle de la France pour la Pologne ne pouvait sûrement trouver un moment plus propice pour se manifester si hautement que celui où Denikine est en fuite et où les bolchevistes triomphent. On voit, mieux que jamais, que la Pologne est à l'Est la dernière sentinelle de l'Europe et de la civilisation occidentale, que, sans le rempart de ses armées, les hordes barbares de Trotzki, trouvant aide et appui chez les soldats de l'ex-kaiser, auraient déjà marché vers l'occident pour recommencer une nouvelle période de calamités et de guerre. Ce n'est ni Koltchak, ni Judenitsch, ni Denikine qui pouvaient les arrêter. C'est la Pologne, la Pologne seule. C'est pourquoi certains journalistes, dont la finesse n'est certainement pas celle de la race latine, lui donnent le titre de « gendarme de l'Europe ». Il n'est pas moins vrai que, si l'histoire se répète, les troupes de Pilsudski remplissent la même mission que les chevaliers polonais du moyen âge repoussant les hordes tartares. La nouvelle Pologne, aussi bien que l'ancienne, est sur la brèche pour s'opposer à l'extension des forces destructives qui se forment à l'Est et menacent l'avenir de l'Europe.

GLÉBA.

§

Portugal.

LE CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1820. — Le Portugal républicain se prépare à commémorer dignement le centenaire de la révolution de 1820. Nos amis de Lisbonne nous font savoir qu'entre autres solennités l'on projette la tenue d'un Congrès maçonnique, à Porto; une Exposition vinicole; la pose de la première pierre des édifices destinés à l'Etat-Civil (moderne conquête sur l'Eglise) ; un Congrès National de la Presse qui, en l'honneur de Manuel Fernandes Pomaz, aura lieu à Figueira da Foz ; une Exposition Internationale Portugaise ; une Exposition coloniale, bibliographique et agricole; un Concours littéraire entre

les écrivains nationaux les plus en vue et dont le thème sera précisément, la Révolution fêtée ; l'exposé historique de ce que fut ce mouvement, à l'usage de la jeunesse; une exposition d'objets portugais et de photographies panoramiques du pays ; un concours sténographique hispano-portugais ; l'inauguration du monument à Antonio José da Silva, *o Judeu*, poète dramatique brûlé par l'Inquisition en 1739 ; un congrès de la Pensée Libre et, enfin, sur le *Campo dos martires*, l'érection d'un monument aux héros de 1820.

Voilà, sans doute, qui est bel et bien, mais quelle est donc, demandera maint lecteur, cette Révolution ? S'il est faux que le Français soit un homme qui fume des cigarettes et ne sache pas l'histoire, avouons que l'histoire du Portugal n'est pas de celles qui jouissent de la faveur du public, même de ce public restreint des historiens de profession. Tout de même, il est permis de ne pas ignorer ceci, sans appartenir pour autant à ces derniers :

Le XVIIIe siècle, en son ensemble, nous offre, dans toute l'Europe civilisée, l'attristant spectacle d'une religion corrompue et de trônes vacillants. Entre les deux moribonds — le pouvoir impérial et la puissance pontificale — s'est engagée une lutte acharnée. L'aventure napoléonienne, en déviant un instant de leur cours naturel les forces latentes qui aspirent à se faire jour, sera cause d'un retard fâcheux dans l'avènement des démocraties. Cependant, à l'extrémité la plus orientale de notre continent, un cri d'alarme retentit, renforcé d'une volonté de justice, dès 1820. Le même phénomène, d'ailleurs, se reproduit au Piémont, où se prépare la chute de la domination des Papes ; en Irlande, où s'agite le séparatisme nationaliste, et en Grèce, où cette date marque le réveil de la conscience démocratique. Mais le Portugal nous apparaît, dès lors, comme le pays qui entend opposer une nouvelle doctrine, morale et philosophique, au vieux sophisme absolutiste, quand des roys de par la *graça de Deus* ne consentaient que sous la pression des circonstances à accorder à leurs « sujets » des bribes de libertés conditionnelles. Pour être juste, il convient, d'ailleurs, de remarquer que la Révolution portugaise de 1820 fut une imitation de celle d'Espagne, de même que la Constitution portugaise d'alors ne sera, en substance, qu'une adaptation de celle que les libéraux des *Cortes de Cádiz* avaient donnée à l'Espagne dès 1812. La cause occasion-

nelle du mouvement doit, au surplus, être cherchée dans la mainmise anglaise sur le pays, et l'on sait que, déjà, en 1817, Gómez Freyre avait, vainement, tenté de secouer le joug étranger. Beresford, âme de la réaction, mériterait une monographie détaillée qui pourrait porter, comme épigraphe, cette phrase impayable, comme seul un historien anglais sait en inventer et qui appartient à H. Morse Stephens (*Dict. of Nat. Biogr.*, art. : *Beresford, William Carr*) : « *His residence in Portugal in time of peace was marked by perpetual squabbling...* »

Il serait, toutefois, de tout point erroné de croire que justice ait été, jusqu'à ce jour, rendue à ces ancêtres de la République portugaise. Pour le gros public, ces libéraux de 1820 continuent d'être d'infatués *dandys* aux aristocratiques casaques vertes, aux romantiques favoris. Ce ne sont pas moins eux qui eurent raison de l'Inquisition, limitèrent le pullulement des couvents, répandirent l'instruction, créèrent les banques et mirent fin à cette atrocité du juge unique disposant à son gré de la vie et des biens des citoyens en instituant des jurys d'hommes probes et honnêtes, car, il importe de s'en convaincre, si le Portugal est fort restreint dans son extension territoriale européenne, c'est l'un des pays de notre vieille Europe qui a le plus soif de justice intégrale, comme en font foi ses nombreuses révolutions. Et c'est là, peut-être, ce qui le distingue surtout de l'Espagne actuelle. L'autre jour, dans la *Correspondencia de Espana* (1), on constatait — avec infiniment de raison — que « beaucoup de penseurs et écrivains espagnols ayant résidé, même fort peu de temps, en Portugal, se plaignirent ensuite, dans des livres ou des articles de journaux, du peu d'attention que l'on consacre en Espagne à étudier le pays voisin et ses relations commerciales et industrielles avec le nôtre ». C'est qu'il existe entre les deux mentalités une incompatibilité radicale et en quelque sorte irréductible. M. Luis Bello s'amusait, dans *El Fígaro* du 15 décembre, à persifler le scepticisme pseudo-optimiste des politiciens de son pays, qui, disait-il, « *han encontrado el modo de que choquen eslabón y pedernal sin levantar chispas* ». M. Luis Bello est-il si sûr que cela que l'étincelle ne jaillira pas quelque jour ? Le dernier incident des *Juntas Militares* — dont le remplaçant de

(1) Numéro du 21 décembre 1919, p. 3 : *El Duero en la zona internacional.* On notera qu'à Lisbonne seulement la colonie espagnole compte plus de 30.000 âmes.

M. Albert Mousset aux *Débats* a envoyé à ce journal, de Madrid, un exposé bien pâle et timide, inséré dans le numéro du 14 décembre — ne donne-t-il pas à réfléchir, à ce sujet ? Mais le fait est que si, en Espagne, l'on ne prend point assez, en haut lieu, les idées et les faits sociaux au sérieux, il n'en va pas de même en Portugal, où des consciences comme celle du Dr Teofilo Braga brillent, tels des phares lumineux, dans la confusion d'une période troublée et inquiète.

Car c'est Teofilo Braga qui, dans une des salles de l'*Associaçao de Lojistas*, au no 19 de l'*Avenida da Liberdade*, a, le 12 décembre dernier, en une conférence qu'il présidait, avec l'aide d'Alvaro Neves et d'Alexandre Ferreira, le mieux exprimé ces vérités premières que nous ne faisons qu'esquisser ici et qui, aussi bien, font partie du capital intellectuel et moral de tout Français digne de son pays et de ses traditions immortelles. Et *O Seculo* du 13 décembre, qui en rend compte, contient aussi la savoureuse et consolante déclaration de l'évêque-comte de Coïmbra, dans le toast par lui prononcé lors de la visite du président de la République portugaise en la célèbre cité universitaire. On nous en voudrait de ne pas traduire un témoignage aussi peu suspect dans cette chronique où il nous plaît d'affirmer, une fois de plus, le ferme espoir qui nous anime : que la démocratie portugaise sera digne de ses grands ancêtres de 1820, auxquels une calomnie odieuse impute, aujourd'hui encore, la responsabilité de la perte du Brésil :

Excmo sr. presidente da Republica. Je désirerais avoir l'éloquence de Votre Excellence pour répondre à vos salutations. Mais ne l'étant, ni ne pouvant l'être (et ce bonheur est le fait de bien peu de gens), je me bornerai à quelques paroles, bien convaincues et fort sincères.

J'offre mes saluts à Votre Excellence, et je le fais sans le moindre effort, comme, il y a peu de temps, je le déclarais ailleurs (1) et cela parce que l'Eglise, dont je suis le représentant, ordonne le respect et l'obéissance aux pouvoirs constitués, en en faisant un cas de conscience.

L'Eglise, qui fortifie ainsi l'autorité, défend aussi la propriété légitime et s'efforce de former les familles aux bonnes mœurs. Or l'autorité, la propriété et la famille sont les trois bases principales de la société temporelle.

C'est pour cette raison que l'Eglise est reconnue comme une grande

(1) Dans le salon de l'Université, où avait lieu la réception officielle.

école de respect, selon les propres termes de Guizot (1). Elle est la force qui s'oppose le plus à l'égoïsme et au déchaînement des passions : caractéristique des sociétés sans Dieu. Elle est aussi la force qui aide le plus l'Etat dans le maintien de l'ordre, ce pain quotidien indispensable à toute nation civilisée.

Et c'est au nom de cette Eglise qui remplit l'histoire et le monde, de cette Eglise qui, aujourd'hui même, fait de grands progrès parmi les intellectuels, dans les universités, en Angleterre et dans les Républiques d'Amérique ; c'est au nom, dis-je, de cette Eglise que moi, son Prélat, encore qu'indigne et le plus humble, c'est en son nom que j'ai l'honneur de lever mon verre à la santé de Votre Excellence et que je fais des vœux afin que tous les catholiques (auxquels, je l'espère, il sera rendu justice, puisque cette justice fait partie du programme de Votre Excellence, comme Elle l'a dit samedi dernier, dans un de ses si éloquents discours) serrent de plus en plus leurs rangs autour des représentants de l'autorité, pour le bien de notre chère Patrie.

A la santé de Votre Excellence !

Il est consolant de voir un membre influent de l'Eglise se rallier ainsi à la cause de la République. Le colonel Sà Cardoso, actuel président du Conseil — le sera-t-il longtemps ? — a besoin de toutes les bonnes volontés pour triompher des multiples crises : économique, financière, coloniale, qui viennent, comme à plaisir, compliquer la crise sociale. Il semble bien que s'impose, en Portugal, la prompte formation d'un gouvernement, de concentration républicaine, où seraient représentées, non seulement les forces politiques — y compris le parti catholique — figurant actuellement au Parlement national, mais aussi celles qui, sans y figurer, ne laissent point, pour autant, d'être importantes, en nombre et en qualité. Et tel est le desideratum que vient de formuler la *Federação Nacional Republica*, par l'organe de son Président, M. Machado Santos.

CAMILLE PITOLLET.

VARIÉTÉS

Petit historique du Prix Nobel de Littérature. — Il y aura bientôt un quart de siècle que fut ouvert, à Stockholm, le testament daté de Paris 27 novembre 1895, aux termes duquel

(1) Il est regrettable que *O Seculo* (13 *de dezembro de* 1919 : *Palavras nobres*) ait défiguré le patronymique du ministre protestant de Louis-Philippe (dont les fautes furent cause de la Révolution de 1848), en lui donnant une désinence... russe.

l'ingénieur-chimiste suédois Alfred Nobel, célèbre par ses travaux sur les explosifs, disposait comme il suit de la plus grande partie de sa fortune, évaluée à une cinquantaine de millions :

« Le capital réalisé en valeurs sûres par les liquidateurs constituera un fonds dont la rente sera annuellement distribuée à ceux qui, pendant l'année écoulée, auront rendu les plus éminents services à l'humanité.

« La rente sera divisée en cinq parts égales qui seront distribuées :

« La première, à celui qui, dans le domaine de la physique, aura fait la découverte ou l'invention la plus importante ;

« La seconde, à celui qui, dans le domaine de la chimie, aura fait la découverte ou l'amélioration la plus importante ;

« La troisième, à celui qui aura fait la découverte la plus importante dans le domaine de la physiologie ou de la médecine ;

« La quatrième, à celui qui, dans le domaine des lettres, aura produit l'œuvre la plus haute dans le sens idéaliste ;

« La cinquième, à celui qui aura agi le plus ou le mieux pour la fraternité des peuples, pour la suppression ou la diminution des armées permanentes et pour la constitution ou la propagation des congrès de la paix (1) ».

Alfred Nobel prévoyait en outre que les deux premiers de ces prix, physique et chimie, devraient être décernés par l'Académie des Sciences de Suède ; celui des travaux physiologiques et médicaux par l'Institut Carolin, de Stockholm ; le prix littéraire par l'Académie suédoise et celui pour la propagation de la Paix par une commission de cinq membres élus par la Diète norvégienne.

Il faisait enfin cette recommandation :

« C'est ma volonté expresse qu'on ne s'inspire, pour l'attribution de ces prix, d'aucune considération de nationalité, afin que le plus digne reçoive la récompense, qu'il soit Scandinave ou non (2). »

Ce dernier vœu de Nobel a été fidèlement exécuté, au moins pour le prix littéraire, — le seul dont nous nous occuperons ici, — qui a été attribué depuis la fondation : quatre fois à des Allemands ; trois fois à des Français ; deux fois à des Suédois ; deux fois à des Danois, une fois à un Norvégien, à un Espagnol, à un Polo-

(1) Testament du 27 novembre 1895, ouvert à Stockholm le 30 décembre 1896.
(2) *Ibid.*

nais, à un Italien, à un Anglais, à un Belge et à un Hindou.

Le montant de chacun des prix annuels varie entre 150.000 et 300.000 francs, suivant les revenus de la fondation.

Voici la liste des lauréats du Prix de littérature depuis le 14 novembre 1901, date à laquelle il fut remis pour la première fois à Sully-Prudhomme. La notice qui suit les noms est traduite des *Annuaires* édités par l'Institut de Stockholm (1) et constitue le motif officiel de l'attribution de cette récompense.

1901. — Sully Prudhomme, né à Paris, en 1839. — *En reconnaissance des mérites éminents dont il a fait preuve jusque dans ces dernières années comme auteur et spécialement dans son œuvre poétique qui témoigne d'un idéalisme élevé, d'une perfection artistique et d'une rare union des qualités du cœur et du génie.*

1902. — Théodor Mommsen, né à Garding (Slesvig), en 1817. — *Le plus grand maître vivant du temps présent dans l'art de l'exposition historique, spécialement pour son œuvre monumentale « Romische Geschichte ».*

1903. — Bjœrnstjerne Bjœrnson, né à Kvikne-Oesterdalen (Norvège), en 1832. — *Pour son œuvre poétique, noble, grandiose et variée et qui s'est toujours distinguée par une inspiration de bon aloi en même temps que par une rare pureté d'âme.*

1904. (Le prix fut partagé entre Mistral et Echegaray). — 1) Frédéric Mistral, né à Maillane en 1830. — *En considération de ce qu'il y a d'original, de génial et de vraiment artistique dans son œuvre, fidèle reflet de la nature et de la vie populaire de son pays natal, ainsi que de ses importants travaux comme philologue provençal.*

1904. — 2) José Echegaray, né à Madrid, en 1833. — *En considération de son œuvre géniale et étendue qui a ravivé d'une manière indépendante et originale les grandes traditions du théâtre espagnol.*

1905. — Henryk Sienkiewicz, né à Wola Okrzejska (Pologne russe) en 1846. — *En considération de ses grands mérites comme auteur épique.*

(1) Stockholm, Imprimerie royale, P. A. Norstedt et fils. La rédaction et les soins de l'impression sont confiés à M. C.-G. Santesson, professeur à l'Institut Royal Carolin, Stockholm.

1906. — Giosué Carducci, né à Valdi Castello, en 1836. — *En reconnaissance, non seulement de sa vaste érudition et de ses recherches critiques, mais surtout comme un hommage rendu à l'énergie plastique, à la fraîcheur du style et à la puissance lyrique qui caractérisent ses chefs-d'œuvre poétiques.*

1907. — Rudyard Kipling, né à Bombay, en 1865. — *En considération de la faculté d'observation, de l'imagination primesautière et de la vigueur virile des conceptions et de l'art descriptif qui caractérisent les créations de cet auteur illustre.*

1908. — Rudolf Eucken, né à Aurich (Allemagne) en 1846. — *Pour le souci de vérité, le sérieux, la vigueur pénétrante, la largeur de vues, la chaleur et la force du style avec quoi, en de nombreux travaux, il a soutenu et développé une conception du monde idéaliste.*

1909. — Mme Selma Lagerlöf, née à Morbacka (Suède), en 1858. — *Pour le noble idéalisme, la richesse d'imagination, la générosité et la beauté de la forme qui caractérisent son œuvre.*

1910. — Paul Heyse, né à Berlin, en 1830. — *En hommage à cet art accompli et empreint d'idéalisme dont il a donné les preuves au cours d'une longue et importante activité comme poète lyrique et dramatique, comme romancier et auteur de nouvelles célèbres.*

1911. — Maurice Maeterlinck, né à Gand, en 1862. — *En raison de son activité littéraire si multiple et, particulièrement, de ses créations dramatiques remarquables par une richesse d'imagination et par un idéalisme poétique qui, parfois, sous la forme voilée de la féerie, révèlent une inspiration profonde et parlent d'une façon mystérieuse aux cœurs et aux pressentiments.*

1913. — Sir Rabindranath Tagore, né à Calcutta, en 1861. — *Pour la profonde et noble inspiration, pour la beauté et la nouveauté que son génie poétique a su introduire aussi de façon si brillante, sous la forme anglaise, dans la littérature occidentale.*

1914. — (N'a pas été attribué).

1915. — Romain Rolland, né à Clamecy, en 1868.

1916. — Werner Von Heidenstam, né à Olshammar-Nerike (Suède) en 1859.

L'Annuaire du Prix Nobel n'ayant pas paru depuis la guerre nous ne connaîtrons que plus tard les notices consacrées à ces deux derniers lauréats (1).

Werner Von Heidenstam est l'auteur de poésies et de relations de voyages : *Pèlerinages et années de voyages; Du col de Tende au Blocksberg; Endymion*, etc.

Quant aux œuvres et aux titres de M. Romain Rolland, le public français les connaît.

Il nous suffira de faire remarquer que cet écrivain est le plus jeune qui ait eu le prix Nobel ; il est aussi de ceux qui ont reçu le plus grand nombre de récompenses de ce genre. Le prix de la *Vie Heureuse* lui a été décerné en 1905 ; le grand prix de l'Académie française en 1913 ; le prix Nobel pour l'ensemble de son œuvre en 1915.

Notons pourtant que M. Romain Rolland n'a pas eu le prix Goncourt ; mais il n'a pas dépassé l'âge où cet espoir reste permis.

LÉON DEFFOUX.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Paul Deschanel : *Gambetta* ; Avec des illustrations ; Hachette. » »

Littérature

Charles Baudelaire : *Journaux intimes*, texte intégral, avec une préface par Ad. Van Bever. Portrait de l'auteur par lui-même; Crès. 11 »

Léon Deffoux : *Du testament à l'Académie Goncourt* ; Société anonyme édit. et libr. » »

René Doumic : *Saint-Simon, la France de Louis XIV* : Hachette. 5 »

Remy de Gourmont : *Trois légendes du moyen âge* ; Messein. » »

Christophe Marlowe : *La tragique histoire du Docteur Faust*, traduite de l'anglais par Constantin Castera; Jouve. 3 60

Jean Martet : *Au pense-petit*; Crès. 7 »

Gabriel Soulages : *Les plus jolies roses de l'anthologie grecque* ; Crès. 5 »

Livres d'Etrennes

Edy-Legrand : *Macao et Cosmage*, Images et légendes; Nouvelle Revue française. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Dr Richard Grelling : *Documents belges* par l'auteur de *J'accuse* ; Payot. 7 50

René Hubert : *Les interprétations de la guerre* : Flammarion. 5 75

Victor Margueritte : *Au bord du gouffre*, août-septembre 1914. Avec 8 cartes ; Flammarion. 7 »

(1) Il en est de même pour Karl Gjellerup et Henrik Pontoppidan, les auteurs danois qui ont eu le prix pour 1917, mais n'ont pas encore été proclamés officiellement.

Philosophie

Alfred de Chabannes : *Entretiens français* ; Alcan. 3 50
Georges de Tollemonde : *Le Danseur enchaîné ou les Perspectives humaines dans les Entretiens d'Hélio-phil*. Commentaires philosophiques sur les principaux sujets, suivis de *A vol d'Oiseau*, poèmes alcyoniens : Giard et Brière. 25 »

Poésie

Adrien-Pierre Bagarry : *Voici des rêves d'enfant* ; Flammarion. 5 »
Lucien Christophe : *La rose à la lance nouée* ; Les Cahiers, Liège. » »
Carles Conrardy : *Exil dolent* ; Marches du Nord, Bruxelles. 3 »
Victor Hostachy : *Mysticisme romain* ; Casterman. » »
Gérand Lavergne : *Rivières de Dordogne* ; Périgueux, s. n. d'édit. » »
J. Frasque : *Tristesse ensoleillée* ; Maison française. Art et édition. 1 »
H. Richardot : *Les Tocsins* ; Rey. » »
Charles de Saint-Cyr : *Complaintes*, poèmes, suivis de *Noël*, mystère des ans de l'épreuve. Illust. de Jeannine de Saint-Cyr ; Renaissance du livre. 4 50
Raymond Vander Burght : *Quelques poèmes pour le Bon Dieu et pour la guerre* ; Dewit, Bruxelles. 6 »

Politique

Ambroise Got : *L'Allemagne après la débâcle* ; Imp. Strasbourgeoise, Strasbourg. »

Publications d'art

François Courboin : *L'estampe française. I : Graveurs et marchands* ; Van Oest. » »
Pol de Mont : *La peinture ancienne au Musée royal des Beaux Arts d'Anvers* ; Van Oest. » »
Léon Werth : *Bonnard*. Avec 40 reprod. ; Crès. 40 »

Questions militaires

G. Clerc Rampal : *Les Sous-Marins* ; Avec 31 pl. h. t. et 51 schémas ; Hachette. 5 »
Général Maitrot : *Le nouvel état militaire de la France. L'armée de demain* ; Berger-Levrault. 2 50

Roman

Joseph Ageorges : *Les Contes sereins* ; Figuière. 2 »
Guy Desvaux : *Pinsonnette* ; Plon. 4 »
Jean et José Germain : *La grande crise* ; Renaissance du livre. 4 50
Elissa Rhaïs : *Saada la marocaine* ; Plon. 5 »
Yvonne Schultz : *Dzinn* ; Plon. 5 »

Sciences

Antonin Eymieu : *La part des croyants dans les progrès de la science au 19e siècle. I : Dans les sciences exactes* ; Perrin. 5 »
Fr. Soddy : *Le Radium, interprétation et enseignement de la radioactivité*. Traduit de l'anglais par A. Lepape. Avec 37 figures ; Alcan. 4 90

Sociologie

Charles Briand : *Donnons une constitution à la France* ; Bossard. 1 20
Germain Dorré : *Contre Leipzig une foire unique* : Propagande économique, Argenteuil. 2 »
Abraham Flexner : *La prostitution en Europe* ; Payot. 9 »
P.-F. Thomas : *L'Education dans la famille. Les péchés des parents. Nos filles* ; Alcan. 4 90

Théâtre

Saint-Georges de Bouhélier : *Œdipe, roi de Thèbes*, pièce en 3 parties et 13 tableaux, accompagnée d'une musique de scène tirée par M. H. M. Jacquet des œuvres de J.-S. Bach ; Fasquelle. 6 »
François de Curel : *Théâtre complet*. Tome I : *La Dame devant le miroir. La Figurante* ; Crès. 5 50
Georges Delaquys et Lucien Gumpel : *Une vieille contait*, pièce en un acte en vers. *La nuit de Racine*, pièce en un acte en vers ; Crès. 2 50

Varia

Almanach de l'amitié de France et de Flandre pour l'an de paix 1920 : Cahiers de l'amitié de France et de Flandre. 2 50

Almanach catholique français pour 1920. Préface par Mgr Baudrillart; Bloud. 5 »

Almanach de Cocagne pour l'an 1920, dédié aux vrais gourmands et aux francs buveurs; La Sirène. » »

Voyages

Emile R. Wagner : *A travers la forêt brésilienne. Etat de Parana*. Avec 8 pl. h. t; Alcan. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Paul Adam. — Le prix du Capitole. — Le prix du plus mauvais livre de l'année. — Un prix de 1.400.000 francs. — M. Raymond Poincaré chez les Goncourt. — Sur le mot hydropathe. — La fausse lettre de Verhaeren. — A propos du Sacré-Cœur. — Le bouddhisme et l'évolution des êtres. — Les livres en feu. — L'affaire de « La Vraie Italie ». — Glorification d'Emile Verhaeren. — Les libraires des pays neutres et le change. — Dédicace d'auteur. — L'Amérique comme conducteur du monde.

Mort de Paul Adam. — Paul Adam, qui vient de mourir, à 57 ans, en pleine activité intellectuelle, d'une grippe infectieuse, était une des plus grandes figures de la littérature contemporaine : il nous laisse, en effet, une œuvre si vaste et si personnelle qu'on peut déjà, quoique inachevée, la considérer comme un des monuments les plus importants du XIXe siècle. Cette œuvre, jaillie de son cerveau, comme un jet de pensées ininterrompues, nous fait songer à Balzac, dont il eut la largeur de vues, l'originalité jusqu'au paradoxe et à l'utopie, et la ténacité. Déjà, en 1896, Remy de Gourmont, dans son *Livre des Masques*, notait cette similitude avec le grand romancier du *Père Goriot* : « Aujourd'hui, écrivait-il, M. Paul Adam (qui venait de publier *Le Mystère des Foules* et *la Force du Mal*) est dans tout son rayonnement et à la veille même de la gloire... Il a, comme Balzac, le génie de donner à ses personnages non seulement la vie, mais la personnalité, d'en faire de vrais individus, tous bien doués d'une âme particulière... A lui tout seul, il travaille comme une ruche, et au moindre soleil les idées-abeilles sortent tumultueuses et se dispersent vers les vastes campagnes de la vie. » Et cette étude de Remy de Gourmont se terminait par le mot si souvent répété depuis : « Paul Adam est un spectacle magnifique. »

C'est ce mot qu'il faut redire aujourd'hui où déjà son être a pris la rigidité et l'éternité des statues : « Paul Adam fut un spectacle magnifique », par la richesse et la variété de son oeuvre par laquelle il réalisa presque « l'homme complet » à la culture intégrale, du XVIe siècle, qu'il enviait et qu'il admirait. Il faudrait, en effet, pour classer Paul Adam, dans la littérature actuelle, élargir la conception que l'on se fait du

romancier. A côté de ses qualités d'imagination, d'observation et de style nouveau « jusqu'à inaugurer des formes syntaxiques », écrivait encore le critique des *Masques*, il faut noter ses curiosités philosophiques, scientifiques et sociologiques, qui font encore de lui un essayiste, un peu dispersé, et sans autre méthode que la spontanéité de ses associations d'idées. Ses essais touchant la sociologie, qu'il a dispersés en mille articles de revues ou de journaux, donnent l'impression d'un fleuve tumultueux, aux courants nombreux et entremêlés, qui charrie les idées les plus variées, j'allais dire les plus hétéroclites. Mais parmi ces idées, que d'intuitions neuves et de suggestions pour l'avenir : on pourra choisir. Esprit encyclopédique, Paul Adam s'intéressait davantage à la vie directe, qu'il observait pour en tirer des généralisations, qu'à la vie déjà notée et fixée dans les livres.

Son œuvre formerait toute une bibliothèque, où se sont accumulées, en couches successives, les feuilles tombées de son cerveau ; et peut-être n'a-t-on pas donné à Paul Adam, de son vivant, toute la gloire que méritaient des livres comme le *Trust*, la *Force*, la *Ruse* et l'*Enfant d'Austerlitz*. Son écriture trop vivante, trop visuelle et trop personnelle a nui à la diffusion de ses idées et effarouché cette demi-élite qui crée les réputations immédiates. Mais ceci même est, pour l'auteur de *la Force*, une garantie pour l'avenir.

Il était né à Paris le 7 décembre 1862, d'une famille dont le berceau se situait dans l'Artois, aux Moulins-Sainte-Catherine, et qui s'allia aux comtes de Raxi-Flassans, venus des Balkans après la prise de Constantinople. Un grand-oncle de Paul Adam, dernier des Raxi-Flassans, fut le collaborateur de Talleyrand. Un arrière-grand-père du romancier fut tué à Wagram. Son gendre, le major Adam, fit toutes les campagnes de l'Empire et mourut en 1830 après avoir commandé la garde nationale sous la Monarchie de Juillet. Ces détails ont leur importance, écrit André Billy ; ils expliquent la ferveur visible avec laquelle Paul Adam écrivit ses romans de la série *Le Temps et la Vie*, qui doivent être considérés comme la partie la plus durable de son œuvre : *La Force*, *la Ruse*, *l'Enfant d'Austerlitz* et *le Soleil de Juillet*. On étudiera ce côté atavique de l'œuvre de Paul Adam, que l'on pourra peut-être poursuivre jusque dans *Basile et Sophia*, et montrer le romancier comme la synthèse d'une race qui, avant de s'éteindre, exprime son rêve. On retrouve dans l'œuvre de Paul Adam la même hantise de l'épopée napoléonienne que chez Stendhal, mais avec un souci de généralisation qui n'intéressait pas le grand Egotiste.

Paul Adam débuta dans les lettres par un roman naturaliste, *Chair molle* (1885), que préfaça P. Alexis, livre poursuivi et condamné sur les instances de Francisque Sarcey. Puis il s'affilia au symbolisme naissant, dont il nous a laissé peut-être la meilleure formule d'art ;

« L'art, c'est d'inscrire un dogme dans un symbole. » Il fonda alors, en collaboration avec Gustave Kahn et Jean Moréas, le *Symboliste*, petite revue devenue rarissime, et qui est une des premières assises de la cité symboliste. De cette époque datent ces deux curieux romans obscurs volontairement qu'il écrivit avec Moréas : *Le Thé chez Miranda* et les *Demoiselles Guibert*. Mais tandis que Moréas poursuivait son effort de régénération littéraire, Paul Adam s'évadait de Byzance, après avoir, au contact des purs poètes, aristocratisé sa langue et ses idées. Les idées qui le grisaient n'étaient pas celles qui inquiètent les métaphysiciens et les poètes, mais les idées sociales qui meuvent et gouvernent les foules et les peuples. Il comprend déjà que notre vie sociale actuelle est déterminée par ce qu'ont senti, souffert et désiré ceux dont nous sommes la substance perpétuée. C'est cette logique des races qu'il tentera d'exposer. Avec quel scrupule il s'initiera aux sociétés secrètes du passé, les Philadelphes et autres maçonneries, pour y chercher les secrets de l'histoire, le secret de sa propre histoire, à travers les âges.

Et ce côté de l'œuvre de Paul Adam pourrait être, pour les romanciers futurs, une grande leçon et leur apprendre à s'élever au-dessus d'un monde que les historiens poètes ont fait trop littéraire et trop verbal. Paul Adam a fait œuvre de sociologue et a mis de la logique — sa logique créatrice — dans l'histoire. Mais il ne s'immobilise pas dans l'évocation du passé ; il participe à l'évolution extérieure du monde, et il sera, avec Emile Verhaeren, l'initiateur, en littérature, à la vie moderne. On se souvient des belles pages qu'il écrivit sur la poésie des gares, les cathédrales modernes. Il voulut aussi connaître le monde : il voyagea, et nous a rapporté une vision personnelle des Amériques : après avoir mis ses dons de synthèse à recréer le passé, il tenta d'imaginer l'avenir de notre race, par ses déductions et ses intuitions intelligentes, et peut-être ce futur sera-t-il un peu ce que l'aura deviné, créé, ce grand visionnaire qui ne bâtissait ses songes que sur la plus réelle réalité.

Le plus beau de ses songes, et qui se réalisera peut-être quelque jour éphémère, était le Gouvernement de la planète par l'élite intellectuelle ou l'intelligence des élites. Que l'on lise la *Ville inconnue*, où ce merveilleux paradoxe est insinué. Songe personnel : Paul Adam se sentait assez intelligent, assez doué de toutes les cultures pour diriger son pays, laissé entre les mains de politiciens souvent médiocres et toujours sans génie. Il pensait que l'intelligence des sages et des philosophes devait être utilisée, et il s'offrait. Il s'offrit d'abord, en 1889, au suffrage des électeurs de Nancy, qui lui préférèrent je ne sais qui, et, heureusement, Paul Adam fut rendu aux lettres. Heureusement ? M. Georges Parville écrit dans le *Rappel* : « Cet écrivain magnifique et fécond était né orateur. Par un hasard singulier, M. Maurice Barrès, qui, lui, est styliste et non pas debater, a été élu député, tandis que Paul Adam

a dû se contenter de l'écritoire pour s'exprimer. La France y a beaucoup perdu. Avec son abondance, son intelligence, sa manière synthétique d'aborder les problèmes, sa culture économique, il aurait fait un grand ministre. Balzac aussi regretta de n'avoir pu diriger le char de l'Etat... La mort de Paul Adam pose la question de l'artiste dans la cité. Il est impossible que l'on considère comme inutiles des hommes comme celui-là. Il est déplorable qu'on ne songe pas qu'ils représentent le meilleur de la gloire et de la force d'un pays. »

Que l'on relève aujourd'hui les *Lettres de Malaisie*, grosses de suggestions, de paradoxes, d'utopies qui se clarifieront, se préciseront et aideront à bâtir la cité future qu'il rêvait. Mais la grande caractéristique du génie de Paul Adam, et qui fait sa qualité de romancier, c'est son don de faire vivre et agir les collectivités. Unanimiste, avant la lettre, il pensait que si le XVIIe siècle avait peint l'individu, le rôle du romancier contemporain était de peindre les foules. On démontrera un jour le parallélisme existant entre l'œuvre romanesque de Paul Adam et les dernières découvertes de la science sur l'Energie et autres forces biologiques.

On a reproché à Paul Adam la trop grande richesse, ou même prolixité de son écriture, où les idées s'enchevêtrent comme les branches d'un arbre trop touffu. Parfois, en effet, une incidente lui sert de nouveau point de départ et il s'engage en un nouveau développement d'idée, oubliant la route centrale de son raisonnement. C'est là une conséquence de sa richesse de pensée et d'une conscience intellectuelle qui ne veut rien négliger de ses idées. Mais cette abondance torrentueuse, où les pensées et les images se mêlent et se chevauchent, rend parfois ardue la lecture de ses ouvrages. Paul Adam lui aussi est un auteur difficile. Mais ses livres ont, en outre de leur qualité d'écriture, une qualité de composition synthétique plus rare encore : ils sont orchestrés comme une œuvre musicale, dont tout les parties s'harmonisent et se complètent.

JEAN DE GOURMONT.

§

Le prix du Capitole, destiné à couronner le meilleur ouvrage écrit sur l'union franco-italienne, a été attribué en 1919 pour la première fois. C'est l'ouvrage de M. Jacques Bainville : *La Guerre et l'Italie* qui a été désigné.

§

Le prix du plus mauvais livre de l'année a été également créé en décembre 1919 ; un groupe d'écrivains : MM. Béraud, Carco, Dorgelès, Pellerin, Warnod, Zavie, etc., constitue le jury. *Le Traité de paix* a obtenu l'unanimité des suffrages.

§

Un prix de 1.400.000 francs.

Cher Monsieur Vallette,

Les prix littéraires et scientifiques étant attendus maintenant comme la manne dans le désert, voudriez-vous me permettre de rappeler par la voie du *Mercure*, — et il en est temps ! — qu'un prix doté d'une somme considérable existe en France depuis 23 ans, et que dans quinze mois ce prix fabuleux sera périmé ?

En attendant, il repose à l'Académie de médecine et porte le nom de François-Joseph Audiffred. Les conditions de son obtention sont ainsi exposées dans la liste des prix à décerner par cette Académie : « Anonymat facultatif. Partage interdit. Un titre de 24.000 francs de rente 3 p. 100. Ce prix sera décerné à la personne, sans distinction de nationalité ni de profession, fût-ce un membre résidant de l'Académie, qui, dans un délai de vingt-cinq ans, à partir du 2 avril 1896, aura découvert un remède curatif ou préventif reconnu comme efficace et souverain contre la tuberculose par l'Académie de médecine de Paris, dont la décision ne pourra être sujette à aucune contestation. »

Les intérêts accumulés depuis 25 ans donneront 600.000 francs, et, venant s'ajouter au capital de huit cent mille francs, le prix atteindra donc en 1921 la somme d'un million quatre cent mille francs.

La voix d'un homme de génie s'élèvera-t-elle avec raison, avant quinze mois, pour demander cette belle récompense ?...

Veuillez agréer, etc.,

EDOUARD GANCHE.

§

M. Raymond Poincaré chez les Goncourt. — M. Raymond Poincaré assistera, lorsqu'il ne sera plus Président de la République, à l'une des réunions mensuelles de l'Académie Goncourt.

Rendez-vous a été pris pour le mercredi 31 mars 1920, à 12 h. 30, chez Drouant.

Ce jour-là, M. Poincaré qui, comme on le sait, fut le défenseur de l'Académie Goncourt devant le Tribunal Civil, en 1897, déjeunera avec les Dix (qui, comme d'habitude, ne seront que neuf). Et, au dessert, il accceptera de reprendre ses fonctions de « conseil » auprès de la Compagnie.

§

Sur le mot hydropathe. — Au lendemain de la commémoration solennelle du quarante et unième anniversaire de la fondation des *Hydropathes*, nous questionnions l'organisateur de la fête, M. Jules Lévy, sur l'origine exacte de cette appellation. Sa réponse est à retenir, puisque ce groupe, où s'élabora tout un mouvement d'art fantaisiste, est entré — officiellement aujourd'hui — dans l'histoire littéraire.

En décembre 1878, lors de la fondation du Cénacle, Emile Goudeau avait entendu, au café-concert Besselièvre (situé aux Champs-Elysées sur l'emplacement occupé depuis par le Petit-Palais), une valse viennoise fort populaire à cette époque : *Hydropathen-valse*. Cette musique aussi bien que ce titre avaient frappé Goudeau. Sur l'étymologie grecque du mot *hydropathen* des discussions s'engagèrent. On tomba d'accord sur l'origine *udor pathein* — (qui souffre de l'eau) — et par antiphrase, le surnom d'hydropathe fut donné à Goudeau, puis s'étendit au groupe tout entier.

M. Jules Lévy évoquait ce souvenir, et quelques autres, dans la salle du café même où se tinrent pendant près de deux ans les réunions qui devaient avoir un tel retentissement. C'était alors le café de l'Avenir, aujourd'hui café du Départ, à l'angle de la place et du quai Saint-Michel.

« Mais, nous nous tenions dans un sous-sol que je voudrais bien revoir », dit, au moment de sortir M. Jules Lévy, en s'adressant au patron du café.

« Impossible, Monsieur, lui fut-il répondu. Depuis la crue de 1910, nous avons transformé le sous-sol en cave. Et la hausse nouvelle de la Seine provoque encore, depuis quelques jours, des infiltrations. »

« Notre ancien lieu de réunion *souffre de l'eau* lui aussi ! C'est bien la fin que devait avoir la salle des hydropathes », conclut mélancoliquement l'auteur des *Gaîtés de la Correctionnelle*.

§

La fausse lettre de Verhaeren. — On se rappelle qu'en décembre 1916 la *Vossische Zeitung* publiait une prétendue lettre de Verhaeren dans laquelle le poète des *Ailes rouges de la Guerre* témoignait de son amour toujours et malgré tout fidèle pour l'Allemagne. Ce texte était produit par le poète allemand Paul Zech, à qui la lettre avait soi-disant été adressée. Nous avons rendu compte de cette affaire dans nos échos des numéros des 16 avril 1917 et 16 janvier 1918. Sommé de s'expliquer par M. Paul-Hyacinthe Loyson, l'imposteur Zech tenta, après sept mois d'attente, de se justifier dans la *Vossische Zeitung*. Il allégua : 1° que la lettre de Verhaeren lui avait été transmise à la mi-été de 1916 par un ami hollandais « A. v. L. » ; 2° qu'il en avait fait estampiller l'original par la kommandantur de son unité ; 3° que la copie en était depuis longtemps entre les mains d'un de ses amis de Berlin, mais que ce dernier n'avait songé à la publier qu'*après* la mort du poète ; 4° que lui-même enfin, Paul Zech, en avait expédié l'original chez lui, dans un colis qui s'était égaré en route et dont « l'étiquette seule » (*sic*) parvint au destinataire !

L'affaire en était là. Depuis, M. Paul-Hyacinthe Loyson a exercé sa sagacité à rechercher l'auteur du faux. Il nous livre aujourd'hui, dans la revue *Les Jours nouveaux*, le résultat de sa recherche, et sa démonstration paraît convaincante.

Même dans la traduction française, dit-il, faite sur la traduction allemande, il apparaissait au tour de phrase et au choix des images que l'imposture était l'œuvre d'un écrivain de langue française familiarisé avec la manière de Verhaeren. Après un examen minutieux du numéro de la revue *Demain* (novembre-décembre 1916) qui consacra deux articles nécrologiques à Verhaeren, et par la seule expertise des textes, j'en arrivai à une conclusion de probabilité morale : la fausse lettre de Verhaeren avait été ou fabriquée par Guilbeaux ou publiée avec sa complicité. La preuve en ressortait du fait impressionnant que cette lettre, qui venait si miraculeusement à l'appui de toute la thèse scélérate de *Demain*, que cette lettre, dont Guilbeaux le premier faisait état dans la presse de langue française et dont il citait la source allemande avec une précision jalouse, *il s'abstenait d'en donner le texte*, et en une revue « documentaire » ! Sans doute appréhendait-il de se mêler publiquement d'une imposture qui ne manquerait pas de soulever de vigoureux démentis et pouvait en outre réserver des découvertes fâcheuses, comme il advint en effet.

Je mis Guilbeaux en demeure d'expliquer cette omission étrange, et il eut le malheur de s'y essayer. Dans un numéro suivant de *Demain* (février 1918, p. 272), il recourut au procédé désespéré où je le contraignais chaque fois que je le tenais dans ma pince critique, le cynisme : « *J'ai cité*, s'avisa-t-il de prétendre, *j'ai cité un extrait de la lettre*. » Reportez-vous au numéro de *Demain* sur Verhaeren (p.336) : pas un extrait de la lettre, pas une ligne, pas un traître mot, c'est le cas de le dire. Ainsi le mensonge de l'écrit aggravait l'aveu du silence. Enfin, Paul Zech lui-même dans ses explications de juillet avait achevé de découvrir Guilbeaux en déclarant que de « semblables lettres de Verhaeren » (des lettres de conversion) se trouvaient entre les mains d'un poète « *auquel la jeune littérature française doit d'être connue en Allemagne* », claire allusion aux conférences faites jadis par Guilbeaux, en Allemagne sur les jeunes écrivains français, et échange d'éloges avec Guilbeaux, qui avait fait à Paul Zech une place d'honneur dans son *Anthologie des Lyriques allemands*, avant la guerre. Inutile de dire que Guilbeaux, après l'échaudage de son Zech, se garda de sortir d'autres faux.

Un second indice, de longs mois plus tard, allait corroborer mes conclusions de la façon la plus troublante. Sur quelle pièce décisive le traître Guilbeaux a-t-il été condamné à mort, le 21 février 1919, par le 3e Conseil de guerre ? Sur une lettre autographe versée aux débats et reconnue authentique par Guilbeaux lui-même dans le suprême numéro de *Demain* (octobre 1918, pp. 274-276), lettre adressée à un agent de la propagande allemande en Suisse pour solliciter une commandite de 10.000 à 12.000 francs. Le nom de cet agent ? Schlesinger, correspondant à Berne d'un journal de Berlin. Quel journal ? La *Vossische Zeitung*, comme par hasard, qui avait lancé le *faux* Verhaeren. Or, l'enquête judiciaire nous a appris que les relations de Guilbeaux avec Schlesinger s'étaient nouées, tout justement, « vers la fin de 1916 », c'est-à-dire peu de temps avant que le journal de Schlesinger éditât le *faux* Verhaeren ! Pour renverser de telles présomptions sur la collaboration de Guilbeaux dans cette affaire, il n'y a qu'un recours : je demande que l'homme de l'alibi, « l'ami hollandais A. v. L. » qui aurait transmis la lettre de Verhaeren à Zech, se nomme enfin, depuis deux ans que je lui en fais l'injonction, et je demande aussi à M. Zech,

supposé vivant, si son colis perdu contenant la lettre a enfin rejoint son étiquette ?

A la fin de son article, M. Paul-Hyacinthe Loyson raconte deux histoires curieuses, dont le journal *le Soir*, de Bruxelles, qui les reproduit, garantit de son côté l'authenticité :

J'ai déjà dit que les anciens amis que Verhaeren comptait en Allemagne ne négligèrent rien, pendant toute la durée de la guerre, pour lui faire parvenir les marques de leur sollicitude constante, et je ne songe point à les en blâmer. J'ai déjà dit, et je précise cette fois, qu'à la requête sans doute d'Otto Grautoff, admirateur allemand du poète, l'*Etappen-Kommandantur* de Saint-Ghislain, près Roisin, en Belgique alors occupée, avait rédigé un procès-verbal attestant que la maison de campagne du grand poète, le *Caillou-qui-bique*, avait été respectée par l'ennemi : « *Les officiers allemands ont visité la demeure du poète Emile Verhaeren, l'aubergiste Laurent a été invité à constater que rien dans cette demeure n'avait été enlevé ni détruit.* » Il s'agit de cette même demeure dont l'*Illustration* du 1er novembre 1919 nous montre, par la plume et par les clichés de M. de Poncheville, la destruction quasi totale par le feu de l'artillerie allemande aux suprêmes batailles de 1918. J'ajoutai que ce procès-verbal, après de nombreux détours, atteignit enfin le poète, à travers un pays neutre, par des mains illustres que je ne nommai point, démarche, à tout prendre, qui peut s'expliquer par un souci de serviabilité et qui est connue de tous les intimes, ainsi que de la famille du mort.

Une autre tentative allemande pour renouer avec Verhaeren le lien des anciennes amitiés par-dessus la ligne de feu est singulièrement émouvante. Une traductrice du poète, une de ses disciples préférées, à laquelle l'unissait une haute affection, lui écrivit une carte postale, en 1915, le suppliant de la renseigner sur son sort. La carte parvint à Verhaeren. Il refusa d'y répondre. Seconde carte, plus implorante encore : « un simple mot, rien que sa signature sur un bout de papier pour rassurer les amis d'Allemagne ! » Il refusa. Alors, l'un de ses proches, pris de pitié, lui demanda l'autorisation de répondre en son nom à cette femme. Il refusa : « *Plus aucun rapport avec les Allemands, jamais !* »

Pour la seconde histoire, nous sommes également en mesure de la garantir. Le nom de la traductrice en question est Mme Erna Rehwoldt.

§

A propos du Sacré-Cœur. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec intérêt la controverse survenue dans les nos 514 et 515 du *Mercure de France*, entre le professeur au Séminaire d'Aire-sur-Adour et M. Ernest Raynaud, au sujet du Sacré-Cœur.

S'il est permis à un modeste auditeur d'élever timidement la voix dans le débat, pourrais-je faire remarquer à votre collaborateur qu'il possède assez imparfaitement son sujet, et que, de plus, n'étant certainement pas croyant, il est porté à une partialité déconcertante ?

Chaque paragraphe de sa lettre se pourrait réfuter mot à mot : je n'en veux

retenir que la partie de débat où M. Raynaud essaie de démontrer que le culte du Sacré-Cœur n'est que matérialité et partant idolâtrie.

M. Raynaud « se pique peu d'excellence dans le dédale des discussions théologiques », dit-il. Mon objection sera brève !

Même au début, l'Eglise catholique n'a jamais séparé le Culte du Sacré Cœur charnel du culte de l' « Amour de Dieu pour les hommes », le cœur ayant été considéré en tout temps et partout comme le siège de l'amour.

En offrant à l'adoration des fidèles le Cœur de Jésus, « vrai cœur sanglant, la chair, le sang... de Jésus », elle leur recommandait et leur recommande de ne point oublier le symbole contenu dans cette adoration. Mais alors même qu'elle eût proposé au culte des chrétiens l'adoration pure et simple du Cœur de Jésus, en tant que viscère charnel, en quoi cela serait-il plus surprenant que l'adoration de la Sainte-Face et du corps tout entier de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? Un chrétien peut-il adorer l'humanité de Jésus-Christ dans l'Hostie consacrée ?

Un chrétien est-il idolâtre d'adorer l'Hostie consacrée ?

Veuillez agréer, etc.

P. CHATAIN.

Nous recevons d'autre part la note suivante :

J'ai eu l'occasion dernièrement, avec un prêtre, membre éminent de l'ordre des Frères prêcheurs, de parler de la dévotion au Sacré-Cœur. Il réprouvait nettement les horribles images de ce culte, images qui ne tendent, disait-il, à rien moins qu'à propager, inconsciemment, l'idolâtrie d'un viscère, alors que le culte dit du Sacré-Cœur n'a pour but que de vénérer, d'adorer même, l'Amour Divin du Christ fait Homme qui a souffert pour les Hommes ; de même que les chrétiens révèrent l'Esprit-Saint, représenté par une colombe. Evidemment, on n'adore pas la colombe ! Ce pauvre Saint-Esprit, d'ailleurs, paraît bien le Cendrillon de la Divinité !

Pourtant on me racontait que, dans une commune de l'Oise, faisant exception à cette habitude d'omission, le Saint-Esprit était vénéré sous la forme d'une plume, une vraie plume de colombe.

C.

§

Le bouddhisme et l'évolution des êtres.

Paris, le 3 janvier 1920.

Cher Monsieur Vallette,

A la suite de l'article sur la *Philosophie de l'Inde et le Problème du Nirvana* paru dans le *Mercure* du 1er décembre, un lecteur me demande, par votre intermédiaire, de lui fournir quelques éclaircissements que je lui donne bien volontiers.

Je rappelle, tout d'abord, que le Bouddha s'est contenté d'indiquer à ses adeptes le chemin de la délivrance, c'est-à-dire le moyen d'échapper à l'illusion, créatrice du monde sensible, et de s'absorber dans l'Unité, seule réalité universelle. Cette unité se confond avec le Nirvana que les paroles du Bouddha permettent de concevoir comme un état de vision, de sagesse et de spiritualité absolues.

Je reviendrai bientôt sur cette idée d'unité suprême à laquelle aboutissent la plupart des métaphysiques anciennes et modernes.

Qu'il me soit permis de préciser ici comment les docteurs bouddhistes du Mahayana ont conçu l'évolution spirituelle des êtres :

On peut comparer cette évolution à une immense échelle — l'échelle de Jacob — dont chaque échelon est une vie physique où chacun récolte ce qu'il a semé et où il sème, à son tour, pour la vie suivante.

L'être, se spiritualisant toujours davantage, gravit ainsi toutes les étapes qui le séparent du Nirvana. Tel est le principe, mais il est admis des exceptions : c'est ainsi que des êtres plus méritants et chargés d'un moins lourd karma entrent directement dans le Nirvana, après une ou deux existences terrestres ; tandis que d'autres, dépassant les cieux du désir, vont renaître dans un des cieux de la Forme ou de la Non-Forme : ce sont des brûleurs d'étapes (en japonais chô). — Mais il est possible aussi que certains êtres, au lieu de gravir l'échelle, la descendent ; ainsi, d'après une légende bouddhique qui rappelle la Genèse, les premiers hommes furent des êtres déchus, tombés du ciel de la Lumière sonore.

Sous une forme quelquefois primitive ou obscure, la sagesse bouddhique est pleine d'enseignements ; nous lui devons beaucoup ; elle a projeté de vives lumières sur le mystère universel.

Veuillez agréer, etc.

H. H. VALENTINO.

§

Les livres en feu. — Il se passe en ce moment, en Hongrie, une chose singulière et qui prend, en ces temps troublés, une signification de grand symbole. On brûle les livres qui traitent de questions sociales et économiques. La guerre sainte a été déclarée aux volumes. Et elle sévit avec fureur. Les exactions bolchéviques, l'application violente de leurs théories ont tourné la colère des Hongrois contre tous les ouvrages qui justifiaient la socialisation des terres, des usines ou qui, même avec modération, attiraient l'attention des masses sur les améliorations matérielles de l'existence.

Des gardes blancs, qui ne sont pas tous de fins lettrés, perquisitionnent chez les habitants, fouillent les bibliothèques et font flamber les œuvres de Karl Marx, d'Engel, les discours de Bebel, de Jaurès, et aussi — on exagère toujours dans ces sortes de persécutions — les innocents volumes de M. Leroy-Baulieu...

A la Bibliothèque communale de Budapest on a retiré quinze mille ouvrages qu'on a lancés dans la cour. Après quoi on les a fait flamber sous l'œil de quelque policier pétroleur...

Il est vrai d'ajouter que les livres hongrois n'avaient pas trouvé meilleur accueil auprès des gardes rouges.

§

L'affaire de « la Vraie Italie ». — Nous avons reçu de M. Giovanni Papini une lettre où il proteste contre la sévérité avec laquelle le *Mercure* a pu parler de son journal, *la Vraie Italie* ; il nous envoie en même temps l'article de tête, signé de lui, de son numéro d'octobre dernier, où, sous le titre : *A nos amis Français*, il essaye de rattraper un peu la gaffe de son ami A. S. Puisqu'il nous prie de reproduire quelques extraits dudit article, donnons-lui satisfaction :

Mon œuvre entière est là pour témoigner de mon dévouement pour la France. Pendant la neutralité, on a dit de moi que j'étais plus Français qu'Italien. Ce n'est pas la vérité, mais j'avoue que la France est la nation que je respecte et que j'aime le plus après la mienne. Même le désenchantement produit dans mon esprit par certaines attitudes du *gouvernement* français n'a pas déteint sur ma profonde et reconnaissante tendresse.

Mais je peux dire que ce mystérieux A. S, qui a excité le ressentiment de M. Pitollet, est mon ami Ardengo Soffici, un des meilleurs écrivains, un des meilleurs peintres et dans le même temps un des plus chaleureux amis de la France que possède maintenant l'Italie. Il doit beaucoup à la culture française ; il a passé sa jeunesse à Paris ; ses livres, ses articles sont remplis d'hommages au génie de la France. C'est à Soffici qu'on doit le meilleur livre sur les Impressionistes français, c'est à lui qu'on doit la première exposition des Impressionistes en Italie ; c'est lui qui a publié en Italie des albums des œuvres de Cézanne, de Renoir, de Rousseau ; c'est encore lui qui a écrit le meilleur ouvrage sur Rimbaud. Ses derniers livres — des essais de critique d'art et de littérature — sont par moitié consacrés à des artistes, à des écrivains français. Il a toujours aimé la France ; il l'aime toujours.

Ses articles qui ont paru dans la *Vraie Italie* témoignent, malgré tout, de son amour pour la France. Il l'a déjà très bien expliqué lui-même et je n'ai pas besoin d'insister. C'est justement son profond amour pour la France qui l'a poussé à écrire des paroles qui ont été mal comprises au delà des Alpes. Il était résigné d'avance à l'opposition des Etats-Unis et à la froideur de l'Angleterre. Mais il comptait, malgré tout, sur la fraternité de la France. Il a été déçu et sa déception, exprimée avec le ton passionné qui est le ton naturel chez les artistes, a fait penser à un revirement d'opinion. On s'est trompé. Soffici, qui n'est pas, heureusement, un politicien, a peut-être exagéré dans la sincérité de son amour jaloux certains événements ou discours des derniers mois. Il a eu peut-être le tort de confondre parfois, dans sa condamnation, le peuple français avec son gouvernement ou avec les cliques de la presse et de la finance. Mais il n'a jamais renié dans son esprit — même si les phrases se prêtaient à des malentendus (et il faut songer combien est pénible notre effort de nous exprimer dans une langue qui n'est pas la nôtre) — son affection pour la France, pour la vraie France, la France des artistes, des écrivains et des honnêtes gens.

Il croit — et je suis tout à fait d'accord avec lui — que la véritable amitié n'exclut pas la franchise et même que celle-ci est nécessaire pour la sauver. Le fait qu'un ami passionné de la France, tel que Soffici, a été froissé dans ses sentiments italiens par la conduite du gouvernement français — qui est d'ail-

leurs en train de changer à notre égard, ce qui prouve la justesse de nos impressions — aurait dû faire réfléchir tous ceux qui croient à la nécessité de l'union entre les deux pays.

§

Glorification d'Emile Verhaeren. — Comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, la mémoire d'Emile Verhaeren va être commémorée solennellement à Bruxelles. La cérémonie aura lieu le lundi 19 janvier, dans la salle du Sénat, en présence du roi et de la reine.

M. Jules Destrée, ministre des Sciences et des Arts, et représentant le gouvernement, fera l'éloge du poète. M. Henri de Régnier lui succédera à la tribune et, au nom de l'Académie française, rendra à l'illustre poète un juste hommage. Puis M. Sem Benelli, un des poètes les plus en vue de l'Italie contemporaine, parlera au nom des artistes de la péninsule. M. Brand Whitlock, ambassadeur des Etats-Unis à Bruxelles, M. Wells pour l'Angleterre, M. Ramon del Valle Inclan pour l'Espagne feront également l'éloge de Verhaeren. Des acteurs de la Comédie-Française réciteront des poésies choisies parmi les plus caractéristiques de son art et de sa pensée, ainsi qu'un poème de Grégoire Le Roy à la gloire de l'auteur des *Forces tumultueuses*.

Le lendemain, le mardi 20 janvier, *Hélène de Sparte*, la dernière œuvre dramatique de Verhaeren, sera jouée pour la première fois en Belgique, au théâtre de la Monnaie.

§

Les libraires des pays neutres et le change. — On lit dans *la Revue Romande*, qui se publie à Lausanne :

Le libraire qui vous vend le dernier volume de Jules Romains, un tome de Michelet ou de Racine, se plaint de la crise du livre et de la dureté des temps.

Le pauvre homme ! — Comptons un peu.

Ses frais de commerce ont augmenté, certes. Mais le prix du livre a presque doublé. Il prélève le même pourcent que jadis. Donc le livre à 5 francs ou à 7 francs lui rapporte plus que le 3.50 d'heureuse mémoire. Cette augmentation doit récompenser à peu près celle des frais de commerce.

Mais l'autre augmentation dont il ne souffle mot, l'aubaine, la manne, la sainte provende ? Vous savez ce que je veux dire : *le profit sur le change*.

L'autre jour j'ai payé à la poste par mandat un abonnement de six mois à la *Nouvelle Revue française*, 17 francs sur le papier : 10 francs 30 centimes en réalité.

Notre bonhomme de libraire ajoute donc maintenant, pour le livre français vendu en Suisse, à sa commission normale de 33 pour cent ou à peu près, un bénéfice supplémentaire de 38, 40, 42 pour cent. Faites la somme.

En Suisse allemande il y a longtemps que le libraire décompte à son client une bonne partie de ce qu'il gagne au change sur les livres importés d'Allemagne. Sans doute le mark a dégringolé plus tôt que le franc de Paris, et combien plus bas.

Mais ce qui est légitime d'un côté n'est-il pas équitable de l'autre ? Votre libraire doit vous vendre son produit ce que, commercialement, il vaut. *Pourquoi permettre au marchand de livres ce que nous ne tolérerions pas du marchand de victuailles ?*

Je sais bien que le livre suisse aurait peut-être à souffrir du rabais du livre français et qu'il serait déplorable que le Ramuz, le Spiess et le Reynold se vendissent moins au moment des étrennes parce que le libraire aurait enfin consenti à dégrever les ouvrages importés de France d'une partie de ce qu'il gagne au change.

Mais soyez assuré qu'il songe peu à protéger l'auteur du pays ! Ce qui est matériellement juste ne saurait être moralement faux. Si vous payez moins cher les Français, classiques ou contemporains, dont vous garnissez votre bibliothèque, vous aurez plus d'argent pour les auteurs du pays.

Si les intellectuels étaient capables de s'organiser (hélas, peut-on l'espérer encore ? la colère de certains ouvriers de l'esprit contre ceux qui ont obtenu la journée de huit heures témoigne de leur impuissance à coordoner leurs efforts pour améliorer leur situation), si ceux qui lisent et pour qui le livre est outil ou délice étaient capables de se concerter et de se liguer, nos libraires nous abandonneraient le fruit du change.

§

Dédicace d'auteur. — M. Louis Dumur a adressé à M. Jehan Rictus un exemplaire de *Nach Paris* sur grand papier, muni de l'autographe suivant :

Qu'il soit dur, qu'il soit mou, d'air, de fange ou de roche,
Il n'est qu'un mot, qu'un cri : Colombin pour le Boche !

§

L'Amérique comme conducteur du monde. — Sous ce titre a paru récemment dans le *Washington Post* l'entrefilet suivant :

S. Erbert Stead, de Londres, croit que la Providence a désigné notre nation.

S. Erbert Stead, de Londres, frère de W. T. Stead, qui périt sur le *Titanic*, parlant hier matin First Baptist Church, au coin de la 16e rue et de la rue « O », déclara qu'il pensait que l'Amérique avait été désignée par la divine Providence pour être le conducteur du monde et apporter la lumière aux autres nations.

Ne semble-t-il pas qu'on ait déjà entendu quelque part ce chant-là ?

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France (Marc TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.)